

MONSEIGNEUR
DE SÉGUR

DIRECTEUR DES AMES

PAR

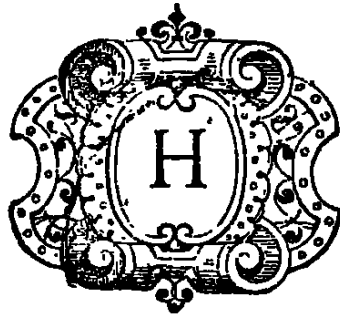
L'ABBÉ H. CHAUMONT

Premier Aumônier

de la Maison Mère des Frères des Ecoles chrétiennes

Auteur des *Directions spirituelles*, etc.

TOME SECOND



PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
35, RUE BONAPARTE, 35

—
1884

Tous droits réservés



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

DIRECTEUR DES AMES

TROISIÈME PARTIE

APPLICATION

DE LA MÉTHODE DE DIRECTION SPIRITUELLE

DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR

(Suite)



MONSEIGNEUR DE SÉGUR

DIRECTEUR DES AMES

TROISIÈME PARTIE

APPLICATION DE SA MÉTHODE

(*Suite*)



CHAPITRE III

DE LA DIRECTION DES JEUNES GENS DU MONDE

Accord de l'humilité et de la dignité. — Exemple de Jésus-Christ; — de saint Charles Borromée. — Mgr de Ségur grand seigneur et illustre Prélat. — Comment il fit tourner ces titres au bien des âmes. — Importance de ses avis au sujet des usages du monde. — Les théâtres. — Les lectures. — Soins qu'il apporte à instruire ses dirigés. — Opuscules divers : *Je crois*. — *La liberté*. — *Hommage aux catholiques libéraux*. — Le bon combat de la foi. — La foi devant la science moderne. — Il leur recommande une piété suave et dilatée. — Fruits précieux de la direction qu'il a donnée aux jeunes gens du monde.

L'AMOUR des pauvres et des petits, même lorsqu'il inspire en leur faveur des prédilections, n'entraîne pas comme une conséquence désirable l'oubli de la dignité. Jésus-Christ, notre

adorable Rédempteur et le missionnaire des déshérités de ce monde, est resté partout et toujours parfaitement noble et grand. Sous l'humilité du Fils de l'homme, on a toujours deviné le Fils de Dieu. Saint Charles Borromée, qui vendait jusqu'à ses meubles, jusqu'à son lit, pour soulager les pauvres, ne perdait jamais rien de la noblesse du cardinal de la sainte Eglise. De même, Mgr de Ségur, l'apôtre des enfants du peuple, a toujours conservé la distinction de ton, de manières et de sentiments qui convenait à son rang selon la naissance et selon la grâce. On peut dire qu'il est resté toute sa vie grand seigneur, et il ne s'en défendait nullement. Cet homme de Dieu estimait avec raison qu'il devait ainsi reconnaître et la noblesse des ancêtres dont il portait le nom, et la sainteté du Sacerdoce dont il était revêtu.

Or cette double illustration n'était pas pour peu dans l'empressement des jeunes gens du monde à l'entourer et à se placer sous sa conduite. Plusieurs d'entre eux aimaient à faire sonner bien haut le nom et même les titres d'honneur de leur directeur. Ils avaient tout dit quand ils parlaient de Mgr de Ségur, Prélat de la maison du Pape, chanoine-évêque de Saint-Denys, etc. etc., Si grands qu'ils fussent selon le monde, — l'un d'eux est aujourd'hui sur un trône

d'Europe, — ils se sentaient compris par ce Prélat gentilhomme, qui rappelait si bien la suave dignité de saint François de Sales, le prince et évêque de Genève, l'illustre fils de M. de Boissy. De son côté, Mgr de Ségur faisait grand état, non pour lui, mais pour tous les autres, des quartiers de noblesse. Il eût pu dire comme le saint Evêque dont nous venons de parler : « Il n'y a personne qui tienne moins à ces choses que je n'y tiens pour mon propre compte, mais il n'y a non plus personne qui les prise davantage dans les autres; et ce m'est une vraie joie de donner à chacun ses titres sans en oublier un seul. » On comprend donc que les jeunes gens du monde se soient trouvés à l'aise en compagnie de Mgr de Ségur. L'ouverture d'âme se faisait sans peine avec ce prêtre qui avait été, sinon du monde, du moins beaucoup dans le monde; qui en connaissait les plaisirs, les fêtes, les dangers sans nombre; qui savait *de visu* ce qu'on y peut louer, ce qu'on peut y tolérer, ce qu'il faut en condamner. Avec lui, on pouvait parler de brillantes carrières, de légitimes ambitions de jeunesse; on avait en lui bon entendeur. Aussi ses conseils étaient-ils tous marqués au sceau d'une sagesse éclairée par une grande expérience; et ses décisions de conscience avaient-elles, à l'égard des habitudes du

monde, une valeur si particulière, que nous voudrions apprendre qu'on les eût conservées par écrit: plus d'un directeur de retraites y trouverait sur des situations peu communes des appréciations exactes et complètes. On y verrait aussi comment il savait, par des mesures de prudence, prévenir ou corriger bien des abus. Un exemple fera ressortir toute l'importance du point que nous touchons en ce moment.

La fréquentation des théâtres est si fort entrée dans les mœurs des personnes du monde, que les protestations des plus sages moralistes sont venues échouer contre ce fait désormais accompli. Les confesseurs ont mille fois raison de déplorer cet entraînement général; mais ils se trouvent dans l'impossibilité pratique d'en détourner la masse des chrétiens, et le plus souvent il ne leur reste d'autre ressource que de le réduire à des conditions qui ne créent plus pour la vertu des jeunes gens un danger grave et prochain. Le pieux Prélat faisait preuve, dans ces difficiles conjonctures, d'une prudence et d'une habileté consommées. Il ne dédaignait pas de se tenir au courant, par les amis qu'il avait dans le monde, du genre qu'affectaient tels et tels théâtres et des pièces en réputation méritée d'honnêteté. Et quand l'un de ses pénitents lui témoignait l'intention de prendre cette sorte de

récréation : « Soit, répondait Mgr de Ségur, mais entendons-nous. Ni vous n'irez n'importe où, ni vous n'assisterez à n'importe quoi. N'allez qu'à tel théâtre, où l'on joue en ce moment telle pièce; ce n'est pas merveilleux; mais puisque vous voulez des champignons, ceux-là seront moins mauvais que d'autres à votre estomac. » Et il ajoutait : « Et puis, tenez-vous bien; n'allez pas, comme un insensé, affronter le danger sans précautions. J'en veux avant, j'en veux pendant, j'en veux après. Avant, vous prierez la sainte Vierge qu'elle garde pur votre cher cœur; pendant, vous prierez intérieurement, s'il se trouve quelque pas scabreux à franchir; après vous viendrez me revoir. Il faut bien payer d'un peu de mortification la petite immortalité que vous allez prendre pendant cette soirée. Je vous attends avant ma messe, le lendemain matin; et alors, de deux choses l'une : ou vous aurez été fidèle, et je vous embrasserai comme un brave chrétien; ou vous aurez été un peu lâche, et, dans ce cas, vous demanderez pardon à Jésus de l'avoir oublié un instant, et nous cautériserons bien vite cette plaie pour qu'elle ne s'envenime pas. » Imaginerait-on plus de condescendance charitable pour l'enfantillage d'un monde qui rit et pleure au gré des comédiens, et plus de prudence pour

empêcher les suites regrettables et si fréquentes de ce dangereux plaisir ?

Ajoutons un autre exemple dont l'importance n'est pas moindre ; nous voulons parler des lectures. Mgr de Ségur comprenait très bien la nécessité pour un jeune homme du monde de connaître non seulement les principes de la rhétorique et du droit, mais aussi, afin de les combattre, les erreurs et les absurdités du temps où nous vivons. Or, dans la pratique, rien n'est plus difficile que de concilier cette nécessité avec la prudence. L'esprit humain, blessé comme le cœur par le péché originel, se laisse facilement surprendre par les sophismes, et il a un goût malsain pour l'erreur, quelle qu'elle soit. Le fruit défendu du mensonge lui apparaît d'instinct plus charmant que tout autre ; et, bien que la foi et une solide instruction chrétienne puissent diminuer beaucoup les périls de la curiosité, l'expérience enseigne qu'il y aurait présomption à se livrer à certaines lectures sans de grandes précautions. D'ailleurs, l'Église, dont la sagesse vient de Dieu, se prononce à cet égard de manière à nous éclairer comme il convient. Justement épouvantée des dangers qui menacent les âmes par le fait des mauvais livres, elle a établi un tribunal dont l'objet spécial est d'apprécier le caractère des ouvrages qui pa-

raissent, et, s'ils sont pernicieux, d'en défendre la lecture. Mgr de Ségur, toujours respectueux des lois de l'Église, veillait à ce que ses fils spirituels s'interdisent absolument, sauf le cas d'une permission accordée par qui de droit, la lecture de tout ouvrage condamné. Plus d'une fois il se vit contraint de rompre des lances avec des esprits peu soumis, qui prétendaient secouer sur ce point le joug d'une obéissance dont ils ne comprenaient pas la nécessité. « Ne faut-il pas tout savoir, disaient ceux-ci, pour juger sainement de tout? — Ce serait aussi sage, répondait le charitable père spirituel, que de manger de tous les mets, en y comprenant tous les poisons, sous le prétexte de connaître tous les goûts. » Sa conscience ne supportait pas plus sur ce point que sur les autres les attermoiements; et, après leur avoir donné les motifs de son refus, il leur déniait sans ménagement oratoire la liberté de s'empoisonner. Mais cette défense trouvait une large compensation dans les soins que Mgr de Ségur prenait pour instruire ses pénitents de tout ce qu'il leur était utile de connaître. Il voulait qu'ils eussent toujours en train trois sortes de lectures : quelques livres de piété, un ou deux ouvrages sur le dogme ou la morale, et des traités de polémique. Il familiarisait les jeunes gens avec la

sublime doctrine de l'*Imitation de Jésus-Christ*; au besoin, il en donnait à lire un chapitre comme pénitence sacramentelle. Il leur recommandait aussi l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales; il l'envisageait comme le meilleur catéchisme pratique de la solide piété¹. Il aimait à leur donner aussi quelques-uns de ses opuscules, soit sur le Très Saint Sacrement, soit sur la Sainte Vierge, soit sur les cérémonies de la Messe. Il avait fait disposer dans ce but un petit meuble qui servait de prie-Dieu à ses pénitents pour se confesser. Ce meuble

1. Qu'on ne s'étonne pas de voir Mgr de Ségur conseiller la lecture de cet ouvrage à des jeunes gens du monde. Il ne faisait en cela que suivre l'avis et la pratique de saint François de Sales: « Un grand serviteur de Dieu, écrit ce Saint, dans la préface du *Traité de l'amour de Dieu*, m'avertit naguère que l'adresse que j'avais faite de ma parole à Philothée en l'*Introduction à la vie dévote*, avait empêché plusieurs hommes d'en faire leur profit, d'autant qu'ils n'estimaient pas dignes de la lecture d'un homme les avertissements faits pour une femme. J'admire qu'il se trouvât des hommes qui, pour vouloir paraître hommes, se montrassent en effet si peu hommes; car je te laisse à penser, mon cher lecteur, si la dévotion n'est pas également pour les hommes comme pour les femmes, et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et révérence la seconde épître de saint Jean, adressée à la sainte dame Electa, comme la troisième, qu'il destine à Caius, et si mille et mille lettres ou excellents traités des anciens Pères de l'Église doivent être tenus pour inutiles aux hommes parce qu'ils sont adressés à des saintes femmes de ce temps-là! Mais, outre cela, c'est l'âme qui aspire à la dévotion que j'appelle Philothée; et les hommes ont une âme aussi bien que les femmes. »

comptait un certain nombre de petits tiroirs. Le pieux Prélat les connaissait si bien que, selon les besoins de chaque âme, il ouvrait, sans se tromper celui des tiroirs qui renfermait le volume à donner; et, quoiqu'il y eût beaucoup d'opuscules différents dans le même casier, il mettait la main sur celui qu'il voulait offrir à son cher fils spirituel. Mgr de Ségur voulait aussi que ces jeunes gens fussent très instruits sur les fondements de la foi et de la morale chrétienne. Non seulement il leur recommandait, le cas échéant, l'étude des meilleurs apologistes de la Religion et des moralistes les plus sûrs, mais il composa pour eux plusieurs ouvrages spécialement destinés à les affermir dans leurs convictions et à les tenir en garde contre les principaux préjugés de notre temps.

L'un de ces ouvrages a pour titre : *Je crois*¹. Soutenir la jeunesse chrétienne dans la pratique des vertus, en dépit des sarcasmes du monde ne suffirait pas toujours. Même parmi les jeunes hommes qui conservent encore quelques-unes des habitudes pieuses de leur enfance, un grand nombre se trouvent obsédés par des tentations contre la foi. Hélas ! ils les doivent trop souvent à des imprudences de lectures

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

mauvaises ou d'amitiés dangereuses ; mais une fois enveloppés dans ces filets, ils ne savent s'en déprendre ; ils n'osent en parler ; et l'esprit de l'Évangile s'étirole tous les jours de plus en plus dans leur âme. Mgr de Ségur, plus à même que beaucoup d'autres directeurs de constater l'étendue et la gravité de ce mal, leur adressa cet opuscule. C'est une courte et magnifique synthèse du dogme chrétien sur Jésus-Christ, Dieu incarné, Créateur et Seigneur du monde, Rédempteur et Chef de l'Église¹.

Dans la première partie, l'auteur venge, en une exposition lumineuse, la Divinité de Jésus-Christ des blasphèmes de l'impiété et des

1. Comme il importe extrêmement que les directeurs de conscience indiquent en pleine connaissance de cause les ouvrages qui conviennent le mieux aux différents états d'âme, nous ferons remarquer que, dans le dessein de Mgr de Ségur, « ce petit résumé de la doctrine catholique sur le Mystère de JÉSUS-CHRIST » s'adresse « aux âmes droites et bonnes, qui ont le sens et l'amour de la vérité. Quant aux autres, la vérité a besoin de leur faire la guerre, de les réduire à coups de logique, et de les obliger à se reconnaître vaincus. Après leur avoir prouvé qu'elle est forte, qu'elle est invincible, elle pourra, mais alors seulement, leur ouvrir ses bras et leur sourire avec amour, en leur disant : « Et maintenant, voyez comme je suis belle ! Voyez si je mérite d'être aimée ! »

C'est l'objet d'un autre opuscule du pieux Prélat, où, sous ce titre : *La Divinité de Jésus-Christ* (un vol. in-18, chez Tolra), il résume les preuves de ce dogme fondamental de notre foi.

systemes hypocrites inventés par les pseudo-philosophes et les renégats.

Dans la deuxième partie, il montre que Jésus-Christ, le Verbe fait chair, est le principe, la raison d'être et le centre vivant de tout ce qui existe; qu'il a fait l'homme à son image et à sa ressemblance; qu'il est le Seigneur des Anges aussi bien que des hommes; que la terre, avec tout ce qu'elle renferme, lui appartient; enfin, que l'ordre de la nature, l'ordre de la grâce et l'ordre de la gloire reposent sur lui. L'ordre de la nature : c'est la conséquence immédiate de sa divinité; et saint Paul, voulant faire ressortir la supériorité absolue et divine du Christ sur les Anges, nous montre Jésus-Christ comme auteur et fondateur du monde : « *C'est vous, Seigneur, dit-il, c'est vous qui, au commencement, avez fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains*¹. »

« Il en est de même de l'ordre de la grâce : aucune créature n'a reçu la grâce de Dieu que par le Verbe incarné², qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ, Seigneur et Rédempteur du monde. C'est par la foi en Jésus-Christ que

1. Tu in principio, Domine, terram fundasti; et opera manuum tuarum sunt cœli. (Ad Hebr., 1, 10.)

2. Influentia gratiæ a Verbo incarnato habet originem. (S. Bonav., *Hexam.*, serm. 1.)

dès l'origine, les Anges d'abord, puis l'homme innocent¹, puis les hommes pécheurs et repentants ont été justifiés et sanctifiés. Il est la vie des âmes; il est la porte du salut et de la vie. « *C'est moi qui suis la Porte*, nous dit-il; *quiconque entre par moi, sera sauvé*². »..... Il faut en dire autant de l'ordre de la gloire. Le Roi de la grâce est aussi « le Roi de la gloire³ », ainsi que l'appellent fréquemment les Écritures et l'Église. Le ciel et l'éternité sont à lui, comme la terre et le temps. Le même soleil qui rayonne ici-bas la grâce, la miséricorde et le salut, rayonne là-haut la béatitude et la gloire éternelles.

« Jésus-Christ est la porte du Paradis, et nul n'entre au Paradis que par lui; ou pour mieux dire, il est lui même le ciel des cieux et le centre du Paradis. Tous les Séraphins, tous les Chérubins, tous les Archanges, tous les Anges, tous les Bienheureux, tous les Saints, tous les élus ne sont, dans les cieux, que les rayons de sa gloire.

1. Cette belle et grande doctrine est enseignée par de grands théologiens, tels que Suarez, saint François de Sales, saint Bernardin de Sienna et la plupart des Docteurs de l'École franciscaine. Sans être enseignée expressément par saint Thomas, elle découle clairement de plus d'un passage de sa *Somme*.

2. Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur. (Ev. Joan., x, 9.)

3. Tu Rex gloriæ, Christe. (Te Deum.) Et introibit Rex gloriæ. (Psal., xxiii.)

« Salut donc, honneur, louange et amour, dans le temps et dans l'éternité, au divin Roi du monde, au Médiateur de la grâce, au Dispensateur de la gloire, Jésus-Christ, vrai Dieu vivant et vrai Fils de la très douce Vierge Marie ! »

La troisième partie rappelle les motifs adorables qu'a eus le Verbe incarné de naître et de mourir pauvre et humilié. On y trouve également les trois titres magnifiques qui font de Jésus-Christ notre Seigneur. Il l'est d'abord en tant que notre Créateur; il l'est en tant qu'Homme-Dieu; il l'est en tant que Sauveur du monde. Suivent d'admirables développements sur le rôle souverain de Jésus-Christ dans l'Église, aussi bien dans l'Église de l'attente sous l'ancien Testament, que dans l'Église de la réalité sous le Testament nouveau. Enfin, après avoir montré Jésus-Christ souffrant et combattant à travers les âges chrétiens, dans la personne de son Église, il nous fait assister au spectacle incomparable de Jésus-Christ, maître et seigneur du monde, terminant la série des siècles par le jugement universel : « Tel est le mystère de Jésus-Christ. Il remplit tout; il domine tout; il est la pierre angulaire de toutes les œuvres de Dieu au dehors. Il est le principe et

la fin de toutes choses; il est le tout et la vie de l'Église, qui est elle-même la vie et comme l'âme du monde. Il est la lumière qui éclaire toute lumière; il est le dernier mot de la destinée humaine, le dernier mot de la vraie science, de la vraie sagesse, de la vraie politique. En un mot, il est « la Vie », la Vie universelle, la Vie spirituelle et éternelle¹. »

Le langage du pieux Prélat dans cet opuscule n'a rien, on le voit, du caractère de ses traités populaires. Il s'adresse ici, on le sent à chaque page, à des esprits cultivés, quoique prévenus. L'élévation d'une telle doctrine ne serait pas à la portée des jeunes ouvriers; mais elle répond aux besoins de ces âmes qui ont puisé dans d'habiles sophismes des confusions subtiles de pensée, et des erreurs d'autant plus dangereuses qu'elles se voilent sous des termes plus policés. Cet ouvrage est de nature à soulager infiniment des chrétiens qui veulent garder intacte la pureté de leur foi, mais qui ne sont pas assez instruits dans la théologie pour retrouver immédiatement la base inébranlable de leurs croyances, et la réponse précise et sans appel aux attaques du naturalisme.

La grande expérience de Mgr de Ségur dans

1. *Je crois*, conclusion.

la direction des jeunes gens avait appelé son attention sur un autre danger tout spécial. La science enfle¹, dit le pieux auteur de l'*Imitation*; et l'un des résultats les plus ordinaires des méthodes actuelles d'instruction primaire et secondaire est de faire beaucoup moins de vrais savants que d'orgueilleux. De plus, c'est un système de mauvaise foi, une sorte de monomanie d'impiété chez beaucoup d'écrivains, d'opposer la science à la foi, comme si la science sans la foi n'était pas une science tronquée, trop souvent incertaine, et toujours insuffisante pour le salut; et comme si la foi, loin de combattre la science humaine, n'était pas pour elle un flambeau divin, qui vient à son secours pour pénétrer les plus vastes horizons, là où les données de la logique et la puissance du scalpel ou du télescope ne sauraient atteindre! Or, un grand nombre de jeunes gens, un peu grisés par le mot de science et habitués à le prendre dans une acception incomplète, s'accoutument à n'en décorer que les connaissances humaines, spécialement les notions d'expérimentation, et à ne considérer la foi que comme une vertu chrétienne sans fondement raisonné. De là un engouement ridicule pour ce qu'on nomme exclusivement la

1. Lib. I, c. III.

science, et une estime fort mesurée pour la foi. Cet état de choses, intolérable pour le salut autant que faux en soi, inspira à Mgr de Ségur la pensée d'un opuscule intitulé: *La foi devant la science moderne*¹, et adressé aux jeunes gens qui se livrent à des études approfondies.

L'auteur commence par protester avec énergie contre l'abus qu'on fait aujourd'hui du mot *science*. Il donne à ce mot sa notion vraie, celle que donne saint Thomas d'Aquin: « La science est la connaissance des choses par leurs causes², » et par conséquent le savant, ce n'est pas l'homme qui charge son esprit de connaissances inintelligées ou mal digérées; mais celui qui, même de la constatation matérielle ou mathématique remonte à l'auteur et à la raison suprême de toutes choses. Il démontre ensuite que les découvertes de la science moderne, loin de contredire en quoi que ce soit les vérités de la foi, les corroborent, au contraire, d'une manière évidente pour tout esprit sincère. Suivent, en quatorze chapitres, l'énoncé et la réfutation des principales difficultés imaginées et sans cesse répétées par les ennemis de la Religion contre Dieu, contre la création, contre l'origine sublime de l'homme, contre la morale évangélique, contre

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

2. Scientia est cognitio rerum per causas. (*Summ. Theol.*)

l'Église et ses dogmes. Mgr de Ségur répond à ces attaques de l'impiété avec le calme de l'homme qui a pour soi la vérité éternelle, avec la charité d'un adversaire qui ne veut vaincre que pour sauver; mais si les hommes y sont respectés et aimés malgré leurs erreurs, le mensonge et la mauvaise foi y sont malmenés comme il convient, et l'enseignement chrétien ressort dans toute sa beauté immaculée.

Après avoir vengé la foi contre les calomnies de l'impiété, l'auteur demande raison à la science moderne de ses absurdes prétentions : prétention de n'admettre que ce qu'elle comprend, quoiqu'elle avoue se heurter sans cesse, dans la nature même, à l'inconnu; prétention d'expliquer toutes choses, alors qu'elle s'arrête constamment en chemin, ne voulant pas franchir l'étroite limite des causes secondes; prétention de trancher les questions religieuses, dans lesquelles elle fait preuve d'une ignorance absolue. « Pour que la parole d'un savant fasse autorité, il faut que ce savant parle de ce qu'il sait; n'est-ce pas évident? Quelle autorité ont les assertions d'un chimiste en matière d'histoire? d'un mathématicien en matière de médecine? d'un astronome en matière d'histoire naturelle? Raphaël est le roi de la peinture : en fait de dessin, de coloris, de goût, son autorité primerait toutes

les autres; mais, si Raphaël venait nous parler de médecine ou d'astronomie, ou de quelque autre connaissance absolument étrangère à son art, son témoignage n'aurait plus, on le comprend, qu'un poids très ordinaire. Il en est ainsi, je ne dis pas de *la plupart*, mais de *tous* les savants incrédules. Que l'on soit bien convaincu qu'un savant sérieux qui attaque la religion ne la connaît pas, ou, ce qui est pis encore, ne la connaît que sous un faux jour. Dès lors, son témoignage n'est plus celui d'un savant, c'est celui d'un ignorant.

« Combien, hélas! n'y a-t-il pas de savants qui ont pâli pendant toute leur vie sur leurs livres, sur leurs instruments, sur leurs cornues; qui ont appliqué avec une patiente ténacité leur belle intelligence aux problèmes des sciences exactes, de la physique, de l'astronomie, même de la philosophie, et qui n'ont jamais su un mot de catéchisme! On se rappelle la naïve mais très-profonde parole du bon curé d'Ars, répondant à un homme fort instruit qui lui disait: « J'ai le malheur de n'avoir point la foi. — Vous n'avez pas la foi? voilà qui est singulier, lui dit le saint homme; je croyais être bien ignorant, mais je vois que vous êtes encore plus ignorant que moi. Au moins, moi je sais ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire. »

« Que de savants en sont là par rapport à leur curé! Nés et élevés dans des époques malheureuses, ils n'ont point été initiés à la connaissance de Dieu et de sa religion; et depuis, emportés par le tourbillon du monde et par la passion de la science, ils ont été absorbés tout entiers. Le monde surnaturel, le monde chrétien est pour eux un monde inconnu; ou, s'ils le connaissent, ce n'est que par les dédains et les railleries des gens au milieu desquels ils vivent presque toujours. J'en connais plusieurs de la sorte, aussi profondément ignorants des choses divines que savants des choses terrestres. »

L'auteur termine en montrant comment la certitude de la foi est absolue, raisonnée et profondément scientifique, au sens le plus élevé de ce mot, et que l'Église compte parmi ses enfants dociles des hommes de premier ordre dans toutes les branches des sciences même humaines. « L'Église n'exclut pas plus la science que la science n'exclut l'Église : c'est la mère et la fille; c'est la grâce et la nature; c'est la foi et la raison; Dieu veut qu'elles soient unies bien que subordonnées. L'Église doit toujours marcher la première, parce qu'elle est du ciel et qu'elle mène au ciel, tandis que la science est de la terre; mais ce que Dieu a uni, personne n'a le droit de le séparer. Prétendre que l'Église

et la science sont deux ennemies, c'est blasphémer; c'est insulter la science non moins que l'Église...

« La foi est devant la science comme la lumière de Dieu devant la lumière de l'homme: toutes deux sont lumière. Loin de craindre la science, la foi l'appelle et l'honore; et de son côté la science, la vraie science, loin de craindre la foi, lui rend hommage et s'agenouille avec elle devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, que l'Écriture appelle « le Dieu des sciences ».

Mgr de Ségur indique, dans un appendice, quelques sources où le lecteur pourra puiser avec fruit, s'il est désireux d'approfondir ces questions si importantes et si actuelles. Après cette énumération, il ajoute : « Il y aurait certes encore beaucoup d'excellents ouvrages à recommander au lecteur sérieux; mais ce que j'ose lui demander par-dessus tout, ce qu'aucun livre ne peut remplacer, c'est d'aller en toute franchise et simplicité, comme il convient à un esprit droit, exposer ses difficultés, s'il lui en reste, à quelque prêtre, à quelque Religieux, docte et pieux. Rien n'est plus efficace pour arriver à la vérité quand on la cherche de bonne foi. »

Il faut placer à côté de cet ouvrage le livre important qu'a publié Mgr de Ségur sur *La*

Liberté. Aucun sujet n'était plus utile à traiter, aucune notion ne réclamait davantage d'être précisée, à une époque où ce mot sert d'enseigne à tous les systèmes, et où les tyrannies officielles l'affichent sur les murs. L'auteur déclare nettement qu'il n'entend pas traiter de ce sujet avec les rationalistes, ni avec les libres-penseurs. Il envisage la grande question de la liberté au point de vue chrétien et il s'adresse aux hommes pour qui est démontrée, comme vérité évidente, comme point de départ indiscutable, l'autorité doctrinale du Saint-Siège et l'obéissance pleine et entière due à tous les enseignements de l'Eglise. Parlant d'abord de cette noble faculté de l'homme qu'on appelle le *libre-arbitre*, il la définit ainsi : « C'est la puissance radicale de choisir : toute créature intelligente est douée du libre-arbitre, et c'est par là que les anges et les hommes se distinguent des bêtes et des machines ; c'est le libre-arbitre qui les rend capables de mériter et de démériter, de faire le bien et de faire le mal. Nier le libre-arbitre, c'est nier tout l'ordre moral, c'est tomber dans le fatalisme ou dans le matérialisme. » Puis il en montre l'exercice intime dans l'âme humaine ; ensuite, dans l'expression extérieure et accidentelle de son développement. Il suit de cette notion que la licence diffère grandement de la liberté, et que

la possibilité de faire le mal n'entre pour rien dans la notion essentielle de la liberté parfaite.

La liberté n'est pas seulement le respect des droits de nos semblables, elle est aussi et avant tout le respect des droits souverains de Dieu. On peut voir par là comment la fausse liberté des incrédules est tout l'opposé de la liberté entière et si noble enseignée par l'Eglise, et combien la presse impie abuse perfidement des mots pour séduire les masses. Le champion de la liberté vraie dans le monde, c'est Jésus-Christ, par son Eglise; les chrétiens l'oublent trop souvent, quoique les siècles soient là comme les plus imposants des témoins pour l'attester. Les préjugés contre lesquels ils ne se tiennent pas toujours suffisamment en garde sur ce point, viennent de ce qu'ils perdent de vue la notion vraie de l'autorité. « L'autorité, telle que Dieu la veut, telle que l'entend l'Eglise, telle que les hommes sensés la réclament, est une délégation divine et un don plus parfait encore que la liberté. » On pourrait la définir : « La puissance déléguée par Dieu à certains hommes pour protéger, aider et activer la liberté des autres. » Ainsi entendue, l'autorité est la sauvegarde de la liberté. Quelle n'est pas l'admirable liberté de l'esprit humain dans la foi catholique! Quel secours puissant ne

trouvons-nous pas pour la garantir dans les prescriptions de l'Église!

Toute différente est la fausse autorité, celle qui se prétend indépendante du côté de Dieu. Elle fait la guerre à la liberté, sur quelque terrain qu'elle la rencontre; elle devient surtout une tyrannie aveugle, méchante, cruelle, insensée, lorsqu'elle rencontre sur son chemin les droits imprescriptibles de la Religion. L'Église, la famille, le for intime de la conscience, elle voudrait tout asservir; et, sous le nom de liberté, au lieu d'édifier, elle entasse des ruines; au lieu de faire des hommes libres, elle fait des martyrs. Faut-il s'étonner alors de l'énergie avec laquelle l'Église s'élève contre un tel abus? Défenseur sacré des vrais droits de l'homme, soutien courageux et persévérant de la liberté méconnue des faibles, elle proteste contre des envahissements qui tendent à torturer ici-bas les âmes, et à les perdre pour l'éternité.

A quel degré d'ignorance sont donc arrivés les chrétiens qui taxent d'exagération les nobles revendications de l'Église! Combien sont encore éloignés de la vraie notion de la liberté les jeunes hommes que fascinent aujourd'hui les expressions retentissantes des « droits de l'homme » et du « libéralisme »! Ces théories ne sont au fond que de l'idéologie, des grands mots,

non de la raison. Voilà pourquoi, dans une discussion sérieuse, le *catholique libéral* ne pourra tenir ni contre le libre-penseur, qui nie brutalement la vraie liberté, ni contre le catholique, qui l'affirme sans ambages. Le caractère dominant et le grand écueil de l'école catholique-libérale, « c'est la manie des concessions vis-à-vis des ennemis de l'Église... On donne à cette faiblesse le nom de *charité*; on consent à diminuer le christianisme et l'on se persuade que ce christianisme diminué aura plus de succès, sera mieux accepté. Qu'arrive-t-il? Le christianisme attiédi par ces complaisances n'allume plus de flammes nulle part. En effet, une vérité n'est puissante que lorsqu'elle est complète et parce qu'elle est complète. La doctrine catholique est indivisible. Il faut la recevoir tout entière, telle qu'elle est, telle que Dieu nous la présente par son Vicaire. Toute concession, loin de la rendre plus acceptable, produit l'effet directement contraire... Le catholique libéral qui glisse dans la timidité peut croire, dans la bonne foi de son âme, qu'il attire les hommes dans le christianisme; en réalité, c'est vers sa personnalité propre qu'il les attire. Les hommes se rapprochent de lui, et s'éloignent du principe au nom duquel il parle. Ce qu'il prend pour un succès, c'est un échec suprême; car l'échec suprême, en pareil cas,

c'est de faire accepter sa personne au lieu de faire accepter sa doctrine. »

Mgr de Ségur montre ensuite l'illogisme de l'homme qui veut être catholique en religion et libéral en politique, et tous les avantages que tire la Révolution de ces désunions de principes. Il s'élève avec force contre le découragement de ceux qui ne croient plus à la possibilité d'un retour des nations modernes à l'état chrétien. L'état chrétien idéal n'a jamais été pleinement réalisé, parce qu'il est de la condition des sociétés, comme des individus, ici-bas, de demeurer imparfaites. Mais le monde chrétien, constitué sur ses vraies bases, ne connaissait que des désordres accidentels; le mal public ne venait pas comme aujourd'hui, de l'organisation sociale elle-même. La Révolution française et européenne de 1789 a frappé sur cette institution chrétienne un coup infernal, et nous subissons encore d'une manière si terrible les conséquences de ce cataclysme, qu'une foule de chrétiens acceptent cet ordre ou plutôt ce désordre des choses comme un fait accompli et sans remède. C'est une défaillance dans leur mission de chrétiens, et un grand malheur. Dieu demeure plus fort que l'enfer. Jésus-Christ, qui a triomphé de l'orgueil et de la corruption des païens, saura triompher, quand il le voudra, des pygmées de l'impiété

moderne; et il le voudra, quand les chrétiens le voudront, mais d'une volonté assez nette, assez courageuse, assez dévouée pour mettre l'honneur des intérêts sacrés de la foi au-dessus des préoccupations mesquines de la fortune et du bien-être.

Le pieux Prélat place ensuite ici une remarque de la plus haute importance: « On a fait fort à propos, dit-il, la distinction de la *thèse* et de l'*hypothèse* pour éclaircir la discussion sur la liberté ». Mais, parce que les hommes de parti pris ont cherché à contourner à leur profit cette distinction, l'auteur résume brièvement la thèse et l'hypothèse sur ce grave sujet. « Ce qu'on appelle la *thèse* sur la liberté, c'est l'exposition dogmatique des principes qui régissent cette matière... L'*hypothèse* est l'application des principes de la thèse dans la mesure où le permettent les circonstances. » Il montre alors ce que sont la thèse et l'hypothèse en fait de liberté religieuse; en fait de libertés civiles et politiques; relativement au mariage et à la liberté de la famille; en fait de liberté d'enseignement et d'éducation; pour la liberté de la presse; en fait de liberté d'association; en ce qui touche le pouvoir coercitif de l'Église; puis il fait intervenir d'une manière charmante le témoignage du saint Évêque de Genève: « Le bon, le doux saint François de

Sales vivait dans des temps presque aussi difficiles que les nôtres. La thèse et l'hypothèse se dressaient là, en face l'une de l'autre; le droit invariable et les exigences des faits accomplis contre l'Église élevaient tous deux des prétentions inconciliables en apparence. Le saint Évêque, qui ne plaisantait pas avec les principes, prit la thèse comme un glaive de feu et dès qu'il le put, il résolut l'hypothèse en la ramenant à la thèse. Sa foi courageuse fut couronnée d'un plein succès.

« Avec le plein assentiment de son pieux Souverain, le duc Charles-Emmanuel de Savoie, il évangélisa pendant cinq ans les provinces du Chablais, où l'hérésie dominait au moins autant que le mahométisme domine aujourd'hui en Algérie. Depuis cinq ans, « il troublait les consciences, » en prêchant la vraie foi, en démasquant, sans aucune « modération, » les ruses de l'hérésie, en convertissant des milliers de calvinistes. Vingt fois on tenta de l'assassiner, mais Dieu préservait toujours son grand serviteur.

« Lorsque, dans sa prudence de Saint, toute différente de la prudence humaine, il crut le moment venu de faire triompher enfin publiquement la cause de Dieu, il alla trouver son Souverain, lui exposa l'état du Chablais, et, lui

rappelant la grande mission des princes chrétiens, il le décida à remplir énergiquement son devoir.

« A l'exemple de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, de saint Louis, de saint Ferdinand de Castille et de tant d'autres princes chrétiens, Charles-Emmanuel suivit les conseils du Saint et résolut d'achever par la force du glaive ce que la prédication de la parole divine avait si heureusement commencé. Il s'en vint à Thonon et fit comparaître devant lui tout ce qui restait encore d'hérétiques dans le Chablais.

« Saint François de Sales était à ses côtés. Le duc adressa aux huguenots les paroles suivantes : « En embrassant l'hérésie de Calvin, vous vous êtes déclarés rebelles à Dieu et à votre prince légitime. Je pouvais employer la force pour vous ramener au sein de l'Église. Je ne l'ai pas fait. Au lieu de me servir de cette épée que Dieu a mise en ma main, je me suis servi d'une autre épée, plus opportune et plus douce, l'épée de la parole divine, que vous avez entendue depuis bientôt cinq ans. A ma grande consolation, cette épée spirituelle a déjà arraché la plupart d'entre vous aux égarements du protestantisme. Mais si elle ne suffisait pas à vous ramener tous à la croyance de vos aïeux, sachez que j'ai le pouvoir d'y suppléer par l'épée

inexorable de la justice. » Puis il ajouta, d'un ton sévère : « Que ceux d'entre vous qui veulent être mes sujets professent ma religion, la seule vraie, et qu'ils passent à ma droite. Que ceux, au contraire, qui veulent persister dans l'erreur et dans la rébellion, se placent à ma gauche. »

« Quelques-uns, en petit nombre, demeurèrent à gauche. Il leur dit alors avec indignation : « Vous avez donc la témérité de vous déclarer en ma présence les ennemis de Dieu et par conséquent mes ennemis? Allez, retirez-vous hors de mes États. J'aimerais mieux n'avoir point de sujets que d'en avoir qui vous ressemblent. »

« Et saint François de Sales, remerciant Dieu et son prince, surveilla avec zèle l'exécution du décret. Tous les hérétiques furent bannis, et la vraie liberté de la conscience, la vraie liberté religieuse fut rendue à tout un peuple.

« Qu'est-ce à dire? objectera-t-on peut-être. Voulez-vous qu'on en fasse autant aujourd'hui en France aux protestants, aux libres-penseurs? » Dieu m'en garde! Ce que je veux dire, c'est qu'une foi vive et une ferme volonté peuvent triompher de bien des obstacles en apparence invincibles, et qu'il ne faut qu'un homme, vraiment rempli de l'esprit de Dieu pour modifier de fond en comble l'hypothèse la plus

désespérée; c'est qu'il ne faut pas autant de temps que l'on pense pour faire triompher la cause du droit, de l'ordre et de la vérité; c'est que, mis au service de Dieu, l'usage de la force est tout-puissant sur les masses, à qui la crainte n'est pas moins salutaire que la bonté et que l'amour.

« Ce que je veux dire, c'est qu'il n'est permis à un pouvoir chrétien de tolérer le mal et de pactiser avec l'hypothèse, qu'avec la pensée arrêtée de la rapprocher le plus possible et le plus tôt possible de la vérité des principes, c'est-à-dire de la thèse. Or on fait tout le contraire aujourd'hui; et, sous prétexte de modération, on fait de l'hypothèse une thèse, au nom de laquelle on favorise les hérétiques, les francs-maçons, les impies, les Turcs eux-mêmes. On bâtit des temples, on bâtit des mosquées; on fait dix fois, cent fois plus que ne le demande l'hypothèse entendue sainement. Les Saints et les princes qui ont vraiment de la foi ne traitent pas ainsi l'honneur de Dieu et de sa cause. »

Enfin, après avoir traité de la thèse et de l'hypothèse touchant l'Encyclique et le Syllabus, Mgr de Ségur cite un acte important des évêques de la province de Santiago, dans lequel ces vénérables prélats résument d'une manière admirable la doctrine catholique en fait de liberté.

L'auteur termine son livre en montrant comment la liberté de l'Église est ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, et comment cette liberté repose sur la liberté du Saint-Siège et sur le maintien du pouvoir temporel des Papes. Il fait une profession de principes où la fierté du chrétien n'a de comparable que son immense désir de voir renaître dans le monde la liberté vraie : « Par-dessus tout, dit-il, nous sommes fidèles aux enseignements du Chef de l'Église; nous le suivons en tout; nous le suivrons partout. Nous marcherons à sa lumière, qui est la lumière du Christ, la vérité infaillible. Jamais nous ne substituerons nos conceptions à son enseignement; et, dans cette soumission filiale et totale à son autorité divine, nous trouverons la véritable liberté, la liberté des enfants de Dieu, la liberté que le Christ, notre Sauveur, nous a acquise au prix de son sang, la liberté qui, malgré son imperfection dans l'état d'épreuve, est ici-bas le prélude des joies bienheureuses de l'éternelle et parfaite liberté dans les cieux. »

Ce rapide exposé du livre sur *la liberté* suffira, nous l'espérons, à faire comprendre le soin qu'apportait Mgr de Ségur à instruire profondément ses fils spirituels touchant les vraies doctrines de l'Église.

Mais parmi les ouvrages adressés aux jeunes

gens, il en est un sur lequel nous devons d'autant plus attirer l'attention des directeurs des âmes, que l'on s'était promis d'ourdir contre ce livre la conjuration du silence. Nous parlons de *l'Hommage aux jeunes catholiques libéraux*¹. Aussi bien, nous nous expliquons cette tenue : si elle n'est ni correcte, ni brave, elle s'imposait, au nom de la prudence humaine, à des hommes qui se sentaient dans leur tort et qui, en s'élevant contre Mgr de Ségur, seraient venus se heurter contre l'enseignement tant de fois répété par Pie IX. Nous avons un autre motif de signaler ce petit livre. Pour être d'accord avec leur méthode habituelle, ceux qui alors se taisaient ou parlaient bas, élèvent la voix maintenant que l'illustre Pape et l'humble Prélat sont entrés dans leur éternité. Nous dénonçons cette tactique aux hommes qui ont vraiment souci du salut des âmes. Ce que Pie IX n'a point défini, sans doute, mais qu'il a enseigné constamment et avec une insistance que nul n'ignore, Léon XIII, glorieusement régnant, ne l'a jamais démenti : tous les actes de son auguste Pontificat, comme toutes les Allocutions que l'on recueille de ses lèvres bénies, sont au contraire la confirmation de ce qu'a dit et fait son vénéré prédécesseur.

1. Un vol. in-18 chez Tolra.

L'Homage aux jeunes catholiques libéraux débute par un certain nombre d'extraits de divers brefs du Souverain Pontife, par exemple, au Cercle de la Jeunesse catholique de Milan, à la Fédération des Cercles catholiques de Belgique, au Comité catholique d'Orléans. Mgr de Ségur parcourt ensuite les objections que les fauteurs de libéralisme avaient accoutumé de redire et d'éditer partout, et il les résout avec une clarté d'exposition, avec une pureté de doctrine, avec une vigueur d'argumentation auxquelles ne sauraient résister des esprits calmes et amis de la vérité. Résumant dans le chapitre XIX^e la thèse qu'il vient de défendre, il appelle avec Pie IX le libéralisme catholique « une peste très pernicieuse ». Pourquoi? parce qu'il est une erreur très grave contre une grande vérité révélée; parce qu'il s'étend à tout et fait pénétrer partout le virus hérétique des doctrines révolutionnaires; parce que, par ses tendances, il exerce ses ravages dans les rangs de la jeunesse catholique; parce qu'il affaiblit et paralyse les défenseurs de l'Église et du droit; parce qu'il met la division parmi les catholiques et les gens de bien; parce qu'il rend impossible le salut de la société; parce qu'il place à la base de nos institutions publiques des principes qui aboutissent logi-

quement et fatalement à des horreurs; parce que les catholiques qui en sont atteints deviennent eux-mêmes, bon gré mal gré, les auteurs de toutes les ruines publiques¹. »

A qui trouverait sévère ce langage du pieux Prélat, nous rappellerions les paroles de Pie IX dans la célèbre Allocution du 18 juin 1871 : « L'athéisme dans les lois, l'indifférence en matière de religion, et ces maximes pernicieuses qu'on appelle *catholiques-libérales*, voilà, oui voilà, dit le Pape, les vraies causes de la ruine des États et ce sont elles qui ont précipité la France. Croyez-moi, le mal que je vous signale est plus terrible encore que la Révolution, que la Commune même. J'ai toujours condamné le *libéralisme catholique* et je le condamnerais quarante fois encore s'il le fallait. »

Qu'on nous permette d'ajouter ici une belle page adressée à Mgr de Ségur, à l'occasion de la publication de cet ouvrage, par un prêtre qui avait acquis une grande expérience dans la direction des jeunes gens.

« Nous ne saurions trop insister, nous autres prêtres, dispensateurs de la doctrine et directeurs des consciences, sur les causes qui en-

1. Extrait de l'édition romaine, autorisée et revue par le Saint-Père, des Allocutions prononcées au Vatican depuis le 20 septembre 1870.

gendrent le libéralisme chez nos jeunes gens. Il y en a principalement trois : le demi-savoir, l'orgueil et l'esprit faux.

« Le demi-savoir en matière de religion : les jeunes gens se font trop souvent un catholicisme de fantaisie, blasphèment ce qu'ils ignorent, et, sans s'en douter, tombent dans de graves erreurs, qui sont au fond de véritables hérésies.

« L'orgueil : ils n'ont plus le sens de l'obéissance catholique, laquelle est la base de la foi, et par conséquent du salut. Ils sont constamment à la recherche de détours, d'excuses, de prétextes de toutes sortes pour échapper au devoir d'obéir. Or, il faut obéir au Pape comme il faut obéir à Jésus-Christ, dont le Pape tient ici-bas la place ; et, de même qu'on ne peut pas trop obéir à Jésus-Christ, de même on ne peut pas trop obéir au Pape. Le jeune catholique-libéral ne comprend rien à tout cela. En dehors de ce qu'il s'imagine être le strict nécessaire, il n'entend relever que de lui-même.

« L'esprit faux : à force de lire des journaux bâtards, des revues et des livres semi-catholiques, à force de fréquenter les gens de parti et de se moquer des autres, ils ont fini par se fausser tellement l'esprit, que leur maladie devient quasi-incurable.

« Ces trois causes produisent également l'entêtement, qui est le caractère distinctif de toutes les erreurs. Il y a une ressemblance frappante entre le jansénisme du XVII^e siècle et le libéralisme du XIX^e; même esprit de chicane, même obstination à ne pas tenir compte des avertissements et enseignements du Saint-Siège, mêmes cénacles de femmes, mêmes coteries de soi-disant grands hommes et de soi-disant grands écrivains, même fanatisme pour quelques Évêques aux dépens du Pape et de l'Épiscopat. C'est la peste en personne, comme l'a répété plusieurs fois notre grand et saint Pie IX. Mais c'est une peste à la mode, une peste aristocratique, en gants beurre frais, en jupons de soie : c'est la peste des beaux-esprits. Comme du temps de Port-Royal, c'est un besoin de bruit, de renommée, de clinquant; une tactique de se poser en victimes incomprises et persécutées, un art incroyable pour séduire et attirer à soi surtout les jeunes gens et les femmes du monde.

« Le demi-savoir, l'esprit faux et l'entêtement, voilà pour le docile troupeau, pour les moutons; l'orgueil avec toutes ses audaces et ses subtilités, voilà pour les chefs.

« Insistez là-dessus. C'est fâcheux pour qui se fâchera; mais c'est vrai, très vrai, trop vrai.

« Comme il est plus facile et plus vrai de

dire : « Je crois fermement tout ce qu'enseigne
« l'Église, tout ce que disent les Brefs et les
« Encycliques du Saint-Père ! »

Mais le moyen de faire persévérer les jeunes gens du monde dans la vie chrétienne est de les mettre sur le vrai terrain où se retrouvent les âmes aujourd'hui plus que jamais : le terrain de la lutte. C'est le sujet d'un opuscule intitulé : *Le bon combat de la foi*¹. Dans ces pages énergiques et émues, le pieux Prélat rappelle l'estime que nous devons faire du don sacré de la foi; que pour garder sa foi, surtout dans des temps comme les nôtres, il faut devenir des combattants. Le chrétien qui veut rester fidèle à Dieu, doit au Saint-Siège une pleine obéissance; il doit user d'une grande prudence dans ses lectures, ne contracter et ne garder que des amitiés nettes de toute alliance avec l'erreur. L'auteur insiste sur ce point important. « Il y a des liaisons dangereuses pour les mœurs; il y en a également de dangereuses pour la foi. Ce sont les liaisons avec cette catégorie de libres-penseurs, d'impies ou d'hérétiques qui font de la propagande et aiment à faire des adeptes. Leur nombre est, Dieu merci, assez restreint; car, parmi les mondains et les gens

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

qui vivent loin de Dieu, quatre-vingt-dix-neuf sur cent ne sont que des indifférents, sans fiel contre la religion, et incapables d'ébranler à dessein la foi d'autrui. Mais si, par malheur, vous veniez à rencontrer sur le chemin de votre vie un de ces sectaires d'incrédulité, un de ces ennemis actifs de la sainte Église et de la foi, prenez garde à vous. Le sectaire impie ou le sectaire hérétique ressemble à ces serpents fascinateurs qui attirent peu à peu dans leur gueule monstrueuse les pauvres bêtes, assez bêtes pour ne pas se soustraire immédiatement à l'influence terrible de leurs regards.

« Oui, il y a dans le commerce de certains libres-penseurs spirituels et audacieux je ne sais quelle fascination satanique, insignifiante en elle-même, tant qu'on voudra, mais qui attire et charme la vanité présomptueuse d'une quantité de personnes. Les conversations que ces gens-là entament volontiers sur ou plutôt contre la religion, laissent dans l'intelligence des traces funestes à la foi; comme ces limaces qui, sur les feuilles et les fleurs où elles passent, laissent une traînée de glu immonde. »

« Évitez, croyez-moi, ajoute le pieux Prélat, de vous lier avec des gens sans foi. Nos liaisons ne doivent nous être ni nuisibles ni même inutiles; or le moindre mal qui puisse résulter de

l'intimité avec un incrédule ou un hérétique, c'est que nous ne devenions pas hérétique ou incrédule comme lui. Il faut viser plus haut, et tâcher de puiser dans nos liaisons un nouvel élément de fidélité au service de Dieu. « Qui se ressemble, s'assemble, » dit le proverbe. Ne pourrait-on pas dire avec autant de raison : « Qui s'assemble se ressemble ? » Ce serait s'abuser étrangement et bien mal connaître le genre humain que de regarder comme indifférentes, au point de vue de la foi, les liaisons, et surtout les liaisons intimes. Il y a des exceptions à la règle; mais je crois pouvoir dire que presque toujours ces liaisons font plus de mal à la partie chrétienne qu'elles ne font de bien à la partie incroyante.

« Si l'amour proprement dit venait à s'en mêler, ce serait un péril de premier ordre. J'ai connu à Paris un jeune homme, chrétien pratiquant, qui allait se faire protestant, soi-disant par conviction, afin de pouvoir épouser sans remords la fille d'un pasteur luthérien.

« Rien n'est plus utile à l'âme qu'un ami bien solidement catholique. On s'appuie sur lui en toute occasion; on le consulte, on puise en son cœur des trésors de force, de fidélité, de persévérance. La foi vive est comme le feu : unis ensemble, les charbons ardents s'embrasent mu-

tuellement, doublent leur chaleur première, et si par accident quelques-uns d'entre eux venaient à noircir et à menacer de s'éteindre, ils retrouveraient la splendeur et la flamme.

« Tels sont les vrais amis chrétiens. Rien de plus important, pour la conservation de notre foi et de notre piété, que de veiller de près à nos liaisons et de ne pas jouer avec notre cœur. »

Venant ensuite aux principales maladies morales qui menacent davantage aujourd'hui dans les âmes la foi et la vie de foi, il les range en quatre classes. « Les premières, dit-il, ont pour siège la tête; ce sont : l'ignorance religieuse et l'orgueil. D'autres affectent le cœur et les sens : ce sont les mauvaises passions. D'autres viennent de l'estomac. Oui, de l'estomac, c'est-à-dire des habitudes sensuelles, de la bonne chère, de la mollesse, du luxe et de ce culte du bien-être qui se substitue peu à peu au culte austère et céleste de Jésus-Christ. Les dernières viennent de la bourse, de la caisse. La richesse est par elle-même un grand danger : l'Évangile l'a dit assez clairement pour qu'il n'y ait à cet égard dans les âmes aucune illusion. Mais que dire des richesses mal acquises ? de ces fortunes scandaleuses, dues à l'injustice et fondées sur la ruine du prochain ? S'il est dur de vivre parmi les richesses légitimes, en en détachant son cœur par

la pauvreté d'esprit, il est bien plus ardu encore de dégorger des trésors viciés par leur origine et de vivre pauvre, mais vertueux, lorsque, pour n'être pas pauvre, on n'a pas reculé devant le crime. Aussi les chrétiens tombés dans ce malheur tentent-ils les derniers efforts pour repousser, comme la trop juste condamnation de leur conduite, toutes les pensées de la foi. »

Quant aux moyens d'établir et de maintenir dans son âme une foi vaillante, Mgr de Ségur recommande principalement une solide instruction religieuse, la prière incessante, les exercices de piété, spécialement l'oraison, et plus encore la sainte et fréquente Communion; enfin, les œuvres de charité et de miséricorde. Il termine en faisant ressortir la responsabilité très grande des parents et des maîtres au point de vue de la foi de leurs enfants et de leurs subordonnés.

Pour qui comprend ainsi le bon combat de la foi, les jours troublés, comme ceux où nous vivons, peuvent devenir des jours de grandes grâces. « Les difficultés sont souvent immenses, je le sais. Eh bien ! tant mieux ! C'est dans les grands périls que surgissent les grands dévouements; et il en est du combat de la foi comme de tous les combats : plus ils sont terribles et menaçants, plus ils suscitent de grandes âmes. N'est-ce point l'acharnement de la lutte qui a

donné à l'Eglise les plus grands héros de la foi : saint Athanase, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, saint Bernard, saint François, saint Dominique, saint Ignace, et tant d'autres ? N'est-ce pas le bon combat de la foi qui, depuis dix-huit siècles, empourpre du sang du martyr le manteau royal de l'Eglise catholique ? Les temps de persécution ne sont-ils point par excellence des temps de ferveur et d'héroïsme ? Sans souhaiter la lutte, il ne faut donc point la craindre outre mesure : avec la grâce du Sauveur, avec la fidélité au Saint-Siège, la persévérance dans la prière et dans la Communion, avec la pratique courageuse des quelques directions que nous venons de résumer dans ces pages, nous triompherons de Satan et du monde ; et après une vie glorieusement dépensée au service de Jésus-Christ, les mains chargées de bonnes œuvres, nous pourrons nous endormir dans la paix du Seigneur, en répétant la grande parole de l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; j'ai conservé la foi. Et maintenant j'attends avec confiance la couronne de justice que Dieu m'a promise, à moi et à tous ceux qui aspirent à son avènement ! »

C'est par cette sollicitude attentive et éclairée

par ces travaux incessants et si bien appropriés aux besoins des jeunes gens du monde, que le pieux Prélat parvenait à écarter ses fils spirituels de l'amour des lectures dangereuses, et qu'il formait en eux une instruction solide, capable de résister aux attaques de l'impiété, du scepticisme et des subtilités d'un christianisme amoindri.

Rendons justice aux nombreux jeunes hommes qui ont reçu de lui des soins si paternels : la plupart ont répondu à son dévouement par une fidélité courageuse dans la pratique des vertus chrétiennes. A mesure qu'ils sont entrés dans les diverses carrières sociales, ils s'y sont distingués par un amour du devoir, par une dignité de conduite, par une fermeté de convictions religieuses qui, en les honorant, fait le meilleur éloge de la direction de Mgr de Ségur.

Mais ce qui rend plus touchant encore le zèle du pieux Prélat pour ses chers dirigés, c'est l'attention qu'il apportait à tout ce qui concernait chacun d'eux en particulier. Sa correspondance renferme, à cet égard, des traits ravissants. A l'un, il recommande vivement la lutte incessante contre ses imperfections de caractère, et il entre dans les moindres détails ; à un autre, il rappelle le devoir de lui écrire pendant les vacances comment il aura tenu les résolutions

prises au cours de l'année : « Sois d'autant meilleur, d'autant plus fidèle au Bon Dieu, que je ne suis plus là pour t'aider. Je sais que tu as auprès de toi plus d'un oncle pour remplacer ton père; mais enfin on n'a qu'un père pour la vie de l'âme comme pour la vie du corps, et d'ordinaire le père a une grâce d'état qui se remplace difficilement¹. » Avec d'autres enfin, il soutient patiemment la guerre à coups de sabre de bois que demande le scrupule. Ce point est à la fois trop important et trop pratique pour que nous ne lui donnions pas ici le développement qu'il comporte.

L'âme scrupuleuse est celle qui, sous l'empire d'une crainte non fondée, se figure qu'elle va tomber dans le péché : *Trepidaverunt timore, ubi non erat timor*². La physionomie habituelle de l'âme scrupuleuse présente des caractères assez étranges; si l'on ne savait ce qu'elle souffre, ce qu'elle endure parfois de véritables tortures, on se prendrait à sourire de ses enfantillages. Il lui semble que le chemin qui mène à la vie éternelle est semé partout de pièges dangereux; et elle ne sait voir Dieu que sous l'aspect d'un maître austère et rigoureux qui demande beaucoup et qui soutient très peu. Son imagination lui crée

1. Lettre du 28 juillet 1879. Bray et Retaux.

2. Psalm. xiii, 5.

sans cesse de vains fantômes qui l'épouvantent ; elle prend « *le frifilis des feuilles pour le cliquetis des armes* » ; elle opère dans l'agitation et le trouble intérieur, et souvent extérieur, les actes de la vie chrétienne ; encore, lorsqu'ils sont faits, ne le sont-ils jamais à son gré ; et on la surprend à recommencer deux fois et dix fois la même prière, sans qu'à ce prix elle trouve la paix. Cette triste et pénible maladie spirituelle énerve dans d'excellentes âmes les meilleurs dons de la nature et de la grâce ; et, si elle n'est traitée par un habile maître spirituel, elle peut dégénérer en de graves abus et conduire ses victimes tantôt au découragement et tantôt à la folie.

Le scrupule peut avoir des causes très diverses. Parfois, il est dû au tempérament. On le rencontre assez fréquemment dans certaines natures impressionnables à l'excès, chez lesquelles la sensibilité contrarie l'exercice calme du jugement ; dans ce cas, le rôle du directeur consiste principalement et presque uniquement à faire suivre le régime qui convient à cette maladie chronique. On cite peu d'exemples d'une guérison radicale lorsque le scrupule prend ainsi ses racines dans le tempérament. Le plus souvent, le scrupule est un état passager qui ne se reproduit tout au plus que par intermittences. Quelquefois il dépend d'une volonté miséricordieuse

de Notre-Seigneur qui laisse une âme en proie à de vaines craintes pour éloigner d'elle de grands périls; tous les prêtres qui ont dirigé beaucoup de jeunes gens savent quels services ce scrupule *providentiel* a rendu à plusieurs de leurs jeunes pénitents à l'âge où de violentes passions commençaient à naître et eussent pu les perdre pour toujours. Ces enfants qui tremblaient jusqu'à se troubler devant l'ombre du mal, se tenaient merveilleusement à l'abri des imprudences qui en font tomber tant d'autres.

D'autres fois, le scrupule résulte d'un état momentané d'excessive fatigue; l'esprit épuisé par un excès de travail ou par des préoccupations absorbantes n'est plus capable de juger sainement des choses. Dans ces conditions, un homme du monde tombe dans le marasme et parfois dans le désespoir; l'âme chrétienne tombe dans une sorte d'appréhension fiévreuse qui produit à son tour le scrupule. C'est le cas d'appeler simultanément, selon le conseil de saint François de Sales, le confesseur et le médecin: le disciple d'Esculape calmera les nerfs; le disciple de Jésus doux et humble de Cœur rendra à cette âme agitée la joie et la sainte paix des enfants de Dieu.

Que le scrupule soit à l'état permanent ou à l'état de crise, il réclame de la part du directeur

un traitement à la fois éclairé, patient et ferme.

Mgr de Ségur a rencontré au cours de son long ministère un certain nombre de ces âmes malheureuses; l'habileté avec laquelle il les a traitées laisserait à deviner qu'il connut par une expérience personnelle cette fatigante maladie spirituelle, alors même qu'il ne l'eût pas confirmé par son propre témoignage. Dieu, en effet, avait permis qu'il passât par cette épreuve ainsi que le montre la lettre suivante.

« Je reçois à l'instant ta lettre et tes doléances très légitimes, écrit-il à l'un de ses jeunes pénitents; c'est, en effet, un très triste métier que d'être scrupuleux, et je sais par une expérience de huit mois consécutifs ce qu'est cette petite maladie. Ne t'en effraye pas plus qu'il ne faut, mon pauvre enfant. Quand elle sera passée, ce sera une excellente leçon pour l'avenir. « *Infirmas hæc non est ad mortem, sed ad gloriam Dei.* » Il décrit parfaitement ensuite ce qui se passe dans l'âme scrupuleuse : « Tu fais comme les vers à soie, qui s'ingénient à se faire eux-mêmes leur prison, et à s'étouffer sous les plis et replis du petit fil de leur soie. Le scrupule provient d'une attention trop grande à tout ce que l'on fait, à tout ce que l'on dit, à tout ce que l'on pense; c'est une manie de vouloir sans cesse se juger soi-même, juger ce premier jugement,

puis ce second, puis ce troisième, et ainsi de suite. Tu conçois que ça n'a pas de fin, comme le filet de soie du pauvre ver. C'est la caricature d'une bonne conscience, mais ce n'est pas du tout la conscience; c'est une illusion qui vient du démon lui-même et que ce vieux séducteur veut nous faire prendre pour la conscience. La conscience, c'est la voix de Jésus en nous, qui nous juge, qui nous approuve, ou nous condamne. Le scrupule, c'est la voix du démon qui singe le bon Dieu et nous trouble¹. » « Mon petit doigt m'a dit hier au soir, écrit-il à un autre jeune homme, que tu continuais à te tourmenter : je n'en crois rien, car je te sais trop raisonnable et trop obéissant. — Cependant je tiens à t'avertir des mauvais bruits qui courent sur ton compte. Tu ferais peut-être bien d'en prévenir le commissaire de police du quartier. — Prends garde à l'ennemi : à défaut d'autre victoire, il tâche, du moins, de troubler la paix de ton cher petit cœur, et de te persuader que le bon Dieu n'est pas avec toi. Ne le crois pas : lui et mon petit doigt sont deux menteurs, et toi, mon Gabriel, tu es un bon petit chrétien, au cœur droit et fidèle, qui déteste le mal et ne pèche qu'en imagination². »

1. Lettre du 21 août 1859, chez Bray et Retaux.

2. Lettre de mai 1864, chez Bray et Retaux.

Le pieux Prêlat donnait à ces pauvres infirmes spirituels les conseils les plus pratiques et les plus fortifiants. Le premier était de ne pas prendre les scrupules au sérieux. « Puisque tu sais que tu es scrupuleux, traite-toi en scrupuleux et présume toujours en ta faveur, lorsqu'il n'y a pas une certitude complète que tu as consenti librement au mal. Méprise absolument les imaginations mauvaises que tu prends à faux pour des pensées coupables; le péché des *mauvaises pensées* ne consiste pas à avoir dans l'esprit la pensée du mal, mais à se représenter volontairement de mauvaises actions comme les faisant et comme y prenant un plaisir *volontaire*. Médite bien cette définition : tu verras que tu n'as jamais de vraies mauvaises pensées, et que toutes les bluettes que le diable éparpille devant tes yeux lorsqu'il s'agit de communier, ne sont que des feux follets dont il ne faut pas seulement s'inquiéter.

« En pratique, mon cher enfant, saute à pieds joints sur ces petites idées qui ne reposent sur rien¹. » « Je ne répondrai même pas aux imaginations baroques que tu me signales dans ta lettre; ce sont des mouches qu'il faut laisser passer sans s'inquiéter autrement². »

1. Lettre du 21 août 1859, chez Bray et Retaux.

2. Lettre du 27 août 1859, chez Bray et Retaux.

Un autre conseil était de ne pas pointiller dans les choses de la piété : « Sers Dieu rondement et droitement, sans retours inutiles sur toi-même ; il faut regarder devant soi et non pas en arrière¹. »

« Je te souhaite la paix de l'âme et une bonne piété, bien simple, ronde, franche, courageuse et sans défaillances. Saute à pieds joints pardessus tes scrupules et tes inquiétudes vagues de conscience ; souviens-toi que tu sers un bon Maître et qui t'aime cent mille fois plus que tu ne peux l'aimer. Confiance donc et marchons bravement². »

« *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Tu es triste et troublé, parce que tu manques de cette simplicité d'esprit qui ne cherche pas midi à quatorze heures, qui ne subtilise pas, et qui marche droit son chemin, avec fermeté, avec suite et calme. Le bon Dieu nous montre la simplicité comme la première condition du bonheur, *beati* ; et il ajoute qu'elle est la voie du paradis ; à *elle* appartient le royaume des cieux. Mon cher ami, si tu ne deviens pas comme un petit enfant, sans arrière-pensées dans l'amour de Dieu, abandonné avec un très tendre amour à l'amour de Jésus, tu ne t'affermiras jamais dans la paix de Dieu et dans

1. Lettre du 22 juin 1859, chez Bray et Retaux.

2. Lettre du 26 août 1859, chez Bray et Retaux.

la vraie vie de l'âme. Tu t'entêtes à confondre les moindres petites tentations avec des péchés mortels, à faire attention aux sornettes que le diable murmure à ton oreille, enchanté de pouvoir te troubler à si peu de frais. Je t'ai déjà cependant bien souvent averti et t'ai donné sur ce point les directions les plus nettes et les plus simples. Que puis-je faire de plus? Prier pour toi chaque jour, comme je le fais, afin que tu deviennes raisonnable et docile... Prie pour moi, afin que je prie plus efficacement pour toi¹. »

Il voulait que le pauvre scrupuleux s'exerçât à servir Dieu non par crainte, mais par amour : « Sers donc le bon Dieu dans la joie, mon cher enfant. « Si vous ne devenez comme de « petits enfants, nous dit-il, vous n'entrerez point « dans le royaume de Dieu. » Ce royaume que tu portes en toi avec Jésus lui-même est avant tout dans la paix et dans l'amour : « *In pace locus « ejus.* » Le séjour de Jésus est dans la paix ; plus ton cœur sera paisible, bon et simple, et plus Jésus s'y complaira. — Que veulent donc dire, mon cher bonhomme, ces craintes et ces hésitations? Ne sais-tu pas que Dieu t'aime, et infiniment?... Tu n'es pas parfait, il le sait mieux que toi, et malgré tes imperfections, il t'appelle à

1. Lettre du 27 août 1859, chez Bray et Retaux.

lui, il te caresse, et, au Saint-Sacrement, il te presse sur son Cœur comme le bon saint Jean. — Ce n'est pas avec la crainte qu'il faut recevoir ses avances; l'amour seul paye l'amour, et c'est la confiance la plus entière qu'il te faut... Prends bien garde aux inquiétudes d'esprit, aux retours sur toi-même, au trouble; rien de tout cela ne vient de Dieu et ne peut mener à Dieu. *Pax tecum*¹. »

Cette pensée de Jésus vivant en nous, et y venant amoureusement réveiller et reconforter notre cœur dans la sainte Communion, est le point sur lequel il insistait davantage, parce que nul ne sait pacifier l'âme comme ce médecin divin. « Rappelle-toi surtout que la sainte Communion faite avec bonne volonté est le remède des remèdes, la force de l'âme, la lumière de l'esprit, le secret de la vraie piété, que rien ne remplace et que Dieu a institué pour être le foyer de son amour, et le centre de la vie chrétienne..... Pour Dieu, mon cher enfant, va sans scrupule à la Sainte Table, et reçois-y, avec Jésus, la lumière, la force et la paix². » Enfin, le pieux Prélat indiquait à ses chers fils, dans ces pénibles états d'âme, des lectures propres à les éclairer et à les consoler. « Je te conseille de

1. Lettre du 2 septembre 1859, chez Bray et Retaux.

2. Ibid.

porter toujours sur toi l'*Imitation*, afin de l'ouvrir au hasard dans tes peines d'esprit et tes tristesses. Tu pourras aussi lire avec fruit l'*Introduction* de saint François de Sales; un très bon petit livre du P. Quadrupani, intitulé : *Instructions pour raffermir, dans leurs doutes, les âmes timorées*; et enfin le petit traité de *la paix intérieure*, par le P. de Lombez.» « Confiance, confiance et encore confiance, dit-il à un autre, Jésus t'aime; n'aie pas peur de lui, et rejette avec dédain les scrupules du diable. « *Noli timere*¹. »

On le voit, tout en reconnaissant que les scrupules peuvent rendre aux âmes des services involontaires; comme de les détourner de bien des dangers du monde, comme de les exercer incessamment à l'humilité et même à une grande humiliation intérieure, il s'appliquait à en combattre les excès; et souvent, après quelques mois de ce régime de direction consolante et fortifiante, l'âme retrouvait le calme, et elle bénissait Dieu d'une épreuve qui lui avait été si salutaire. S'il n'a pas toujours réussi à rendre aux scrupuleux la sainte et douce paix des enfants de Dieu, il ne faut pas s'en prendre à une insuffisance de moyens de guérison, mais à

1. Lettre du 17 juin 1860, chez Bray et Retaux.

un dessein miséricordieux de Notre-Seigneur, qui prépare quelquefois pendant toute une vie, dans ce creuset, l'œuvre d'une éminente sainteté.





CHAPITRE IV

DE LA DIRECTION DES ENFANTS DU PEUPLE

Mgr de Ségur a toujours témoigné une affection spéciale aux enfants du peuple. — Sur quoi fondée? — Son opuscule intitulé: *Aux apprentis*. — Ses prédications. — Le livre qui a pour titre: *la Passion*. — Ses confessions prolongées dans la nuit. — Procédé particulier pour supporter tant de fatigues. — Intérêt touchant qu'il prenait à tout ce qui concernait chacun de ses enfants spirituels. — Il entreprend pour les défendre une lutte contre la Franc-Maçonnerie. — L'opuscule intitulé: *les Francs-Maçons*. — Vengeances des sociétés secrètes. — Joie de Mgr de Ségur en souffrant cette persécution. — Son ouvrage: *Le Jeune Ouvrier chrétien*. — Fruits que peuvent retirer de ses exemples les prêtres et les directeurs d'œuvres de jeunes gens.

MGR de Ségur accueillait avec une bonté parfaite tous les pénitents qui se présentaient à lui, à quelque classe de la société qu'ils appartenissent. Nul n'a pu lui reprocher de faire acception de personne. Il suivait trop fidèlement les traces de Notre-Seigneur pour éloigner qui que ce fût. Mais Jésus, divinement bon envers tous, avait ses préférés; l'Évangile nous le montre prodiguant avec une prédilection marquée les tendresses de son cœur aux petits de

ce monde. Le pieux Prélat crut donc pouvoir garder aussi des préférences, et ceux qui l'ont connu et fréquenté savent qu'elles étaient pour les enfants du peuple. Dès les débuts de son ministère, dans sa cellule de la rue Cassette, c'étaient eux surtout, nous l'avons dit, qui l'assiégeaient, et l'entente la plus cordiale s'était établie dès ce moment entre ce très bon père et ces braves jeunes gens. Grandement encouragés par le dévouement qu'il leur témoignait, ils venaient et revenaient sans cesse et parfois sans discrétion; mais, dans cet empressement même, l'abbé de Ségur avait trouvé un motif de plus de se donner à eux sans mesure. D'ailleurs il avait rencontré tant de cœur, et un cœur si ouvert à tous les nobles sentiments, dans ces enfants chrétiens du peuple! Ils lui exposaient si simplement leurs faiblesses! Ils recevaient si bien ses conseils! Ils étaient si courageux à employer les moyens de se corriger, si fidèles à tenir leurs promesses, si reconnaissants enfin pour ses soins paternels! Aussi l'abbé de Ségur fut-il gagné dès lors, et pour toujours, à ce ministère particulier. C'est pour cela que nous l'avons vu ensuite à Rome, au sein des honneurs ecclésiastiques, se mettre au service des enfants des écoles et de tous les déshérités de ce monde. Voilà pourquoi aussi, dès son retour définitif à Paris,

l'une de ses premières visites fut pour son cher patronage de jeunes gens de la rue de Grenelle. Il y reconnut, non plus des yeux, hélas ! mais de la voix, — car le bon Pasteur connaît la voix de ses brebis, — de vieux amis, âgés de seize et de dix-huit ans ; et aux larmes que ces jeunes gens répandaient à la vue de leur bon père aveugle, celui-ci mêlait ses larmes de joie, tant il était heureux de se retrouver au milieu d'eux.

Cette sainte amitié que la distance et l'absence n'avaient pu rompre, se resserra plus que jamais ; et l'on peut dire que dans le cours de la longue carrière qu'il allait fournir encore au service des âmes, Mgr de Ségur se montra constamment l'apôtre des apprentis et des ouvriers.

Nous ne saurions le montrer plus exactement tel qu'il fut dans la direction des enfants du peuple qu'en le citant lui-même. Son style, la nature de ses conseils, l'expression si sincère et sans cesse renouvelée de son dévouement sans bornes, se retrouvent à chaque page de ses lettres collectives adressées au Patronage de la rue de Grenelle, ou à quelques-uns de ces jeunes gens.

D'abord, il veut qu'ils se montrent de vrais chrétiens : « Pose-toi franchement en honnête garçon et en chrétien décidé, dit-il à l'un d'eux et de ses plus chers, et tâche de te faire

estimer par ton travail, ta bonne tenue et ta vie irréprochable; ris de ce dont on peut rire, mais pas de lâchetés, pas de respect humain¹. »

Il les prémunit contre les préoccupations nuisibles d'une politique antichrétienne. « Je viens vous recommander, leur écrit-il, de ne pas vous laisser emporter par ces agitations malsaines qui détournent du bon Dieu et troublent sans profit. C'est surtout dans ces moments de crise et d'ébranlement qu'il faut, pour ainsi dire, se cramponner au bon Dieu : l'agitation publique est comme une tempête dont les vagues viennent battre le rocher immuable de l'Église; nous demeurons sur ce rocher, nous autres chrétiens, et Dieu y est avec nous : ne nous laissons pas arracher à ce qui fait notre salut; ne nous laissons pas emporter par la vague. Quelquefois elle est si forte et si furieuse qu'elle couvre presque le rocher de son écume; mais un peu de patience : elle retombe bientôt; l'écume s'évapore, et le rocher apparaît tranquille et fort, lavé et non ébranlé. Je vous le répète, tenons-nous-y ferme. — Et comment nous accrocherons-nous à cette pierre de salut? Ce n'est ni avec les pieds ni avec les mains; mais par l'énergie d'une foi vive, d'une prière fréquente et re-

1. Lettre du 21 septembre 1861, chez Bray et Retaux.

cueillie, de la fréquentation régulière des sacrements. C'est en évitant les lectures mauvaises, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique, soit au point de vue des mœurs. »¹

Dans la direction que donnait le pieux Prélat à ces jeunes gens, on retrouvait souvent la relation étroite qui unit le vrai chrétien au digne citoyen. Il ne laissait échapper aucune occasion de leur montrer que l'homme capable d'oublier les serments faits à Dieu ne saurait revendiquer parmi les hommes le droit à la confiance; et qu'au contraire le meilleur rempart d'une nation ou d'une cité est la fidélité de ceux qui l'habitent, à Dieu, le Maître et Seigneur de tous les hommes. Voici le langage qu'il leur tenait dans une lettre datée du 25 février 1871², un mois après la capitulation de Paris et un mois avant la Commune.

« De toutes parts on écrit de Paris que les effroyables épreuves du bombardement et de la faim n'ont fait aucune impression salutaire sur une grande partie des jeunes gens, et qu'à peine le danger passé, ils se sont jetés avec une sorte de folie dans tous les excès, de l'impiété, du libertinage et des extravagances révolutionnaires. Tous les gens de bien ont été navrés et à la fois

1. Lettre du 20 août 1870, chez Bray et Retaux.

2. Chez Bray et Retaux.

épouvantés de ces nouvelles. Paris, se dit-on de toutes parts, est-il donc tellement corrompu que la guérison ne soit plus possible? Épargné une première fois, devra-t-il être anéanti définitivement?

« Ce qui est bien certain, mes bons amis, c'est que la ville impure de Sodome n'a été détruite par la colère divine que parce que le nombre des bons qui, dans son sein, se trouvaient mêlés aux mauvais n'a pas été assez considérable. « Si dans cette ville, avait dit le Seigneur à Abraham, si dans cette ville je trouve dix justes, à cause de ces dix je pardonnerai à tous les coupables. » Et Sodome fut dévorée le lendemain par le feu du ciel, parce qu'au lieu de dix justes il ne s'en trouva qu'un seul. A chacun de nous, à chacun de vous, mes enfants très chers, de sauver Paris dans la mesure où il est donné à chacun d'y contribuer. La sainteté d'un pauvre enfant, d'un humble petit apprenti, d'un jeune homme obscur et presque inconnu, pèse, dans la balance de la miséricorde, autant et quelquefois plus que la sainteté d'un grand personnage. Vous savez que le bon Dieu aime les petits et les pauvres. Mettons-nous-y donc tous bien résolument; évitons comme le feu tout péché volontaire, surtout ceux qui offensent le plus profondément la très pure majesté de Dieu : le blas-

phème, l'oubli de la prière, la violation du dimanche, les péchés de scandale et de libertinage des mœurs. Gardez-vous bons et purs, et allez puiser dans de bonnes et fréquentes confessions et Communions la force sans laquelle vous ne pouvez rester ni purs ni bons. »

A ces sages avis sur la dignité de conduite que réclame le titre de chrétien, Mgr de Ségur joignait les conseils les plus pratiques sur leurs exercices de piété et sur leurs devoirs d'état. « Êtes-vous toujours de bons enfants, de bons chrétiens, mes braves amis ? leur écrivait-il¹. Si vous ne me répondez pas tous « oui », je vous coupe les oreilles dès mon retour. Je vous recommande, en attendant, à tous et à chacun, de faire bien exactement, bien religieusement vos prières de chaque jour ; ne les manquez jamais, surtout le matin, où l'on est plus exposé à les oublier. Dans le courant de la journée pensez souvent au bon Dieu, et élevez vers lui votre cœur, surtout quand vous entendez blasphémer. Gardez-vous du respect humain, du découragement, des mauvaises habitudes, des mauvais camarades. »

« J'ai reçu de vos nouvelles, leur écrit-il un autre jour², et je sais que vous êtes toujours de

1. Le 10 septembre 1873, chez Bray et Retaux.

2. Le 18 septembre 1862, *ibid.*

braves garçons : sinon des anges, du moins de bons diables. Le diable n'a qu'un seul bon côté : il a de l'esprit, et c'est par là que vous lui ressemblez. Dieu veuille, mes enfants, que vous soyez aussi bons qu'il est mauvais !

« Êtes-vous bien reconnaissants envers les bons Pères Dominicains qui veulent bien me remplacer auprès de vous ? Écoutez-vous avec un religieux respect leur sainte parole ? Je prie le Père qui fera l'instruction le jour où cette petite lettre vous parviendra de vous poser de ma part quelques questions :

« 1^o Faites-vous tous, avec une scrupuleuse exactitude, avec attention et respect, vos prières du matin et du soir ?

« 2^o Récitez-vous chaque jour au moins une petite dizaine de chapelet ?

« 3^o Avez-vous soin de renouveler tous les jours vos bonnes résolutions, d'éviter les occasions du péché, les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les cafés, les bals publics et autres mauvais plaisirs ?

« 4^o Gardez-vous vos âmes en état de grâce et cherchez-vous à vous repentir parfaitement de vos fautes quand vous y tombez par faiblesse ?

« 5^o Assistez-vous régulièrement aux réunions de notre chère Société et rendez-vous la vie bien dure au pauvre frère Baudime, martyr de vos

langues, de vos pieds et de vos mauvaises têtes?

« Quel vaste sujet d'examen et combien je serais heureux qu'à toutes ces questions chacun de vous pût donner une bonne réponse ! Tâchez du moins qu'il en soit ainsi à l'avenir, mes chers enfants, et consolez-nous par votre bonne volonté.

« Adieu; je vous embrasse et vous bénis tous au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me donne pour vous une si cordiale et si vive affection. »

Mais le conseil que nous retrouvons le plus souvent dans ses lettres, est relatif à la fréquente et fervente Communion. Quoi de plus suave et de plus fort en même temps que ce langage du pieux Prélat à ses chers enfants de la rue de Grenelle?

« Laigle, août 1864. — Mes très chers amis, le bon Frère me fait savoir que notre communion d'août et de septembre doit avoir lieu prochainement, et je ne puis résister à la bonne pensée de vous engager tous à ne pas manquer cette belle occasion. Vous savez, mes enfants, que notre âme ne peut pas plus impunément se passer de nourriture que notre corps, et qu'elle meurt bientôt de faim quand elle reste longtemps sans recevoir le Pain vivant descendu du ciel

exprès pour la nourrir. Elle est si grande que sa nourriture est le bon Dieu lui-même, qui a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture. Si vous ne la mangez, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » J'espère, mes chers enfants, que celui qui m'écrira après la Communion de notre Société me donnera sur ce point des nouvelles consolantes. »

Il voulait être de toutes leurs fêtes, et il aimait surtout à leur prêcher les grandes vérités du salut. Rien ne saurait rendre l'émotion qu'on éprouvait en voyant comment ce saint prêtre les tenait suspendus à ses lèvres par une éloquence spéciale qui était chez lui une vraie grâce de vocation. Nous n'en citerons qu'un exemple. Nous le prenons dans le manuscrit autographe d'une instruction qu'il adressait à des apprentis dans la première année de son ministère : « Le péché, voilà, leur disait-il, voilà l'ennemi de Dieu, l'ennemi de Jésus-Christ; le péché que nous avons commis, que nous commettons tous les jours. Et chaque fois que nous commettons un péché mortel, nous posons la cause de la mort du Fils de Dieu. C'est de cet affreux et exécrationnable péché que je viens vous parler, mes enfants, et je veux vous proposer quelques réflexions pour vous en inspirer l'horreur; mais la

vue de Jésus-Christ crucifié ne suffirait-elle pas à elle seule? Quel est l'homme qui, ayant un cœur, pourrait ne pas être touché à la vue de son Sauveur? Qui pourra ne pas regretter amèrement les péchés, tous les péchés de sa vie, en voyant l'effet qu'ils ont produit? Qui pourra ne pas être déterminé à ne les plus jamais commettre, à ne plus jamais offenser, frapper, ensanglanter, crucifier, faire mourir un si bon Sauveur et un si bon Maître? Qui pourra ne pas se déterminer courageusement à prendre tous les moyens d'éviter le péché et de vivre dans l'innocence, dans la crainte de Dieu? — N'est-ce pas, mes enfants, qu'il n'y en a pas un seul ici qui n'ait ces sentiments dans le cœur? Mais il y a un péché, mes enfants, un péché qui, à lui seul, dévaste plus le cœur et le monde que tous les autres. — Tant qu'il n'est pas dans une âme, la guérison est facile. Dès qu'il y est, il faut des miracles de grâce pour se relever. C'est un péché que Dieu hait entre tous les autres, qui perd plus des trois quarts des âmes qui vont en enfer, et qui vient enlever aux efforts du prêtre de Dieu la plupart des âmes au salut desquelles il se consacre. — O mes enfants, est-il nécessaire de vous le nommer, cet affreux péché dont je vous parle ici? Son nom seul fait monter la rougeur au visage — *l'impureté!* — vice in-

fâme, vice exécrable, qui ravage le monde, qui dévaste les familles, qui porte la mort et le désespoir dans le cœur d'un père, d'une mère, d'une fille! — vice infâme, qui ne respecte rien, qui ne tient compte de rien, qui ravale l'homme au-dessous des plus vils animaux, car ces brutes n'ont pas comme nous la lumière de la raison et la lumière de la foi pour se conduire, et ce qui est naturel chez elles est une monstruosité dans l'homme.

« Cette affreuse impureté, qui remplit nos villes et nos provinces, qui règne dans nos collèges, dans nos ateliers, qui ronge le cœur de notre jeunesse, qui flétrit ces jeunes âmes et ces jeunes visages, — mes enfants, vous le savez, vous le voyez tous les jours, elle vous environne de toutes parts. — Partout elle se glisse comme un serpent fatal, et partout elle répand la mort. — Dieu l'a maudite dès l'origine du monde. — C'est pour elle qu'a été fait le déluge, c'est pour elle que la terre entière a été noyée sous les eaux, hormis une seule famille, la famille de Noé, qui craignait le Seigneur et vivait dans l'innocence. — C'est pour la frapper et l'anéantir que le feu du ciel, le soufre et le bitume embrasés sont venus comme des torrents de flamme faire un monceau de cendres des villes infâmes de Gomorrhe et de Sodome! — C'est pour elle enfin,

oui, c'est surtout pour l'impureté qu'a été allumé le feu de l'enfer, feu éternel, terrible, qui dépasse toute conception et tout langage; c'est ce feu dévorant qui recevra dans son sein l'impudique, qui le pénétrera de toutes parts, le consumera sans l'anéantir; un instant de ce châtiement terrible fera oublier de passagères jouissances qui ne seront plus.

« Mais si Dieu châtie d'une manière si épouvantable l'impureté dans l'autre vie, il ne l'oublie pas dès ce monde, et l'expérience démontre combien le vice honteux porte avec lui de malédictions.

« Les suites les plus ordinaires de ce vice sont en effet :

« *I. — Pour l'âme :* 1° la haine envers Dieu et l'éloignement de tout devoir religieux;

« 2° La perte de la foi;

« 3° La dégradation morale;

« 4° L'endurcissement et l'impénitence.

« 1° *La haine envers Dieu*, que l'on sent être un ennemi et un juge prêt à frapper. Aussi quelle haine secrète il y a dans le cœur des libertins pour toutes les choses de Dieu, pour les prêtres, pour la religion, pour les lois de l'Église ! C'est le cœur, non l'esprit, qui est malade chez la plupart des impies. — C'est le Décalogue qui entraîne le Symbole. Incrédulité factice, mais

corruption du cœur réelle. — A quel âge, à quel propos abandonne-t-on d'ordinaire les sacrements? — Quand on commence à se débaucher.

« 2° A la suite de cette répulsion instinctive de Dieu et de la religion toute sainte vient ordinairement *la perte de la foi*. Le cœur corrompu corrompt enfin l'intelligence; — l'absence des devoirs religieux dessèche peu à peu toute l'âme; la plante, après la corruption de ses fruits, de ses fleurs, de ses feuilles, de ses branches, voit la tige elle-même et enfin la racine se flétrir et mourir.

« 3° Dès lors, *endurcissement du cœur*; il n'est plus touché de rien, et les tonnerres de la justice effroyable de Dieu ne l'épouvantent plus; et cet endurecissement va quelquefois jusqu'à l'impénitence finale;

« 4° *Dégradation morale*. — On n'est plus capable de sentir le bon, le bien, la vertu. — Il n'y a plus d'âme, il n'y a plus que de la chair. — Les pensées sont toutes charnelles. — On ne croit plus même à la vertu.

« II. — *Pour le corps* :

« 1° *Dégradation physique*. Notre corps est le temple de notre âme immortelle et par là associé à la royauté de l'univers; — bien plus, élevé par la grâce du saint Baptême à la dignité surnaturelle de *Temple du Saint-Esprit*, de

Dieu même qui habite dans l'âme chrétienne et lui donne par cette union la vie éternelle; de même que par l'union avec le corps l'âme lui donne la vie corporelle. — Nos membres deviennent les membres de Jésus-Christ; surtout dans la sainte Communion, où sa chair elle-même s'unit, se mêle à notre chair, son sang coule dans nos veines et nous ne faisons qu'un avec Jésus-Christ. Et c'est là ce que nous souillons, c'est là ce que nous défigurons, que nous plongeons dans la boue et dans l'infamie! Notre corps *immortel*, nous le remplissons du démon, nous tuons ses facultés, ses organes, et à la suite de cela, la santé s'altère.

« Eh bien, mes enfants, qu'en dites-vous? — Qui veut la fin, veut les moyens. — Voulez-vous tomber dans cet état? — Non, non, il n'en sera pas ainsi, vous ne continuerez plus de marcher dans la voie du péché honteux, si par malheur vous y avez déjà fait quelques pas.

« Jamais vous n'y aviez pensé sérieusement, mais vous allez prendre cette résolution sérieuse, forte, énergique : « Je serai chaste. »

« Et comme je ne puis être chaste et pur, si je ne prends les moyens que Dieu me donne pour cela, je promets solennellement à Dieu :

« 1° D'être fidèle *dans les petites choses*, d'éviter les petits péchés opposés à la pureté; —

de veiller aux pensées, — aux regards, — aux lectures, — aux paroles trop libres ;

« 2° De fuir l'*oisiveté* ;

« 3° De fuir les *occasions*, — surtout les mauvais camarades, — les plaisirs dangereux ;

« 4° D'être fidèle à mes *prières* et aux autres pratiques de la vie chrétienne ;

« 5° Dans les tentations, de prier Dieu de suite ; — surtout de prier la sainte Vierge, de faire le signe de la croix, de dire Jésus, Marie, — ou, si cela continue, *Ave Maria* ; — ne pas me troubler ;

« 6° Enfin, d'aller souvent aux Sacrements et d'ouvrir tout mon cœur avec toutes ses misères.

« Avec cela je suis sûr de la victoire, car mes chutes, s'il en arrive, ne me décourageront pas ; elles m'exciteront à plus de vigilance encore. — Et alors, bonheur sur la terre et bonheur dans l'éternité. »

Tant qu'il en eut la force, Mgr de Ségur se fit un devoir et une joie de préparer lui-même ses chers apprentis à la Communion pascale. Quand l'épuisement lui interdit ces nombreuses prédications, il eut recours, pour l'aider, aux bons offices de quelques prêtres, ses amis, et dont plusieurs étaient ses fils spirituels, ainsi qu'à la diffusion d'un petit opuscule écrit pour ces circonstances et intitulé : *La Passion*¹. C'est

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

un récit à la fois rapide et émouvant de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce témoignage sanglant de l'amour de Jésus pour nos âmes y apparaît dans sa sublime simplicité; on ne saurait le relire sans concevoir un immense regret d'avoir offensé Dieu; et deux leçons en ressortent avec une grande puissance : Combien nous a aimés Celui qui, au lieu de se venger de nos péchés, a voulu s'en faire la victime sur le Calvaire! Quelle horrible chose est le péché, puisque pour l'effacer un Dieu-Homme a voulu endurer sur une croix des tortures si cruelles! « Au souvenir de cette expiation effroyable que Dieu a daigné assumer sur lui, dit Mgr de Ségur en terminant le récit de la Passion, frappez-vous la poitrine comme le centurion du Calvaire, et convertissez-vous au Seigneur. Allez puiser la résurrection dans le sacrement de la Pénitence, où Jésus a déposé pour vous le trésor inépuisable de ses mérites et le fruit de cette douloureuse Passion. Ressuscitez à la vie de la grâce, imitez désormais Notre-Seigneur, qui ne meurt plus après sa résurrection. Ne mourez plus, ne péchez plus; mais plutôt, semblable aux Apôtres convertis, semblable aux premiers chrétiens, persévérez dans la prière, dans les bonnes œuvres, dans la pénitence, dans l'amour de Dieu et de vos frères,

persévérez dans « la fraction du pain »; vous trouverez dans l'Eucharistie Celui qui est l'unique nécessaire, et dont l'amour est la consolation véritable de toutes les misères de ce monde, en même temps qu'il est le gage de toutes les béatitudes de l'Eternité. »

Mais alors même qu'il ne prêchait pas les pieux exercices de la retraite pascale, il voulait y assister; et le soir, à neuf heures, après l'instruction, il se hâtait de retourner chez lui pour y entendre pendant de longues heures leurs confessions. Là se renouvelait la veille de chaque fête un spectacle assez pittoresque. Ces jeunes gens commençaient par envahir les pièces de l'appartement, pour y attendre leur tour. Mais comme le flot débordait, les autres s'échelonnaient le long des escaliers, non sans céder parfois à quelques distractions ou sans interrompre l'examen de leur conscience par quelque une de ces saillies fines et charmantes dont l'enfant de Paris a le monopole.

Tant d'amis — et de ces amis-là! — devaient épuiser rapidement les forces de Mgr de Ségur. Cela ne manqua pas d'arriver. Cependant, on a lieu de s'étonner qu'il ait pu suffire si longtemps à un ministère de ce genre. Bien des fois, ses parents et ses médecins voulurent obtenir qu'il se bornât aux confessions du jour. On lui di-

sait, avec toutes sortes de raisons apparentes, qu'il ne tiendrait pas trois ans à de telles fatigues; il put les supporter plus de vingt années! Mais, comment s'en étonner, si l'on se rappelle que les grands serviteurs de Dieu ont su faire, presque tous, ce que ne peuvent soutenir les forces humaines ordinaires? C'est qu'avec de la foi on trouve des subsides que ne connaissent pas ceux qui ne comptent qu'avec les moyens vulgaires : « Vous êtes déjà à bout de forces, cher Monseigneur, lui disait-on un jour, aux approches de la Semaine Sainte; vous ne pourrez jamais poursuivre votre course apostolique jusqu'à Pâques! Il serait imprudent de vous livrer à votre ministère accoutumé auprès des apprentis de la rue de Grenelle. — Non certes, ce ne sera pas imprudence, répond le pieux Prélat. Je suis sûr d'être moins fatigué pendant cette semaine laborieuse que je ne le suis en ce moment. — Comment la même cause produirait-elle des effets différents? — J'ai un procédé qui me réussit. A chacun son rôle ici-bas. Je connais une âme humble et généreuse, que Notre-Seigneur n'a pas chargée des sollicitudes et fatigues apostoliques, mais qui a eu la charité de faire avec moi un contrat que j'ai accepté tout de suite : « Je n'ai plus de parents, Monsei-

gneur, me dit-elle, et ne suis nécessaire à personne; vous, vous devez aux âmes toutes vos forces. Les choses étant ainsi, travaillez sans mesure, et moi, je demanderai à Dieu de faire peser sur mes épaules inutiles la fatigue que contracterait son apôtre. » J'acceptai, ajouta-t-il, et, depuis plusieurs années, il en va ainsi avec une régularité qui ne se dément jamais. Je me donne sans prudence humaine, et ma charitable auxiliaire tombe immédiatement sous le faix. Cela dure toute la Semaine Sainte. Chacun ensuite rentre dans son rôle : elle se repose et je travaille comme s'il n'était survenu aucune surcharge. »

Les rapports du père spirituel avec ses jeunes apprentis et ouvriers ne se bornaient pas à des relations de confession ou d'œuvres. Mgr de Ségur était vraiment l'ami intime et dévoué de tous. Rien ne lui était indifférent de ce qui les intéressait. Le changement d'atelier de l'un d'eux était pour lui un événement. Il s'informait des raisons qui avaient déterminé ce changement, de ce que son cher enfant y gagnerait de plus; mais surtout des dangers que son âme pourrait courir dans ce nouveau milieu, et il indiquait les moyens à employer pour les éviter. Il voulait savoir enfin comment de tel lieu éloigné ce jeune homme pourrait encore

venir à l'Œuvre dont il faisait partie, comment il arriverait à se confesser le samedi ?

Quelques sages de ce monde ont élevé des objections contre les sollicitudes de Mgr de Ségur pour ses jeunes pénitents. Ils ont imaginé de dire que le bon Prélat, en se montrant si dévoué aux intérêts des apprentis, semblait les soutenir contre leurs patrons. Ce reproche est aussi gratuit que malveillant, et la conduite des jeunes gens dirigés par Mgr de Ségur en a été un démenti mille fois renouvelé. Ce qui est vrai et tout à l'honneur de ce tendre et sage père spirituel, c'est qu'il donnait à ses enfants tous les conseils dont ils avaient besoin au moment de choisir un état et pour la bonne conduite à tenir dans l'atelier. C'est le but spécial d'un charmant opuscule qui a pour titre : *Aux apprentis*¹.

S'adressant affectueusement à l'apprenti, le pieux prélat commence ainsi :

« Tu dois mener de front deux rudes apprentissages, mon enfant : l'apprentissage de ton état et l'apprentissage de la vie. Le premier va durer trois ou quatre ans, et fera de toi, si tu le veux, un brave et habile ouvrier ; le second sera plus long, et fera de toi, si tu le veux, un bon

chrétien, un chrétien sérieux, un honnête homme, un citoyen dévoué, un père de famille respectable et respecté. — C'est donc chose sérieuse et très sérieuse que les années de ton double apprentissage; tout ton avenir en dépend : ton avenir, c'est-à-dire ton honneur, ton salut. — Si tu es un mauvais apprenti, un paresseux, un fainéant, comme il y en a trop, tu seras un ouvrier misérable, un propre à rien; qui sait même si quelque beau jour tu n'iras pas traîner, comme tels et tels que j'ai connus, sur les bancs ignominieux de la police correctionnelle et de la cour d'assises? Donc, gare à toi! Il faut absolument être un bon petit travailleur, un apprenti docile, rangé, fidèle au devoir.

« Si tu fais de travers l'autre apprentissage, l'apprentissage de la vie, de plus grands malheurs t'attendent encore : tu perdras Dieu, tu perdras ton âme; tu t'abrutiras dans le vice, dont la religion seule est capable de préserver l'ouvrier; et, lors même que tu serais une espèce d'honnête homme, au point de vue du monde, et un habile ouvrier, tu n'en serais pas moins un misérable devant Dieu, et du bois de ceux dont on fait les réprouvés. Mon garçon, si tu ne veux pas aller en enfer, dans cet enfer éternel de feu dont parle l'Évangile, prends au sérieux ce que je te dis là, et ne plaisante pas avec tes débuts dans

la vie. — Donc deux grosses affaires : l'une, préparant ton avenir d'ouvrier; l'autre, préparant ton avenir d'honnête homme et de chrétien. Elles sont inséparables l'une de l'autre. Toutes deux ne sont au fond que le secret de ton bonheur en ce monde et en l'autre. Apprends à devenir un bon petit chrétien, cela t'aidera puissamment à devenir un brave ouvrier, parce que tu seras un homme de conscience et de devoir.

Passant alors à l'examen de la vie nouvelle qui s'ouvre devant l'apprenti : *Pourquoi*, dit-il, *les années de l'apprentissage sont-elles toujours des années dangereuses?* — Eh! mon pauvre enfant, c'est bien simple : c'est parce que ce sont des années de faiblesse et d'inexpérience. — C'est parce que tu n'es encore qu'un enfant, mon bon petit, que le temps de l'apprentissage est pour toi un temps périlleux. Petit matelot, gare les écueils! Il ne faut point sombrer. Tous, nous ferons ce que nous pourrons pour t'aider à faire une traversée heureuse; mais il faut t'y mettre toi-même, bravement, sans hésiter. Nous sommes de vieux pilotes; nous connaissons les mauvais passages : écoute-nous; sois docile, et tu seras sûr de ton affaire. — Je te le répète : écoute-moi. C'est un ami qui te parle; un ami qui n'a en vue que ton bonheur; un ami qui vit au milieu des apprentis et des jeunes ouvriers depuis vingt-

cinq ans bientôt et qui a eu le bonheur d'en préserver, d'en sauver un grand nombre ; un ami enfin comme Notre-Seigneur Jésus-Christ seul a le pouvoir d'en faire, qui t'aime sans te connaître, bien qu'il te connaisse mieux que tu ne te connais toi-même ; qui t'aime tant que, pour te rendre bon et sauver ton âme, il est prêt, Dieu le sait, à *mourir pour toi*. »

Suit un chapitre très remarquable qui a pour titre : *Du choix de l'état*, et combien il importe au bonheur, au salut de l'apprenti. « J'appelle *mauvais*, dit le pieux Prélat, tout état qui est dangereux au point de vue du service de Dieu, de la liberté du dimanche, de la conservation de la foi et des bonnes mœurs¹ » ; et il détourne l'apprenti du choix de ces états, au nom de Notre-Seigneur qui demande à l'homme de quoi lui servirait de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ; au nom aussi du bon sens : car il serait insensé, quand on est immortel, de ne penser qu'à la vie mortelle. Puis il lui enseigne à qui il doit s'adresser pour être pleinement éclairé sur le choix à faire ; et enfin, contraint de parler de l'hypothèse, qui n'est pas rare, de parents assez coupables pour vouloir imposer à leur enfant un état où il lui serait pra-

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

tiquement impossible de vivre en chrétien, il lui rappelle qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et qu'il y a des heures de la vie où l'on doit affirmer et maintenir à tout prix les droits sacrés de la conscience.

A cette occasion, le pieux auteur donne à cet enfant d'excellents conseils sur la vie en famille. Il sauvegarde avec de grandes précautions le respect, la soumission, l'amour, le dévouement qui sont dus aux parents. Alors même qu'un enfant ne trouverait pas auprès d'eux tous les exemples de vertu ou de piété qu'il souhaiterait en recevoir, il se montrera toujours à leur égard plein de déférence et de bonté ; mais il se gardera de puiser là les leçons qui doivent dicter sa conduite ; il ira chercher souvent, tous les dimanches si c'est possible, auprès de son confesseur, les avis dont il a tant besoin ; c'est là qu'il apprendra à rester un bon fils, sans cesser d'être un brave et fervent chrétien.

Mgr de Ségur parle ensuite des dangers que l'apprenti rencontre fréquemment dans l'atelier, de la part des ouvriers et même du patron, et il lui montre comment son rang, qui est le dernier à l'atelier, ne lui retire aucun des droits conférés par Dieu à toute âme humaine. L'apprenti n'aura pas ordinairement la possibilité d'empêcher les conversations immondes ou im-

pies, mais il peut et doit toujours s'abstenir d'y prendre part. Il se tiendra également à l'abri des mauvais camarades et des mauvaises compagnies, deux plaies fréquentes de la vie d'atelier. Enfin, Mgr de Ségur le tient en garde contre l'attaque terrible des passions naissantes, contre l'oubli de Dieu et l'ignorance religieuse, contre la légèreté et l'amour du plaisir, contre le respect humain, contre les journaux, la politique, le cabaret, et ce qu'il appelle dans le langage de l'apprenti : « la sottise gloriole de faire le crâne ». Au lieu de cette fausse intelligence de la dignité de l'homme, il lui recommande le bon ton que donne une éducation solidement chrétienne, et il l'exhorte vivement à aller l'apprendre au Patronage, où des hommes de Dieu lui prodigueront, avec une parfaite bonté, les conseils de leur expérience et les preuves efficaces d'un dévouement tout désintéressé.

La *Conclusion* de cet utile petit livre est une série de conseils excellents, formant un règlement de vie à l'usage des apprentis. En quelques pages, ce bon Père spirituel leur trace ce qu'ils ont à faire envers Dieu, par les exercices de piété; à l'atelier, par la sanctification du travail; et enfin par rapport à eux-mêmes, en pré-ludant, par une jeunesse vertueuse et laborieuse,

à une vie honorable et à leur salut éternel.

Parmi les opuscules, tous si pratiques pourtant, du pieux Prélat, nous n'en savons aucun qui révèle autant que celui-ci la connaissance approfondie de l'âme de l'enfant du peuple, du milieu dans lequel il passe les années si importantes de la jeunesse, et les avis qui lui sont nécessaires pour traverser, sans faiblir ni faillir, tant de dangers qui le menacent. Aussitôt après la première communion, il serait indispensable de le mettre entre les mains des jeunes garçons qui vont être placés en apprentissage, en appelant leur attention spéciale sur le chapitre du choix d'un état. La lecture de cet opuscule doit aussi être conseillée aux parents qui vont choisir pour leur enfant une profession et un atelier ; ils y puiseront des conseils d'autant plus précieux que leur expérience leur en donnera une intelligence plus complète que n'en pourrait avoir un enfant de treize ans. Enfin, il serait d'une grande utilité aux prêtres qui se dévouent particulièrement à la classe ouvrière, et qui se consacrent si volontiers au ministère des Patronages. *L'étude* de ce livre leur procurera toutes les lumières dont ils ont besoin pour prévenir dans l'âme des apprentis des chutes lamentables et un thème pratique et complet des avis qu'il est nécessaire de leur donner.

La grande et fidèle affection de Mgr de Ségur pour les jeunes ouvriers l'amena à entreprendre, pour le salut de leurs âmes, une guerre à laquelle il dut plus d'une des peines les plus cuisantes de sa vie sacerdotale, mais de celles aussi qui lui ont valu les meilleures bénédictions de Dieu. Il n'avait pas fallu longtemps à l'apôtre des jeunes gens pour constater l'influence meurtrière que cherchent à exercer sur eux les sociétés secrètes. Nul ne connaissait mieux que lui la vie des ateliers; et là où des jeunes hommes de quinze ans ne songeaient à se tenir en garde que contre des périls communs, le prêtre de Notre-Seigneur savait découvrir l'ennemi le plus acharné de leur salut. La franc-maçonnerie y révélait son action par une foule de menées qui n'échappèrent pas à sa vigilance.

L'enfant du peuple n'est pas méchant; mais il subit avec une facilité déplorable les influences les plus funestes. L'enfer ne l'ignore pas et il en tire d'épouvantables conséquences. Il a ourdi contre Dieu et contre son Christ un immense complot. Les chefs appartiennent pour la plupart à la classe dirigeante. Leur position sociale et les moyens matériels dont ils disposent leur y assurent un rôle important. L'armée se compose des ouvriers et de tous ceux qui trouvent dans les difficultés de l'existence une occasion de

plaintes et de murmures injustes, mais qu'on peut facilement envenimer et exploiter. Mgr de Ségur, épouvanté à la vue des maux que cause à la classe laborieuse la franc-maçonnerie, s'efforça d'en détourner ses fils spirituels :

« Mes petits enfants, leur écrivait-il le 30 juin 1871¹, prenez bien garde de vous laisser séduire. Ces hommes de l'enfer cachent sous de grands mots et sous des apparences généreuses leurs ténébreux complots. Dans leurs journaux, dans leurs associations, ils parlent de fraternité, de liberté, d'amour de la patrie, de justice, de travail ; en pratique, ils ne produisent que des ruines, ils couvrent le monde de sang, de feu, de crimes et de misère. Ne vous y laissez pas prendre. Je recevais tout dernièrement une lettre d'un jeune homme, autrefois mon fils spirituel, autrefois bon et chrétien, heureux et rangé, qui s'étant laissé entraîner par les francs-maçons et par les rouges, est en train d'expié sur les terribles pontons de Brest la part qu'il a prise aux crimes de la Commune.

« Prenez garde surtout à leurs journaux. Je n'ai pas besoin de vous les nommer en détail, ne les lisez jamais. C'est un tissu grossier de calomnies contre la religion et de blasphèmes révolu-

1. *Lettres*, t. I, chez Bray et Retaux.

tionnaires. De même qu'on ne peut impunément avaler du poison, de même on ne peut impunément lire un mauvais journal, surtout lorsqu'on le lit régulièrement. J'ai connu des jeunes gens très pratiquants, qui, par cette voie, se sont éloignés de Dieu et ont quasi perdu la foi.

« Au contraire, vous, mes chers et bons enfants, soyez d'autant plus fidèles au bon Dieu et à son Église, que le milieu dans lequel vous vivez est plus perverti. A Paris, maintenant plus que jamais, il faut être très bon si l'on veut rester bon. Ne l'oubliez pas. Allez aux sacrements plus souvent que par le passé ; priez davantage et avec plus d'ardeur ; gardez-vous avec plus de soin des mauvaises compagnies et des mauvaises lectures. »

Non content de les détourner ainsi, d'une manière générale, des périls que fait courir aux âmes la franc-maçonnerie, Mgr de Ségur résolut de la faire connaître en détail et d'une manière précise aux jeunes ouvriers.

Il fit paraître dans ce but un opuscule sous ce titre : *Les Francs-Maçons*¹. D'abord il explique leur nom. « En général, dit-il, les noms expriment les choses. Ici c'est tout l'opposé : les francs-maçons ne sont ni francs ni maçons. »

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

L'origine de ce nom étrange vient, pense-t-on, de ce que, réfugiés en grand nombre en Écosse, ils s'unirent, pour se mieux soustraire à l'attention des princes, à des corporations de maçons, mais restant libres : de là l'épithète de *francs* maçons. Mgr de Ségur, en condamnant absolument et sans nulle distinction tous les membres de la franc-maçonnerie, établit une différence, au point de vue des responsabilités; entre les meneurs de ces sociétés secrètes et une foule d'hommes qui en font partie sans en connaître à fond le but, sans consentir à la soutenir directement par les moyens infâmes et sanguinaires qu'emploient les affidés intimes. Ceux-ci sont des criminels, ceux-là sont de coupables sots. Sans égard pour le secret dont la franc-maçonnerie enveloppe ses mystères, l'auteur les dévoile et les fait passer les uns après les autres sous les yeux de ses lecteurs. Il dit avec quel cérémonial on est fait franc-maçon; il en décrit plusieurs épreuves et en cite le serment. Il nomme ensuite divers grades : celui de *compagnon*, celui de *maître-maçon*, de *jugé-philosophe* ou *grand-commandeur inconnu*, de *chevalier kadosch*, de *rose-croix*.

Suivent des renseignements sur les menées hypocrites des arrière-loges, sur l'autorité brutale qu'elles exercent à l'égard des princes et

des nobles qui entrent dans la maçonnerie. Quant au rôle de ces sociétés secrètes sur le peuple, bien loin qu'il soit, comme les francs-maçons affectent de le prétendre, celui de la charité, Mgr de Ségur, d'accord avec l'expérience, montre que les francs-maçons n'achètent des concours utiles à leur cause que pour pousser le peuple à la haine contre tout ce qui est ordre et religion¹.

Comment s'étonner que l'Église ait frappé de ses anathèmes des sociétés vouées ainsi à toutes les impiétés et à l'immoralité officielle ! Aussi Mgr de Ségur, en terminant, exhorte-t-il vivement les chrétiens à l'obéissance et à l'amour

1. L'auteur fait ensuite remarquer que la maçonnerie ne s'adresse pas seulement aux hommes; elle commence à s'emparer de l'enfance au moyen de l'enseignement et de l'éducation; elle atteint les jeunes filles par des écoles professionnelles et les dames par une organisation qui se rapproche autant que possible de celle des hommes. Dans la maçonnerie des femmes, en effet, comme dans l'autre, il y a des apprenties, des compagnonnes, des maîtresses-maçonnes, des chevalières de la joie, des souveraines-maçonnes, etc. Et qu'on ne croie pas à une sorte de parodie gracieuse de la maçonnerie des hommes. Lorsque la maîtresse-maçonne parvient au grade *secret* de *parfaite-maîtresse*, le grand maître lui adresse ces paroles : « Ma chère, maintenant que nous vous avons initiée aux arcanes symboliques de la maçonnerie, maintenant que la lumière de la vérité a rayonné sur vos pupilles, les erreurs, les superstitions et les préjugés que vous conserviez peut-être encore dans quelque recoin de votre cerveau sont dissipés. Une tâche ardue, mais sublime, vous est dorénavant imposée : la première de vos obligations sera d'aigrir le peuple contre les prêtres et contre les rois. Au café, au théâtre, dans les soirées, partout travaillez dans cette intention sacro-sainte. »

envers cette Epouse de Jésus-Christ et les pressent-il de mesurer leur zèle pour la cause de Dieu à la rage même de l'enfer contre le règne de Jésus-Christ.

Alors, comme s'il se fût agi d'un opuscule sans importance, il le distribua à tous ses pénitents, le fit remettre à plusieurs directeurs d'œuvres de jeunes gens, et les éditions s'en succédèrent avec une rapidité telle qu'on ne pouvait suffire aux demandes qui abondaient de toutes parts.

La franc-maçonnerie a sa police, servie par d'innombrables ramifications. L'on connut bien vite dans les antres l'existence de ce petit livre et les conséquences que l'auteur s'en était promises. Une guerre acharnée et implacable fut donc résolue contre lui et la parole jurée fut tenue avec une fidélité rigoureuse. L'historien de Mgr de Ségur a rappelé à quels excès de haine, on pourrait dire de rage, se livrèrent ces ennemis¹. Nous ne rapporterons pas ici ces iniquités ; nous n'en voulons tirer que le témoignage du dévouement de ce vaillant apôtre pour les enfants du peuple. Les persécutions qu'il a subies à cette occasion, loin de le décourager, l'ont attaché plus fortement que jamais à

1. *Récits et souvenirs*, t. II.

l'œuvre de leur salut. Et dans les dernières années de sa vie, quand il racontait ce que lui avait attiré de peines ce petit livre des *François-Maçons*, il s'épanouissait et disait : « Voilà qui me rassure beaucoup pour le tribunal de Dieu. J'ai servi mon maître à tous mes dépens, j'ai confiance : il oubliera mes misères et me traitera avec la miséricorde dont il use envers ses serviteurs dévoués. »

De plus, afin de donner à ses pénitents le contre-poison nécessaire, il composa à leur intention un opuscule intitulé : *L'ouvrier chrétien*¹. On y retrouve, dans le style et avec les développements qui conviennent à un jeune ouvrier, toute la belle doctrine de Mgr de Ségur sur la vie spirituelle. Après lui avoir donné une idée exacte de la piété, il prêche à ce jeune homme vivant au milieu du monde — et souvent dans quel monde ! — le renoncement chrétien. Rien n'est pratique comme les chapitres destinés à le guérir de l'entêtement, de l'amour-propre, du mauvais caractère, de l'égoïsme, de la grossièreté et ceux où il lui indique les moyens de corriger ses défauts.

« L'entêtement, lui dit-il, est une disposition habituelle à tenir tellement à ses idées, même à

ses idées les moins réfléchies, que rien ne saurait en faire démordre. Les entêtés sont des esprits ordinairement étroits, presque toujours assez orgueilleux, qui se butent sans savoir pourquoi, et s'obstinent à faire ce qu'ils ont résolu, uniquement parce qu'ils l'ont résolu. Ils acceptent difficilement les conseils des autres, et surtout la direction des personnes plus éclairées...

« Si tu es porté le moins du monde à ce désagréable défaut de l'entêtement, prends garde à toi, mon enfant; prends garde à ta tête. Les têtes dures ont peu de cervelle. Si tu te laissais aller à cette tendance, tu ne ferais rien de bon, ni maintenant, ni plus tard. Si tu es encore apprenti, souviens-toi que ce nom seul, « apprenti », vient *d'apprendre*; et qu'on ne peut pas apprendre quand on n'est pas docile à l'enseignement du maître. Or, par cela seul que tu es jeune, tu es apprenti en toutes choses : en religion, en expérience de la vie, en bonnes habitudes, aussi bien qu'en orthographe, en grammaire, en arithmétique. Donc, pas d'entêtement; donc, respect pratique de l'autorité et de l'enseignement de l'autorité. »

« Par l'amour-propre, dit-il ailleurs, on entend ordinairement ce travers d'esprit qui porte tant de jeunes gens à faire trop d'attention à eux-

mêmes, à ce qu'ils disent, à ce qu'ils font, à ce que les autres peuvent penser et dire d'eux ; qui les rend susceptibles et personnels jusque dans les meilleures choses, et leur fait attacher un prix exagéré aux critiques et aux louanges...

« O mon cher Jacques, prends bien garde à l'amour-propre ! C'est un travers d'esprit bien commun chez les jeunes gens. Il l'est autant, si ce n'est plus, que la vanité chez les filles. C'est lui qui est le vrai père du respect humain, lequel, on peut bien le dire, perd les trois quarts de notre jeunesse ouvrière.

« Qu'est-ce, en effet, que le respect humain, sinon cette préoccupation exagérée du qu'en dira-t-on, lorsqu'il s'agit de faire le bien ? Il y a cependant cette différence entre le respect humain et l'amour-propre, que le respect humain empêche de faire le bien par peur des moqueries et du qu'en dira-t-on, tandis que l'amour-propre gêne le bien que nous faisons, en altérant la pureté de notre intention. »

Le pieux Prélat est plus ferme encore contre l'égoïsme :

« En lui-même, l'égoïsme est plus qu'un défaut naturel, c'est un vice abominable, le pire de tous les vices. Il détruit radicalement la plus sainte de toutes les vertus chrétiennes, la charité. Aussi ne te parlerai-je ici, mon cher Jac-

ques, que de la tendance à l'égoïsme, ou, si tu veux, de la disposition naturelle qui engendre ce vice, quand la piété chrétienne n'est point là pour l'empêcher de pousser et de grandir.

« Il est difficile sans doute, il est très difficile de se guérir de ce grave défaut; mais on le peut, et il le faut, il le faut absolument.

« Et que faire pour cela? D'abord, exciter son cœur le plus possible à aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le divin amour dilatera peu à peu et attendrira notre pauvre cœur; l'aimer dans son grand et doux sacrement où il vient lui-même s'unir à nous, unir son Sacré-Cœur à à notre cœur froid et misérable, afin de nous changer en lui, comme le feu change et métamorphose le petit charbon noir, froid et sale, qu'il pénètre et embrase. Au Saint-Sacrement, le très bon et très saint Jésus est le remède direct et le médecin de toutes nos infirmités morales.

« Ensuite, mon cher enfant, tu t'appliqueras, en renouvelant chaque matin tes résolutions, à rendre de bon cœur aux autres les mille petits services qu'ils ont droit d'attendre de toi, à être non seulement aimable, mais bon, mais dévoué pour ceux avec qui tu vis; à ne jamais faire volontairement de la peine à qui que ce soit; à être compatissant et charitable envers les malheureux; en un mot, à modeler ton cœur sur le

cœur adorable de ton Dieu, qui habite en toi, qui vit en toi par sa sainte grâce, et qui veut faire de toi un autre lui-même, un second Jésus.

« Plus tu auras le cœur bon et tendre, plus, mon enfant, tu seras béni de Dieu, aimé des autres, et en paix avec toi-même. »

Il lui parle ensuite de l'union avec Jésus-Christ. De même que le Sauveur du monde s'est abaissé librement jusqu'à partager ici-bas l'humble condition des artisans; de même le jeune ouvrier parvient, à l'aide de la grâce que nous a méritée le Rédempteur, à vivre dès ce monde d'une vie noble, sainte et digne d'une récompense éternelle.

Cette grandeur du chrétien est sans cesse menacée dans les âmes par les tentations. Mgr de Ségur rappelle au jeune ouvrier que Notre-Seigneur est en nous pour combattre avec nous le démon. Il lui enseigne comment Satan s'y prend pour nous attaquer et nous tenter; mais en même temps il lui montre que la tentation, quand elle est involontaire de notre part et que nous n'y consentons pas, ne saurait nous rendre coupables devant Dieu. Il lui explique comment il faut prévoir et prévenir les tentations; avec quelle énergie il faut leur résister; de quelles armes il faut principalement se servir dans cette

lutte; et enfin, quel profit on peut tirer des tentations.

Si la tentation épure, le péché souille et peut même entraîner la mort éternelle. Mgr de Ségur énumère les redoutables effets du péché mortel, et il recommande de tout faire pour n'y jamais tomber, et, si l'on faiblit, de s'en relever sans retard. Il détourne le jeune ouvrier de l'habitude des péchés même véniels et il lui en fait voir les dangers, et d'autre part il lui en marque le principal remède qui est la fréquente Communion. Il s'élève enfin avec une grande vigueur contre le péché, souvent si grave, du scandale, et il signale les diverses formes qu'il revêt ordinairement dans les ateliers. L'étude de ce chapitre est très utile aux prêtres qui dirigent les jeunes gens du peuple, et en général à tous les hommes chrétiens qui se dévouent aux œuvres ouvrières.

La première partie de cet ouvrage se termine par une critique exacte de la fausse piété et par l'éloge de la piété véritable, telle que doit la pratiquer un ouvrier chrétien.

La seconde partie, plus élevée comme enseignement, est très importante par son objet et fort remarquable par les développements que lui donne le pieux Prélat. Après un rapide énoncé des vertus naturelles et des vertus chré-

tiennes, l'auteur traite exclusivement de la foi. Il dépeint la vertu de foi et montre comment Notre-Seigneur nous la donne. Puis il établit la grande différence qui existe entre la foi et l'esprit de foi; il signale les principaux fruits de l'esprit de foi; il enseigne le moyen de l'acquérir et quelles récompenses sont promises en ce monde et pour l'autre à la foi vive. Il fait ensuite une excellente application de l'esprit de foi aux principales vérités chrétiennes : à l'existence et à la présence de Dieu, à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'Évangile, à la Présence réelle; à la Très Sainte Vierge; au Pape, aux Évêques, aux Prêtres. Il traite après cela de l'esprit de foi touchant la confession et la miséricorde de Dieu; de l'esprit de foi à la prière et dans la prière, dans les souffrances et dans les épreuves de la vie; de l'esprit de foi en face de la prospérité des méchants et de l'adversité des bons; en face des scandales publics et des malheurs de l'Eglise, etc.

On comprend à quelles réflexions essentiellement utiles et sanctifiantes ce point de vue spécial conduit le pieux auteur; quelle lumière surnaturelle ces instructions jettent dans l'âme du jeune ouvrier chrétien et quelles conséquences en ressortent pour sa conduite privée, ou au sein de sa famille, ou dans la compagnie souvent

dangereuse où il passe la plus grande partie du jour.

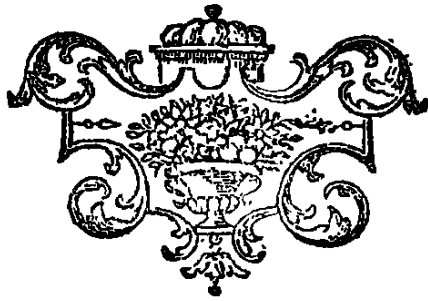
Mgr de Ségur termine ce beau travail en prémunissant son jeune lecteur contre les péchés opposés à la foi et à l'esprit de foi; contre l'incrédulité, vraie ou feinte; contre l'hérésie; contre le doute; contre la superstition; contre le respect humain, la routine et l'esprit du monde. « O cher enfant, s'écrie-t-il en concluant, garde donc, garde à tout prix ton trésor. Plutôt mourir que de perdre ta foi. Garde-la, aime-la, pratique-la, au milieu des obscurités inévitables de la vie présente: maintenant tu marches à la lueur, pâle encore, de l'aube de ce beau jour dont le plein midi ne doit resplendir que dans l'éternité. Bien des détails du paysage et du chemin même échappent aujourd'hui, échappent forcément à tes regards; il y a bien des choses que tu ne comprends pas dans ta vie, ni dans les desseins de Dieu sur toi: un peu de patience encore; continue, sans hésiter, ta marche à travers les obstacles, sous la conduite du Vicaire de Jésus-Christ et sous la protection assurée de la sainte Église, ta Mère; fais ce qu'elle te dit; crois ce que le Pape t'enseigne; obéis joyeusement aux Pasteurs catholiques; petit agneau du troupeau de Jésus-Christ, tu arriveras sûrement, par cette voie, humble mais divine, de la vraie

foi, au bienheureux Paradis où t'attend la couronne immortelle. »

Comment s'étonner que de jeunes ouvriers formés à l'école d'un tel Père spirituel soient demeurés de fidèles et fermes chrétiens, et qu'ils tiennent haut et droit maintenant dans un monde qui n'a plus de foi, le drapeau de l'Évangile ! Nous avons souvent entendu déplorer le peu de vie chrétienne qu'on rencontre dans une foule de jeunes gens qui font pourtant partie des Cercles catholiques, ou qui ont passé plusieurs années dans des Patronages. Ce malheur ne proviendrait-il pas de ce que dans ces Œuvres, d'ailleurs excellentes et auxquelles des hommes tout apostoliques consacrent un dévouement sans bornes, on ne donne pas toujours à ces jeunes gens une direction approfondie, comme celle que donnait Mgr de Ségur à ses chers ouvriers de la rue de Grenelle ? L'on ferait difficilement l'hypothèse d'un milieu plus défavorable que Paris pour la persévérance et le progrès des jeunes ouvriers dans la vie sérieusement chrétienne ; ce n'est donc pas de ce côté que s'expliquerait une différence regrettable. Il ne serait pas plus juste d'attribuer uniquement à l'affection et à la bonté touchante de Mgr de Ségur pour ses fils spirituels les succès obtenus dans cette Œuvre modèle ; cette affection, cette bonté pater-

nelle n'est pas une exception, mais la règle, dans les Œuvres ouvrières catholiques. La cause principale est évidemment dans la méthode de direction éclairée, patiente, très surnaturelle, employée par le pieux Prélat. L'expérience s'est chargée de le prouver tout récemment en la personne de l'un des plus chers disciples de Mgr de Ségur, aujourd'hui apôtre zélé de la classe ouvrière. Sur un terrain plus vaste que le Patronage dont s'occupait Mgr de Ségur, et en s'adressant à des Œuvres fondées dans les quartiers les plus différents, ce digne prêtre a fait à des ouvriers chrétiens de vingt ans, de trente ans, l'application de la méthode de son pieux maître et père spirituel; il a prêché à ces jeunes hommes la doctrine, non diminuée, de Jésus-Christ, tous les préceptes et même les conseils évangéliques; en même temps, il leur recommandait la fréquentation des Sacrements; il leur procurait, par des lectures choisies, l'instruction religieuse dont ils avaient besoin; il les formait et les exerçait, par des moyens simples et pratiques, au renoncement à eux-mêmes, à l'union à Jésus-Christ, à l'amour de la sainte Église, à une affirmation modeste, mais sans ambages, de leurs sentiments chrétiens; et il en a fait autant de vaillants serviteurs de Dieu. Que d'autres se mettent, comme ce prêtre,

à l'école de Mgr de Ségur; qu'ils forment l'esprit, le cœur, la volonté des jeunes gens, sur cette forte doctrine; et ils obtiendront comme lui les plus consolants résultats.





CHAPITRE V

DE LA DIRECTION DES SOLDATS

L'ancien aumônier de prison militaire avait aimé les soldats même criminels, il devait les aimer, beaucoup plus encore, obéissants et hommes d'honneur. — Son apostolat auprès de l'armée d'occupation à Rome. — Son opusculé : *Quelques mots sur Rome*. — Combien il aide M. de Germainville dans son dévouement au milieu des casernes. — Les soldats rue du Bac. — Officiers supérieurs. — Sollicitude du pieux Prélat en face des bruits de guerre. — Pourquoi son ministère a été, à cet égard, tant béni de Dieu.

NOUS devons une mention toute spéciale dans cet ouvrage à la direction spirituelle des soldats par Mgr de Ségur. Il semble qu'il aurait dû chérir moins que tout autre ce genre de ministère; car nous l'avons vu nommé, dès les débuts de son apostolat, aumônier d'une prison militaire; or, sans pénétrer dans le for de la conscience de ses *paroissiens*, — ainsi qu'il les appelait, — nous pouvons penser qu'il n'avait pas trouvé là le type de l'obéissance passive et de l'honneur, puisque ces hommes n'étaient sous les verrous que pour avoir manqué à l'un ou à l'autre. Mais c'est le contraire qui arriva: même sous des taches passagères l'homme de Dieu

avait aimé ces natures vigoureuses; et d'ailleurs, il était trop juste pour confondre notre noble et vaillante armée avec des coupables qui s'étaient rendus indignes de porter l'épée.

« Mgr de Ségur avait le sentiment profond de cette influence miséricordieuse et bienfaisante de l'aumônerie militaire sur le bonheur même naturel et humain du soldat; il savait que la parole de Montesquieu s'écriant dans l'*Esprit des lois* : « Chose admirable! La religion chrétienne qui semble n'avoir pour objet que le bonheur des hommes dans l'autre vie, assure leur félicité en ce bas monde », ne se réalise nulle part plus fortement que dans l'armée. Il savait que, pour le soldat, enlevé brusquement à sa famille, à son travail, à son village, le prêtre, c'est l'image vivante et présente de tous ces biens momentanément perdus, et c'est pourquoi, depuis sa sortie du séminaire jusqu'à sa sortie de ce monde, à Rome comme à Paris, il ne cessa pas un seul jour de se préoccuper de ce grave intérêt, de travailler par ses écrits, par ses démarches, par son influence, à l'organisation, au développement de l'aumônerie militaire, et d'évangéliser lui-même les soldats dans les limites et même au delà des limites du possible¹. »

1. *Récits et Souvenirs d'un frère*; tome II, chez Bray et Retaux.

Pendant son séjour à Rome, il avait trouvé de nombreux pénitents dans l'armée d'occupation que la France maintenait en Italie, à cette époque, pour la protection du Saint-Siège. Si des considérations importantes l'avaient empêché, d'abord, de se livrer personnellement, autant qu'il l'eût souhaité, à ce consolant ministère, il avait tout fait pour procurer à nos braves soldats d'excellents aumôniers et pour aider ceux-ci à les maintenir dans la pratique de leurs devoirs et pour les ramener à Dieu; mais peu à peu il parvint à s'affranchir de ces obstacles et il se dévoua à l'instruction et à la direction de nos troupes françaises. Il obtint des succès merveilleux parmi ces soldats. Ils accouraient en foule chaque fois que Mgr de Ségur devait prendre la parole; ils écoutaient avec un vif plaisir son enseignement toujours soutenu par les plus gracieuses histoires; et ils applaudissaient chaudement ses péréoraisons, dont le thème était presque toujours, sous des formes variées, une chaleureuse exhortation à servir la France pour Dieu.

Il s'appliquait à rendre ces instructions claires et très pratiques. Voici, comme exemple, le sommaire d'un cours de religion qu'il leur fit à Saint-Louis des Français en 1853-1854.

La religion, dit-il, est le lien qui unit Dieu à

sa créature; il n'y a, en conséquence, qu'une seule religion véritable, car il n'y a qu'un seul Dieu véritable à connaître, à servir et à aimer. La religion catholique est la seule qui ait des preuves et qui soit digne de Dieu et de l'homme. Elle commence avec le monde et durera éternellement.

Il y a dans la religion trois parties : les vérités qu'il faut croire, les devoirs qu'il faut pratiquer, les moyens de sanctification qu'il faut employer.

I. — *Les vérités qu'il faut croire.* — Elles sont toutes résumées dans le Symbole. Le pieux prédicateur commence par l'explication du mot *Credo*. « Croire, c'est admettre une assertion comme vraie sur le témoignage d'autrui. » Nous passons notre vie à croire ainsi dans l'ordre naturel. C'est donc une niaiserie que la prétention de ne vouloir croire que ce que l'on comprend; le mystère est le cachet de toutes les œuvres de Dieu, naturelles et surnaturelles. Il est donc raisonnable de croire aux mystères révélés de Dieu par Jésus-Christ et son Église.

La foi est par conséquent une vertu surnaturelle et chrétienne qui nous fait croire fermement toutes les vérités que l'Église nous enseigne par l'autorité de Dieu.

Mgr de Ségur leur donne alors *à priori* deux grandes preuves de la divinité de la foi : 1° *Ses effets pratiques*. On juge de l'arbre par le fruit. Or qui ne sait que l'on n'admet la foi que pour devenir ou rester bon; et qu'on ne la rejette que pour devenir ou rester mauvais? Le grand remède de la prétendue incrédulité des militaires, c'est une bonne confession, accompagnée de la fuite du cabaret et des mauvaises fréquentations. 2° *L'adhésion des hommes les plus éminents par le génie uni à la vertu*, c'est-à-dire des véritables grands hommes. Un grand homme n'est complet que lorsque le cœur est au niveau de la tête. Et il cite à l'appui : Charlemagne, Bayard, Du Guesclin, Condé, Turenne; il rappelle la mort de Napoléon et termine par ces conclusions pratiques : « Il faut donc respecter la foi, s'en instruire, la pratiquer sans respect humain et se faire gloire devant Dieu et devant les hommes de son titre de chrétien.

Ensuite il traite de l'existence de Dieu. Dieu est l'être des êtres, source et appui de toute existence créée; au-dessus de toute conception finie et de tout langage; en dehors de toutes nos idées de temps et d'espace; esprit infini, éternel, immuable, parfait; lumière, vie de toutes les intelligences et de toutes les créatures vivantes; bien ineffable; tout amour, sain-

teté, justice, bonté, grandeur, beauté sans mesure et au-dessus de toute conception. *Silentium tibi laus.* — *Ego sum qui sum.* En face de cet abîme de perfections, il n'y a donc qu'à « adorer et aimer ».

Puis vient une instruction sur le mystère de la sainte Trinité, mystère de la vie de Dieu. Après en avoir fait un exposé sommaire, il le montre incompréhensible comme tous les mystères et mystère des mystères, dont nous avons néanmoins la connaissance certaine par la révélation que nous en fait le Fils de Dieu : « *Baptizantes in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti;* » « *Docete omnes gentes,* » ce que fait son Église, et dont nous trouvons dans la nature des similitudes; par exemple, dans l'âme humaine, dans la lumière, dans l'harmonie musicale, dans l'étendue de tous les corps.

Parlant alors de Dieu Créateur, il montre d'abord Dieu le Père créant par le Fils, dans le Saint-Esprit, et par conséquent dans la sainteté et l'amour. « Dieu seul, dit-il, peut créer; cette création se fait d'une manière incessante et non pas à la façon d'une horloge une fois montée. » Puis il s'étend sur la grandeur et la présence adorable de Dieu qui nous crée, se communiquant à nous à chaque instant de notre existence et nous donnant l'être, l'intelligence, l'amour et l'action,

afin que nous les lui rendions, car il est le principe et la fin de notre être.

Le pieux prédicateur développe alors le plan de la Rédemption. Le péché de nos premiers parents avait creusé un abîme infranchissable entre Dieu et l'homme. Jésus-Christ Dieu-Homme sera le lien de Dieu et de l'homme; participant, dans une personne unique et incomparable, à l'infini et au fini, à l'éternité et au temps, à la divinité et à l'humanité; consubstantiel à son père et à sa mère. Tous les caractères auxquels les hommes devaient reconnaître un jour le Sauveur promis, Messie et Christ, ont été admirablement réunis en Jésus-Christ et en Jésus-Christ seul.

Mgr de Ségur n'oublie pas de faire remarquer, en passant, « le rôle admirable de la sainte Vierge dans l'Incarnation et sa place dans l'ensemble de la religion chrétienne. Dieu, Jésus, Marie, trois idées inséparables. »

Enfin, après avoir rappelé toutes les prophéties, après avoir fait passer sous les yeux de ses chers auditeurs toutes les circonstances de la vie de Notre-Seigneur depuis son Incarnation jusqu'à son Ascension, après avoir montré la sublime mission donnée par Jésus à son Eglise, il conclut : Connaître Jésus-Christ, l'aimer, le servir et l'imiter, c'est la science de la vie, la fin der-

nière de l'homme, le secret de la sainteté et du bonheur. Heureux, s'écrie-t-il, le vrai chrétien, le vrai disciple de Jésus-Christ. Qui a Jésus a tout. Venez tous à moi, dit Jésus : ce qu'il faut faire pour venir à Jésus-Christ, c'est de se convertir et de devenir en lui les enfants de Dieu et les temples du Saint-Esprit.

II. — *Les devoirs qu'il faut pratiquer*, et qui sont compris sous le nom de morale chrétienne. La morale chrétienne a deux parties : la loi de Dieu et l'esprit de la loi. Mgr de Ségur montre comment il faut accomplir la loi pour être chrétien. Il faut agir en chrétien ; il ne suffit pas de faire le bien, il faut le faire chrétiennement, c'est-à-dire par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, dans l'Esprit de Jésus-Christ. Jésus-Christ vient en nous pour nous sanctifier par son Esprit qui nous a été donné au commencement, a été perdu par Adam, renouvelé en nous par le saint baptême et par la grâce. L'effet de cette présence de Jésus en nous est notre transformation en Jésus-Christ ; le nouvel homme est substitué à l'ancien, le saint au pécheur, le chrétien à l'homme. Donc le jugement, la volonté, l'amour sont reformés sur Jésus-Christ ; nous devons avoir les dispositions de Jésus en nous : 1^o Amour de Dieu, confiance, religion profonde, prière continuelle. — 2^o Amour du prochain,

douceur, indulgence, miséricorde, bonté et pardon des injures. — 3^o Humilité, pénitence, pureté, obéissance, pauvreté.

Donc tout faire en Jésus-Christ et par Jésus-Christ vivant en nous. Tout alors est méritoire pour l'éternité. *Christus vita vestra*. Il faut lui ressembler en ce monde pour lui ressembler en l'éternité.

III. — *Les moyens de sanctification qu'il faut employer.* — Le pieux prélat rappelle que « ces moyens sont la grâce par les sacrements et la prière. » Il définit la grâce ; l'habitation de Dieu en notre âme, l'union de Dieu et de l'homme, union féconde dont le fruit est la bonne œuvre ; la grâce, c'est Dieu présent en nous par Jésus-Christ, et Jésus-Christ présent par son saint Esprit, qui vient nous déifier dès cette vie.

Mgr de Ségur explique chacun des mots de la définition du Catéchisme ; puis il montre : le Baptême, vie chrétienne, union au chef Jésus-Christ ; la Confirmation : croissance de cette vie, retour du Chrétien vers son bienfaiteur Jésus ; l'Eucharistie : entretien de la vie spirituelle ; la Pénitence : guérison des infirmités, résurrection en cas de mort ; l'Extrême-Onction : dernière préparation à la fin de l'épreuve, pour paraître devant le Juge et entrer dans l'éternité ; l'Ordre : fécondité et multiplication spirituelle ;

procurer à Dieu de nombreux élus par l'édification des âmes; le Mariage enfin : fécondité et multiplication naturelle et terrestre, sanctification de la multiplication du genre humain et de l'union qui la produit. Et comme conclusion l'orateur montre la grandeur des œuvres de Dieu et son amour; l'injustice de l'incrédule et la folie de l'indifférent.

« La prière, dit Mgr de Ségur, est le canal ordinaire et perpétuel de la grâce; » et il montre ce que c'est que prier, quelle est la nécessité de la prière; sans elle, il n'y a pas de communication régulière avec Dieu; la prière est l'âme de la vie chrétienne; elle est l'objet d'un ordre formel de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, le premier, nous en a donné l'exemple; elle est la mère de l'humilité. Puis il réfute l'objection si fréquente : Je n'ai pas le temps de prier. — Qu'on prenne pour prier le temps qu'on perd à des inutilités, et l'on trouvera tous les loisirs désirables pour bien prier. Quand faut-il prier? Toujours, répond-il; surtout le matin, le soir et les jours consacrés à Dieu; enfin, dans les tentations. Comment faut-il prier? 1^o chrétiennement, en Jésus-Christ; la prière de Jésus-Christ en nous est la seule bonne; 2^o avec humilité; 3^o avec confiance et amour; 4^o avec persévérance.

On le voit, si le langage du pieux prélat était

simple et agrémenté de mille traits que nous n'avons pas la possibilité de retracer dans cet ouvrage, sa doctrine-était puissamment chrétienne, et l'on retrouvait, dans ce milieu comme partout, le grand enseignement de saint Paul : « *Omnia et in omnibus Christus : Jésus-Christ tout en tous.* »

Voici maintenant comment il leur parlait de la sainte Église : « Il n'y a, dit-il, qu'une seule Église, universelle et sainte dès le commencement du monde, de laquelle tous doivent faire partie, et dont se détachent les démons et les damnés. C'est le Saint-Esprit qui est le lien de l'Église, c'est Lui, qui est le principe de la Communion des Saints et de la rémission des péchés. » Venant ensuite à l'acception *ordinaire* du mot *Église*, qui signifie *hiérarchie* : « Les moyens extérieurs de la communication du Saint-Esprit, de la Communion des Saints et de la rémission des péchés, ajoute-t-il, ce sont les sacrements, qui sont l'unique voie pour arriver à la vie éternelle. » Puis, il compare l'Église à une armée : Jésus-Christ est le Chef invisible, l'Empereur, le chef éloigné, et le Pape est le général en chef visible ; la Croix en devient le drapeau, le signe de la victoire ; l'Évangile est le code militaire : en lui se trouvent marquées les récompenses éternelles et les punitions éternelles et ce qui les fait

encourir ; les Évêques en sont les colonels ; leur diocèse, c'est le régiment ; les curés et les paroisses, ce sont les Capitaines et les compagnies ; les grades inférieurs sont pour les ecclésiastiques, les Chrétiens ; et pour les militaires ce sont les soldats. L'état-major du Pape, général en chef, ce sont les cardinaux et les prélats romains ; Rome est le centre des opérations de cette guerre spirituelle qui dure depuis le commencement du monde et durera jusqu'à la fin entre le Christ, chef des élus, et Satan, chef des réprouvés ; mais la victoire sera à Celui qui a dit à ses Apôtres : « *Confidite, Ego vici mundum : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

Mais rien ne nous montrera mieux Mgr de Ségur dans le détail de la direction qu'il donnait à ses chers troupiers, que le résumé d'une retraite qu'il leur a prêchée à Rome, peu de temps avant son retour en France. Son premier entretien traite de *la parole de Dieu*.

« Les instructions et les exhortations, dit-il, sont les principaux exercices des retraites. Elles nous font souvenir de ce que nous oublions si facilement. Aussi est-il important de bien écouter la parole de Dieu afin qu'elle porte ses fruits. Notre Seigneur nous l'apprend lui-même dans la Parabole du semeur¹. »

1. S. Luc, XIII.

Suivent des conseils pratiques touchant cette divine semence : 1^o *Avant la prédication*. Il faut y venir, la négligence sur ce point est la cause de la perte de la plupart des âmes ; et ici, Mgr de Ségur raconte l'histoire du vieux marin de Bordeaux entraîné par sa sœur au sermon de M. de Cheverus. La préparation immédiate qui se fait dans l'église, ajoute-t-il, est figurée par le labourage de la terre avant les semailles. — 2^o *Pendant la prédication*. L'écouter avec attention, avec bonne volonté et désir sincère d'en profiter ; s'appliquer les vérités que l'on entend, surtout quand elles touchent le point vulnérable. — 3^o *Après la prédication*. Se recueillir, réfléchir à ce que l'on a entendu, ne pas verser l'eau recueillie dans le vase. Pratiquer le plus tôt possible les conseils reçus ; ne pas être égoïste et faire participer les autres au bien qui nous a été fait.

Dès qu'il s'est ainsi assuré la pieuse attention de ses auditeurs, Mgr de Ségur leur parle des fins dernières. Il leur rappelle qu'il ne faut craindre que Dieu, ne chercher que lui et ne point s'inquiéter pour les besoins de la vie. Hélas ! nous y manquons bien ! ajoute-t-il ; nous vivons tout entiers dans le temps, sans penser à ce qui termine notre vie présente, aux fins dernières, qui se résument en ces trois phases dis-

tinctes : la mort, le jugement, l'éternité. — 1° *La mort*, c'est la séparation de l'âme et du corps, la lutte dernière et désespérée entre l'âme, forme substantielle du corps, et le démon prince de la mort : « *qui mortis habet imperium.* » L'âme est vaincue dans ce combat pour un temps et jusqu'à la résurrection dernière, où le démon étant chassé, elle reprendra à jamais son empire ; elle cesse alors toute relation avec le monde extérieur, et entre dans le monde caché du dedans, dans le *cælum*, en Dieu, devant le tribunal de Jésus-Christ, souverain juge. — 2° *Le jugement*. « *In ictu oculi* » l'âme paraît dans la lumière infinie de Dieu. Quelle joie pour l'âme fidèle ! quel désespoir pour l'âme infidèle ! c'est un moment souverainement désirable et souverainement redoutable, où commence l'état permanent de notre éternité. — 3° *L'éternité* ou la vie à venir, qui devient bonne ou mauvaise pour tous sans exception. Et d'abord *le Paradis*, qui est l'union ineffable, immuable, de l'âme avec Dieu, le bien infini, la vérité infinie, la vie infinie et éternelle ; c'est la participation substantielle à la gloire et à la béatitude de Notre-Seigneur ; puis, la purification temporaire *du purgatoire* qui consiste dans la séparation de Dieu et dans la peine du sens par le feu, qui est le même que celui de l'enfer ; et enfin *l'enfer*, malheur aussi

ineffable pour le damné que le ciel est un bonheur ineffable pour l'élu. Et alors se justifient ces terribles paroles : *Discedite a me*, qui expriment la séparation éternelle de Dieu et de Jésus-Christ ; *maledicti*, la malédiction de Dieu ; *ignem*, un feu véritable, la séparation du Saint-Esprit, de ce feu qui, d'amour qu'il était, devient feu de justice ; *æternum*, c'est l'éternité, la permanence de la damnation et du feu.

Le pieux Prélat insiste à dessein sur le jugement. Il saisit son auditoire par le récit émouvant du fait arrivé en présence de saint Bruno durant les funérailles du chanoine Raimond à la cathédrale de Reims : « *Responde mihi. — Justo judicio Dei accusatus, judicatus, condemnatus.* Réponds-moi. — Au juste jugement de Dieu j'ai été accusé, jugé, condamné. » Tous, ajoute Mgr de Ségur, nous serons *accusés* et *jugés*. « *Oportet enim nos omnes manifestari ante tribunal Christi: Car nous devons tous être manifestés devant le tribunal de Jésus-Christ.* » Quelques-uns d'entre nous seront *condamnés* : ce sont ceux qui n'auront pas voulu être manifestés en ce monde « devant le tribunal de Jésus-Christ » ; car il y a un double tribunal de Jésus-Christ, l'un de miséricorde, l'autre de justice : ce sont la confession sacramentelle et le jugement. »

Il fait alors le parallèle entre ces deux tribu-

naux. Tous deux sont de droit divin; tous deux sont nécessaires; le premier néanmoins est volontaire, le second est forcé. C'est ici et là le même juge, Jésus-Christ. Et il ajoute : « pour éviter le jugement de justice terrible, manifestons-nous devant le tribunal de miséricorde et de bonté : *Adeamus ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur.* » Le saint Prélat entre ensuite dans quelques développements sur le moment de la mort, le comment du jugement, et l'état permanent des âmes jugées. Il peint la terreur inexprimable de l'âme condamnée sans retour et le bonheur ineffable de l'âme sauvée.

Préparons-nous donc à ce salut, dit-il; jugeons-nous, et nous ne serons point jugés. Allons avec joie et reconnaissance au tribunal de la pénitence.

Le pieux prédicateur termine ce sujet en parlant de « l'amour admirable de Dieu dans cette institution et de la fausse idée qu'on s'en fait ». Il décrit ce qu'est la confession, ce qu'est le prêtre, ce que sont les sacrements; la joie de l'âme pardonnée, joie qui est le gage et l'avant-coureur de la joie du moment de la mort. »

De là Mgr de Ségur passe, dans un autre entretien, à la nécessité de ne pas remettre à plus tard la conversion, si l'on est éloigné de Dieu.

Il entre en matière par un souvenir historique, celui d'Archius, usurpateur et tyran d'Athènes. Une conspiration est formée contre lui, l'avertissement lui en est donné ; Archius enivré de vins et de plaisirs ne fait que cette réponse insensée : A demain les affaires sérieuses ! et bientôt il tombe assassiné.

Voilà notre image. La conspiration se trame contre nous au dedans et au dehors. C'est un mystère étonnant que la continuité de notre vie au milieu de tant d'ennemis. Des avertissements de toute sorte nous sont donnés. Jésus est l'ami fidèle qui veut nous sauver ; dans ce but il nous envoie ses ministres, auxquels nous faisons la folle réponse qui nous perd. Le Sauveur déjà nous avait dûment averti lui-même. *Ut fur veniet* : il viendra à l'improviste comme viennent les voleurs. *Vigilate* : Veillez ! Il nous promet le pardon, mais pas le lendemain. Et puis, ajoute l'orateur, quelle n'est pas « l'incertitude du bon *peccavi* et de la vraie contrition *in articulo mortis* ! » Il cite pour le prouver plusieurs exemples, entre autres la mort subite d'un jeune détenu de la Roquette.

La conversion remise à plus tard serait-elle certaine, continue-t-il, qu'il faudrait encore ne pas la remettre : car 1^o elle serait plus difficile ; et ici il renverse les prétextes qu'on prend sou-

vent pour ne pas se confesser : « Je ne le saurais pas bien faire. — Je ne me confesse pas : il y a trop longtemps que je ne l'ai fait. » Puis viennent abondantes les comparaisons pour montrer l'imprudence de remettre à plus tard la conversion. Il rappelle les petits arbres du solitaire et de son élève ; puis : « petit poisson deviendra grand, si... » ; puis la lice et sa compagne : Laissez-la prendre un pied, etc. Enfin il est d'expérience que les maladies chroniques sont plus tenaces que les maladies aiguës. La guérison est si difficile lorsqu'elles arrivent à un certain point, qu'elle est appelée impossible par l'Évangile ; donc, la conversion doit être immédiate.

2° La conversion différée non seulement est incertaine et plus difficile, mais elle est aussi moins efficace. On ne donne plus à Dieu que les restes ; on lui offre ce dont le monde ne veut plus ; on quitte ce qui va nous quitter ; on a bu le bon vin, et on veut donner la lie. De là, comme châtiment, l'inefficacité évidente de plusieurs conversions *in extremis* « où l'on sait à peine ce que l'on fait. » Pour prémunir ses auditeurs contre un tel malheur et leur donner un exemple à imiter : « Voyez saint Augustin. leur dit-il ; il eut de longues hésitations, des combats ; lui aussi disait : demain, demain ! mais

il portait partout ses remords. Enfin la grâce le terrasse sous le figuier où se fait entendre une voix venant du ciel : « Tolle ! lege ! » Il prend, il lit, et il se convertit à l'heure même. Demain n'est jamais aujourd'hui, poursuit le prédicateur ; et mêlant à la gravité du sujet une aimable plaisanterie, il rappelle l'histoire du barbier qui avait fait graver sur la devanture de sa boutique : Ici, *demain* on rase pour rien.

Cur non modo ? pourquoi pas dès maintenant, s'écrie-t-il, où la conversion est certaine, facile et pleinement efficace ? Donc, convertissez-vous, dès aujourd'hui et de tout cœur.

Mais le pieux prélat sent qu'il a besoin de les encourager dans cette œuvre laborieuse. Il leur présente donc, dans une autre instruction, la belle et touchante page où l'Évangile raconte la résurrection de Lazare, et il en tire l'éloge de l'amitié divine de Jésus pour nous, les souffrances qu'elle lui occasionne, son dévouement et ses bienfaits.

L'orateur rappelle d'abord ce qu'était Lazare : l'ami de Jésus : *Quem diligis*. Un jour il tombe malade : *infirmatur*. Jésus rassure ses disciples sur l'issue de cette maladie : *Infirmetas hæc non ad mortem* : cette maladie n'entraînera pas une mort sans remède. Suit le développement de la conduite de la Providence de Jésus, bien diffé-

rente de la sagesse humaine : *infirmitas... sed ut glorificetur Filius Dei per eam* ; il laisse croître cette maladie, mais c'est afin que la gloire du Fils de Dieu en ressorte. Donc, ne pas juger Dieu.

La mort de Lazare n'est pour la toute-puissance du Sauveur que comme un sommeil : *Lazarus dormit*. C'est l'image de notre mort, suivie de la résurrection en Jésus-Christ.

Mgr de Ségur décrit alors le voyage de Jésus vers Lazare et, après avoir donné quelques détails sur les funérailles des Juifs, il entre dans une interprétation mystique de l'Évangile au sujet de Lazare, de Marthe et de Marie. Marthe et Marie, sœurs de Lazare, sont l'image des âmes pieuses, contemplatives ou actives, qui demandent à Jésus la résurrection du pécheur. Si Marthe n'obtient pas ce que Marie va obtenir, ce n'est pas que sa prière soit, de sa nature, inefficace ; mais c'est pour nous montrer que la vie active est moins parfaite que la vie contemplative, parce que l'union avec Jésus-Christ n'y est pas si intime.

Voici Marthe aux pieds de Jésus, exprimant la croyance commune des Juifs à la résurrection dernière ; puis les paroles du Sauveur : « *Ego sum resurrectio et vita,* » etc. La foi vive de Marthe est le modèle de ce que doit être la

nôtre. La plupart de nos misères spirituelles viennent du manque d'esprit de foi. Voici maintenant Marie-Madeleine prosternée devant le Sauveur. Elle nous montre la puissance de l'amour sur le cœur de Dieu. Jésus se rend au tombeau de Lazare : c'est la vie devant la mort, le médecin devant le malade, Dieu devant son œuvre détruite, la grande miséricorde devant la grande misère. Le Sauveur répand des larmes sur Lazare et sur nous ; cette scène de l'amitié de Jésus pour Lazare est incomparable. Alors Jésus prend son Père céleste pour témoin de sa mission divine, et il opère le miracle de la résurrection de son ami. Tels sont les prêtres, ajoute Mgr de Ségur : ils sont de droit divin, positif, les ministres de Jésus-Christ dans la résurrection des âmes. Ils enlèvent la pierre, c'est-à-dire : 1^o l'ignorance, par la prédication ; 2^o les péchés, par la confession sacramentelle ; puis vient la résurrection, par l'absolution. Jésus ressuscite le pécheur par leur ministère. Alors, on enleva les bandelettes et le suaire qui enveloppaient le ressuscité, et qui représentent la force des habitudes coupables, même après le pardon des péchés. Il faut s'en débarrasser, dit-il, par une vie très chrétienne et s'attacher de tout cœur à cet ami divin qui sait commander à la mort corporelle, et à

une mort plus épouvantable, celle du péché.

Mais la conversion ne saurait même commencer sans le secours de la grâce ; à plus forte raison ne pourrions-nous sans ce secours arriver à changer complètement de vie. Dieu a fait ce premier pas, de vous inviter à vous convertir ; faites le second pas en profitant des deux moyens qu'il nous a donnés pour le bien servir. Ces deux moyens sont : la prière et les sacrements. Les sacrements sont un moyen plus puissant, mais moins journalier ; la prière est un moyen moins efficace que les sacrements, mais c'est le pain de chaque jour. Il appelait la prière mentale et la prière vocale l'âme et le corps de la prière. La seconde, disait-il, aide la première et est son instrument souvent utile et même nécessaire ; la seconde serait inutile sans la première ; un corps sans âme est un cadavre et non pas un homme. Puis, voulant leur faire comprendre que la prière ne consiste pas surtout dans les paroles, il leur citait l'exemple de Madeleine, de la sainte Vierge au pied de la Croix, la prière permanente de Jésus dans l'Eucharistie.

Passant ensuite à la nécessité absolue de la prière, en laquelle se résume toute la vie chrétienne, toute la pratique de la religion, il leur disait : « La religion est un lien, mais ce lien spi-

rituel n'est autre que la prière. Dieu vient à nous, à notre tour nous devons aller à lui : la prière, c'est l'amour de Dieu provoquant et appelant notre amour. Aussi Dieu exige-t-il notre prière pour nous donner ses grâces, sans lesquelles nous ne pouvons être sauvés. Frappez et l'on vous ouvrira; si vous ne frappez pas, Dieu ne veut pas vous ouvrir. *Orate et vigilate, ne intretis in tentationem* : Priez et veillez, de peur de succomber à la tentation. Sans la prière, pas de grâces, donc pas de victoire. Dire que l'on n'a pas le temps de prier, c'est dire qu'on n'a pas le temps de se sauver. On a toujours le temps de prier, même dans l'état militaire. »

Puis il leur enseignait qu'il faut prier le matin, le soir, spécialement les jours consacrés à Dieu; quand on est à l'église, dans les tentations, et dans les principaux moments de la vie, où l'on a le plus besoin de Dieu; qu'il faut prier avec confiance et amour, à cause de la bonté de Dieu et de notre union en Jésus-Christ; avec humilité, à cause de notre indignité, ainsi que le faisait le publicain; avec persévérance, et, pour le bien faire entendre, il rappelait les paraboles encourageantes de l'ami importun et de la veuve devant le juge inique, ainsi que le touchant exemple de la Chananéenne, et aussi de sainte Monique qui, pendant seize ans, persévéra dans

la prière pour obtenir la conversion de son cher fils. Enfin, il leur recommandait de prier toujours par la sainte Vierge, avocate des pécheurs, leur promettant que tout ce qu'ils demanderaient par elle pour leur salut leur serait accordé.

Mais si la prière est puissante sur le cœur de Dieu, le pieux prédicateur savait que ses chers troupiers rencontreraient sur leur chemin un danger très commun, et capable de rendre inutiles toutes les avances de la grâce et de les tenir éloignés de la prière et des sacrements. Aussi en fait-il le sujet d'une instruction spéciale.

Il y a divers obstacles, leur dit-il, à la victoire dans le combat de la vie chrétienne. Tous sont redoutables, plus ou moins, selon les personnes et les positions. Entre tous, le respect humain est terrible pour les jeunes hommes à cause de leur légèreté d'esprit, de leur inexpérience de la vie et de la faiblesse naturelle à un jeune cœur. En conséquence : 1^o il leur explique ce que c'est que le respect humain : *respicere ad homines*; *se préoccuper du jugement des hommes. Non stare in veritate* : ne pas se tenir ferme dans la vérité. C'est une étroitesse d'esprit et une faiblesse de cœur qui empêchent de faire le bien, par crainte du qu'en dira-t-on. Pour le prouver, il cite des exemples pratiques et quotidiens de respect

humain, pour la prière, pour la fréquentation de l'église et des Sacrements, pour la tempérance et la pureté.

2° Il indique les motifs de le rejeter. Le respect humain est contraire à l'honneur et à la raison ; car il détruit : la *vertu*, c'est-à-dire le courage, l'énergie ; la *moralité*, c'est-à-dire la conscience ; la *liberté*, c'est-à-dire le privilège de faire ce que l'on veut : c'est donc un esclavage véritable, plus humiliant et plus dur que l'esclavage des nègres ; la *personnalité*, c'est-à-dire que l'on devient le jouet du caprice du premier venu. Donc, le respect humain est l'ennemi de l'honneur et de la raison.

3° En outre, il est contraire à la dignité du chrétien. Nulle grandeur n'est comparable à celle du chrétien, car il n'a que Dieu au-dessus de lui.

Ici, Mgr de Ségur cite les admirables promesses et les terribles menaces du saint Évangile au sujet du courage ou de la lâcheté dans le service de Dieu ; les exemples de tous les siècles : les apôtres, les martyrs, et, de nos jours, les héros chrétiens. L'histoire de la mort du maréchal Ney, celle de l'élève de l'École polytechnique, de quelques soldats qu'il connaissait, donnaient à sa parole cette force, ce charme irrésistible qui entraîne les âmes. La

conclusion ressort évidente : le respect humain n'est ni chrétien ni français.

Désormais, le pieux Prélat pouvait traiter du grave sujet des Sacrements. Il commence par la Confession, et il montre à ses chers soldats combien la bonne foi et la loyauté qu'on doit toujours apporter dans le service de Dieu sont encore plus nécessaires sur ce point qu'en toute autre matière. « Mettons le doigt sur la plaie, dit-il, et abordons la grande question; s'il n'y avait pas de confession, vous voudriez tous être de bons chrétiens. Sachons une bonne fois à quoi nous en tenir et ne fuyons pas la lumière; la mauvaise foi ne sert à rien vis-à-vis du bon Dieu. Se confesser, c'est avouer à un prêtre tous les péchés dont on a conscience, avec un repentir sincère et le ferme propos de s'amender à l'avenir. » Il leur explique alors les différentes parties du sacrement de Pénitence, et il ajoute : « Rien de plus désagréable, j'en conviens, surtout pour les gros pécheurs. » Mais, pour leur bien faire comprendre la nécessité absolue de cet acte et leur montrer que Jésus-Christ le veut de tous, il leur rappelle les promesses du Sauveur aux Apôtres, l'institution de ce Sacrement le jour même de Pâques, symbole de la résurrection spirituelle du pécheur. « A ce droit conféré au prêtre de remettre ou

de retenir les péchés, correspond nécessairement le devoir rigoureux de l'accusation du pécheur pénitent, qui seul connaît sa cause et seul doit s'accuser, afin que le prêtre puisse juger selon la vérité. Là où il n'y a qu'une porte pour entrer, il faut entrer par cette porte ; or, la confession est l'unique porte de la maison paternelle pour le retour de l'enfant prodigue ; l'unique porte du Paradis, dont saint Pierre a les clefs ; nul ne peut se soustraire à la confession, à moins d'impossibilité réelle. » Aussi, la pratique de la confession des péchés a-t-elle été observée de tous temps dans l'Église chrétienne.

Suit alors l'énumération des admirables avantages de la confession, dont la dureté apparente renferme comme tous les bons fruits une douceur cachée. « Ces avantages sont : la paix du cœur, la réconciliation avec Dieu et avec soi-même, la correction de tous les vices, et, par conséquent, la source merveilleuse du bonheur, même temporel ; la conservation de la bonne vie et des mœurs honorables, la réparation des injustices et surtout, au moment de la mort, la sainteté. »

Mais, après leur avoir expliqué la confession et ses avantages, il fallait bien leur indiquer, comme il le disait lui-même, « les moyens de s'en

servir ; » car c'est là le point le plus coûteux. Aussi, après leur avoir appris la manière extérieure de se confesser et les conditions d'une bonne confession, c'est-à-dire : le repentir sincère, la sincérité d'aveux bien complets, la brièveté et la clarté dans les termes, il les quittait ce jour-là sur cette énergique apostrophe : « Maintenant, confessez-vous. »

Mgr de Ségur aborde alors son sujet de prédilection : l'Eucharistie. Il retrace d'abord devant son auditoire, par manière d'exorde, le spectacle touchant de Jésus lavant les pieds de ses Apôtres avant l'institution de l'Eucharistie. C'est l'image, dit-il, du Sacrement de Pénitence, où Jésus purifie nos âmes pour les préparer à leur union avec lui. Puis il rapporte, en y faisant passer tout son cœur, les détails si pieux de la sainte Cène. C'est l'exécution d'une promesse solennelle faite aux apôtres et aux disciples un an auparavant dans la synagogue de Capharnaüm¹. Les paroles plus développées de cette promesse sont la preuve divine et l'explication des paroles si claires, mais abrégées, de l'institution.

Ici, Mgr de Ségur expose « la foi catholique touchant le mystère de la présence réelle, » de

1. Joann. vi.

ce Sacrement auguste qui contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Ainsi l'a enseigné, dès l'origine et à travers tous les siècles, la tradition chrétienne ; et le saint Concile de Trente frappe d'anathème quiconque aurait l'impiété de nier la réalité de cette présence de Jésus parmi nous. Mystère ineffable, ajoute le pieux Prélat, et d'autant plus facile à croire qu'il dépasse davantage la portée de notre intelligence : car c'est le caractère des œuvres plus exclusivement divines, de n'être perçues que par la foi.

Il explique ensuite pourquoi Jésus se rend présent dans la sainte Eucharistie. C'est par amour et par miséricorde pour nous. Notre vie éternelle et notre bonheur se résument en une seule parole : Union à Dieu, par Jésus-Christ. Le Baptême commence cette union, la Confirmation la développe et la parfait, l'Eucharistie l'entretient et l'augmente continuellement ; elle est le Pain quotidien, la vraie nourriture de l'âme, elle est intelligence, amour, pureté. Par la Communion s'opèrent la sanctification et le bonheur de l'homme en ce monde, et se préparent sa glorification et sa béatitude dans l'éternité. Elle est chasteté pendant la vie, résurrec-

tion après la mort. Rendons-lui donc amour pour amour, et ne soyons pas indignés d'un si bon maître.

Dans une autre Instruction le pieux orateur se pose cette seconde question : « *Comment* Jésus-Christ vient-il au milieu de nous? C'est, dit-il, par la sainte Messe, arbre et fruit de vie.

« *Premièrement* : Qu'est-ce que la sainte Messe? Et il répond : C'est le Sacrifice non sanglant de Jésus-Christ; Sacrifice permanent comme lui-même; Sacrifice vrai, unique.

« *Deuxièmement* : Quelles sont les cérémonies de la Messe? Et il explique qu'elle se compose de trois parties : la Préparation, le Sacrifice, la Communion. »

En troisième lieu, il indique la « manière de bien assister à la sainte Messe, qu'on sache lire ou qu'on ne le sache pas ».

Il termine en exhortant chaleureusement ses chers troupiers à assister à cet auguste Sacrifice des autels, non seulement le Dimanche et les Fêtes d'obligation, mais le plus souvent possible, et d'y communier afin d'en rapporter tout le fruit que la bonté de Jésus y a renfermé.

Le dernier entretien sur l'Eucharistie traite exclusivement de la « Communion ». Après avoir rappelé « les deux instructions précédentes : Jésus-Christ est présent dans la sainte

Eucharistic; il y vient par le Sacrifice de la Messe, » le pieux Prélat se pose cette dernière question : « *Pourquoi* cette présence de Jésus-Christ? » Et il répond : « Pour venir demeurer en nous à toute éternité. » Puis il leur explique ce que c'est que communier bien ou mal ; l'obligation de communier à Pâques ; et il ajoute le conseil de communier souvent ; et enfin il leur indique les « dispositions pour bien communier : 1^o celles du corps : être à jeun, être propre, être recueilli : 2^o celles de l'âme : être en état de grâce ; posséder l'instruction suffisante ; avoir le bon propos pour l'avenir ; une foi vive et un recueillement immédiat ; après la sainte Communion, faire avec soin l'action de grâces ».

Il leur fait connaître ensuite les « effets de la bonne Communion ». 1^o C'est un bonheur vrai. Il cite à l'appui l'exemple de Napoléon confiant à ses amis fidèles que le plus beau jour de sa vie n'avait pas été celui où il avait remporté ses plus grandes victoires, mais le jour de sa Première Communion.

« 2^o La sanctification de l'âme, sa force, l'affaiblissement des passions, comme l'alimentation matérielle soutient dans le corps la vigueur de la santé.

« 3^o La bonne Communion est un gage et un germe de gloire et de résurrection.

« Venez donc, s'écrie-t-il alors, venez sans crainte¹, ni de Jésus-Christ, ni du Prêtre, ni des autres, ni de vous-mêmes! Venez, pour qu'au jugement dernier Jésus ne puisse pas vous dire : Combien mon Eucharistie t'eût rendu doux et facile ton salut, si tu avais voulu la recevoir! Mais tu ne l'as pas voulu! Retire-toi donc, toi qui as refusé les avances de ton Dieu, et entre dans le partage de celui qui, le premier, s'est séparé de moi. »

La sainte Vierge ne pouvait être oubliée dans ces précieux enseignements; aussi Mgr de Ségur recommande-t-il avec insistance aux soldats la récitation du chapelet. « Les plus belles prières sont les plus simples, leur dit-il, car Dieu *intuetur cor* : il voit le cœur, et il n'a que faire de l'esprit de l'homme. De là l'importance de bien goûter ces prières quotidiennes. »

Pour les y aider, il leur rappelle l'historique de l'*Ave Maria*, dont la première partie fut apportée du ciel par l'Ange Gabriel, et dont la seconde fut ajoutée par l'Église, au concile d'Éphèse, en 451, contre Nestorius. Puis faisant ressortir de l'excellence de l'*Ave Maria* l'excellence du chapelet, il leur raconte l'origine de cette dévotion commencée, en un sens, par saint Grégoire de Nazianze, en 450, puis par sainte Brigitte en 600, et enfin instituée par saint Do-

minique en l'an 1200. Et afin de détruire l'objection si fréquente : « Le chapelet n'est bon que pour les femmes, » il leur cite l'exemple de nos plus grands guerriers, de Condé, de Louis XIV, récitant pieusement leur chapelet.

Les conseils pratiques venaient alors comme d'eux-mêmes : « Dites bravement, dites saintement, dites souvent le chapelet. Qui honore, aime et sert Marie, sauve son âme. »

Un entretien sur la « persévérance » termine la série de ces instructions de retraite. Avant de prendre congé de ses chers soldats, Mgr de Ségur leur enseigne « ce que c'est que persévérer dans le bien ou dans le mal ». Il leur fait comprendre la nécessité absolue de la persévérance pour qui veut se sauver : *Celui-là sera sauvé, dit l'Évangile, qui aura persévéré jusqu'à la fin* ; et l'impossibilité qu'il en soit autrement, car il n'y a qu'une même règle pour toutes sortes d'affaires : la continuité de l'effort pour arriver à un but quelconque. Ainsi la marche est nécessaire pour arriver au terme d'un voyage ; le travail persévérant est nécessaire pour devenir d'apprenti ouvrier ; pour gagner sa vie ; pour faire sa carrière, etc. — La vie est un voyage, un apprentissage, une carrière ; donc nécessité pour vous de persévérer dans ce qui vous conduit à votre fin dernière, le ciel.

Mais la difficulté de cette persévérance est très grande, à cause de la faiblesse humaine entourée de mille séductions : celles du diable d'abord, d'autant plus dangereuses qu'on y pense moins; des passions, de la concupiscence et de la légèreté propre; surtout de la passion dominante, ce qui est le secret de chacun de nous; à cause, enfin, des mauvais exemples au milieu desquels nous vivons.

L'orateur passe alors à l'énumération des obstacles que l'on rencontre le plus souvent dans la vie militaire : l'ivrognerie, la débauche, l'indifférence, la fausse timidité !

Malgré toutes ces difficultés, et précisément à raison de tant de difficultés, le soldat doit plus que d'autres se préoccuper de sa persévérance, sous peine de perdre son âme. Comment donc faire? En prendre énergiquement les moyens. Ils se réduisent à deux principaux : la prière et la fréquentation des Sacrements.

La prière : il leur donne alors quelques conseils pratiques sur l'assiduité à prier et sur la manière de prier efficacement. Il leur recommande spécialement la dévotion à la sainte Vierge.

Les sacrements : Il résume, à cette occasion, tous les avis précédents sur l'usage des Sacrements, sur leur plus ou moins grande fréquentation; et il cite l'histoire de saint Philippe

de Néri et du jeune pénitent qu'il absout treize jours de suite. « Notre cœur est semblable, dit-il, à une horloge qui ne peut marcher que pendant un certain temps, et qu'il faut remonter souvent. Mais l'usage de la prière et des Sacrements ne suffit pas, il faut de l'énergie et une ferme volonté pour en profiter. Ayons donc un vaillant courage, s'écrie en terminant le Prédicateur, nous sommes chrétiens; or voici notre règle de conduite tracée par Jésus-Christ : « Si
« quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce
« à soi-même; qu'il porte sa croix tous les jours
« et qu'il me suive ! »

Cet enseignement à la fois si clair et si complet, présenté avec toute la chaleur d'un apôtre, produisit des fruits très consolants : les soldats, qui suivaient en foule les instructions de Mgr de Ségur, se présentèrent presque tous à la Sainte Table et célébrèrent leurs Pâques avec une grande ferveur.

Au nombre de ses auditeurs se glissèrent souvent des protestants, attirés par la renommée que s'était faite à Rome parmi nos troupes le jeune Auditeur de Rote. C'est à sa parole entraînant et pleine du feu de l'apostolat, qu'un jeune sergent élevé dans l'hérésie dut, comme plusieurs autres, le bonheur de connaître la vérité catholique et de revenir au giron de

la sainte Église. Il s'attacha depuis, comme secrétaire, à la personne du pieux Prélat, et devint dans la suite un prêtre plein de piété et de zèle.

Le dévouement de Mgr de Ségur ne se borna pas là. Il se fit écrivain pour ses chers soldats et publia un charmant opuscule intitulé : *Quelques mots sur Rome*¹. « J'ai composé cet opuscule à Rome, en 1852, dit Mgr de Ségur, pour les soldats de notre armée expéditionnaire. Ces braves troupiers entendaient chaque jour déblatérer contre le Pape et contre son gouvernement : j'ai voulu, par quelques paroles de gros bon sens, les mettre en garde contre les insinuations mensongères et perfides de la Révolution,² » Rarement la verve spirituelle de Mgr de Ségur s'est donné plus libre carrière que dans ce petit Traité. Pas une des sottises débitées et répétées par la presse impie et dans les antres de la franc-maçonnerie, comme un mot d'ordre,

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

2. Depuis 1870, notre armée en quittant le poste d'honneur que lui avait confié la Providence, a cessé d'entendre à Rome même les calomnies des ennemis de l'Église ; mais ces absurdités mensongères sont reproduites constamment dans la presse révolutionnaire, et il n'est pas un homme du peuple qui ne les ait entendu redire cent fois. Aussi cet opuscule est-il très utile à répandre dans les centres ouvriers et partout où se fait particulièrement sentir l'action hypocrite et sacrilège des loges maçonniques.

contre Rome, contre le Pape, contre l'administration ecclésiastique, contre la foi admirable des vrais Italiens, n'a été oubliée, n'est restée debout.

« Il n'est guère de caserne, mes braves amis, dit-il dans sa courte préface, où l'on ne rencontre quelque beau parleur qui juge Rome à sa façon, c'est-à-dire tout de travers, parlant de tout sans rien connaître, critiquant tout sans rien approfondir, et voulant tout réformer entre une pipe de tabac et un verre d'eau-de-vie. Le sujet ordinaire de leurs pointes plus ou moins spirituelles roule sur quelques objections principales, sur lesquelles il ne nous sera point inutile de nous arrêter un instant. »

Et les objections se déroulent, péremptoirement réfutées :

— « *Qu'est-ce qu'on vient donc nous chanter : que Rome est la première ville du monde, la grande ville, la ville par excellence ? Sans parler de Paris, nous avons bien des villes en France infiniment plus belles, plus grandes, plus riches et plus peuplées. Les rues en sont plus larges et mieux alignées, les promenades plus agréables, les boutiques plus splendides, les cafés plus élégants et les auberges mieux organisées. Pourquoi donc tant vanter Rome ?*

— « Parce qu'il y a à Rome ce qui ne se

trouve nulle part ailleurs, et ce qui vaut mieux que tout le reste : je veux dire le centre du monde chrétien.

« Il ne faut pas juger Rome comme les autres villes. Sa beauté, sa grandeur sont d'une autre nature que la beauté et la grandeur des belles villes que vous connaissez. Il en est un peu de Rome comme de notre mère : il y a bien des femmes en ce monde plus belles, plus riches, plus brillantes que notre mère ; et cependant ne l'aimons-nous pas mieux que toutes les femmes du monde ? Et puis Rome a des souvenirs incomparables ; elle a trois mille ans d'âge, et « ce majestueux passé » lui donne droit à un intérêt unique. Et que dire de ses « grands hommes, conquérants, orateurs, poètes », au temps où, « maîtresse du monde païen, Rome dominait l'univers », alors que notre France n'existait pas encore à l'état de nation ? — Mais Rome est surtout grande parce qu'elle est le centre de la Religion catholique ; parce qu'elle est « l'âme du monde » depuis dix-huit cents ans ; parce qu'elle est la source féconde et toujours vive de l'enseignement divin ; parce qu'elle a vu sortir de son sein les Papes, les Martyrs, les missionnaires ; parce que, arbitre des souverains et des peuples, elle étend son autorité légitime et pacifique jusqu'aux extré-

mités de la terre; parce qu'elle est le seul empire qui résiste à toutes les tempêtes; parce que Rome enfin se résume tout entière en une seule parole : le Pape ! »

— « *Eh bien, le Pape, n'est-ce pas un homme comme les autres?* — Non, mes enfants, le Pape n'est pas un homme comme les autres. Un homme que Dieu lui-même a revêtu de la plénitude de son pouvoir, et qu'il nous donne pour son représentant visible, n'est pas un homme comme les autres. Il y a deux choses dans le Pape : comme homme, le Pape est semblable à nous, composé comme nous d'un corps et d'une âme, sujet à nos infirmités et à nos misères; comme Pape, comme Vicaire de Jésus-Christ, comme Grand Prêtre de la religion chrétienne, le Pape est au-dessus du monde entier; nul ne lui est comparable, et tous, sans distinction de rang, de pouvoir et de science, lui doivent la même obéissance, le même respect religieux. Ce n'est pas l'homme que nous honorons dans le Pape, c'est le Chef de l'Église, c'est le Pontife de Dieu. Lui obéir, c'est obéir à Jésus-Christ, à Dieu Lui-même; le mépriser, c'est mépriser Dieu, c'est mépriser Jésus-Christ. Vos chefs sont des hommes comme vous, mes amis, mais ils sont vos chefs, et parce qu'ils sont vos chefs, et uniquement pour cette raison, vous êtes tenus

de leur obéir et de les respecter, quels que soient d'ailleurs leurs talents, leurs qualités ou leurs défauts. Il en est ainsi du Pape; c'est son caractère sacré de Pontife qui lui donne droit aux hommages et à la soumission de tous les chrétiens. »

« — *Soit! mais pourquoi se mettre à genoux quand il passe? Pourquoi lui baiser les pieds? — Pourquoi se fait-il porter dans les cérémonies, comme s'il ne pouvait pas marcher tout seul? N'est-ce pas là de l'orgueil?* — Non pas, mes bons amis, c'est, au contraire, un ordre admirable. Les honneurs doivent être proportionnés aux dignités et à une dignité unique sont dus des honneurs uniques. Nous nous agenouillons devant le Pape et devant lui seul, parce que lui seul est le Vicaire de Dieu; et c'est bien mal comprendre notre dignité que de croire sottement la rabaisser par cet hommage exclusivement religieux. Pour la même raison, nous lui baisons le pied et non pas seulement la main, comme il est d'usage pour les évêques. N'observez-vous pas tous les jours une semblable gradation dans les honneurs que vous rendez à vos chefs? Vous présentez les armes à votre colonel, tandis que vous ne faites que les porter à votre capitaine. Tout doit être proportionné en ce monde. — Porter le Pape : — rien n'est si majestueux, en

effet, que de voir le Souverain Pontife s'avancer immobile jusque dans le sanctuaire, et répandre ainsi du haut de son trône les bénédictions du Dieu dont il est pour nous le Représentant. Ne faut-il pas que tous les fidèles puissent, jusqu'au plus petit, contempler à leur aise le Père et le Pasteur suprême que la bonté de Dieu leur a donné?

« — *Pourquoi le Pape est-il Roi temporel? — Jésus-Christ, dont il est le Vicaire, n'avait pas de royaume en ce monde, et saint-Pierre était pauvre. — Aussi saint Pierre a-t-il été crucifié par l'empereur Néron... Le Pape est Roi, pour pouvoir mieux être pape, et les pontifes Romains n'ont accepté la puissance temporelle que pour garantir la liberté de leur saint ministère. »*

« — *Va pour le Pape; mais à quoi bon tous ces cardinaux, tous ces prélats, avec leurs carrosses dorés, leur luxe et leurs laquais? — C'est ici la grande objection, la terrible difficulté de nos bons troupiers, et ce qui les scandalise le plus à Rome. Il n'y a vraiment pas de quoi! — Les Cardinaux sont des Princes; princes ecclésiastiques, il est vrai, mais vraiment princes, et associés à la double royauté spirituelle et temporelle du Souverain Pontife. Les Cardinaux sont au Pape ce que sont à un général les officiers*

de son état major, ou, si l'on veut, ce que sont à l'empereur les princes du sang et les ministres par lesquels il gouverne l'État. — Vous ne sauriez croire, mes bons amis, combien la plupart des Cardinaux sont simples et austères dans leur vie privée, affables pour tous ceux qui se présentent à eux, et quelle est, en particulier, leur bienveillance pour vous, dont ils admirent hautement la tournure martiale, la loyauté et les excellentes qualités. Ne croyez donc pas à la légère toutes les sottises méchancetés que des hommes mal intentionnés débitent à Rome, non seulement contre les Cardinaux, mais contre le Pape et contre l'Église. »

« — *A quoi servent tous ces prêtres, ces moines de toutes les couleurs, qui courent les rues du matin au soir ? On ne voit que ça dans Rome.* — C'est comme si en arrivant à Toulon vous aviez demandé : « Pourquoi donc tant de militaires à Toulon ? on n'y voit que des soldats et des pantalons rouges. » La réponse n'eût pas été bien difficile : « Eh ! mon Dieu ! vous aurait-on dit, c'est parce que Toulon est une place de guerre. » Je vous dirai de même pour Rome : il y a beaucoup de prêtres à Rome, parce que Rome est la ville des prêtres. Chacun chez soi ; Rome est le centre de l'Église et les ministres de l'Église y sont chez eux. C'est ici que se traitent les grandes

affaires ecclésiastiques du monde entier; et vous comprenez, mes amis, que, pour une comptabilité pareille, il faut beaucoup plus d'employés que dans vos bureaux militaires. Vous croyez que tous ces abbés dont les grands chapeaux vous paraissent si drôles, passent leur vie à se promener dans les rues de Rome et qu'ils n'ont rien à faire du matin au soir? Outre que les rues de Rome ne sont pas déjà une promenade si attrayante, qui vous dit qu'ils se promènent ou qu'ils flânent quand vous les voyez passer près de vous? Quand vous êtes de planton, et que vous portez des dépêches d'un bout de la ville à l'autre, appelez-vous cela une promenade? Pour se rendre dans les bureaux où ils travaillent et pour en revenir, il faut bien que les abbés de Rome passent dans les rues. Dans le nombre il est d'ailleurs une foule de prêtres étrangers venus en pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, et notre France, si sincèrement catholique, envoie chaque année aux pieds du Souverain Pontife de nombreux représentants de son clergé. »

« — *Rien ne marche à Rome! C'est la faute du gouvernement des prêtres.* — « Rien ne marche à Rome! C'est beaucoup dire, et puis comment le savez-vous? Où les choses marchent-elles en Europe par le temps qui court, et dans ce siècle

de désordres et de révolutions? Dans d'autres pays on sait mieux qu'ici sauver les apparences, mais le mal n'est guère moindre. Il y a des misères dans le gouvernement du Pape, et l'on dit : « C'est la faute des prêtres ! » Et moi je vous dis avec cent fois plus de raison : C'est la faute des révolutionnaires et des ennemis du Pape et des prêtres ! Avant que la révolution eût paru dans le monde, et lorsque les papes pouvaient gouverner Rome librement et sans crainte, rien n'était si prospère que les États de l'Église, et les vieillards gardent encore le souvenir de ces jours de paix et d'abondance. »

« — *Pourquoi y a-t-il tant d'églises à Rome? Pourquoi toutes ces processions de pénitents masqués, toutes ces Madones à tous les coins de rue? On n'a donc rien à faire en ce pays-ci?* — Il faut avouer qu'on y travaille un peu moins que chez nous; mais le climat y est pour quelque chose. Toutefois, cela posé, ne vaut-il pas mieux employer son temps à chanter des litanies et faire des processions qui ne causent de mal à personne, qu'à chanter des gaudrioles et courir au cabaret, comme c'est l'usage en France, quand on n'a rien à faire? »

Après avoir défendu les Italiens, accusés de n'être « pas meilleurs que les autres et de faire des grimaces » le pieux Prélat termine *ces quel-*

ques mots sur Rome en exhortant « ses bons troupiers » à ne pas écouter les objections des hâbleurs de casernes, à ne jamais mal parler du Pape et à ne pas contrister son cœur par une conduite peu chrétienne. Puis, après quelques encouragements mérités, il leur conseille la visite des églises le plus en renom, les engageant surtout à ne pas *visiter* seulement Saint-Louis des Français, mais à fréquenter cette église nationale, où ils trouveront toujours à leurs ordres de bons prêtres qui leur sont tout dévoués et qui savent apprécier ceux d'entre eux qu'ils ont le bonheur de connaître !

On peut dire que rien n'a échappé au zèle intelligent de Mgr de Ségur pour la direction des soldats. En 1866, des bruits de guerre européenne avaient pris dans les sphères officielles une telle consistance, que les personnages les mieux informés considéraient le fléau comme imminent. Le pieux Prélat frémit à la pensée des âmes qui allaient courir de si grands risques de paraître subitement et peut-être sans préparation devant Dieu. Aussitôt, il compose pour eux un petit opuscule de quelques pages sous ce titre : *Au soldat en temps de guerre*¹. Nous y retrouvons l'estime qu'il a toujours professée

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

pour le noble métier des armes, ses sympathies pour nos braves troupiers et ses sollicitudes paternelles pour leur salut. Il remarque d'abord ce qu'il appelle : *le beau et le vilain côté de la guerre*. Le beau côté, c'est l'honneur de défendre vaillamment son pays; le vilain côté, c'est que tout le monde n'en revient pas. De là la nécessité qu'un soldat soit, surtout en temps de guerre, *un fameux chrétien*, d'abord parce que, selon le témoignage d'un célèbre capitaine, « les meilleurs chrétiens sont les meilleurs soldats; » et puis, et surtout, parce que « quand l'âme est en paix avec Dieu, la mort elle-même n'a plus rien qui puisse épouvanter le soldat; » vainqueur, il se couvre d'une gloire bien méritée; écrasé, il gagne le ciel. « De quoi voulez-vous qu'ait peur un homme pareil? » s'écrie Mgr de Ségur. Or être chrétien, en temps de guerre, c'est continuer dans la mesure possible la pratique de ses devoirs religieux; c'est tenir soigneusement sa conscience en bon ordre; c'est se conduire honorablement en pays ennemi et même en pays conquis.

Ici, le dévoué directeur des soldats a écrit pour ainsi dire trois tableaux; le premier s'appelle : *la veille de la bataille*; le deuxième, *pendant la bataille*; le dernier : *après la bataille*. Rien n'est touchant et sage comme les avis qu'il donne

dans ces graves circonstances au troupier impatient du combat, puis grisé par l'ardeur de la lutte, puis heureux et fier, heureux d'avoir échappé à la mort, fier d'avoir planté sur les murs ennemis le drapeau de son pays. Il termine en parlant des allégresses du retour au sein de la patrie et au foyer, et par ce souhait si digne de sa piété et de son cœur : « Nos vœux et nos prières vous accompagnent partout. Que Notre-Dame des Victoires vous garde et vous ramène ! »

Rendons justice aux soldats évangélisés par Mgr de Ségur; pour la plupart, ils furent reconnaissants et ils profitèrent de son dévouement pour leur salut. C'était son unique ambition en leur consacrant si largement son temps et ses peines; elle fut largement satisfaite. On peut en juger par la lettre suivante adressée au pieux Prélat par l'un de ces braves troupiers. « Rome, 30 décembre 1854. — Monseigneur, pardonnez-moi la liberté que je prends de vous dire ces quelques mots. C'est pour vous faire connaître combien mon cœur et celui d'un grand nombre de soldats sont reconnaissants des joies que vous nous avez fait éprouver. Lorsque je quittai l'habit civil et que je pris l'uniforme militaire, je me disais : « Adieu; mes bons parents! je ne vous aurai plus pour me parler avec douceur et pour me faire comprendre l'importance de servir Dieu.

Je croyais qu'étant soldat, il n'y avait plus de foi, de religion, plus de personnes douces et bienfaisantes; et en effet, pendant les deux premiers mois passés en garnison à Marseille, je ne voyais que des jeunes soldats qui tenaient des propos honteux et faisaient étalage des vices de la jeunesse. Je priais Dieu de changer ma position, et en effet au bout de quelques mois ma position était vraiment changée, car j'étais à Rome. Là je ne trouvais plus la même liberté de parole, plus les mêmes conversations brutales; la cause en était que ces braves soldats avaient eu le bonheur de vous entendre et mis vos bons conseils à profit.

« Mais ce n'a pas été toute ma joie : c'est lorsque je vous ai entendu pour la première fois. Oh ! alors je n'ai pu retenir des larmes de joie, en voyant votre douceur, vos paroles si tendres, si affectueuses. Il semble que Dieu vous a placé au milieu de nous comme un père commun, qui a un intérêt et un amour extraordinaire pour ses enfants. Depuis ce moment je ne trouve plus le temps long; il me semble que tout va comme je le désire... Quel changement ! Je maudissais l'état militaire et maintenant je remercie Dieu de m'y avoir placé !... Il est encore un prêtre qui nous est cher; c'est Mgr Bastide : il est aimé de nous comme il n'est pas possible. Tant de bonheur

que j'éprouve à Rome, c'est à vous deux que je le dois, et vous êtes la cause que le temps y passe si vite... Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais je suis trop rempli de ces bienfaits pour taire ma reconnaissance. Vous nous parlez avec douceur, vous nous rappelez de si doux souvenirs, et les soldats aiment tant à entendre parler de leur famille et de la France! — Voilà, Monseigneur, l'effet que votre présence et celle de notre cher Aumônier produit parmi nous. »

Revenu à Paris, Mgr de Ségur, assiégé par les apprentis et les ouvriers, n'eut pas le loisir de visiter souvent les casernes; mais son nom sera toujours associé au nom vénéré de M. de Germainville, l'apôtre *laïque*, mais si chrétien, des garnisons de Paris et des environs. Pas une bibliothèque religieuse ne s'est fondée pour nos soldats, pas une chapelle n'a été établie en leur faveur, pas une retraite ne leur a été prêchée, sans que Mgr de Ségur ait fait l'impossible pour leur procurer les ouvrages les plus instructifs et les plus intéressants, les objets nécessaires pour le service divin et de précieux souvenirs de mission.

Du reste, parmi les pénitents de la rue du Bac, on rencontrait souvent l'uniforme militaire, et le fidèle Méthol, ancien soldat et toujours vrai Basque, avait pour eux des passe-

droits qui suscitèrent plus d'un débat et qui se seraient peut-être vidés sur le terrain, si soldats et civils n'étaient venus chercher auprès du pieux Prélat les vraies leçons du Dieu de paix.

Sa réputation à cet égard était si bien établie, que parmi ses pénitents on ne comptait pas que de braves troupiers ou de modestes sergents; des officiers supérieurs, des généraux illustres puisaient à son école le courage de vaincre leurs passions, comme ils avaient terrassé l'ennemi sur le champ de bataille. Nous ne voulons pas dire qu'ils affrontassent l'humiliation de la confession avec l'assurance qu'ils avaient montrée devant le feu; les rôles, ici, étaient bien changés, et l'un d'eux racontait un jour que le motif qui l'avait déterminé à choisir Mgr de Ségur comme confesseur, avait été la cécité du pieux Prélat : « J'ai bien pleuré, disait-il; j'étais bien rouge et bien confus; mais il n'y a rien vu. » Ceux qui connaissent la sensibilité de l'honneur militaire ne s'étonneront pas de cette parole. Plus une âme est noble, plus ses sentiments sont délicats, et plus elle éprouve de honte salutaire à la vue de ses fautes. Il n'y a que des âmes viles, pour avouer sans peine qu'elles ont manqué à l'honneur envers Dieu.

On le voit : quel que fût le terrain sur lequel s'exerçait la direction de Mgr de Ségur, on y

retrouvait l'apôtre qui se pénètre des besoins de ceux qu'il veut sauver, qui parle leur langage pour en être mieux compris, qui se fait *tout à tous*, enfin, *pour les gagner tous à Jésus-Christ*. Ce sera à jamais la plus habile industrie que puissent employer ceux qui se dévouent au salut des âmes.





CHAPITRE VI

DE LA DIRECTION DES PERSONNES PIEUSES

Connaissance que Mgr de Ségur avait de ces âmes. — Il n'ignorait rien de ce que le monde pense de leur piété. — Réponse de saint François de Sales à cet égard. — L'Eglise a toujours honoré les femmes vraiment pieuses. — Mgr de Ségur écrit, en partie pour elles, un certain nombre d'opuscules. — Exemple remarquable de direction d'une jeune fille. — Il enseigne les caractères que doit garder la direction de ces âmes. Importance particulière de ces conseils.

LES circonstances où se trouvait Mgr de Ségur ne le mettaient pas à même de diriger beaucoup de jeunes filles. Il n'en a suivi qu'un petit nombre dans les détails de la vie spirituelle; mais cette connaissance lui avait suffi pour acquérir une notion exacte des aptitudes de ces âmes et pour marquer la méthode de direction qui leur est plus favorable.

Le pieux Prélat n'ignorait aucune des petites railleries, plus méchantes que fines, dont use le monde à l'endroit de ces personnes, et que répètent à l'envi les chrétiens superficiels, gênés par le spectacle d'une piété qui condamne leur

tiédeur. Il aimait à rappeler ce qu'en avait écrit il y a trois siècles le bon saint François de Sales : « Tout aussitôt que les mondains s'apercevront que vous voulez suivre la vie dévote, ils décocheront sur vous mille traits de leur critique et médisance; les plus malins calomnieront votre changement d'hypocrisie, bigoterie et artifice; ils diront que le monde vous a fait mauvais visage, et qu'à son refus vous recourez à Dieu; vos amis s'empresseront à vous faire un monde de remontrances, fort prudentes et charitables à leur avis. « Vous
 « tomberez, diront-ils, en quelque humeur mé-
 « lancolique; vous perdrez crédit au monde;
 « vous vous rendrez insupportable; vous en
 « vieillirez avant le temps; vos affaires domes-
 « tiques en pâtiront; il faut vivre au monde
 « comme au monde; on peut bien faire son
 « salut sans tant de mystères; » et mille telles bagatelles.

« Ma Philothée, tout cela n'est qu'un sot et vain babil, ces gens-là n'ont nul soin ni de votre santé, ni de vos affaires. « Si vous étiez du
 « monde, dit le Sauveur, le monde aimerait
 « ce qui est sien; mais parce que vous n'êtes
 « pas du monde, à cause de cela il vous
 « hait (Joan. XV, 19)... » Quoi que nous fassions, le monde nous fera toujours la guerre. Si

nous sommes longuement devant le confesseur, il demandera ce que nous pouvons tant dire; si nous y sommes peu, il dira que nous ne disons pas tout... Le soin de nos affaires lui semblera avarice, et notre douceur niaiserie... Les araignées gâtent toujours l'ouvrage des abeilles. Laissons cet aveugle, Philothée; qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat-huant, pour inquiéter les oiseaux du jour; soyons fermes en nos desseins, invariables en nos résolutions; la persévérance fera bien voir si c'est à certes et tout de bon, que nous sommes sacrifiés à Dieu et rangés à la vie dévote¹. »

D'autre part, Mgr de Ségur convenait que bien des âmes en réputation de piété ont plus de vernis que de fond : « La piété n'en peut mais, disait-il, c'est la faute de ces personnes, et non pas de Notre-Seigneur. »

Cette réserve faite, le saint Prélat ne tolérait pas qu'on poussât trop loin sur ce sujet la plaisanterie et qu'on étendît à toutes les personnes pieuses les reproches qui ne s'appliquent qu'à un certain nombre d'entre elles. « Qu'on s'exclame tant qu'on voudra, disait-il, rien n'est entêté comme un fait; or, le fait est que Jésus-Christ n'a jamais méprisé ces âmes : témoin les

1. *Introduction à la vie dévote*, IV^e partie, ch. 1^{er}.

saintes femmes de l'Évangile; témoin tant d'illustres servantes de Dieu auxquelles notre Sauveur a daigné faire maintes fois les plus sublimes et intimes communications de son Cœur divin. Le fait est que l'Église a toujours professé pour ces âmes un respect particulier; que les apôtres ont confié à leur zèle une partie des œuvres de charité; que depuis ce temps jusqu'à nos jours, les vierges et les veuves chrétiennes sont au milieu du peuple de Dieu l'objet d'une spéciale vénération. Le fait est qu'on signale rarement dans les annales chrétiennes un saint missionnaire qui ait converti une nation, sans que Dieu lui ait envoyé pour préparer les voies des Clotilde et des Geneviève. Le fait est, enfin, que ceux mêmes qui critiquent ces personnes, ne manquent jamais de réclamer, avec de grandes obséquiosités, leur concours pour toutes les œuvres de bienfaisance et de dévouement, sans leur ménager même des éloges que n'eussent jamais faits ni les Apôtres ni les Saints.

Mgr de Ségur voulait qu'on évitât l'affectation de raillerie qui ne repose que sur des malentendus, et qui nuit beaucoup plus à la religion qu'elle n'en sert les intérêts sacrés. Aussi, quoique la Providence ne lui eût pas donné la mission d'entendre la confession d'un grand nombre de personnes pieuses du monde

et de descendre dans les détails souvent minutieux de leur direction, il ne crut pas employer inutilement une partie considérable de son temps en écrivant plusieurs opuscules destinés, non pas exclusivement, mais pour une part spéciale, à cette classe de personnes. Tels sont, entre autres, ses ouvrages sur l'adoration du Très Saint Sacrement, sur la sainte Vierge, sur le Tiers-Ordre et sur beaucoup d'autres sujets de piété.

À cet enseignement par les livres, Mgr de Ségur joignait, quand le bien de ces âmes le réclamait, des conseils de vive voix ou par écrit. Il en a suivi ainsi plusieurs dans les sentiers de la vie spirituelle et nous savons combien sa direction, reçue avec un grand esprit de foi, a porté des fruits de salut. En voici deux exemples dignes de remarque. Le premier nous montre le saint Prélat formant à une piété sérieuse et pleine de force chrétienne une jeune enfant de douze ans. Il débute dans cette direction par des avis sur la sainte Communion. « Ma bonne petite Louise, lui écrit-il le 25 juin 1866¹, le jour de votre première Communion est votre seconde grande étape dans la route du ciel. La première est le baptême; la dernière

1. *Lettres*, t. II. Chez Bray et Retaux.

sera la bonne mort. Vous voilà désormais initiée au sacrement admirable du corps et du sang de Notre-Seigneur, qui sera pendant toute votre vie la nourriture de votre chère âme. Il faut tâcher dès maintenant de vous approcher le plus souvent possible du corps de votre Dieu, afin qu'il garde votre âme pour la vie éternelle. Si vous pouvez venir me voir avec votre mère... nous causerons de tout cela et nous réglerons pour le mieux cette grande affaire. » C'est donc sur ce terrain solide de la fréquente Communion que Mgr de Ségur fonde la direction que réclamait de lui cette jeune âme.

Viennent ensuite, sous une forme simple, les leçons les plus élevées de la piété chrétienne. « Je vois avec bonheur, lui écrit-il un autre jour, que vous restez fidèle au bon Dieu. Cela ne cessera jamais, n'est-il pas vrai, et vous ne ferez pas comme tant d'autres jeunes filles qui se laissent emporter par le torrent de l'étourderie, de la vanité, de la légèreté, de la coquetterie, des folles joies? Vous serez au contraire, ma bonne Louise, une de ces vierges prudentes dont parle l'Évangile, qui tiennent toujours leur lampe allumée et en bon état, afin d'éclairer leur marche, d'être toujours des enfants de lumière, et de pouvoir répondre quand il le faudra à l'appel suprême du bon Dieu.

Cette lampe allumée, c'est la foi et la vie de la foi: l'huile est la prière, la piété, la charité, l'amour de Jésus et Marie; la mèche, ce sont les exercices de piété, et par-dessus tout la fréquentation assidue des Sacrements¹. »

L'année suivante, nous trouvons une autre lettre de lui à la même jeune fille. Déjà, l'on voit que le Père spirituel a su découvrir dans l'âme de cette pieuse enfant des aspirations à la perfection. « Bonjour, ma bonne petite enfant. En échange de vos vœux de la Saint-Louis je vous retourne mes vœux de la *Saint-Louise*. Quand vous serez canonisée, j'écrierai *Sainte*, mais pas avant. Je vous souhaite de marcher tous les jours de votre vie, ou, pour mieux dire, de courir dans la voie droite et pure qui mène à la canonisation. Dès maintenant, il faut viser à être une petite sainte; et qu'est-ce qu'une sainte? Tout simplement une chrétienne parfaite. Tâchez, ma bonne fille, d'être si peu imparfaite que vous soyez presque parfaite. Tâchez de prier parfaitement, de vous confesser parfaitement, de communier parfaitement, d'aimer parfaitement le bon Dieu et sa sainte Mère, d'obéir parfaitement, d'être parfaitement douce et patiente². »

1. Lettre du 25 août 1855. — Chez Bray et Retaux.

2. Lettre du 30 août 1867. — Ibid.

Louise a grandi. Elle a seize ans. Le langage de Mgr de Ségur, déjà si digne avec cette jeune fille lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, s'élève peu à peu. Voici ce qu'il lui écrit au milieu des graves événements de la guerre de 1870 : « Que Notre-Seigneur daigne nous accorder à tous, et à vous en particulier, ma chère fille, une année vraiment bonne, telle qu'il les aime. Les bonnes années ne sont pas en effet celles où l'on a tout à souhait, mais bien celles dont les jours et les heures, vivifiés par la sainte grâce de Jésus, se retrouveront glorieux et bienheureux dans l'éternité. Ne demandez pas autre chose pour moi; je ne demande pas autre chose pour vous. Souvent, nos meilleures années sont celles où nous pleurons, où nous souffrons davantage. La croix est si sanctifiante ! Et ses quatre branches sont de si bons remèdes pour toutes nos vraies misères ! Vous savez ce que symbolisent les quatre branches de la croix. Celle d'en bas, la plus longue, qui soutient les autres, c'est l'humilité. La seconde, celle d'en haut, c'est la belle et angélique chasteté. La troisième et la quatrième, à droite et à gauche, symbolisent la pauvreté ou le détachement des choses de la terre et l'obéissance. Au milieu, toutes se réunissent en un centre qui est la charité, le cœur très sacré de Jésus. O bonne croix !

si nous l'avions bien solidement plantée dans notre pauvre cœur, nous serions toujours dans la paix et dans la joie spirituelle, à la barbe des Prussiens, des démocrates et de tous les démons de l'enfer¹. »

Plus tard, le pieux Prélat ménage avec une prudence parfaite la préparation de Louise à une vocation religieuse dont les caractères apparaissent déjà évidents; il lui conseille de rompre dès lors sa propre volonté en suivant un règlement; mais il veut que le secret du Roi reste caché au monde : « Rien n'est plus utile qu'une petite règle de vie, lui écrit-il; mais pour qu'elle soit pratique, il faut qu'elle soit très simple et très large². Autant que possible, coucher et lever à heures fixes, et de bonne heure; un quart d'heure ou, s'il se peut, une demi-heure de recueillement tous les matins avant ou pendant la messe; la communion fréquente, telles ou telles prières dans le courant du jour, et il n'en faut pas trop prendre; le soir, petit exercice de piété avant de se coucher; confession tous les huit jours. Voilà tout³. » Il est aisé de voir que le

1. Lettre du 5 janvier 1871.

2. Non pas en ce sens qu'elle ne porte pas vers la perfection, mais en ce sens qu'elle n'entrave jamais la pratique des devoirs d'état, expression toujours claire de la volonté formelle de Dieu.

3. Lettre du 28 août 1875.

milieu, bien que chrétien, où vivait cette jeune fille ne laissait pas à sa piété la libre expansion qu'elle eût souhaitée. Quant à la grave question de la vocation, Mgr de Ségur n'ajoute que ces deux mots : « Tenez ferme au sujet des grandes et saintes pensées que vous savez; le bonheur est là et n'est que là¹. »

On retrouve le même esprit pratique et une égale connaissance de la vie spirituelle dans les encouragements qu'il lui donne en face du sentiment profond qu'elle a de ses imperfections : « Ne vous découragez pas à la vue de vos misères. Notre bon Seigneur les connaît et en a compassion bien autrement que vous-même. Il vous aime malgré ces misères, et vient à vous précisément, dans la très sainte et très douce communion de chaque jour, pour vous aider à

1. A raison de l'affaiblissement de l'esprit de foi qui s'accroît d'une manière si déplorable même dans des familles d'ailleurs sincèrement chrétiennes, Mgr de Ségur donnait aux prêtres, relativement aux questions de vocation, deux conseils d'une grande sagesse. Le premier était d'étudier de bonne heure les aptitudes des enfants, afin d'assurer, autant que les circonstances le permettraient, les plans de Dieu sur ces jeunes âmes. Le second conseil était de ne pas compromettre ce plan en le révélant trop tôt à leurs pénitents ou pénitentes, ou par ceux-ci aux parents. La pratique de ces avis ne sera jamais pour un prêtre éclairé et prudent l'occasion de détourner une âme de vivre au milieu du monde, si telle est pour cette âme la volonté de Dieu; et elle préviendra la perte de plusieurs vocations sacerdotales ou religieuses.

les combattre. Il ne faut pas espérer de les détruire en ce monde, mais simplement de les réprimer, de les combattre et de les détester¹. » Ne croirait-on pas entendre saint François de Sales encourageant l'âme chrétienne fatiguée par les mêmes tentations et lui disant : « C'est un document fort nécessaire à savoir, que celui que nous donne le Saint-Esprit, de préparer notre âme à la tentation, puisque nous devons être assurés qu'en quelque lieu que nous soyons, et pour parfait que nous puissions être, la tentation nous attaquera;... faire la paix, nous ne pouvons; reculer, encore moins : il faut donc combattre. Le repos est réservé pour le Ciel, où la palme de victoire nous attend. »

La vocation de Louise rencontre des obstacles; celui qui vient de la tendresse un peu humaine de sa mère n'est pas le moindre; Mgr de Ségur soutient alors avec énergie les droits de Dieu en sauvegardant le respect et l'affection qu'une fille doit à sa mère.

« Ma bonne petite Louise, lui écrit-il le 29 novembre 1877, laissez dire le monde, qui ne sait ce qu'il dit et que l'apôtre saint Jean nous déclare « être tout entier en puissance du démon ». Comment pourrait-il goûter la sainte virginité,

1. Lettre du 7 septembre 1876.

et la joie si profonde, si paisible, si pure, que donne à une âme fidèle l'union à Jésus-Christ? — Et par le monde, il ne faut pas entendre seulement les impies et les mondains proprement dits, mais encore la foule des demi-chrétiens (hélas! et parfois des prêtres peu fervents) qui n'ont que des pensées humaines sur les choses divines et ne comprennent rien aux conseils évangéliques.

« Ne cédez pas *trop* à ces exigences fiévreuses de votre bonne mère : c'est un service à lui rendre à elle-même. Il faut la raisonner doucement, en faisant appel à ses bons sentiments et à sa conscience.

« Soignez plus que jamais, ma bonne fille, vos communions et vos adorations; gardez très paisiblement la sainte et douce présence de Dieu, en vous d'abord par l'union de sa grâce et la paix de son amour, puis devant vous et en dehors de vous par le sentiment de son infinie Majesté, devant laquelle nous ne sommes rien. Amour de Dieu, crainte de Dieu, voilà le très simple programme que je vous trace en son nom.

« Adieu, ma chère petite fille. Que la sainte Vierge et notre bon Père saint François vous tiennent le cœur bien haut, tout détaché de la terre, en l'assurance du paradis. Jamais une inquiétude volontaire sur l'avenir : il est à Dieu

seul, comme vous-même. Vivez au jour le jour, sans vous inquiéter du lendemain. Adieu, ma fille. »

Nous ne comprendrions pas qu'après avoir lu de si belles pages, on niât que Mgr de Ségur eût reçu de Dieu des grâces spéciales pour la direction des jeunes filles chrétiennes. Il faut y voir, au contraire, la merveilleuse souplesse que le Saint-Esprit donne aux prêtres pieux et zélés dans la pratique du ministère des âmes, et la docilité parfaite qu'apportait ce grand serviteur de Dieu à l'impulsion intime et variée de la grâce divine.

On retrouve la même sagesse et la même prudence dans tous les conseils que le saint Prélat donnait, soit de vive voix, soit par écrit. aux jeunes filles du monde. Il les voulait douces et modestes de la douceur et modestie qu'on puise dans l'union au Sauveur Jésus. « C'est le parfum, disait-il, qui empêche le prochain de souffrir de nos défauts et imperfections de tout genre. » Il les voulait ardentes au travail de leur perfection; il les désabusait peu à peu des illusions habituelles à cet âge de la vie, où l'on compte ne tisser que des fils d'or, et où l'on espère gravir la montée du Ciel sans de grands efforts. « La réalité, leur disait-il, vaut toujours mieux que les rêves. » « A mesure que les

arbres grandissent, écrivait-il à l'une d'elles, l'écorce devient plus rude, des nœuds se forment, et le vert tendre se change insensiblement en un feuillage sombre.

« C'est beaucoup moins joli qu'au commencement, mais c'est plus fort, et sans cette force l'arbre ne pourrait porter ses fruits. Vous grandissez, ma chère fille, et la joie toute lisse, toute gracieuse, des premières années de la grâce, fait place peu à peu à la vie crucifiée, austère, douloureuse, amère, de Jésus en sa petite servante. C'est moins doux qu'autrefois; c'est moins consolant, moins agréable, mais c'est meilleur, c'est supérieur et plus sanctifiant. Le tout de la vraie sanctification étant de se dépandre de soi-même pour que Jésus-Christ vive en nous et substitue sa vie à notre vie, tout ce qui tend à atteindre ce but plus promptement, plus efficacement, est, par cela seul, plus sanctifiant et plus élevé. Maintenant le bon Jésus ne nourrit plus de sucre sa pauvre petite N..., il la sale, et le sel est toujours âpre et piquant. Dans le ciel, il nous dessalera, parce qu'il n'y aura plus à craindre de corruption¹. »

Il voulait que les jeunes filles demeurassent absolument étrangères à l'esprit du monde,

1. *Lettres*, tome II, chez Bray et Retaux.

même lorsqu'elles étaient destinées, par leur vocation, à y passer leur vie. Il les prémunissait soigneusement contre ce qu'elles appellent ordinairement « l'innocente folie des plaisirs ». Il ne tolérait, même pour elles, que les danses convenables; encore désirait-il qu'elles n'en usassent que sur la volonté formelle de leurs parents. Il exigeait qu'elles gardassent avec une sainte jalousie la pudeur et candeur qui forme leur plus bel ornement, et il ne les estimait pas dignes de prendre part fréquemment à la Table céleste du Roi Jésus si elles n'y apportaient pas cette parure précieuse.

Enfin il les tenait en garde contre « l'entortillement de conscience » auquel elles sont naturellement sujettes. Autant il leur recommandait une parfaite délicatesse d'âme, autant il les exhortait à ne pas retirer des deux doigts et une à une ces misères de toute la journée qui tombent sur nous comme une vile poussière. « Il faut l'épousseter d'un revers de main, disait-il, sans s'en mettre autrement en peine; » et il leur rappelait que dans une vie bien chrétienne les petites fautes de chaque heure sont effacées par les actes d'amour de chaque quart d'heure.

Le don de conseil que Dieu lui avait si abondamment accordé n'apparaissait pas moins à mesure que la jeune fille, devenue femme du

monde, assumait d'autres devoirs et de graves responsabilités. Nous rapporterons, en leur lieu, les avis pleins d'expérience qu'il donnait aux parents chrétiens. Nous nous plaçons ici à un point de vue particulier, et nous ne visons que la direction exclusive de la femme épouse ou mère.

Or, Mgr de Ségur ne tolérait pas que la femme chrétienne se considérât comme une enfant; le rôle important que Dieu lui a marqué dans la famille et dans la société exige d'elle un grand respect de sa mission propre et une conduite toujours empreinte d'une humble dignité. Il voulait qu'elle conservât intacts les droits sacrés que lui a rendus, plus beaux et plus saints qu'à l'origine des choses, la Rédemption de Jésus-Christ; qu'elle ne subît plus, sans protester, le rôle d'une esclave, mais qu'elle jouît des privilèges de celle qui est seconde entre deux égaux et vraiment reine à la droite du roi au foyer domestique.

Mais c'est aux mères chrétiennes surtout qu'il donnait les instructions les plus lumineuses relativement à la formation du cœur de leurs jeunes enfants dans la piété. C'est pour elles qu'il publia le charmant opuscule qui a pour titre : *La Religion enseignée aux petits enfants*, rédigé d'abord pour venir au secours de ses

propres sœurs. Il avait remarqué à cette occasion l'embarras où se trouvent un grand nombre de pieuses mères lorsqu'elles veulent inoculer dans l'âme de leurs tout jeunes enfants les vérités fondamentales de la religion et de la piété. Il importe extrêmement que ces notions soient formulées dans des termes d'une parfaite exactitude doctrinale, et qu'elles soient cependant accessibles à ces esprits encore si neufs en toutes choses. Or, on ne peut parcourir ce catéchisme spécial sans s'étonner de la souplesse merveilleuse d'intelligence du saint Prélat qui, accoutumé à parler le langage élevé de la mystique, traduisait pourtant avec tant de facilité les plus hauts mystères dans la langue que comprennent ces petits enfants. On eût dit, en vérité, que l'Enfant Jésus était venu exprimer lui-même, pour ses petits frères d'adoption, les vérités du salut et les préceptes de la morale. Aussi ce livre a-t-il rendu à une foule de mères un service signalé en les dirigeant sûrement dans la tâche la plus consolante et la plus délicate que Dieu leur ait confiée.

Le pieux Prélat ne borna pas là ses conseils aux mères chrétiennes; tous les Traités dont nous avons rendu compte en parlant de la direction des enfants, ne vont à ceux-ci qu'en passant par les mains de leurs mères, et il n'est pas

douteux qu'elles n'en aient tiré d'excellentes leçons pour les initier successivement à la connaissance, à l'amour et au service de Dieu.

Enfin, la direction de Mgr de Ségur prenait un caractère tout particulier de respect religieux lorsqu'elle s'adressait aux veuves chrétiennes. Il les exhortait vivement à ne garder avec le monde que les rapports nécessités par les circonstances. Il voulait qu'elles portassent toutes leurs pensées vers le Ciel, puisqu'elles ne sont plus ici-bas que comme une ruine vénérée.

Si elles étaient d'une condition modeste, il en faisait des âmes d'oraison, de saintes et courageuses expiatrices pour les péchés du monde ; si elles jouissaient des dons de la fortune, il leur confiait le soin et le soutien des œuvres de charité, leur montrant comment Dieu leur laissait entre les mains la belle mission de rendre sensible dans l'Église sa Providence sur ceux qui souffrent.

Ajoutons que chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, le pieux Prélat donnait d'excellents avis aux prêtres des paroisses, sur la conduite à tenir à l'égard de ces personnes. Il voulait que, pour elles comme pour les autres chrétiens, le prêtre fût bon et paternel : « Je ne sais de quel droit, disait-il, le ministre de Jésus-Christ emploierait avec ces âmes des fa-

çons dures et des manières blessantes, que Notre-Seigneur même ne se permettait jamais, sinon, et en passant, avec les âmes de la plus haute vertu et capables d'en profiter, comme l'admirable Chananéenne. Mais il exigeait que cette bonté demeurât parfaitement digne, digne dans tous ses détails; et nul n'était plus sévère que lui à l'endroit de ces directeurs étranges qui ont deux poids et deux mesures; qui écrasent les unes à plaisir et sans nécessité, et flattent les autres dans des termes et sur un ton qui ne rappellent en rien l'humble majesté du Sauveur Jésus. Il recommandait extrêmement, dans la direction de ces âmes, et à cause de leur particulière faiblesse, une parfaite prudence, celle qui, sans manquer au respect qu'on leur doit, est de nature à conserver aux rapports nécessaires le caractère tout surnaturel qui leur convient. Il n'eût même pas blâmé, parfois, un peu de silence affecté, et d'autres charitables industris propres à éloigner une inutile vénération et à réserver à Notre-Seigneur seul l'honneur qui n'est dû qu'à Lui.

Que de bien l'on ferait, que de consolations on ménagerait à l'Église, quel soutien plus puissant on donnerait à ces personnes chrétiennes, si l'on observait dans leur direction ces conseils de haute sagesse! Ceux qui reculent

devant les fatigues et les difficultés de ce ministère pourraient se rappeler qu'ils trouveront plus d'une fois, dans les âmes qu'ils dirigent, de beaux exemples à imiter. Et ceux qui affectent de n'avoir de dévouement que pour les pécheurs endurcis, feraient bien de méditer cette pensée de sainte Thérèse : que les directeurs ne sauraient rien faire de plus grand que de consacrer beaucoup de leur temps à la formation des saints ; car s'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui revient à Dieu que pour cent justes qui persévèrent, la conversion de plusieurs pécheurs ne saurait procurer autant de gloire à Dieu que les progrès sublimes d'une âme qui avance rapidement dans les voies de la perfection. Or, la génération de ces âmes n'est pas éteinte ; le monde en compte plusieurs et le cloître beaucoup. Ajoutons qu'on en verra davantage, lorsqu'un plus grand nombre de prêtres, exercés patiemment au ministère éminent de la direction spirituelle, donneront aux âmes que Dieu leur envoie la formation prudente et dévouée dont elles ont besoin.





CHAPITRE VII

DE LA DIRECTION DES PARENTS CHRÉTIENS

Constance du dévouement de Mgr de Ségur à l'égard de ses fils spirituels. — Comment il s'occupait de les marier. — Prudente différence dans sa méthode. — Conseils qu'il leur donnait pour fixer leur choix. — Opuscule sur le Mariage. — Cérémonie du mariage : ses exhortations aux jeunes époux. — Un trait touchant de sa bonté. — Instructions à l'Œuvre de la Sainte-Famille : sur la sanctification des parents ; — sur l'éducation chrétienne des enfants. — Reconnaissance du plus grand nombre des fils spirituels du pieux Prélat. — Comment il conquérait de nouveau ses fils prodigues. — Fruits que ces beaux exemples permettent d'espérer.

C'EST une tâche difficile que celle de diriger la jeunesse, surtout à une époque où l'esprit de foi est tant affaibli dans le plus grand nombre des familles ; mais loin de voir dans ces circonstances malheureuses un motif de s'y soustraire, il faut y reconnaître une obligation particulière de suivre dans les diverses phases de la vie ceux à qui l'on se dévoue. Aussi Mgr de Ségur eût-il estimé tout à fait incomplète l'œuvre de sa direction sur les jeunes gens, si elle n'eût continué son action au delà de ces premières années de

formation. Lorsqu'il avait bien constaté que Dieu ne les appelait à aucune vocation ecclésiastique ou religieuse, sa sollicitude se préoccupait du moyen de les établir dans le monde. Mais il faisait à cet égard une distinction fondée autant sur la raison que sur l'expérience. Quand ces pauvres jeunes gens avaient subi les entraînements du siècle et qu'ils n'avaient pas su dans la suite s'en arracher complètement, sa direction s'étudiait à détacher leur cœur absolument et pour toujours de ces liens funestes, et il n'aimait à les voir contracter les obligations redoutables et saintes du mariage que lorsqu'ils étaient à même de les remplir avec une dignité vraiment chrétienne. Ce labeur demandait souvent bien du temps, bien des conseils et des encouragements.

Quant à ceux qu'il avait eu le bonheur de suivre dans les voies de la piété dès leur première enfance, qu'il avait pu former patiemment à une vertu solide, qu'il avait nourris à satiété des Sacrements, qu'il avait préservés de la plupart des dangers que le monde fait courir à ces âmes encore neuves, auxquels enfin il avait pu assurer une jeunesse sans remords, il aimait à les voir fonder de bonne heure une famille. « Je t'ai gardé en Jésus, mon cher enfant, disait-il alors à son jeune dirigé; tu es encore à lui, et

rien qu'à lui; tu as le sens des choses élevées, des pures amours; mais ne te fais pas d'illusion : tu es faible comme les autres; ma tendresse paternelle souffrirait un martyre, si tu venais à ressembler au grand nombre. Multiplie tes communions; fais-les bien ferventes; et prie Jésus de te trouver une femme digne de ton brave cœur. Je te la veux bonne, sérieuse, et puis solidement pieuse, capable de commencer avec toi en ce monde une union deux fois bénie de Dieu et qui plus tard, purifiée et sanctifiée par la mort, se consommera au ciel dans le Cœur de Jésus. » Et s'il pensait avoir sur une personne tous les renseignements de nature à tranquilliser sa prudence, il ne reculait pas devant la grave responsabilité d'indiquer lui-même le choix à faire. Mais surtout, il recommandait à Dieu, pendant la sainte Messe, cette intention particulière.

De plus, pour aider ces jeunes gens à se préparer saintement de loin à la réception du sacrement de Mariage, il leur mettait entre les mains ce qu'il en avait écrit, soit dans les *Instructions familiales*¹, soit dans l'opuscule intitulé : *le Mariage*². « C'est une grosse affaire, dit-il dans le premier de ces ouvrages, c'est une grosse affaire que de se marier. Pour bien des

1. Deux vol. in-12, chez Tolra.

2. Un vol. in-18, chez le même.

gens, le mariage ressemble fort aux galères à perpétuité : on se désole de se voir ainsi liés à jamais, on s'arrache les cheveux (mutuellement), on voudrait revenir sur le *oui* fatal et le remplacer par un immense *non*... Peine perdue ! C'est pour toute la vie. Donc, avant de contracter mariage, réfléchissons et pesons bien le pour et le contre, afin de ne pas nous embarquer, comme tant d'autres, dans une mauvaise affaire.

« Ces réflexions salutaires seront une médecine préventive capable d'empêcher bien des accidents ; elles doivent porter sur trois graves questions : 1^o Me marierai-je ? 2^o Avec qui me marierai-je ? 3^o Une fois mon choix fait, comment me préparerai-je au mariage ?

« Premier doute : *Me marierai-je ?* — Il ne faut pas se le dissimuler, dit le pieux Prélat, l'état du mariage est *ordinairement* beaucoup plus difficile, beaucoup plus pénible que le célibat. Jusque-là, on n'a guère été responsable que de ses propres actes, et personne n'a dû partager avec nous le fardeau de nos peines, de nos mécomptes, et même de nos fautes. Une fois qu'on est marié, cette responsabilité s'étend à un mari ou à une femme qui trouve habituellement ledit fardeau fort peu supportable. En outre, il est difficile de trouver sur la terre une perfection de mari, une

perfection de femme; l'éducation a été différente; les idées ne sont pas les mêmes; l'un aime le vinaigre, l'autre préfère l'huile, il résulte de tout cela des chocs, des larmes, et quelquefois même autre chose.

« Bref, l'état de mariage est difficile, il comporte de grands devoirs, il apporte de lourdes charges; c'est un joug dont on ne peut plus s'affranchir, une fois qu'on s'y est soumis : il faut donc longuement réfléchir avant de se décider à l'accepter; il y va du bonheur et quelquefois du salut.

« *Avec qui me marierai-je ?* — Oh! la grosse affaire! Choisir un mari, choisir une femme, quel *quine* à la loterie! Si à la loterie on gagnait toujours le quine, si on était toujours sûr d'attraper le numéro gagnant, la loterie serait une chose charmante : hélas! elle est si peu charmante que presque tout le monde s'y ruine bel et bien. Dans cette loterie humaine qu'on nomme le mariage, on perd presque toujours, et ceux qui tirent le bon numéro sont presque des phénomènes. Pourquoi cela? Parce que d'ordinaire on choisit à la légère l'homme ou la femme à qui l'on doit unir sa destinée pour toujours.

« Afin de bien choisir, il faut examiner sérieusement la *personne*, la *famille*, la *bourse*.

« *La personne*. — Cette jeune fille est-elle ca-

pable de me rendre heureux? Est-elle bonne, douce, dévouée? Est-elle solidement chrétienne? Est-ce une femme de devoir et de conscience? Est-elle laborieuse, active, intelligente, bien élevée? A-t-elle des goûts simples et modestes? Que de désillusions suivent de près le mariage lorsqu'un homme, avant de conclure, ne s'est pas posé gravement et sérieusement toutes ces questions-là!

« Il n'en est pas autrement des maris, les hommes ne valant pas mieux que les femmes. Une pauvre fille consent à épouser un prétendant uniquement parce qu'il jase agréablement et qu'il est bien tourné, etc... Est-il chrétien? Remplit-il consciencieusement ses devoirs religieux, seule garantie solide de l'accomplissement de tous les autres devoirs? Est-il bon fils? Ses mœurs sont-elles pures et honorables? Son passé peut-il garantir l'avenir? La petite étourdie saute à pieds joints par-dessus toutes ces questions, par-dessus la corde qui doit l'étrangler un jour. Va donc, pauvre folle, dans un an ou deux, tu m'en diras des nouvelles.

« *La famille.* — Quand on se marie, on adopte bon gré, mal gré la famille de sa femme, la famille de son mari. Ici encore, il faut y regarder de près. Il faut voir si cette famille est honorable, si elle est chrétienne et capable de nous aider à

marcher dans la voie droite. Trop souvent un brillant vernis recouvre un mauvais tableau : examinons, prenons des renseignements sûrs, allons au fond des choses; et pour rien au monde n'entrons dans une famille tarée, vicieuse, dont le frottement ne pourrait qu'empoisonner notre vie, altérer notre conscience ou notre honneur, ou du moins notre réputation. Il y a des gens qui ne se marient qu'en vue du beau-père dont la position sociale ou l'influence pourra les faire avancer dans leur carrière ou dans leurs affaires. C'est le beau-père alors qu'on devrait épouser et non la fille.

« *La bourse.* — Voilà le nerf du mariage plus encore que de la guerre ! Il est presque passé en usage que la *valeur* d'une fille ou d'un jeune homme à marier se mesure au chiffre de ses écus. Elle vaut tant; donc elle est *bonne*. Il ne vaut que ceci ou cela; donc je n'en veux pas. Je le sais, la question d'argent est d'une importance très réelle dans un mariage et dans toute la vie, et je ne veux pas dire qu'il ne faille pas s'en occuper et s'en préoccuper; ce que je dis seulement, c'est que l'argent ne suffit pas, et qu'il est défendu à un chrétien, à un homme qui se respecte, d'épouser un sac d'écus, quelle que puisse en être la dimension. L'argent ne doit jamais être que l'accessoire de la personne qu'on épouse;

et s'il peut faire passer par-dessus quelques défauts secondaires, jamais, au grand jamais, il ne doit faire passer par-dessus l'essentiel : c'est-à-dire la religion, les qualités personnelles, la santé, l'honneur.

« Troisième question : Je veux me marier ; *que me reste-t-il à faire avant de prononcer le oui irrévocable ?* — Deux sortes de préparations : la préparation religieuse, et les formalités civiles. — Les formalités civiles sont connues de tous. C'est devant le maire que s'accomplit la déclaration mutuelle sans laquelle le mariage, dans notre pays du moins, n'a pas ses effets *civils*. Pour les chrétiens, aux yeux de Dieu et de l'Église, ces formalités ne sont cependant pas le *mariage*, lequel est un Sacrement, un contrat sacré et religieux, dont l'Église seule est la maîtresse et la gardienne.

« Quant à la préparation religieuse, elle est d'une très grande importance, puisqu'il s'agit de recevoir un Sacrement et de le recevoir dignement. Une ou deux semaines avant le jour fixé, il faut aller se confesser, afin de se préparer à recevoir l'absolution la veille du mariage. Si l'on osait se présenter au pied des autels sans avoir reçu cette absolution sacrée, on commettrait un sacrilège, tout aussi grave, tout aussi funeste que le sacrilège d'une mauvaise première

Communion. Une excellente pratique que l'on ne saurait trop recommander aux fidèles qui se préparent à contracter mariage, c'est de communier ensemble, le futur à côté de la future, la veille du jour redoutable. — Qu'on ne s'imagine pas être en règle avec sa conscience parce que le prêtre vous a donné *le billet de confession*. C'est l'absolution, et non le billet de confession qui met la conscience en règle et qui purifie l'âme.

« Tels sont les apprêts du sacrifice. Telles sont les trois phases par lesquelles doit passer tout enfant d'Israël qui aspire à la *terre promise*.

« Après les roses, les épines. Sur les rosiers, il y a peu de roses et beaucoup d'épines; en ce sens, tous les mariages sont des rosiers plus ou moins garnis d'épines. Quelles sont ces épines? Quelles sont ces difficultés, ces peines du mariage, qui en altèrent si profondément les joies? Quels sont les devoirs qui incombent aux gens mariés?

1° *La vie commune et le support mutuel*. — Tous les maris ont des défauts, toutes les femmes en ont aussi. Pendant les premiers mois, tout est parfait: mon mari est si bon! ma femme est un ange!... Mais avec le temps, la perfection du mari s'évapore, et il ne reste plus que le mari inséparable de ses défauts; l'*ange* aussi perd l'une après

l'autre les plumes dorées de ses ailes, le pauvre mari se voit en face d'une femme très imparfaite, absolument semblable aux autres. Que faire alors? Devant cette réalité cruelle, faut-il se fâcher, se dépiter, se désespérer? Pas du tout : il faut *se supporter*. Entendez bien cela : *il faut*. C'est un devoir, un devoir conjugal, qui est une des principales pièces du joug du mariage...

« C'en'est pas chose si commode que l'on pense que ce devoir de *la vie commune* dans le mariage. Il faut une rude vertu pour s'accommoder ainsi l'un et l'autre dans les mille petits détails de l'existence. Vivre à deux est, en général, plus difficile que de vivre seul; c'est cependant ce que doivent faire les hommes et les femmes qui entrent dans le mariage.

« 2° *La fidélité conjugale*. — Un mari ou une femme qui violeraient leurs serments de fidélité commettraient un horrible péché appelé l'*adultère*. Ce péché est si grave qu'il est poursuivi même par les lois civiles. Il viole, en effet, les lois fondamentales de la famille et introduit le désordre et la débauche là où doivent régner l'union dans la foi jurée, un chaste et inaltérable amour. Du reste, qu'on ne s'y trompe pas : la chasteté conjugale est un difficile devoir. Au point de vue des mœurs, le mariage n'est pas un état exempt de dangers; bien loin de là, il

expose à des périls très graves, que connaissent les gens d'expérience, et qui le rendent, non seulement moins parfait, mais encore moins heureux que le célibat et la continence chrétienne. Ce point est enseigné formellement par le Concile de Trente contre Luther. Pour garder intacte la fidélité mutuelle, un mari et une femme doivent veiller sur eux-mêmes avec tout autant de soin qu'un jeune homme, qu'une jeune fille. La femme doit éviter toute coquetterie; elle doit se montrer grave et sévère vis-à-vis des hommes, le mari doit éviter de son côté toutes les galanteries indiscrètes, et ces mille petites libertés dont les mondains ne font que rire et qui sont cependant les trois quarts du temps le premier pas dans la voie maudite et honteuse de l'adultère. L'adultère est le seul motif pour lequel il soit permis en conscience à deux époux de se séparer pour toujours. Il va sans dire que, tant que l'un des deux est vivant, l'autre, quoique légitimement séparé, ne peut former un autre lien. — La chasteté n'est possible dans le mariage, comme hors du mariage, que par la toute-puissante vertu de la religion, dont la pratique est ici-bas la source de tout bien ¹. »

1. *Instructions familiales*, t. II. — Dans son opuscule sur *le mariage*, Mgr de Ségur résume tout l'enseignement

Quand l'époque du mariage était arrivée, on pouvait toujours compter sur ce vrai père spirituel pour la bénédiction nuptiale. Le nombre des unions qu'il a ainsi bénies au nom de la sainte Église est considérable. C'était grande fête pour les deux familles, souvent fort modestes, de voir ce Prélat appeler les grâces de

de la théologie sur cet important sujet. Après y avoir donné la vraie notion de ce sacrement, il dit ce qu'il faut entendre par la formalité exigée par la loi et qu'on décore sans raison du nom de mariage civil. Il parcourt ensuite les divers empêchements tant dirimants que prohibitifs qui peuvent s'opposer à la célébration d'un mariage. Il peut y avoir aussi des obstacles dans le caractère, dans la situation de la personne qu'on veut épouser. Quand on se convient de part et d'autre, les futurs conjoints doivent se préparer à la réception de ce Sacrement par la prière et par une bonne confession. Il les exhorte même, comme à une pratique excellente de piété, à faire ensemble la Sainte Communion la veille ou l'avant-veille du mariage. En passant il explique les motifs qu'a l'Église d'exiger des droits à l'occasion du mariage, de la part des chrétiens qui réclament quelque apparat dans la célébration de cette solennité. Vient alors une courte instruction sur les cérémonies du mariage et sur leur sens élevé. Il termine en parlant des obligations et devoirs mutuels des époux, et des devoirs qui incombent aux pères et mères à l'occasion du mariage de leurs enfants.

Enfin, dans un chapitre de ses *Causevies sur le Protestantisme* (un vol. in-18, chez Tolra), le pieux prélat met en garde ses fils spirituels contre ce qu'on appelle le *mariage mixte*. Il leur dévoile la douleur de l'Église en face de ces unions dans lesquelles les âmes sont divisées, qui mettent en danger le salut des parents et celui des enfants. « C'est l'affaiblissement de la foi qui amène les *mariages mixtes*. Pour qu'un chrétien descende à une pareille mésalliance religieuse, il faut qu'il ait perdu le sentiment de la dignité catholique. »

Dieu sur leurs enfants. Mgr de Ségur ne manquait jamais d'adresser dans ces circonstances aux futurs époux une allocution tout empreinte de bonté et de sagesse; et il avait le don d'y mêler des allusions heureuses, propres à encourager beaucoup ceux qui en étaient l'objet, ce qui lui était d'autant plus facile qu'il n'était demeuré étranger à rien de ce qui intéressait le bonheur de ses jeunes gens. D'autre part, on retrouvait toujours aussi dans ces discours de mariage un enseignement à la fois solide et grave. Il y rappelait la dignité de ce Sacrement et les devoirs importants qu'il impose. Il ne dissimulait point quel crime c'est aux yeux de Dieu de le profaner, ni quels châtimens doivent attendre, souvent dès ce monde, ceux qui méconnaissent l'honneur et les obligations de ce saint état. La formation de l'esprit et du cœur dans les enfants tenait presque toujours une place considérable dans ces exhortations. Il flagellait avec une noble liberté et une aisance qui ne manquait pas de sel, les préjugés si coupables du système moderne sur ce point. Il indiquait les règles d'une éducation vraiment et logiquement chrétienne, pré-munissant les jeunes époux contre tout excès de bonté ou de rigueur; et il faisait ressortir les consolations ineffables que Dieu accorde ordinairement aux parents qui remplissent bien au-

près de ces jeunes âmes la haute mission dont ils sont investis en son nom.

Tombées des lèvres d'un tel père, ces paroles étaient recueillies avec une grande religion, et un bon nombre des fils spirituels de Mgr de Ségur ont conservé, comme un trésor précieux, le souvenir exact, nous pourrions dire l'expression même du discours de leur mariage. Ils le montrent aujourd'hui avec fierté à leurs fils, presque comme une relique, tout au moins comme d'utiles leçons, qu'ils leur lègueront à l'âge où ceux-ci assumeront à leur tour le grand devoir de la direction d'une famille chrétienne¹.

Après leur avoir indiqué ainsi le chemin à suivre dans la vie, sa sollicitudé ne perdait pas de vue ces jeunes époux. La direction, en élargissant son action, puisqu'elle atteignait désormais deux âmes, n'en devenait que plus vigilante et plus pressante. Aussi, lorsque Dieu avait daigné féconder cette union, ne manquait-on pas d'appeler de nouveau le saint Prélat pour conférer à l'enfant la grâce insigne du Baptême. Avec quelle haute piété Mgr de Ségur exerçait les fonctions de ce consolant ministère ! Avec quelle joie il embrassait ensuite le nou-

1. Nous regrettons qu'on n'ait pas ajouté au recueil si intéressant des Lettres de Mgr de Ségur quelques extraits de ces allocutions, où se révélait si bien son cœur paternel.

veau chrétien qu'il venait de donner à l'Église!

Mais ce n'était pas tout. Au grand esprit de foi qu'il apportait en toutes choses, il joignait des attentions touchantes : en voici un trait, entre mille. Durant l'été de 1879, Mgr de Ségur, se trouvant à la campagne, nous avait prié de tenir à sa place sur les fonts baptismaux la petite fille de l'un de ses plus chers fils spirituels. Dans le courant de la semaine, nous allâmes féliciter les parents de leur bonheur. Quelle ne fut pas notre surprise, en apprenant que Marie-Sophie, la jeune chrétienne de trois jours, venait de recevoir une lettre avec cette suscription : *Mademoiselle Marie-Sophie, ... chez ses parents, ...* etc. C'était le pieux Prélat qui écrivait à sa filleule cette lettre d'une inimitable tendresse :

« Château de Kermadio, par Auray (Morbihan),
dimanche, 17 août, 79.

« Ma chère petite Marie-Sophie,

« Du fond de la Bretagne je te bénis et t'écris le jour même et probablement à l'heure où tu viens de recevoir le Baptême des mains de..., qui a bien voulu me représenter comme parrain. Je te charge d'embrasser de ma part ton excellent papa, qui est mon vieux fils, ainsi que ton

oncle; et tu embrasseras aussi de ma part ta bonne grand'mère, ta marraine. Tu diras comme tu pourras, à ton heureuse maman, que je la félicite bien sincèrement, non seulement de t'avoir mise au monde bien portante, grosse, grasse et très gentille, mais d'avoir habilement choisi la grande fête de l'Assomption pour le jour de ta naissance. Je la félicite aussi de ce que tu n'es pas un garçon, les garçons valant ordinairement trois fois moins que les filles, à Paris du moins, n'en déplaise à ton papa et à ton oncle. Si tu n'as pas encore ta petite médaille d'or, dis à tous ceux qui t'entourent que je me réserve la joie de te la donner dès mon retour à Paris, en souvenir de ton baptême. J'irai te voir chez toi, tout exprès.

« Adieu, ma bonne petite filleule. Sois toujours une véritable chrétienne, digne du baptême que tu viens de recevoir. A cette intention, je te bénis au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« L.-G. DE SÉGUR,

« Chanoine-Évêque de Saint-Denys. »

Imagine-t-on rien de plus délicat? Et cela ne rappelle-t-il pas le mot de saint Vincent de Paul, disant de saint François de Sales : « Combien admirable est la bonté de Dieu, puisque la

bonté de l'Évêque de Genève n'en est qu'une pâle image! » En effet, saint François de Sales dit que Dieu est « paternellement maternel ». C'est définir en deux mots l'union adorable de sa sagesse infinie et de son infinie bonté. On peut dire que Mgr de Ségur avait reçu quelque ressemblance particulière avec Dieu à cet égard. Il est impossible d'imaginer, dans un directeur, à la fois plus de force et plus de suavité. C'est sans doute à cette grâce qu'il dut de comprendre mieux que beaucoup d'autres ce qu'exige de vertu et de dévouement la conduite des parents chrétiens. L'importance extrême de ce sujet nous détermine à présenter ici avec l'étendue qui leur convient, les avis du saint Prélat. Nous les tirons de plusieurs sources : les uns nous sont fournis par les sermons écrits de sa main aux débuts de son ministère; d'autres sont extraits des articles qu'il a rédigés dans le *Bulletin de saint François de Sales*; d'autres enfin sont tirés de ses divers ouvrages et très spécialement de ses *Instructions familières*, qui résument complètement et avec une remarquable lucidité tout l'enseignement théologique. En recourant à ces sources diverses, nous ne pouvons échapper à la nécessité des redites; mais Mgr de Ségur employait si volontiers ce moyen de fixer dans l'esprit les leçons utiles, que nous

lui procurerons sans scrupule l'occasion de se répéter.

Avant toute chose, ce saint Prêtre se préoccupait de donner aux parents chrétiens une direction très sérieuse pour leur propre sanctification. Il estimait que l'œuvre de la bonne éducation des enfants n'est régulièrement possible que si le père et la mère sont tout à Dieu. De là le langage simple, mais élevé et si admirablement nourri de vraie et solide piété qu'il tenait aux membres de l'Œuvre de la Sainte-Famille. Saint François de Sales composant pour les chrétiens du monde ce que l'on pourrait appeler le catéchisme de la vie spirituelle, leur parle ouvertement, dans la troisième partie de *l'Introduction à la vie dévote*, de la nécessité de travailler à leur perfection, de l'humilité à tous ses degrés et de la pratique des conseils évangéliques, en tant qu'elle est accessible aux personnes vivant dans ces conditions extérieures. « C'est une erreur, et même une hérésie, disait le saint Docteur, de vouloir bannir la vie dévote de la boutique des artisans, du ménage des gens mariés. Il est vrai que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse ne peut être exercée dans ces vocations-là ; mais aussi, outre ces trois sortes de dévotion, il y en a plusieurs autres propres à perfectionner

ceux qui vivent dans les états séculiers. Saint Joseph, Lydia et saint Crépin furent parfaitement dévots en leurs boutiques; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquilla, Priscilla en leur ménage... Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite. »

En conséquence, saint François de Sales combat énergiquement l'orgueil des mondains et recommande aux vrais chrétiens une profonde humilité. « La modestie et réserve extérieure, dit-il, ne saurait suffire à de solides chrétiens. » Il presse ceux-ci de s'adonner à « l'humilité plus intérieure ». Il leur en décrit la physionomie, la note intime, la pratique exacte; il la veut sincère, joyeuse, aimable, s'ignorant elle-même, et d'autant plus confiante en Dieu, qu'elle sent mieux sa misère. On ne parlerait pas autrement aux âmes privilégiées qui habitent le cloître. Le saint Docteur va même jusqu'à leur prêcher sur ce point important la plus haute perfection. « Je passe plus avant et vous dis, Philothée, qu'en tout et partout, vous aimiez votre propre abjection, ... non point par manque de courage et générosité, mais pour exalter tant plus la divine Majesté et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de vous-même. »

C'est avec la même netteté que le saint Évêque de Genève recommande aux simples chrétiens, avec l'obéissance *nécessaire*, qui est due aux supérieurs spirituels et temporels, l'obéissance *volontaire*, qui consiste à suivre non seulement leurs ordres, « mais encore leurs conseils et même leurs désirs et souhaits, en tant que la charité et prudence le permettent ; » et cela « doucement, promptement, gaiement, amoureusement, pour l'amour de Celui qui, pour l'amour de nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix ».

Il leur enseigne avec une égale insistance la pratique de la chasteté. Il ne demande pas seulement aux vierges « une chasteté extrêmement simple et douillette », mais il veut que ceux qui sont mariés pratiquent aussi la chasteté selon leur état. « Non, Philothée, nul ne verra Dieu sans la chasteté, nul n'habitera en son saint tabernacle, qui ne soit net de cœur. » Aussi leur prêche-t-il la nécessité de veiller sur leurs sens, de fuir les personnes peu réservées, de se lier au contraire avec celles qui sont chastes et vertueuses, afin de se tenir toujours près de Notre-Seigneur, soit spirituellement dans la méditation, soit réellement et corporellement par la Sainte Communion.

Enfin saint François de Sales aborde le

sujet, si important dans le monde, de l'esprit de pauvreté. « Celui-là est pauvre d'esprit, dit-il, qui n'a nulles richesses dans son esprit, ni son esprit dedans les richesses. Si vous en avez, tenez votre cœur exempt de leurs affections ; qu'il tienne toujours le dessus, et que, parmi les richesses, il soit sans richesses et maître des richesses... Aimez les pauvres et la pauvreté, et si vous les aimez, mettez-vous souvent parmi eux, prenez plaisir à les voir chez vous, et à les visiter chez eux ; conversez volontiers avec eux ; soyez bien aise qu'ils vous approchent aux églises, aux rues et ailleurs. »

Et, s'adressant toujours aux personnes du monde : « Voulez-vous faire encore davantage ? Ne vous contentez pas d'être pauvre comme les pauvres ; mais soyez plus pauvre que les pauvres ; et comment cela ? Le serviteur est moindre que son maître ; rendez-vous donc servante des pauvres ; allez les servir dans leurs lits, quand ils sont malades, je dis : de vos propres mains ; soyez leur cuisinière, et à vos propres dépens ; soyez leur lingère et blanchisseuse ; ce service est plus triomphant qu'une royauté. »

D'accord avec l'Évangile qui prêche à tous l'amour du devoir parfaitement accompli, et avec cet habile maître en la vie spirituelle qu'il

avait pris pour son maître spécial et très aimé, l'abbé de Ségur adresse aux parents chrétiens dont il avait entrepris la direction, des instructions toutes conformes à cette belle doctrine.

Son premier soin est de leur expliquer d'une manière précise ce qu'est la vie chrétienne. « Nous vivons dans deux mondes à la fois, leur dit-il, parce que nous sommes deux substances à la fois, une substance invisible et une substance visible, une âme et un corps. L'un de ces mondes est le monde des âmes, invisible, immense, immortel comme l'âme elle-même ; l'autre est visible, grossier, très borné, périssable comme le corps pour lequel il est fait. L'un ne passe pas, parce que l'âme ne passe pas ; l'autre passe et n'a que l'ombre de la réalité, parce que le corps passe et passe si vite qu'il semble plutôt une ombre qu'une réalité. L'un pénètre jusque dans l'éternité avec l'âme ; l'autre s'arrête au seuil de l'éternité ; il est absorbé par la mort avec le corps.

« La vie de ce monde invisible est Dieu lui-même, le Saint-Esprit, qui est uni à l'âme par un lien non moins mystérieux que celui qui dans le monde inférieur unit l'âme au corps ; et, de même que l'âme est la vie du corps, vie qui cesse avec leur union, de même la vie de l'âme est le Saint-Esprit, l'Esprit du Père et du Fils,

l'Esprit-Saint de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vient animer l'âme, la faire vivre d'une vie supérieure à sa propre vie, d'une vie surnaturelle, et cette vie de l'âme cesse dès que cesse l'union de l'âme avec le Saint-Esprit par le péché.

« Habitué que nous sommes à vivre dans la matière et par les sens, nous en arrivons à appeler le monde visible, le monde des réalités, et à regarder comme moins solide et moins réel le monde des âmes, le monde des réalités invisibles. Mais c'est là une grossière erreur, c'est du matérialisme pratique, une direction d'idées qui nous rapproche de plus en plus de la brute ; on appelle ceux qui pensent ainsi des hommes *positifs* : ces hommes là sont *positivement* le moins hommes possible.

« Le Christianisme, qui prend l'homme dans sa misère pour l'élever aux plus sublimes hauteurs de la perfection, tend sans cesse à arracher l'homme aux chimères du monde des corps, et à le fixer, par la foi, l'espérance et l'amour, dans le monde des réalités éternelles, dans cette vie véritable qui n'est sur la terre qu'en germe et commencement, comme l'aurore de la vie éternelle à laquelle Dieu nous destine tous.

« Le *chrétien* sera donc l'homme qui, entrant dans cette vie de *spiritualisation*, tendra par

des efforts continuels à laisser là de plus en plus les chimères, pour s'attacher de plus en plus aux réalités, à vivre de plus en plus de la vie de l'âme et à s'habituer à vivre dès cette terre le plus possible de la vie divine, surnaturelle, dont il doit vivre pendant toute l'Éternité.

« Vous le voyez donc, pour être *chrétien*, pour être *vraiment chrétien*, il ne suffit pas plus d'être baptisé, qu'il ne suffit pour être *vraiment Français*, d'être né en France. Un Français qui n'aime pas la France, qui ne prend pas intérêt au bonheur ou au malheur de sa Patrie; en un mot, un Français qui ne *vit* pas de la vie de la France, n'est pas vraiment un Français. De même, un chrétien qui ne vit pas de la vie chrétienne, c'est-à-dire qui ne laisse pas agir en lui le Saint-Esprit de Jésus-Christ, esprit de sainteté, esprit de foi, esprit de dévouement à Dieu et à ses frères, esprit d'humanité, de douceur, de chasteté, de pénitence, un pareil homme, quoique baptisé, ne mérite pas le nom glorieux de *chrétien*.

« L'Église est le monde des âmes; elle est la patrie du chrétien, elle est militante et triomphante, ici-bas militante, au ciel triomphante; c'est une société parfaite, constituée divinement, immuable, éternelle, vivant comme chacun de ses membres de l'Esprit de Dieu, de l'Esprit de

Jésus-Christ, du Saint-Esprit; sa vie est la même vie que celle de Dieu. Nous entrons dans son sein par le baptême; nous nous y maintenons par la fidélité à conserver la vie de notre âme, le Saint-Esprit, la grâce; et par l'union de nos intelligences et de nos cœurs dans la même foi, la même charité et la même obéissance.

« Un vrai chrétien, c'est donc un vrai enfant de cette sainte Société, de cette Eglise de Jésus-Christ. Jésus-Christ veut étendre sa vie, son Esprit, dans tout l'univers, dans toutes les âmes, et c'est pour cela qu'il dilate et répand partout son Eglise.

« Il descend en nos âmes pour y répandre sa vie, la vie du Fils de Dieu, la vie de Dieu, vie parfaite, sainte, éternelle. Et, comme il n'est pas venu apporter la paix, mais la guerre : « *Non veni mittere pacem, sed gladium,* » son Esprit lutte sans cesse en nous contre notre esprit propre, qui est tout vicié par le péché originel.

« Cette corruption native a trois grandes manifestations, qui sont les trois concupiscences : l'orgueil, la sensualité et la cupidité, que Jésus-Christ vient frapper par les trois branches de sa Croix : l'humilité et l'obéissance, la pénitence, le détachement. Nous les combattons encore : 1^o par l'amour de Dieu, qui rend légères toutes

les fatigues et produit l'amour pratique de la croix ; 2^o par l'amour de la Très Sainte Vierge, que Jésus-Christ a aimée le plus après Dieu ; 3^o par l'amour pratique de l'Église, en lui obéissant, en priant pour elle, pour le Pape qui est le résumé de l'Église. Ces trois grands amours sont le caractère de l'esprit chrétien.

« Les moyens que Dieu nous donne pour arriver à cet esprit vraiment chrétien, y persévérer, nous y perfectionner, sont :

« 1^o La prière, qui est le canal de la grâce, et qui obtient tout, selon les promesses de Jésus-Christ ; et de là la nécessité de faire exactement les prières du matin et du soir, d'élever quelquefois dans le jour son cœur vers Dieu.

« 2^o La fréquentation régulière des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ce sont les deux grands secours établis par Jésus-Christ pour nous sanctifier ; l'un nous purifie de nos fautes, et nous donne la grâce ou l'augmente en nous ; l'autre nous fortifie de plus en plus et nous identifie avec Jésus-Christ et son Esprit.

« Qui veut la fin veut les moyens. Qui veut le Paradis veut les moyens qui y mènent. Qui veut arriver à Versailles prend le chemin de Versailles et le suit jusqu'au bout. Il ne prend pas le chemin de Pontoise ou de Fontainebleau. Il y a des

gens qui veulent arriver au ciel et qui prennent le chemin de l'enfer, et qui ne veulent pas le quitter, quoi qu'on leur dise. Ils sont aussi ridicules qu'un homme qui, voulant arriver au premier étage d'une maison, descendrait l'escalier de la cave.

« Or, ici, nous voulons tous aller au Ciel. Donc, à moins d'être des insensés, nous *voulons tous* prendre les moyens d'y arriver, c'est-à-dire pratiquer les vertus chrétiennes, fuir les vices opposés à ces vertus, imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour bien faire tout cela, chercher la force nécessaire dans la prière et les Sacrements.

« Donc, en dernière analyse, celui qui *veut* sauver son âme doit s'attacher à la pratique fidèle, exacte, régulière, fervente de ces deux choses : 1^o prier; 2^o fréquenter les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. C'est là la double source de la vie chrétienne.

« Ainsi *tout* tend à ce point unique qui est tout le christianisme : « Christianus alter Christus. »

Ces parents chrétiens formés à l'école de l'abbé de Ségur apprenaient donc de lui l'immense différence qu'il y a entre l'habitude des devoirs religieux accomplis par routine, et cette vie sublime et divine que doivent mener

au milieu du monde tous les vrais enfants de Dieu. Nous venons de voir quelle insistance le pieux orateur apporte à montrer que cette vie repose tout entière sur Jésus-Christ dans son Saint-Esprit : ce point est d'une si grande importance qu'il l'explique comme il suit à ses chers auditeurs de la Sainte-Famille.

« Une erreur très fâcheuse et cependant plus commune peut-être qu'on ne pense, est celle de plusieurs personnes qui croient qu'on n'est appliqué au culte de Dieu et qu'on ne pratique la Religion que le Dimanche, à la messe et aux vêpres, et qu'on ne sert Dieu qu'aux moments de la prière, que par des pratiques de piété.

« Il suit de là que la plupart, étant appliqués toute la journée au travail, ne peuvent s'adonner à aucune de ces pratiques, et dès lors croyant ne pouvoir servir Dieu, abandonnent la Religion, qu'ils regardent comme n'étant bonne que pour les gens qui n'ont rien à faire.

« Il n'en est pas ainsi, dit le pieux prédicateur, et c'est ce que cette petite instruction va vous démontrer. Toujours, à chaque moment du jour, en toute espère de position, on peut et on doit pratiquer la Religion, on peut et on doit être chrétien, plus même en un sens dans les détails de la vie commune qu'à l'église.

Comme la femme de ménage est plutôt femme de ménage et cuisinière dans la semaine, qu'au marché où elle va une fois faire ses provisions ; ainsi le chrétien fait ses provisions spirituelles le Dimanche et dans les exercices de piété pour toute la semaine, et il passe ensuite à la pratique dans la vie commune. C'est là qu'il fait ses preuves ; car, de même qu'à l'œuvre on connaît l'artisan, de même à l'œuvre on connaît le chrétien.

« Pour vous en convaincre, examinons ensemble d'abord ce que c'est qu'un CHRÉTIEN. Être chrétien, ce n'est pas : 1^o ne tuer, ni ne voler personne ; c'est là n'être pas un scélérat et voilà tout ; 2^o ce n'est pas être bon enfant, bon camarade, bon voisin, bon père, bon fils, bon époux ; c'est là être un honnête homme ; un chrétien doit être cela, mais plus encore que cela. 3^o Être chrétien, ce n'est pas admirer la religion catholique, respecter les Prêtres, recevoir avec bonheur la bénédiction du Pape, trouver que le Pape est bien bon et bien digne d'amour, que les cérémonies saintes sont grandes et belles, que le Christianisme a inspiré les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, etc... C'est là un Christianisme d'artiste, une religion d'imagination et de sentiment, qui ne suffit pas du tout pour former le chrétien.

4^o Etre chrétien, ce n'est pas même aller à la messe le Dimanche, à vêpres, respecter l'Église, faire maigre, faire ses prières, etc... Un chrétien doit faire tout cela, mais plus que cela encore. 5^o Ce n'est pas même se confesser, communier.

« Qu'y a-t-il donc à faire plus que cela ? — Il y a à croire toutes les vérités chrétiennes, à observer les Commandements de Dieu et de l'Église. — Ce serait déjà bien davantage ; et pourtant il manquerait encore quelque chose, et quelque chose d'aussi important pour faire le vrai chrétien, que l'âme est nécessaire au corps pour faire un homme vivant.

« Et quoi donc ? *L'esprit chrétien*, dont je veux vous parler aussi, qui est comme l'âme de la Religion, sans lequel on a le corps, l'apparence du chrétien, sans en avoir la réalité.

« Qu'est-ce donc que l'esprit chrétien ? C'est l'Esprit même de Notre-Seigneur. Avoir l'esprit chrétien, c'est donc avoir l'Esprit de Jésus-Christ, c'est-à-dire, avoir en soi les sentiments de Jésus-Christ ; juger de toutes choses comme il en a jugé, aimer ce qu'il aime, détester et fuir ce qu'il maudit, faire ce qu'il a fait ou éviter ce qu'il défend de faire.

« Avoir l'esprit chrétien, avoir l'Esprit de

Jésus-Christ, c'est laisser vivre Jésus-Christ en notre âme, c'est le faire croître en nous, de sorte que nous puissions dire avec vérité ce que disait l'Apôtre saint Paul : « Je vis, ou plutôt c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

« Donc, l'esprit chrétien est nécessaire ; il faut substituer le nouvel homme à l'ancien. A cause de la corruption que le péché a apportée en notre cœur, tout nous incline au mal et à l'enfer ; Jésus-Christ Sauveur vient nous guérir, et pour cela il nous apporte un cœur nouveau, un nouvel esprit, saint, bon et divin, c'est son Esprit à lui-même, tout opposé au nôtre. Sans lui, pas de salut ; il est la robe nuptiale sans laquelle on est chassé hors de la salle des noces éternelles.

« Reprenons et expliquons ce qu'est le vrai esprit chrétien.

« 1° C'est un esprit d'*amour de Dieu*, et le nôtre un esprit d'*amour de nous-mêmes*.

« 2° Un esprit de *dévouement* ; le nôtre un esprit d'*égoïsme*.

« 3° Un esprit d'*humilité*, le nôtre un esprit d'*orgueil*.

« 4° Un esprit de *douceur*, le nôtre un esprit de *colère*.

« 5° Un esprit de *pauvreté*, le nôtre un esprit de *cupidité*.

« 6° Un esprit de *chasteté*, le nôtre un esprit de *sensualité*.

« 7° Un esprit d'*obéissance*, le nôtre un esprit d'*insoumission*.

« I. — L'Esprit de Jésus-Christ est un esprit d'*amour de Dieu et de zèle pour sa gloire*. Toute la vie du Sauveur n'est appliquée qu'à aimer, à glorifier son Père, et à le faire aimer et glorifier par tous les hommes. « *Non quæro gloriam meam, sed ejus qui misit me, Patris.* » Encore enfant, il quitte pour cela sa famille, toute sainte qu'elle était. « *Ne savez-vous pas, dit-il alors à sa mère, qu'il me faut faire l'œuvre de mon Père céleste?* »

« *Quæ placita sunt ei, facio semper*. Ce qui « plaît à mon Père, je le fais toujours », ajoute-t-il plus tard. C'est là sa nourriture, sa vie : « *Cibus meus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. Ma nourriture est d'accomplir la* « *volonté de celui qui m'a envoyé.*

« C'est par amour pour son Père qu'il souffre, qu'il meurt, qu'il nous aime ; c'est par amour et zèle pour sa gloire qu'il rétablit l'humanité dans la vie divine que le péché lui avait enlevée, afin que son Père retrouve jusqu'à la fin des siècles des adorateurs saints, purs et agréables à ses yeux. C'est là le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, et dès lors celui du vrai chré-

rien. L'amour de Dieu doit être la base et le centre de toute votre vie. Nous devons le lui dire souvent, et surtout le lui prouver par nos œuvres, en faisant sa volonté, en pensant souvent à lui, en évitant tout ce qui lui déplait, en le faisant aimer autour de nous., ,

« Aimons-nous le Bon Dieu de la sorte? Malheur à nous si nous ne l'aimions pas, car nous ne serions pas chrétiens, nous ne serions pas de ce nombre sacré des élus à qui seul est réservé le Royaume du Ciel que Jésus-Christ a conquis par sa mort. « *Si quis non habet Spiritum Christi, non est ejus.* »

« II. — L'esprit chrétien est un esprit de *dévouement*, car c'est l'Esprit de Jésus-Christ qui n'a fait que se dévouer pour tous les hommes jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. L'amour de nos âmes a été le soin unique de toute sa vie mortelle; il a toujours accompagné dans son Cœur adorable l'amour envers son Père céleste; ou plutôt, c'est par le salut de nos âmes, auquel il s'est tout dévoué, qu'il a procuré sans cesse la gloire et l'amour de son Père. « *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* »

« C'est pour nous qu'il a souffert le froid, la misère, l'abandon, l'humiliation, à sa naissance et pendant toute son enfance; c'est pour nous

qu'il a mené jusqu'à trente ans la vie pauvre, pénible et dure d'un artisan, gagnant à peine son pain et celui de sa Mère à la sueur de son front, renfermant en soi-même toute la majesté de sa gloire; c'est pour nous qu'il a parcouru la Judée pendant les trois dernières années de sa vie, enseignant et évangélisant les pauvres, vivant au milieu des misérables, des pécheurs, des gens les plus méprisés... C'est en courant après nous comme après une brebis perdue, que ce Bon Pasteur s'asseyait un jour, épuisé de fatigue, près du puits de Jacob, où sa Providence amenait la pécheresse de Samarie pour sanctifier son âme. C'est pour nous, enfin, qu'il a terminé sa vie dans les tortures et qu'il est mort pendu à une croix, nous déclarant lui-même que c'était là le dernier effort de la tendresse et du dévouement : « *Nemo majorem charitatem habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* » Aussi est-ce lui qui nous ordonne à son exemple de nous aimer les uns les autres et de mourir, s'il le faut, les uns pour les autres. « *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Ceci est mon précepte, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.* » Et c'est le caractère spécial qu'il donne à ses vrais disciples : « *In hoc cognoscent omnes quia disci-*

puli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à ce signe, que vous vous aimez les uns les autres. » Aussi ne m'étonné-je pas de voir deux de ses plus grands apôtres, Pierre et Jean, dire, l'un, que si l'on n'a pas la charité, on aurait beau faire des miracles et donner tout son bien aux pauvres, on est perdu; l'autre, que si l'on a la charité, cela suffit, et que toute la loi est renfermée dans ce grand précepte.

« Et nous, où en sommes-nous? Nous aimons-nous les uns les autres? N'avons-nous pas au fond du cœur des haines, des rancunes? Ne refusons-nous pas de pardonner? Ne nous laissons-nous pas aller à la malveillance, aux jugements téméraires, aux médisances, aux calomnies? Savons-nous supporter les défauts d'autrui; ou, au contraire, sommes-nous d'une humeur désagréable, avons-nous mauvais caractère avec tout le monde? Ne glissons-nous pas sur la pente de la dureté envers les malheureux, de l'égoïsme? Ne pensons-nous pas : « Après-moi la fin du monde »; pourvu que je sois bien, cela ne fait rien que les autres soient mal?

« Et cependant la charité qui exclut tous ces sentiments mauvais est absolument nécessaire si nous voulons arriver au ciel. Si quelqu'un

n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est pas des siens, ni en ce monde, ni au Jugement, ni dans l'Éternité.

« III. — L'esprit chrétien, c'est-à-dire l'Esprit de Jésus-Christ est « *un esprit d'humilité* ». Après avoir rappelé la définition de l'humilité, l'abbé de Ségur décrit la profonde humilité du Sauveur. « *Exinanivit semetipsum. Il s'est anéanti lui-même* », en sa naissance; puis à Nazareth, où il passait pour un idiot : « Comment! disait-on, c'est là ce Jésus! le fils du charpentier Joseph! » Il s'est anéanti dans sa vie publique, où il ne hanta le plus souvent que des pauvres et le rebut du monde. Tous ses apôtres sont tirés de la classe la plus humble et la plus obscure. Son obscurité rejaillit jusque sur sa mère et son père nourricier; il la joint à sa grandeur divine. Toujours il s'anéantit, en tant qu'homme, devant son Père. « *Nemo bonus nisi solus Deus. Pater major me est.* » Il s'anéantit en sa sainte Passion, où il reçoit tant d'outrages et d'humiliations; il s'anéantit en sa mort ignominieuse sur un gibet, entre deux voleurs. Aussi a-t-il le droit de nous dire : « *Discite a me quia mitis sum et humilis corde. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* », et de nous ordonner de l'imiter. Après avoir lavé les pieds à ses apôtres et à

Judas, il nous laisse cet enseignement : « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, ainsi vous fassiez vous-mêmes.* »

« Et nous, que faisons-nous des exemples et des enseignements de notre Maître? Ne sommes-nous pas des orgueilleux, ne sommes-nous pas pleins de nous-mêmes, nous attribuant la gloire et l'estime dues à Dieu seul? Ne tombons-nous pas bien souvent dans la vaine gloire, l'ostentation, l'hypocrisie, l'ambition? « *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. Ce qui est altier chez les hommes est en abomination devant Dieu.* »

« Travignons donc à devenir humbles. Ce travail est pénible; il doit durer toute la vie; mais sa récompense est éternelle. « *Qui se exaltat humiliabitur; qui vero se humiliaverit exaltabitur. Celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté.* »

« IV. — L'esprit chrétien est un esprit de douceur.

« *Discite a me quia mitis sum corde. Apprenez de moi que je suis doux de cœur.* »

« *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre.* » Aimez ceux qui vous haïs-

sent, faites leur du bien ; priez pour eux, afin d'être les vrais enfants du Père céleste, qui donne la lumière et la rosée du ciel aux bons et aux méchants. Si vous aimez seulement vos amis, qu'y-a-t-il là de bon ? Les païens et les pécheurs en font autant. Pour vous, soyez parfaits ; pardonnez tout et toujours.

« Considérez la douceur infinie de Jésus-Christ avec ses grossiers disciples, en les instruisant, en souffrant leurs défauts et leur dureté à croire, à devenir vraiment chrétiens ; avec la foule du peuple ; avec les petits enfants. « *Sinite parvulos ad me venire. Laissez venir à moi les petits enfants ;* » avec les pécheurs : Marie-Madeleine, la Samaritaine, la femme adultère ; avec ses ennemis : Judas, le valet de Caïphe, qui le souffleta, les soldats du prétoire, ses bourreaux ; sur sa croix, lorsqu'il dit : « *Pater, dimitte illis : nesciunt enim quid faciunt. Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font.* »

« Et nous, où est notre douceur, notre miséricorde, notre indulgence ? Comme nous nous laissons aller aux colères, aux impatiences, aux brusqueries, à l'humeur chagrine et acariâtre ! Dans la vie de famille, comme on sait peu supporter les imperfections d'autrui ! que d'aigreur, que de scènes même ! Oh ! corrigeons-nous, transformons-nous en Jésus-Christ, doux de

Cœur, gracieux, bon, aimable pour tout le monde ! Souvenons-nous que si nous ne lui devenons semblables, nous n'aurons point de part avec lui. « *Nisi conversi fueritis, non intrabitis in regnum cælorum.* »

« V.—L'esprit chrétien, c'est « l'esprit de *pauvreté* et de *détachement des biens de la terre.* »

« La pauvreté de cœur de Jésus nous est montrée par sa pauvreté effective et volontaire, à la crèche, dans sa vie ouvrier, dans sa vie pastorale, où il n'avait ni biens, ni asile, ni bien-être; sur sa croix, où il meurt dénué et dépouillé de tout. « *Propter vos egenus factus est, cum esset dives. Pour vous, il a été fait indigent, quoiqu'il fût riche.* » Et voici la première parole de son sermon sur la montagne : « *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum. Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.* » Au contraire, il maudit les rassasiés : « *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram, vae vobis, qui saturati estis ! Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation ! Malheur à vous, qui êtes rassasiés.* » Et-il ajoute tristement : « *Quam difficile, qui pecunias habent in regnum Dei intrabunt ! Combien il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un câble*

de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux; » ce qui s'entend moins de la possession des richesses que de l'attache que le cœur y porte, et dont il est si difficile de se déprendre, ainsi que de la vie molle et sensuelle qui en est la conséquence.

« Nous autres, indignes disciples d'un pareil maître, n'aimons-nous point les biens de ce monde ? Ne préférons-nous pas les richesses du corps à celles de l'âme, les biens du temps à ceux de l'Éternité ? Que faisons-nous de son commandement : « *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur. Theaurizate vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur et ubi fures non effodiunt, neque furantur. N'accumulez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les mangent et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent.* »

« Hélas ! quel n'est point au contraire le désespoir qu'on éprouve souvent, lorsqu'on perd la moindre chose ! quelle dureté impitoyable pour les pauvres, même pour sa famille, quelquefois

même pour ses enfants, pour ses débiteurs ! Que de procès, d'injustices, quand ce n'est pas le vol, et dans le vol l'impénitence finale ! Témoin une personne qui préféra mourir sans absolution plutôt que de restituer huit francs qu'elle avait dérobés.

« VI. — L'Esprit de Jésus-Christ est un esprit de *pureté* et de chasteté. Jésus-Christ, l'innocence même, fils de la Vierge sans tache, n'a pas même été soupçonné contre cette vertu par ses ennemis, pourtant si acharnés ; et dans les trois circonstances de l'Évangile où on le voit parler avec des femmes pécheresses, la Samaritaine, la femme adultère, la Madeleine, il ne le fait que pour les rendre saintes et pures. Aussi, avait-il proclamé cette béatitude : « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'il verront Dieu.* »

« Eh bien, avons-nous le cœur pur et chaste ? Examinez-vous sérieusement devant Dieu. N'avez-vous rien à vous reprocher comme pensées, comme désirs, comme paroles légères et licencieuses ; dans les lectures ; sur les fréquentations imprudentes, les habitudes et actions défendues ? Les parents n'ont-ils aucune négligence relativement aux mœurs de leurs enfants ?

« Pour être chrétien, il faut être chaste. Et com-

ment Jésus-Christ reconnaîtrait-il pour ses membres, au dernier jugement, ceux qui auront profané leur corps, temple du Saint-Esprit, et tabernacle vivant de Dieu ?

« VII. — L'Esprit de Jésus-Christ est enfin un esprit d'*obéissance*. C'est une vertu bien rare en notre siècle que l'obéissance, et cependant elle est bien nécessaire, car sans obéissance il n'y a pas de christianisme pratique. Jésus-Christ notre Maître, « obéissant jusqu'à la mort de la Croix » nous appelle à sa suite. « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive.* »

« *Descendi de cælo*, dit-il encore, *non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* » Et ailleurs : « *Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des Cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux Cieux.* » Une seule chose est nécessaire, c'est de faire la volonté de Dieu, c'est-à-dire, d'obéir à Dieu et à son Eglise pour les choses spirituelles, au gouvernement civil pour les choses

de la vie de citoyen ; à son père et à sa mère pour les choses de la famille ; à ses supérieurs légitimes, en ce qui regarde leur genre de pouvoir.

« Sommes-nous obéissants ainsi à l'exemple de Jésus-Christ ? » *Erat subditus illis : Il leur était soumis.* » Telle est toute sa vie jusqu'à trente ans. La nôtre ne lui est-elle pas bien opposée ? Interrogeons-nous sur cet esprit d'indépendance et de révolte qui porte à ne vouloir plus faire que ses caprices, à n'aimer pas l'autorité religieuse, civile, privée ; voyons si nous n'avons rien de cet esprit qui souffle chez l'ouvrier la haine pour le maître, par suite d'un amour déréglé pour la liberté ?

« Enfin, prenons l'Esprit de Jésus-Christ, l'esprit de soumission et d'amour de l'ordre. Acceptons avec joie le frein salutaire, que Dieu nous impose. C'est « un joug suave et un fardeau léger » que l'obéissance du chrétien aux lois de Dieu et de l'Eglise, aux lois raisonnables de sa patrie, aux commandements raisonnables du père et de la mère de famille.

« En cela et en tout le reste, changeons, convertissons-nous à Dieu. Si nous ne ressemblons pas à Jésus-Christ, nous ne sommes pas chrétiens : eh bien, devenons-lui semblables, devenons chrétiens ! Laissons les autres se perdre,

s'ils le veulent, et pour nous, sauvons nos âmes.

« Plusieurs moyens nous aideront en cela. Il nous faut : 1^o connaître Jésus-Christ ; lire l'Évangile, le méditer ; lire la Doctrine chrétienne.

« 2^o Il nous faut imiter Notre-Seigneur dans les petits détails de la vie : son amour de Dieu ; sa religion, son zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes, sa charité, sa bonté, sa douceur, sa miséricorde, son humilité, son détachement des richesses, sa pureté, son obéissance, sa mortification.

« 3^o Nous avons besoin pour réussir de la prière, de la vigilance, des Sacrements.

« *Hoc fac et vivas : faites cela et vous vivrez.* »
Vous vivrez de la vie chrétienne en ce monde, et de la vie éternelle après la mort. »

Voilà comment l'abbé de Ségur enracinait dans l'âme des parents chrétiens l'Esprit de Jésus-Christ. Quelle différence entre cette doctrine élémentaire, mais puissante pour le bien, et l'enseignement trop vague ou moins profondément évangélique donnée au peuple par ceux qui le connaissent imparfaitement ! Le Dieu qui a voilé aux sages et aux prudents du siècle les mystères de son royaume et qui les a révélés aux simples et aux petits, ne saurait approuver qu'on donnât moins abondamment aux pauvres qu'aux riches le pain de la vérité ;

et quand elle tombe sur la terre des déshérités de ce monde, la bonne semence produit plus aisément qu'ailleurs trente, soixante et cent pour un.

Écoutons maintenant ce saint prêtre enseigner aux pères et aux mères chrétiens la grande leçon de l'humilité.

Une des choses les plus désagréables, les plus malsonnantes, les plus maussades, les plus mal trouvées de tout l'Évangile, une des choses qui rebutent le plus les gens et les éloigne de la religion qui leur fait prendre en grippe et le Prêtre, qui la prêché sans cesse depuis dix-neuf siècles au nom de l'Église, et Jésus-Christ même qui l'a inventée, c'est *l'humilité*. De toutes les vertus chrétiennes, celle qui vient le plus lentement, qui s'en va le plus vite, qui se conserve le plus difficilement, c'est *l'humilité*. Toutes les autres vertus : l'obéissance, la chasteté, l'aumône, la pauvreté, la pénitence, passe encore ; mais pour l'humilité, personne n'en veut pour soi, et cependant elle est si belle et si sainte que chacun l'admire chez les autres. Oh ! elle est admirable et ravissante pour le voisin ; mais pour soi-même, c'est autre chose ; on n'en use pas. Et cette conduite inconséquente est toute naturelle, car l'humilité des autres laisse la place libre à notre orgueil, et nous sommes d'autant plus à l'aise

pour nous élever que les autres nous font moins de concurrence.

L'humilité est une vertu essentiellement chrétienne ; son nom même était inconnu avant Jésus-Christ. C'est Lui, le Fils de Dieu, anéanti pour notre amour, qui l'a apportée à la terre, et il en a fait le fondement, la base de tout l'édifice de la perfection chrétienne, de telle sorte que l'humilité est la première et la plus essentielle vertu du chrétien.

De même que la solidité d'une maison repose sur la solidité et la profondeur de ses fondements, de même la solidité de la piété repose sur la vérité et la profondeur de l'humilité.

Nous lisons dans l'histoire des Saints que Dieu daigna lui-même faire comprendre à saint Sérapion, martyr, la nécessité de l'humilité. Pendant que ce Saint était en oraison, Dieu lui apparut, le conduisit dans un champ, lui ordonna d'élever une tour ; il commença alors par creuser ; quand il eut beaucoup creusé : Plus encore, — plus encore, — plus encore, lui dit Jésus. Enfin, après de longs travaux, Notre-Seigneur se transfigura devant lui, et lui disant : « Bâtis maintenant et élève ton édifice jusqu'aux cieux, » il le quitta, le laissant comblé de joie et de courage.

La raison de la nécessité rigoureuse de l'hu-

milité est facile à concevoir; car Jésus-Christ est venu guérir le monde blessé à mort par le péché; or l'orgueil, principe du mal, était la blessure principale; par conséquent, le remède opposé était l'humilité.

Cependant combien y a-t-il peu de gens vraiment humbles dans le monde! Et que d'orgueil sous toutes les couleurs et sous toutes les formes, même parmi les chrétiens, même parmi les personnes pieuses! D'où vient cela? De beaucoup de raisons, mais aussi peut-être d'une fâcheuse ignorance sur la nature même de la vertu d'humilité. On prend l'ombre pour la réalité; nous croyons tuer notre orgueil et nous le laissons subsister en son entier; comme les soldats de Saül qui frappaient la statue de David, croyant le tuer lui-même. De là, l'importance de la connaissance exacte de l'humilité. L'humilité ne consiste pas dans des choses extérieures, comme des actions, des postures, des airs; elle est une *vertu*, c'est-à-dire quelque chose qui part du *cœur*; c'est une disposition de l'âme. Ces choses extérieures sont bonnes, certainement; mais à la condition qu'elles partent du dedans; autrement ce sont des grimaces et de l'hypocrisie, ce vice que Notre-Seigneur maudit et déteste d'une manière toute particulière dans l'Évan-

gile : « *Malheur à vous, dit-il, pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors et que le dedans est plein d'immondices ; vous ressemblez à des sépulcres blanchis ; mais la colère de Dieu viendra sur vous et vous serez traités comme vous le méritez.* »

Mais avant de vous dire en quoi consiste la vertu d'humilité, il est nécessaire de vous exposer une vérité fondamentale, qui n'est pas l'humilité, mais qui en est tout le principe, toute la source ; ce qu'est le germe à la plante, cette vérité l'est à l'humilité ; la force de l'humilité est en proportion de la conviction de cette vérité, comme la solidité de l'édifice est en proportion de ses fondements.

Ce fondement de l'humilité, c'est la connaissance claire de ce qui est à Dieu et de ce qui est à nous.

Dieu est l'Être par excellence, l'Être infini, l'Être parfait : « *Ego sum qui sum* ». Tout, hormis Dieu, et nous comme tout le reste des créatures, n'est de soi-même que néant. Nous existons, mais nous ne sommes pas. Notre être, quoiqu'il soit à nous, est un être d'emprunt, un reflet de l'Être divin, c'est-à-dire de Dieu ; de telle sorte que si, par impossible, Dieu cessait d'être, à l'instant même toute créature serait anéantie.

Notre être est à nous comme la lumière de la lune est à la lune ; cette lumière vient toute du soleil, et si le soleil cessait d'exister, à l'instant la lumière qu'en reçoit la lune cesserait aussi. Il en est de même de l'éclat de la lumière sur ma main ; ma main est bien éclairée ; mais la lumière ne lui appartient pas, puisqu'elle la reçoit. Un autre exemple : voici un vase de terre grossière dans lequel on mettrait des pierres et des perles ; ce vase vaut un million, mais à cause de ce qu'il contient, car sa valeur personnelle est insignifiante. Ainsi en est-il de nous vis-à-vis de Dieu. Dieu est la source et l'abîme de tout bien ; il le répand au dehors sur les créatures ; et tout le bien de ces créatures, depuis leur existence jusqu'à la plus brillante de leurs qualités naturelles ou surnaturelles, tout ce bien est en elles, mais non pas d'elles-mêmes ; ce bien est de Dieu seul. Et c'est là ce que veut dire saint Paul : « *Si quelqu'un pense être quelque chose, tandis qu'il n'est rien, il se trompe lui-même.* » Et encore : « *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid inde gloriaris, quasi non acceperis? Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? Et si vous l'avez reçu, pourquoi en tirez-vous de l'orgueil, comme si vous ne l'aviez pas reçu?* »

Cette connaissance distincte de Dieu et de

nous, de l'Être de Dieu et du néant de toute créature et, par conséquent, du nôtre, est la base de l'édifice de l'humilité; sans cette base, l'édifice ne peut subsister ni être solide. Mais cette connaissance de Dieu et de nous n'est pas encore l'humilité, car les païens eux-mêmes avaient cette connaissance et n'étaient pas humbles.

L'humilité est une vertu, c'est-à-dire une disposition du cœur que la grâce de Dieu excite, et qui pense, aime, parle, agit selon cette grande connaissance, selon cette grande vérité : Dieu est tout et je ne suis rien; et non seulement je ne suis rien, mais je suis moins que rien, car je suis pécheur; le péché est plus bas que le néant, car le néant est l'absence du bien, et le péché est en outre la présence du mal.

L'humilité a trois degrés : le premier est d'aimer cette vue du Tout de Dieu et de notre propre néant. Il faut, pour être humble, aimer assez la Vérité et la Justice pour voir avec joie que tout le bien qui est en nous est à Dieu seul et ne nous appartient pas en propre. En d'autres termes, il faut, par amour pour Dieu, aimer à nous anéantir en sa présence, à disparaître complètement devant lui pour que lui seul paraisse, soit honoré, aimé, glorifié pour le bien qu'il a mis en nous; et voir avec joie que l'on n'est

rien, que l'on ne vaut rien et que l'on ne peut rien sans Dieu.

Le deuxième degré de l'humilité découle encore de la distinction de ce qui est à Dieu et de ce qui est à nous, et est d'ailleurs la conséquence de la disposition que nous venons de dire. Si nous avons en effet ce sentiment véritable dans le cœur, que Dieu seul mérite la gloire et l'honneur, et que nous, nous ne méritons que l'oubli, le mépris et l'humiliation en qualité de néant et de pécheurs, nous voudrions alors être connus et estimés par nos semblables pour ce que nous sommes.

Il ne faut pas aimer cette erreur et ce mensonge par lequel les hommes, en voyant le bien qui est en nous, s'arrêteraient à nous-mêmes au lieu de remonter à Dieu qui est l'auteur de ce bien. Agir ainsi, c'est aimer la vérité et la justice, c'est ne pas vouloir voler Dieu et retenir son bien; c'est ne pas vouloir de l'estime des hommes qui ne nous appartient aucunement, puisque nous n'avons de nous-mêmes que le *néant*, digne d'oubli et non d'estime; et le *péché*, digne de mépris et de haine et non d'estime. Si nous distinguons bien notre propriété et celle de Dieu, nous verrons que nous ne sommes que des canaux qui doivent transmettre à Dieu toute la gloire, toutes les

louanges, tout l'honneur, tout l'amour des créatures. Et si nous aimons la justice qui fait rendre à chacun ce qui lui appartient, nous ne voudrons pas que l'honneur s'arrête en chemin et n'arrive pas à Celui-là seul à qui il est dû. « Que les hommes voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » — Les orgueilleux sont des voleurs et des menteurs.

Le troisième degré de l'humilité consiste à aimer non seulement à n'être *estimés* que pour ce que nous sommes, mais encore à être *traités* pour ce que nous sommes, c'est-à-dire à être oubliés, en tant que néant, et à être méprisés et humiliés, en tant que pécheurs.

L'amour pratique du mépris, des injures, des humiliations, tel est le troisième degré et la perfection de l'humilité. Et c'est ce qu'on voit dans la vie de Jésus-Christ et de tous les Saints. Notre-Seigneur a dit de lui-même : « *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* » — Grande et principale leçon, plus importante et plus difficile que de faire des miracles et de convertir le monde. « *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.* » La première parole de Notre-Seigneur au sermon sur la montagne : « *Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient* », dé-

signe non seulement la pauvreté, mais aussi et surtout le détachement de l'amour de soi-même, la petitesse à ses propres yeux, l'humilité. — Il est dit encore : « Quand vous aurez fait votre devoir, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » En somme, toute la doctrine chrétienne ne respire que l'humilité. La vie de Jésus-Christ n'a été qu'une longue humilité, ses sentiments intérieurs paraissent par ses paroles et ses œuvres : « *Nemo bonus nisi solus Deus,* » dit-il à un jeune homme qui, ne voyant en lui qu'un homme de Dieu, l'appelait *Bon Maître*; comme s'il lui disait : Tout ce qu'il y a de bien, de parfait en mon humanité, vient de Dieu, est à Lui seul, et sans Dieu cette humanité, chef-d'œuvre de sa toute-puissance, rentrerait dans le néant. « *Ma doctrine n'est pas de moi, dit-il, mais de Celui qui m'a envoyé. Claritytatem ab hominibus non accipio. Je ne reçois pas ma gloire des hommes. Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis; et gloriam quæ a solo Deo est, non quæritis? Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez à recevoir les uns des autres la gloire, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul?* »

L'humilité de Jésus-Christ paraît aussi dans ses actions : sa naissance dans une crèche, la persécution d'Hérode et la fuite en Égypte, sa

vie obscure, vile et méprisable à Nazareth, révèlent une extrême humilité; dans sa vie publique, ses paroles étaient simples et communes, il fuyait toute ostentation, toute vanité; il était ami des pauvres, des petits, des pécheurs; mais il était l'ennemi des pharisiens, surtout à cause de leur orgueil. Enfin à sa Passion, qu'il avait tant désirée : « *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur!* » il est souffleté, lié, injurié, insulté, les moqueries et les coups ne lui sont pas épargnés, il est montré au peuple comme un objet de dégoût et d'horreur; enfin, il est pendu comme un misérable entre deux voleurs.

Et l'humilité de la Sainte Vierge, qui se déclare *servante* quand elle est proclamée la *Mère*, et la *Reine* et la *Femme* par excellence, attendue de tous les siècles; qui cache sa gloire à saint Joseph; qui renvoie tout à Dieu dans son cantique; qui vit cachée *toute sa vie*, dans le travail et l'humiliation, sans rien dire à personne de sa gloire, qui ne reparaît qu'à la Croix; et qui rentre ensuite dans la vie cachée!

Enfin les saints eux-mêmes nous ont donné des exemples frappants d'humilité. Entre autres saint Vincent de Paul, qui croyait qu'on se moquait de lui quand on le louait. Un jour, un personnage janséniste lui dit : « Comment votre

Compagnie peut-elle souffrir un si pauvre homme à sa tête? — Eh bien, mon cher Monsieur, figurez-vous que c'est ce que je me demande chaque jour. Je le conçois encore moins que vous. » Imitons les Saints et leur Modèle, et nous les suivrons dans le ciel où se réalisera alors cette parole : « *Qui se humiliat exaltabitur.* »

Donc, la nature de l'humilité est : une joie amoureuse de voir que Dieu est tout et que nous ne sommes rien ; une joie amoureuse de nous voir oubliés par les autres et Dieu seul estimé et aimé ; une joie amoureuse de nous voir traités en pécheurs et en misérables que nous sommes.

Après avoir ainsi établi la nécessité absolue et générale de l'humilité, l'abbé de Ségur explique à ses auditeurs quels sont les motifs qui nous engagent et même nous *obligent* à être *humiles*. Car c'est très couteux, désagréable et difficile à la nature, pourrait-on objecter, d'être humble ; c'est un combat de tous les jours, il n'y a jamais de victoire complète, on y trouve des écueils de toutes parts et on a besoin d'exercer sur soi-même à cet égard une très grande vigilance, parce que l'amour-propre ne meurt qu'un quart d'heure après notre mort. En somme, c'est une chose très pénible et que je ferai s'il le faut ab-

solument, mais que je veux avoir de très bonnes raisons pour entreprendre; car c'est comme si l'on me disait : Mon cher, vous avez affection à telle ou telle chose : vendez-la; vous êtes tranquille et à l'aise dans telle ou telle position : quittez-la et prenez tel état qui vous donnera beaucoup de mal. Je le ferai, s'il le faut, mais je ne le ferai certes pas si vous ne m'en donnez pas de bonnes raisons.

Je vous dis donc de la part de mon Maître et de votre Maître, de Celui qui proclame dans son Evangile que Lui seul est le Maître du monde : « *Vocatis me, Magister, et Domine; et benedicitis; sum etenim;* je viens vous dire de la part de Jésus-Christ Notre Seigneur *qu'il faut* être humbles et *pourquoi* il faut l'être.

Il est important de nous bien convaincre sur ce point, car nos efforts sont en proportion de nos convictions. La foi vive engendre la sainteté, et les saintes œuvres ne sont que les fruits des racines profondes d'une foi grande et puissante. Mais avant de voir les motifs qui nous obligent à être humbles, il faut placer ici une observation nécessaire : elle regarde l'universalité de cette obligation, sa nécessité pour les riches comme pour les pauvres, pour ceux qui commandent comme pour ceux qui obéissent, pour tous les hommes sans distinction.

L'humilité est possible chez les riches et les gouvernants de la terre, car ils peuvent et ils doivent ne se regarder que dans la vérité, c'est-à-dire que comme les dépositaires, les canaux de la grandeur de Dieu, de son autorité, de sa force ; et dès lors ils ne doivent rien garder pour eux des honneurs qu'on leur rend, mais tout faire remonter à Dieu, seul grand, seul Maître, seul Saint, seul Seigneur Très Haut.

L'humilité est possible aux pauvres et aux petits, elle consiste pour eux en un saint acquiescement de la volonté à cette position dépendante, si propre à engendrer la confusion, le mépris, l'oubli des hommes.

Et de là, on voit facilement combien l'humilité, et avec elle le salut, est plus difficile aux riches qu'aux pauvres, aux commandants qu'aux commandés, aux grands qu'aux petits. Les uns ont à lutter sans cesse contre ce qui les entoure et qui tend à les enivrer, à les séduire, à les faire se regarder comme quelque chose de grand, de bon et d'honorable, tandis que Dieu seul est grand et saint en eux ; les autres n'ont au contraire qu'à dire : Amen, à accepter de bon cœur ce que Dieu leur envoie, à faire de nécessité vertu. Les premiers doivent vivre au rebours de leur état, les seconds selon leur état ; les premiers sont comme des nageurs qui remontent

sans cesse le rapide courant d'un fleuve ; les seconds comme des nageurs qui sont portés tout naturellement par ce même courant.

Ce n'est pas à dire pour cela que l'humilité soit facile pour eux. Elle est difficile pour tout le monde, mais elle leur est beaucoup moins difficile qu'aux grands.

Qui que nous soyons, tâchons donc d'être humbles. On peut l'être partout et toujours, dans un riche carrosse comme à pied dans les rues, sous de splendides vêtements comme sous de pauvres haillons. Soyons-le donc tous et toujours, et que Dieu, à ce signe, nous reconnaisse comme étant les siens.

Parmi les innombrables motifs qui nous engagent à être sincèrement et profondément humbles, je me contenterai de vous en indiquer cinq principaux. Il faudra, dans la prière, les méditer, les ruminer, les appliquer à vos besoins personnels. La mère présente la nourriture à son enfant, mais lui seul la mange et se l'approprie. Ainsi font le prêtre et le fidèle pour la parole de Dieu.

1^o Il faut être humble parce que l'humilité est vérité et justice, et que l'orgueil est mensonge, tromperie et vol.

2^o Il faut être humble parce que Jésus-Christ, notre Seigneur et modèle, nous enseigne l'humili-

lité par les exemples de toute sa vie, de sa sainte Passion et mort, et par sa vie mystique dans l'Eucharistie, et aussi par ses paroles, qui sont l'expression de sa vie.

3° Il faut être humble, parce que Jésus-Christ, humble et notre vie, est en nous pour nous changer en Lui, pour nous rendre Christs, c'est-à-dire semblables à Lui et à tous ses sentiments.

4° Il faut être humble, parce que sans l'humilité il n'y a pas de vertus chrétiennes solides et réelles ; c'est un édifice sans fondements, un raisonnement sans principe, une lanterne sans lumière, un corps sans âme.

5° Il faut être humble, parce que sans l'humilité il n'y a pas de salut ni de Paradis, et qu'avec l'humilité le Paradis est assuré, ainsi que la grâce sur la terre et la gloire dans l'Eternité.

Bien d'autres motifs non moins puissants nous *obligent* absolument à pratiquer sans relâche la sainte et difficile vertu d'humilité, mais je me borne à expliquer ces cinq principaux. J'ai dit :

1° Qu'il faut être humble parce que l'humilité est vérité et justice, et que l'orgueil est mensonge, tromperie et vol. Il y a des gens qui pensent que pour être humble il faille se faire illusion, ne voir avec affectation que les péchés que l'on commet ; loin de là, ce serait se mettre hors

de la vérité, et être partial. Être humble, c'est au contraire se voir tel que l'on est, le bien et le mal, le néant et l'être avec tous ses ornements, et rendre à Dieu ce qui est à lui et à soi ce qui est à soi ; c'est faire l'office d'un juge honnête et impartial. Le démon qui a de secrètes et puissantes intelligences avec notre nature depuis le péché originel, nous excite toujours à faire pencher la balance de notre côté, aux dépens de Dieu qu'il déteste. Il veut nous faire faire ce qu'il a fait lui-même, afin de nous entraîner dans sa ruine. Il veut corrompre le juge et faire porter un faux jugement. C'est le père du mensonge : « *In veritate non stetit.* » Et de même qu'un juge qui ne rend pas la justice à qui de droit est un prévaricateur et un coquin, de même est l'orgueilleux ; il vole Dieu et prend pour lui-même ce qu'il lui dérobe, la gloire, l'estime, l'affection ; mais Dieu saura bien le lui faire rendre en ce monde ou en l'autre. Donc si nous sommes des honnêtes gens, si nous aimons la vérité et la justice, si nous ne voulons pas être des dupes, des menteurs et d'insignes voleurs, nous devons être humbles. C'est très clair.

2° Il faut être humbles parce que notre Maître unique et modèle nécessaire Jésus-Christ nous enjoint l'humilité par tous ses exemples et par toutes ses paroles.

Le mystère de l'Incarnation, c'est le mystère de l'anéantissement du Fils de Dieu ; sa vie se passe dans l'obscurité, dans les abaissements intérieurs et extérieurs les plus incompréhensibles : la paille et le silence de la crèche, la petitesse de son enfance, la vile existence de la boutique du charpentier, sa pauvreté, la basse condition qu'il appelle à sa suite, son amour pour les petits, les pauvres, les misérables et pour ceux qui sont plus pauvres que les pauvres, plus vils que les misérables, pour les pécheurs.

Sa parole, comme elle est simple et humble ! Et comme ces lèvres auront bien le droit un jour de dire : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur !* Sa première instruction est la béatification de l'humilité : *Beati pauperes spiritu !* Chaque page de son Evangile prêche l'humilité ; sa passion, sa mort, sa croix nous la montrent dans toute son effrayante majesté. Et comme je vous le disais, jusque dans son triomphe céleste, ce Dieu maître de l'humanité trouve moyen de nous en donner dans l'Eucharistie une leçon plus parfaite encore que dans les anéantissements de la crèche et du Calvaire.

Voilà notre Maître, voilà notre exemplaire ; Dieu ne nous aime qu'en lui, qu'à cause de lui, que si nous lui ressemblons *Il a prédestiné*, s'écrie l'apôtre saint Paul, *ceux qu'il a vus de-*

voir écouter son Fils unique : conformes fieri imagini Filii ejus. Lui-même, Jésus humble, nous déclare qu'il est la *voie*, la *vérité*, et la *vie*; l'humilité chrétienne est la vérité; elle est la voie qui mène au ciel; elle est la vie éternelle; et sans elle il n'y a ni christianisme ni salut.

Et maintenant où sont les disciples dociles à un tel Maître? Où sont les humbles de cœur? Peut-être n'y en a-t-il pas trois ici?

3° Mais quel moyen ce divin Maître va-t-il employer pour insinuer en nous une leçon si difficile, une manière d'être si opposée à notre habitude d'orgueil, une vie si contraire à notre vie? Comment va-t-il substituer l'amour désintéressé de Dieu, l'humilité du cœur, à l'amour égoïste de nous-mêmes, à l'amour-propre? — Par une merveilleuse invention de son amour : en venant lui-même en nous, en ne faisant plus qu'un avec nous et en nous transformant en lui-même, comme on transforme en sa substance la nourriture que l'on absorbe; et voici le troisième motif d'être suréminemment et parfaitement humbles : la présence de Jésus-Christ humble en nous, la présence de l'humilité même de Jésus-Christ au milieu de notre âme. De même que le vin mêlé à l'eau la rend presque aussi rouge que lui-même; de même l'humilité du Sauveur tend à absorber et à faire disparaître notre or-

gueil, et à nous remplir d'elle-même. Un chrétien est un homme en qui vit Jésus-Christ, en qui Jésus-Christ développe son Esprit, de sorte que le vrai Chrétien a tous les sentiments de Jésus-Christ, toute sa manière de voir, toutes ses affections : donc aussi son humilité, puisque c'est là le grand sentiment qui domine en Jésus-Christ. Et ainsi la présence de Jésus-Christ en nous, notre vocation de Chrétiens, nous fait de l'humilité un devoir indispensable.

4° Il faut être humbles, parce que sans cela il n'y a pas de vertus réelles et solides. Un chrétien qui n'a pas une humilité sincère, réelle, cordiale, sérieuse, c'est un édifice sans fondement, il croulera à la première épreuve, comme dit Notre-Seigneur. C'est dans la solidité et la profondeur des fondations que réside toute la solidité de la maison.

Un chrétien sans humilité, c'est un raisonnement sans principe, qui ne peut engendrer de persuasion sérieuse ; — c'est un corps sans âme, un cadavre de chrétien ; il n'y a pas là de principe de vie, de durée ; c'est une apparence de chrétien ; or Dieu n'est pas le Dieu des apparences, mais le Dieu des réalités. Voyez le Pharisien de l'Évangile : il faisait beaucoup de bonnes œuvres, de pénitences, de prières, d'aumônes ; mais il est orgueilleux, et alors il est

repoussé de Dieu et retourne chez lui avec la malédiction de Dieu; le publicain, au contraire, est un fripon et un mauvais homme; il s'humilie, et le voilà qui sort du temple justifié devant le bon Dieu.

La *foi* demande l'humilité; car elle enseigne que Dieu seul est grand, bon, admirable, seul aimable, et que tout bien de la créature vient de lui seul, et doit lui être rendu à lui seul.

L'*espérance* la demande; car elle ne s'appuie pas sur la bonté de la créature qui espère, mais sur la seule bonté de Dieu; autrement elle est repoussée.

La *charité*, l'*amour* de Dieu la demande; car, à vrai dire, l'humilité n'est que la perfection de la charité; puisque c'est par amour pour Dieu que l'homme humble cherche sans cesse à se cacher et à se rendre petit et méprisable; c'est pour que l'on ne voie plus que Dieu, et pour ne pas arrêter le cœur des créatures, qui est fait pour Dieu. Comment d'ailleurs aimer quelqu'un à qui l'on vole son bien et que l'on détrône pour se mettre à sa place?

La *douceur* et le support du prochain, car celui qui ne se voit digne que de mépris et d'oubli, n'a pas seulement l'idée de s'irriter contre ceux qui lui donnent ce qu'il sait mériter.

Enfin toutes les vertus chrétiennes exigent

l'humilité comme leur base et leur point d'appui. Donc sans humilité, pas de vertus chrétiennes, pas de chrétien véritable, mais seulement des fantômes, des apparences de Chrétiens.

5° Enfin le dernier motif qui nous doit fortement engager à être humbles, c'est *notre* propre intérêt, en ce monde et en l'autre.

En ce monde, il n'y a rien de plus commode que d'être humble ; c'est le secret de la paix et de la joie du cœur. Tous nos chagrins, tous nos troubles viennent de notre amour de nous-mêmes. Si nous ne cherchions que Dieu, et si nous étions vraiment anéantis, nous vivrions comme des hommes du ciel. L'humilité est d'un grand avantage : dans les manquements, dans les gaucheries, dans les maladresses, dans les affronts, comme dans les succès, dans les emplois publics, partout et toujours, on est enchanté, quand on est vraiment humble.

Et puis nous avons le salut de nos âmes à acquérir, la perte éternelle de nos âmes à éviter. Certes, voilà un motif d'être humble qui vaut les autres et qui n'est pas moins incontestable. Ecoutez le Juge qui prononcera sur notre sort éternel : *Celui qui s'enorgueillira sera abaissé, et celui qui s'humilie sera exalté.* Voilà la grande parole de Celui qui a dit : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* »

Ce langage si peu fait pour plaire à la nature aurait dû, ce semble, lasser rapidement l'auditoire auquel s'adressait l'abbé de Ségur dans l'Œuvre si modeste de la *Sainte-Famille*. C'est le contraire qui arriva. Plus il s'attachait à donner à ces parents chrétiens la doctrine de Jésus-Christ dans toute son intégrité, plus on se pressait autour de lui pour l'entendre et pour profiter de ses leçons.

Voilà pourquoi il n'hésite pas, après avoir ainsi posé, par l'humilité, la base de la vie spirituelle, à aborder le grave sujet de la mortification.

La mortification, ainsi que le mot lui-même l'exprime, c'est, dit-il, le coup de la mort donné à la puissance du démon, à l'inclination au mal en nous. C'est Jésus-Christ vainqueur du démon en notre âme et avec notre concours, et substituant sa vie toute sainte à cette vie mauvaise et maudite que produisent en nous l'orgueil, l'égoïsme, l'amour du plaisir et des biens de ce monde. C'est la vie de Jésus-Christ substituée à la vie d'Adam dont nous avons hérité ; c'est ce que l'Écriture appelle le *nouvel homme* substitué au *vieil homme*.

Que cette vertu de mortification soit absolument nécessaire au salut, vous le comprenez sans peine, car elle est le résumé et le fond de

toute la vie chrétienne. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour l'y établir; se mortifier, c'est renoncer à ses inclinations mauvaises et pécheresses, pour prendre à leur place les inclinations saintes et bonnes de Jésus-Christ; c'est cesser d'être esclaves du démon, pour devenir serviteurs de Jésus-Christ; c'est quitter la vie païenne et mondaine, et embrasser la vie chrétienne. Voilà ce que c'est que se mortifier.

Aussi entendez-vous Jésus-Christ nous dire et nous répéter cent fois : « *Si quis vult post me venire* »; *si quelqu'un*, quel qu'il soit, riche ou pauvre, jeune ou vieux, homme ou femme, il n'y a pas de distinction; « *Si quelqu'un veut venir après moi;* » *veut* : on est libre; on est libre d'être chrétien ou de demeurer mondain et mauvais; on est libre de se sauver ou de se perdre; *venir après moi*, m'imiter sur la terre, pour me devenir semblable dans l'éternité, pour entrer avec moi et après moi dans la gloire; « *abneget semetipsum* : *qu'il se renonce soi-même* », qu'il renonce à toutes ses inclinations mauvaises, qu'il a reçues d'Adam et du démon, son maître depuis le péché; qu'il renonce par conséquent à son orgueil, à son amour de soi-même, à son amour pour son corps, pour ses sens, pour sa chair; à son amour pour les biens de la terre; en un mot qu'il se renonce lui-même, qu'il re-

nonce au vieil Homme : « *abneget semetipsum; tollat crucem suam quotidie et sequatur me : qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive.* » — Cela vous paraît dur, dites-vous, et bien désagréable. — Il est vrai, mais voyez et entendez le Maître. Il est cloué à une croix; et c'est du haut de ce trône sanglant qu'il vous appelle : « Faites ce que j'ai fait le premier, dit-il. C'est pour vous que j'ai porté la croix, et vous ne voudriez pas la porter pour vous-mêmes ! Je n'avais pas besoin de l'humilité, de la pénitence, de la pauvreté, de la charité, puisque je suis la Béatitude même et que je n'ai besoin de rien. Et vous, qui en avez un tel besoin que sans cela vous êtes perdus et maudits de mon Père pour l'éternité, vous refuseriez de faire ce que j'ai fait ! Faites donc pénitence, mortifiez-vous, car « *si vous ne le faites pas, vous pérez tous : Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* »

Tels sont, mes amis, les exemples et les paroles du divin Maître. Vivons donc de la vie de Jésus-Christ, ayons son esprit en nous. Soyons des hommes nouveaux, différents de ceux qui ne sont pas chrétiens. Immolons sans cesse et sans relâche le vieil homme.

Et à ce propos, il faut que je vous raconte une singulière histoire qui se passa du temps de saint Vincent de Paul.

M. Olier, le vénérable fondateur du Séminaire Saint-Sulpice, avait l'habitude de faire aux directeurs qu'il formait pour ses séminaires des conférences de piété. Un vieux jardinier, quelque peu curieux, se demanda ce que ces messieurs pouvaient bien avoir à se dire ainsi chaque jour dans la salle des exercices. Il eut donc l'indiscrétion de venir un soir, à petits pas, jusqu'à la porte de la salle. Il approche l'oreille de la porte, il écoute : O stupeur !... « Non, messieurs, disait M. Olier, pas de pitié pour le vieil homme ! ses instincts sont mauvais, son esprit est pervers ; nous ne pouvons attendre de lui que beaucoup de mal. Il faut lui déclarer une guerre implacable ; ne tenez nul compte de ses gémissements ; pour un ennemi de ce genre, pas de quartier ! » Pour le jardinier, ce langage sembla tout clair et trop clair : le vieil homme, qui donc était-ce, sinon lui ? Et quel renversement de toutes ses pensées ! Voilà donc ce qu'étaient ces prêtres aux apparences si douces, à la parole si bienveillante ! Sous des dehors de brebis, c'étaient des loups ravissants. L'indignation, la colère, l'effroi surtout s'emparèrent de lui à ce point qu'il chancela. A peine la conférence était-elle terminée, qu'il demande à parler à M. le Supérieur : « Quoi, monsieur, vous complotez la mort d'un innocent vieillard ! Ni mes services, ni

mon dévouement bien connu, ni mon honnêteté qui n'a jamais subi la moindre atteinte, ne trouvent grâce devant vous ! Oh ! vous êtes bien cruel ; mais vous n'aurez pas la joie de tuer le vieil homme ; je quitte à l'instant votre maison..... — Pauvre ami ! s'écria M. Olier, qui un moment l'avait cru fou, mais à qui ces derniers mots venaient de donner le sens de l'énigme, le bon Dieu vous a bien puni de votre indiscretion. Calmez votre courroux et vos inquiétudes : le vieil homme dont j'ai parlé, ce n'est pas vous, mais la concupiscence, qui demeure même après le Baptême et que le chrétien doit combattre toute sa vie.» Vous pensez, mes amis, si l'on rit de la mésaventure due à la curiosité de ce bonhomme.

Nous autres qui, Dieu merci, en savons un peu plus long sur ce chapitre que ce pauvre jardinier, n'ayons pas peur et mettons-nous comme des braves à la besogne. Il nous en coûtera un peu pour commencer ; puis la chose deviendra plus facile ; à la fin, nous prendrons l'habitude du bien et il ne nous en coûtera plus guère.

Mortifions-nous, renonçons à nos mauvais penchants ; ne flattons pas nos passions, surtout les passions des sens. Il ne faut pas qu'un chrétien ni qu'une chrétienne mène une vie de poul

mouillée, comme font les gens du monde. Il faut se lever de bonne heure et bravement, par le froid comme par la chaleur. Il faut prier le bon Dieu lors même qu'on n'y est pas disposé, comme cela arrive parfois. Il faut souffrir avec patience et sans se plaindre les petites misères de la vie, le manque de bien des petites choses commodes et douces, le mauvais temps et les mille petits désagréments qui arrivent chaque jour. Il faut souffrir tout des autres, et leur donner le moins possible à souffrir, réformer son caractère, chose très grave qui fait le bonheur ou le malheur de la vie, et dont presque personne ne s'occupe ; être aimable et affable pour tout le monde, surtout pour les ennuyeux, les importun.

Il faut, je ne dis pas seulement ne pas rechercher, mais il faut éviter les plaisirs du monde, les bals, les spectacles, surtout ceux où les mœurs sont intéressées. Il faut éviter aussi les délicatesses de la table, et ne pas faire comme tant de gens qui couvent des yeux un morceau dont ils ont envie, qui pleureraient volontiers quand il échoit au voisin, et qui en veulent à mort à celui qui les a privés de ce grand bonheur. Je trouve que c'est une grande honte pour un chrétien, pour un disciple de Jésus-Christ, de s'y connaître à fond, comme il ar-

rive quelquefois, en mets, en vins, en liqueurs et autres choses semblables. Laissons ces ignobles plaisirs aux bêtes, qui sont toutes pour la terre, et aux hommes qui les veulent imiter. Pour nous, aspirant à des choses meilleures, élevons-nous plus haut; plaçons notre bonheur dans des régions plus dignes de notre destinée éternelle, plus dignes de cette âme que nous portons en nous et qui est créée à l'image de Dieu.

Et si parfois la croix nous paraît bien pesante, à la suite même de Jésus-Christ, regardons l'avenir, regardons l'Éternité, la grande et infinie Éternité qui approche. Quelques années encore, quelques mois peut-être, peut-être quelques jours!... et voici la fin de mon épreuve! et si j'ai persévéré jusqu'au bout, voici la plus magnifique récompense, une récompense qui ne finira jamais, une joie ineffable, la possession de Dieu qui est l'océan sans mesure de la vie, de la paix, du bonheur! Là je retrouverai toutes mes peines changées en gloires, toutes mes larmes changées en couronnes que rien ne pourra flétrir!

Du courage donc! Il est bien juste de se donner un peu et même beaucoup de mal pour arriver à une telle récompense! Les saints se sont donné plus de mal que je ne m'en donnerai,

et cependant, s'ils pouvaient regretter quelque chose dans leur gloire, ce serait de n'en pas avoir fait dix fois plus pour le plus grand, le plus généreux, le plus aimable de tous les Maîtres !

On le voit, l'abbé de Ségur prêchait à ses auditeurs l'Évangile non diminué. Loin de sacrifier au préjugé qui voudrait qu'on amoindrît la doctrine pour en faire mieux accueillir les conséquences pratiques, il faisait reposer tout le succès de sa parole sur la fidélité à n'être que l'écho de Jésus-Christ. Ce que le Sauveur n'a pas craint de dire devant les foules qui le suivaient, ce saint prêtre ne craignait pas de le redire à ces âmes droites et simples qui recevaient si volontiers ses solides enseignements. Encouragé par leur piété, il alla jusqu'où son Maître avait été lui-même, et nous allons l'entendre parler à tous le langage de la perfection chrétienne; non pas qu'il prétendît imposer comme une obligation ce dont Jésus n'a fait que l'objet d'un conseil, mais parce que Dieu se plaît à choisir partout ses privilégiés, et que la beauté de ces vertus sublimes charme ceux même qu'elle ne sait entraîner. Aussi bien, lorsqu'un homme de Dieu a commencé par se nourrir à satiété de ces grandes choses dans la méditation, quand il s'est appliqué patiemment à

conformer sa vie au type adorable que nous a laissé la vie du Sauveur, il sait traduire dans un langage accessible à tous ce dont son âme est remplie, et sa conduite rappelle d'elle-même le mot de saint Paul : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus - Christ : Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*¹.

Le premier pas que fasse le chrétien dans le chemin de la perfection est le dégagement de cœur des choses de ce monde, par l'amour de la sainte pauvreté. Non content de l'avoir insinué à ses chers auditeurs en leur parlant de l'humilité, il va l'enseigner à présent *ex professo*.

« Saint Philippe di Beniti, couché sur la cendre, au milieu de ses frères, luttait contre les angoisses de la mort. Rassemblant ses forces, il demanda d'une voix faible à l'un de ses frères de lui donner son livre; et, en parlant ainsi, il indiquait du regard une humble image de Jésus crucifié. Il prit d'une main défaillante cette sainte image et, la pressant sur sa poitrine avec une ineffable tendresse : « Oh ! oui, dit le Saint, voici mon livre, voici mon cher livre, dans lequel j'ai lu toute ma vie. Je n'ai jamais su lire que ce livre. C'est là toute ma science, toute ma joie, Jésus crucifié ! » Et laissant tomber sur la

1. I Cor. XI, 1.

croix un dernier regard et un dernier sourire, il rendit son âme à Dieu.

« Le crucifix, livre des Saints, est aussi le livre du Chrétien. A l'exemple des Saints apprenons à y lire. Le prêtre, envoyé pour cela dans le monde par Jésus-Christ, nous enseigne les divines leçons que l'amour du Sauveur y a renfermées. Déjà nous avons parlé des vertus de foi, de mortification, d'humilité, aujourd'hui nous traiterons le sujet de la pauvreté, sujet pratique dans notre temps où personne n'a d'argent.

« 1^o *Nature* de la pauvreté chrétienne;

« 2^o *Nécessité* de cette vertu;

« 3^o *Motifs* de la pratiquer;

« 4^o *Pratique* de cette vertu.

« I. *Nature de la vertu de pauvreté*. — La pauvreté chrétienne est une vertu surnaturelle qui détache notre cœur des biens de la terre et lui permet de s'attacher librement à Dieu, son seul bien véritable et son seul trésor.

« La pauvreté est une *vertu*, donc une disposition du cœur, un état de l'âme. Et tout d'abord il nous faut distinguer ici deux choses que l'on confond d'ordinaire, la *pauvreté* et la *vertu de pauvreté*. La pauvreté est la privation des richesses, des biens de ce monde; c'est un fait, un état du corps, une chose purement ex-

térieure, ordinairement indépendante de nous, et qui n'est en soi ni bien ni mal devant Dieu. Ce n'est pas de cette pauvreté que nous parlons ici.

« La vertu de pauvreté est une disposition du cœur, indépendante de la possession ou de l'absence des richesses, qui peut exister chez le riche comme chez le pauvre. Chez le riche, si son cœur est détaché des biens qu'il possède; chez le pauvre, si son cœur ne désire pas ces biens qu'il ne possède pas.

« Le riche qui est pauvre en esprit est comme Jacob revêtu de la peau velue du chevreau; il est bien revêtu et entouré de cette peau, mais elle ne tient pas à son corps, et on ne le blessera pas si on la lui enlève. Job est le type admirable de ces pauvres d'esprit. Le riche, au contraire, qui n'a pas la vertu de pauvreté, qui est attaché par le cœur à ses richesses, est comme Ésaü couvert de son poil; si on lui arrache cette peau velue, il crie, il combat, il s'agite pour la garder, car elle fait partie de lui-même, elle est lui-même.

« Le pauvre qui a la vertu de pauvreté ne désire pas les biens qu'il n'a pas. Il est paisible dans leur privation et dans les souffrances qui en sont la suite. S'il travaille à les acquérir, c'est sans perdre la paix de son cœur, et pour

obéir à l'ordre de la Providence qui veut que l'homme, surtout le père de famille, veille par le travail à sa subsistance et à celle de sa famille. Le pauvre, au contraire, qui est riche d'esprit, qui n'a pas la vertu de pauvreté, est envieux et jaloux; il est prêt à sacrifier sa conscience et son devoir au désir d'acquérir des biens. Judas sera à jamais le type détesté de ces faux pauvres.

« La pauvreté est donc une vertu, une disposition de l'âme, aussi propre au riche qu'au pauvre. Elle est une *vertu*, donc elle nécessite un combat et une victoire; elle est le fruit d'une lutte, comme la foi, l'humilité, la chasteté et les autres vertus chrétiennes.

« Vous vous rappelez la cause de cette lutte : c'est le péché d'Adam qui l'a introduite sur la terre, avec tous les désordres qui en sont la suite. Dieu n'avait pas créé l'homme de la sorte. Adam aimait Dieu de tout son cœur, il l'aimait uniquement. Son âme, créée à l'image de Dieu, pur esprit comme Dieu, immortelle comme Dieu, n'était faite que pour Dieu. Elle était le sanctuaire, le palais de Dieu; seul, Dieu y régnait en maître. Les créatures n'étaient que les esclaves de l'homme. Il les possédait uniquement pour s'en servir selon les desseins de Dieu. La révolte fut punie par la révolte.

Adam révolté contre son Maître vit le monde extérieur se révolter contre lui, et ce qui le portait à Dieu lui devint une occasion de se détacher de Dieu. Son goût, perverti par sa séparation de Dieu, lui fit trouver des charmes imaginaires dans ces biens, qui absorbèrent son cœur, usurpèrent la place de Dieu et courbèrent vers la terre cette âme faite pour le ciel. Dieu fut chassé de son temple et remplacé par de faux biens, par de faux trésors que l'homme mit à sa place.

« Ce fut ainsi que l'homme se traîna, le cœur en bas, pendant quatre mille ans, dans le désordre, la honte et la misère. Dans le désordre, car c'est un désordre de négliger les vrais biens pour les faux ; dans la honte, car il est honteux à un esprit immortel de s'attacher à la matière ; dans la misère, car c'est une grande misère que de laisser échapper la réalité pour ne plus retenir que l'ombre, que d'abandonner les vrais biens pour retenir les faux. Notre-Seigneur Jésus-Christ, divin Médecin de toutes nos plaies, vint délivrer l'homme déchu. Il chassa les marchands et les voleurs du temple, c'est-à-dire les créatures du cœur de l'homme, et rendit ce cœur capable de posséder de nouveau le Seigneur ; comme on fait pour une église profanée : on la débarrasse des immondices qui

la remplissent, on la purifie, puis on y replace le Maître, le Saint-Sacrement, et l'on y recommence le culte de Dieu.

« C'est par *la vertu de pauvreté*, par le renoncement aux biens de la terre, que Notre-Seigneur Jésus-Christ opéra cette restauration. C'est là le fouet qui chasse les vendeurs et les acheteurs du temple. *La vertu de pauvreté* est donc une force secrète, émanant du cœur de Notre-Seigneur crucifié, nous détachant de ce monde, surtout de *l'argent*, qui représente les biens du monde, pour nous attacher à notre seul vrai bien, au seul trésor digne de notre âme immortelle, au bon Dieu seul, pour qui notre cœur est fait.

« Notre-Seigneur n'a rien épargné pour nous guérir de cette maladie mortelle ; toute sa vie y a été consacrée. 1^o Ses exemples : « *Cæpit facere et docere.* » Il s'est constamment imposé la privation volontaire des richesses, non seulement du superflu, mais presque du nécessaire, afin d'exprimer le mépris absolu qu'il faisait de tous les biens de la terre. »

L'abbé de Ségur retrace ici en abrégé le récit évangélique, depuis la crèche et l'humble boutique de Joseph jusqu'à l'indigence de Jésus durant les trois années de son apostolat public, et au cours de sa douloureuse Passion, où il

éprouva de si cruels délaissements de la part de ses apôtres. Après sa résurrection, le détachement des créatures devient bien plus complet encore ; il augmente pourtant dans son Ascension, et dans l'Eucharistie, où il est insensible à toutes les choses extérieures.

2° *Ses paroles.* — Sa première parole, dans sa première instruction publique, exalte la pauvreté : *Beati pauperes spiritu.* Heureux ceux qui ont la vertu de pauvreté dans le cœur, les détachés de la terre : le royaume des cieux est à eux. Au contraire, malheureux ceux qui n'ont pas cette disposition du cœur : la misère d'enfer est pour eux. « *Væ vobis divitibus! — vœ qui nunc saturati estis! — Malheur à vous riches! Malheur à vous qui êtes présentement rassasiés!* »

Telle est la vertu de pauvreté et de détachement que Notre-Seigneur nous a apportée pour nous guérir de la cupidité. Donc vertu *chrétienne*, c'est-à-dire enseignée et ordonnée par Jésus-Christ. Dès lors vertu *surnaturelle*, c'est-à-dire produite en nous par sa grâce, par l'impulsion de son Esprit, qu'il nous donne au saint Baptême et qu'il développe sans cesse en nous par les Sacrements et la prière. Elle devient ainsi la participation à la pauvreté et au détachement même de Jésus-Christ.

« Nous avons dit que la vertu chrétienne de pauvreté détache notre cœur des biens de la terre, *pour le laisser s'attacher à Dieu seul*. Et c'est là une chose qu'il faut bien noter. La pauvreté chrétienne ne laisse pas notre cœur vide, elle le remplit au contraire; non plus comme il l'était auparavant, de biens faux, misérables et imaginaires; mais du trésor seul digne de ce nom, du seul vrai bien, de Celui qui est le *Bien* même, la richesse infinie, sans bornes, impérissable, éternelle; elle le remplit de *Dieu*. C'est pour *l'amour de Dieu* qu'il faut se détacher de l'amour des biens de la terre. Et par là, le chrétien se place dès ce monde dans l'état où il demeurera pendant toute l'Éternité. Il possède le même trésor, il est attaché au même bien, il est détaché de ce dont il sera détaché dans l'Éternité.

« Le pauvre, au contraire, dénué déjà des biens de ce monde, n'a plus cette lutte à subir pour s'en tenir détaché; il n'a qu'à acquiescer à un état de choses existant déjà; il n'a qu'à dire : *Amen*, à se *soumettre* à ce qu'il ne peut empêcher; à faire de nécessité vertu. Il n'a qu'à se laisser aller sans effort au courant rapide de la sainte pauvreté qui l'entraîne vers son Dieu, à la suite de Jésus-Christ, son Maître. La pauvreté est comme un fleuve qui le détrempe, le pénètre,

l'enveloppe sans cesse de tout ce qui est le plus sanctifiant pour l'âme, privations, souffrances, humiliations, assujettissements pénibles, larmes, travail, vie dure, rude, mortifiée.

« En un mot, *l'état du pauvre* est sanctifiant et il est facile de s'y sanctifier et de s'y sauver; *l'état du riche* est anti-sanctifiant et il est difficile et très difficile de s'y sanctifier et de s'y sauver. Le pauvre se sauvera infailliblement, s'il entre dans l'esprit de son état; le riche se perdra non moins infailliblement s'il demeure dans l'esprit de son état. Le riche, pour se sanctifier et se sauver, a besoin de se rendre le plus semblable au pauvre qu'il lui est possible, et de s'appauvrir en réalité par l'aumône. Aussi l'amour des pauvres et l'aumône sont-ils le caractère spécial des chrétiens qui sont riches. Et, Dieu merci, nous n'avons pas besoin d'en aller chercher des exemples dans la vie des Saints. Aujourd'hui, dans cette ville de Paris, il se fait des merveilles de charité sans nombre; qui ne bénit particulièrement les noms de M^{me} de Saudon, de M^{me} de Caraman, de M^{me} de Maynard? Voilà des riches vraiment pauvres d'esprit, vraiment remplis de l'esprit de pauvreté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vraiment chrétiens.

« Mais il n'y en a guère, vu le nombre total

des riches. L'argent *colle aux mains*, et il n'y a qu'une grande chaleur de foi et de charité qui le détache.

« Dans quelque état que nous soyons, tâchons de pratiquer la pauvreté chrétienne ; et si nous sommes pauvres de fait, mettons-nous sans crainte à l'œuvre, car cette grande vertu nous sera bien facile à acquérir. »

Après avoir exalté ainsi aux yeux des parents chrétiens les richesses spirituelles de la pauvreté évangélique et en avoir fait sentir la nécessité pour tous, puisque celui qui reste attaché de cœur aux biens de ce monde ne saurait être un vrai disciple de Jésus-Christ, le pieux orateur passe aux motifs qui nous pressent de nous exercer à cette vertu.

« Le premier motif pour nous d'être pauvres, dit-il, *c'est la nature de notre âme et celle des richesses de la terre.*

« Il y a deux espèces de biens, les biens spirituels et les biens matériels, Dieu et la terre. Moi, composé que je suis d'une âme et d'un corps, je me trouve placé entre les deux. Mon âme, c'est la partie supérieure, le vrai moi-même ; mon corps, c'est la bête. Dieu et mon âme sont immortels, à toute éternité ; les biens de ce monde et mon corps sont passagers, fragiles ; quels qu'ils soient, leur durée est d'un instant.

Entre les deux, je dois choisir ; car je ne puis les posséder tous les deux à la fois. *Nemo potest duobus dominis servire*, dit la Vérité. En m'attachant à l'un, je renonce à l'autre. Or lequel vaut mieux de Dieu ou d'un peu d'argent, de terres, de bois, de pierres ? de l'Éternité, ou des quelques moments que dure la vie ? de l'âme, ou du corps ? du Paradis, ou de l'enfer ?

« C'est là la question. Je suis un fou si mon choix est douteux ; car « *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur : Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? Stulte, hac nocte animam tuam repelent a te : quæ autem parasti, cuius erunt ? Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme ; et ce que tu as amassé, à qui sera-t-il ?* » Celui qui s'attache à ce monde, par où il passe pour se rendre *chez lui*, chez son Père, est comme l'oiseau qui se pose sur la branche enduite de glu en volant à son nid ; comme le voyageur pour Marseille, condamné à mort s'il n'arrive pas à temps, et qui s'arrête au premier village. Tout est perdu : il n'a point Dieu, la seule richesse de l'Éternité ; il n'a plus l'argent, la richesse de la terre, qui a passé !

« Il faut donc faire de nécessité vertu ; commencer son Éternité, quitter librement ce qu'on

va quitter malgré soi ; laisser la misère pour la richesse, le rien pour le Tout.

« Le deuxième motif de pratiquer la pauvreté, c'est *notre qualité de chrétien*. « *Vos non estis de hoc mundo, sicut et ego non sum de hoc mundo : Vous, vous n'êtes pas de ce monde, comme moi je ne suis pas de ce monde.* » Même vivant dans le monde, le chrétien ne doit pas être du monde. Il doit être l'homme de l'Éternité, vivant principalement par son âme, le moins possible par son corps ; dans la possession la plus pleine possible des biens spirituels et éternels, résumés en Dieu ; dans la privation la plus parfaite possible des biens matériels et de l'argent, qui les résume.

« Le chrétien est un saint commencé ; *saint* veut dire séparé. Par le Baptême, nous sommes séparés de tout, morts, ensevelis avec Jésus-Christ en Dieu. Le Baptême est une nouvelle naissance à un nouveau monde, saint, spirituel et éternel ; à un nouveau royaume, le Royaume de Dieu, des âmes et du ciel ; où le chrétien a d'autres richesses à posséder, d'autres joies, d'autres lumières pour se conduire, un autre maître à servir, d'autres règles de conduite à observer. Tout y est saint et pauvre : le Roi Jésus-Christ ; la Reine, Marie ; les Princes, les Apôtres ; les Seigneurs, les Saints et les

Angès; le peuple, tous les disciples de Jésus-Christ. « *Impossibile est divitem intrare in regnum Dei : Impossible au riche (qui s'attache aux richesses) d'entrer dans le royaume de Dieu.* » Les pauvres sont reçus avec le Lazare, les fortunés du siècle chassés avec le mauvais riche.

« Renonçons-donc aux choses d'ici-bas, parce que nous sommes chrétiens.

« Le troisième motif de pratiquer la pauvreté est *l'exemple de tous les Saints*, après Jésus-Christ, le Saint des saints. Ici, dit le pieux prédicateur, je ne sais par où commencer. Parlerai-je de saint Vincent de Paul, le modèle, l'ami, le père des pauvres, qui a dévoué à leur service sa vie entière? De saint François de Sales, qui ayant perdu un jour une bague d'un grand prix que lui avait donnée la Reine de Savoie, disait simplement : « Il y a là un double « avantage, et pour moi, et pour celui qui la « trouvera. » « Bien avare, disait-il encore, est « celui à qui Dieu ne suffit pas. » « Et un autre « jour : « Faut-il qu'une poignée de terre ra- « visse à Dieu tant d'âmes ! » Ses habits étaient si misérables que, lorsqu'il les retirait pour les donner aux pauvres, ceux-ci parfois les refusaient. De saint Charles Borromée ? Il ne voulait ni toucher ni voir l'argent, si ce n'était pour

faire des aumônes. Sa table, ses habits étaient pauvres; il donnait tout. Un jour il fit distribuer d'un coup aux indigents vingt-cinq mille écus. Il avait un appartement bien meublé, qu'il nommait la chambre du cardinal Borromée, et une chambre pauvre comme la cellule d'un religieux, qu'il appelait l'appartement de Charles. « Il faut bâtir des maisons éternelles dans le ciel, » disait-il à un évêque bien logé.

« Aussi tous les vrais disciples de Jésus-Christ, tous les vrais chrétiens (car tout cela est la même chose) peuvent-ils dire avec vérité la grande parole de saint François d'Assise : *Deus meus et omnia* : Ô Dieu, vous êtes tout mon Bien, tout mon avoir !

« En résumé : je suis chrétien, donc je dois être pauvre d'esprit, avoir l'esprit de pauvreté et de détachement.

« Le quatrième motif de pratiquer la pauvreté, c'est l'état actuel des choses, *le temps où nous vivons*. Cette raison en vaut bien trois autres. Car vous savez qu'aujourd'hui, selon Proudhon, *la propriété, c'est le vol*. Et comme en France on agit dès qu'on a parlé, avant de réfléchir, on s'apprête à traiter tous les propriétaires comme des voleurs, c'est-à-dire à leur prendre leurs biens, je ne dis pas en droit, mais *en fait*. Il faut donc détacher notre cœur de ce

qu'on va nous prendre, et ici encore faire de nécessité vertu. Il y a des gens qui croient que cette spoliation serait un remède à la misère : il n'y a qu'un seul remède à cette grande plaie, c'est l'esprit de pauvreté chrétienne, qui détache les riches de leurs richesses, et les leur fait partager avec leurs frères plus dénués ; qui, d'autre part, empêche les pauvres de désirer injustement ces mêmes biens, leur montrant une richesse plus réelle et leur remplissant le cœur du trésor des trésors, Notre-Seigneur Jésus-Christ. La Religion seule, et la Religion *pratique*, est le remède au mal qui nous dévore ; si la France ne recourt à elle, elle est perdue sans ressource. Donc soyons pauvres d'esprit, à cause des circonstances où la Providence nous a placés.

« Le cinquième motif de nous détacher de la terre, c'est *la récompense admirable de cet état*, sur la terre et dans l'Éternité.

« 1^o *Sur la terre.*— « *Qui aura tout quitté pour moi*, dit Notre-Seigneur, *recevra le centuple dès cette vie : Centuplum accipiet.* » Quelquefois ce sera en bénédictions temporelles, comme nous le voyons dans l'histoire de Job. Il y a des traits nombreux de la Providence à ce sujet ; toutefois, ils sont moins fréquents que sous l'ancienne Loi, parce qu'ils convenaient sur-

tout aux Juifs, si désireux des bénédictions terrestres. Nous autres chrétiens, nous sommes « des adorateurs en esprit ». Vivant sous la loi de grâce, menant une vie spirituelle, nous attendons des bénédictions de même nature. Une paix et une tranquillité profonde sera donc le partage de l'âme chrétienne vraiment pauvre. *Beati pauperes spiritu*. Par la pauvreté, la cause de nos troubles nous est enlevée. Nous citons tout à l'heure l'exemple de saint François de Sales perdant une bague très précieuse : quel calme, quelle sérénité, en cette circonstance ! Au lieu de cela, s'il eût tenu à cette pierre par le cœur, il se fût troublé, désolé, comme ce ramoneur qui, ayant perdu un sou, pleurait encore après dix jours.

« On rapporte que le marmiton de saint Louis disait un jour : « Je suis aussi riche que le roi. J'ai tout ce que je désire ; or le roi n'a pas plus que cela. » Le mendiant de Padoue pensait et parlait de même. Et bien mieux encore le saint homme Job : « *Dominus dedit ; Dominus abstulit ; sicut Domini placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum : Le Seigneur m'avait donné ces choses ; le Seigneur me les a retirées ; comme il a plu au Seigneur il a été fait ; que le nom du Seigneur soit béni !* » « Je ne tiens à rien, disait saint Jean Chrysostome ;

quelque chose que vous m'enleviez, vous ne me ferez pas de peine et vous ne me priverez pas. Ni l'argent, ni les honneurs, ni les dignités, ni la faveur de l'empire, ni l'exil, ni la mort, ne me sont rien. J'ai mon Dieu, et vous ne pouvez me l'ôter. »

« 2^o *Récompense de la pauvreté dans l'éternité. — Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum.* » Le royaume des cieux leur appartient; et quiconque renonce à tout pour l'amour de Jésus-Christ, reçoit dès ce monde le centuple des grâces, et, dans l'autre, une gloire sans fin. Pour une privation de quelques minutes, la jouissance et la possession parfaite, sans mesure, sans ombre, du bien parfait, de Dieu même!

« Lequel est le plus heureux, disait l'abbé de Ségur en terminant ce point, le mauvais riche ou Lazare? Si vous aviez à choisir, lequel aimeriez-vous mieux avoir été? Eh bien! on ne vous demande pas d'être aussi pauvres que Lazare, on vous demande seulement de ne point attacher votre cœur à ce que vous possédez.

« Et maintenant, *dans la pratique*, consolons nous de nos privations, et sanctifions-les par la prière et la direction de l'intention.

« Travajllons pour acquérir le nécessaire et soutenir notre famille, mais gardons toujours

notre cœur à Dieu. Dans les revers, ne nous désolons pas trop, et ne nous emportons pas de joie. Donnons aux plus malheureux que nous, s'il est possible. Et pensons souvent à l'Eternité qui avance, et où nous trouverons notre vrai Trésor, notre richesse et notre repos. »

Voilà comment l'abbé de Ségur enseignait aux parents chrétiens à ne pas faire leur préoccupation principale du soin même raisonnable des intérêts matériels. Bien loin de penser que le moyen d'attirer les hommes à Dieu soit de leur promettre les richesses de ce monde, il s'applique à élever leurs pensées bien au-dessus de ces méprisables ambitions ; il leur apprend à ne considérer la fortune et le bien-être que comme des biens tout à fait secondaires et grandement dangereux pour ceux qui s'y attachent. Que de convoitises se trouvent taries dans leur source par ce dégagement de cœur des richesses ! Comme le service de Dieu devient facile dans les familles où l'on n'adore pas Mammon ! Et de quelles vertus ne seront pas capables ceux qui savent que la vie présente n'a qu'un but : conquérir, par l'imitation des vertus de Jésus-Christ, une place dans le royaume éternel que le Sauveur nous a mérité au prix de son sang !

Écoutons-le maintenant recommander à ses

chers auditeurs de la Sainte-Famille la pratique d'une autre vertu évangélique non moins méconnue par la plupart des chrétiens et dont l'oubli entraîne les plus grands maux : nous voulons parler de la chasteté.

En leur parlant de la mortification, l'abbé de Ségur s'était appliqué à montrer comment elle est de l'essence même du Christianisme, puisqu'elle a pour but de combattre par la grâce du Saint-Esprit nos inclinations vicieuses, fruit du péché d'Adam !

Cette lutte entre l'Esprit-Saint et l'esprit du péché, entre l'Esprit de Jésus-Christ et l'esprit du démon, entre la vertu et le vice, entre le nouvel homme et le vieil homme, cette lutte, dit-il, est acharnée, incessante, et elle ne finira qu'avec notre vie. La récompense éternelle, le Paradis, la possession de Dieu, source de toute joie, de toute béatitude, de tout bien, ne sera donnée qu'aux âmes persévérantes et énergiques qui ne se seront pas lassées de combattre et que leurs chutes n'auront fait qu'exciter à de plus grands efforts encore. « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* »

Je dois parler maintenant, ajoute-t-il, de « l'ennemi le plus terrible de tous pour la plupart des hommes ; du vice qui fait, même parmi les chrétiens, les plus nombreuses et les plus

fatales conquêtes; mais aussi de cette magnifique vertu de chasteté, qui est la couronne des vainqueurs de ce combat.

« Recueillons-nous, mes amis, en la présence de Dieu; écoutons avec pureté la parole de la chasteté, et souvenons-nous que c'est ici la parole sainte de Dieu, toute sainte et qui purifie les âmes. « *Eloquia Domini, eloquia casta, verbum Dei sanctum, purificans animas.* » Vous concevez que je serai bref en cette matière. Il ne faut pas risquer, pour faire du bien à quelques-uns, de faire du mal à d'autres. Je me contenterai donc de vous exposer en peu de mots : 1^o la nature de la vertu de chasteté; 2^o ses divers degrés; 3^o les motifs que nous avons de la pratiquer, chacun selon notre condition; 4^o les moyens pratiques qui nous la rendent non seulement possible, mais douce et facile. »

I. — *Nature de la vertu de chasteté.* — Notre esprit est révolté contre Dieu par l'orgueil, nous l'avons vu déjà; notre corps, notre chair est à son tour en révolte contre l'esprit, par le vice honteux opposé à la chasteté. — Cet état est un état de désordre et de grand désordre. Aussi n'est-ce pas Dieu, mais le péché de l'homme, l'homme lui-même par son péché, qui nous y a placés.

Au commencement, quand l'homme était innocent et ami de Dieu, l'âme était soumise sans effort à Dieu, son maître légitime ; et en récompense de cette soumission, le corps et la nature inférieure étaient soumis à l'âme. La raison était maîtresse souveraine au logis, et les sens, loin de conspirer contre son empire, lui étaient un aide et un moyen de faire le bien. Mais quand Adam eut péché, sa révolte fut punie par une autre révolte, de même que sa soumission était auparavant récompensée par une autre soumission. Pendant qu'il attaquait Dieu, l'ennemi entra dans son intérieur ; et quand il eut consommé son péché, il se trouva vaincu par Dieu et vivement attaqué par ses sens, par sa chair. Il apprit ainsi à ses dépens que c'est un métier de dupe que de pécher et « jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ». Hélas ! c'est un peu ce que nous faisons tous. Nous sommes bien fils d'Adam ! Quel est l'homme qui, jetant un coup-d'œil sur son passé, ne dise au fond du cœur : Si j'avais su !

La pauvre âme est donc vivement et continuellement attaquée par la chair ; la chair veut dominer l'âme ; les sens veulent être satisfaits, même aux dépens de la raison ; mais de même que Dieu a donné à l'homme l'humilité chrétienne pour dompter les attaques de l'orgueil,

de même il a préparé un remède à cette seconde maladie de l'âme, et ce remède c'est la sainte Chasteté.

Vous le voyez dès lors, *la chasteté est une vertu chrétienne qui réprime les passions de la chair*, et contient tellement les sens qu'ils permettent à l'âme de vaquer librement au service de Dieu. Tel est en effet le but dernier de la chasteté comme de toute vertu, c'est le culte de Dieu, la gloire de Dieu.

II. — *Des degrés de la vertu de chasteté.* — Toutes les vertus, comme tous les vices, ont des degrés. La chasteté a donc les siens, tous très excellents, mais plus ou moins parfaits. Le plus parfait est celui où l'âme reste le plus libre des entravés des sens et peut s'appliquer plus facilement au service de Dieu. Vous comprenez, d'après cela, que le degré le plus éminent de la chasteté est la *virginité* ou le célibat; c'est-à-dire l'état de renoncement complet aux plaisirs même permis de la chair, pour l'amour de Dieu. Telle est la chasteté que Notre-Seigneur exige des ministres de ses autels, telle est encore la chasteté des religieux et des religieuses; et même de plusieurs personnes qui, demeurant dans le monde, s'y appliquent aux bonnes œuvres et renoncent, pour s'y mieux dévouer, aux jouissances légitimes de la famille

et du mariage. Le second degré de la chasteté est la *continence*, c'est-à-dire l'état de ceux qui s'abstiennent de ces jouissances jusqu'à ce qu'ils contractent les engagements sacrés du mariage. Le troisième est la chasteté des *veuves* qui, après avoir passé par le mariage, vivent désormais dans la continence. Le quatrième enfin, moins élevé que les précédents, quoique très excellent encore, est la *chasteté conjugale*, c'est-à-dire l'état des gens mariés qui vivent saintement dans le mariage et gardent dans ce saint état, pour l'amour de Dieu et avec sa grâce, la mesure tracée par la raison et par la loi divine.

III. — *Des motifs de pratiquer la chasteté.* — Le premier motif qui se présente tout d'abord de pratiquer la chasteté, c'est l'*excellence et la beauté ravissante de cette vertu*. La chasteté, c'est la vertu propre de l'homme et ce qui doit distinguer sa vie extérieure de celle des bêtes. Les bêtes n'ont que des sens ; en suivant leurs appétits, elles sont dans l'ordre ; mais l'homme a une âme, et cette âme est la partie principale de lui-même ; c'est l'âme qui dit *moi*, qui veut, qui aime, qui pense, qui agit ; en un mot, c'est l'*âme* qui fait l'*homme*. Or, par la chasteté, l'homme vit pour son âme, pour ce qui le fait être *homme*, et non pas

pour son corps, par où il est semblable à l'animal. Aussi le propre du péché contre la chasteté est-il la honte, la dégradation; aussi un seul péché de ce genre coûte-t-il plus à avouer en confession que cent autres, plus graves peut-être; c'est que notre corps est la chose la plus sainte entre toutes les créatures sensibles, créature royale, sacrée, sacerdotale, éternelle, image de Dieu.

L'âme chaste est dans son corps comme n'y étant pas, comme arrivée déjà à ce glorieux état de son éternité duquel Notre-Seigneur dit : « *In caelo non nubent neque nubentur; sed erunt sicut Angeli Dei: Dans le Ciel il n'y a plus de mariage, mais ses habitants seront comme les Anges de Dieu.* » C'est la chasteté qui est la couronne la plus belle de l'homme en ce monde; c'est elle qui fait briller son front d'un éclat tout céleste. Autour d'un chrétien chaste et pur, il y a une auréole d'honnêteté qui repousse jusqu'à la pensée même du mal. La chasteté est si belle qu'elle séduit tous les cœurs. Si l'on voit des gens qui n'y croient pas, c'est la preuve la plus frappante de son excellence; car, s'ils ne croient pas à sa possibilité, c'est qu'ils la croient si sublime, tant au-dessus de la faiblesse humaine, qu'ils ne supposent pas qu'un homme puisse jamais y atteindre. Aussi verrons-nous tout à

l'heure que l'homme ne peut être chaste sans un secours surnaturel de Dieu.

1^o Donc, la première raison de pratiquer la sainte chasteté, c'est *son excellence*.

2^o Le deuxième motif est *notre titre de chrétien*. Notre-Seigneur Jésus-Christ est en nous par son Esprit comme dans un temple vivant ; nous sommes tous unis à lui de la manière la plus intime, nous vivons de la même vie, toute sainte et divine ; de même que dans le corps, les membres vivent de la même vie que la tête, de même nous et Jésus-Christ.

Étant donc les membres de Jésus-Christ, quelle sainteté devons-nous avoir et dans nos âmes et dans nos corps ! Nous frémirions à la seule pensée de profaner le Çalice sacré où s'offre le sacrifice de l'Autel, ou le Ciboire où repose le Corps adorable du Sauveur ; or nos corps sont bien plus saints que ces vases insensibles ; ce sont des calices, des ciboires vivants où demeure le Fils de Dieu et où il doit demeurer de toute éternité. Quel crime donc et quelle infamie de souiller son corps par le vice opposé à la chasteté !

3^o Le troisième motif de la pratiquer est *l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, le grand et unique modèle des chrétiens.

Voyez comme il aime cette sainte vertu de

pureté! Vierge lui-même, il veut une Vierge pour mère; l'époux de la Vierge Marie, saint Joseph, est vierge lui-même et demeure ainsi toute sa vie; si Jésus a un précurseur, saint Jean-Baptiste, celui-ci est vierge, et s'il a un disciple bien-aimé entre tous les autres, saint Jean, il le choisit vierge et dans la perfection de la pureté. C'est à lui, et à lui seul, qu'il confie sa Mère en mourant, bien que saint Pierre soit au-dessus de lui, comme suprématie. Les apôtres ont, il est vrai, été mariés avant leur sacerdoce; mais depuis ce temps ils embrassent la plus parfaite continence, et oublient à jamais les plaisirs même permis des sens.

Jésus-Christ répand partout autour de lui l'esprit de pureté : dans son Église, dans ses ministres. La chasteté fait la force et est comme l'âme de leur ministère; c'est en elle que repose tout le secret de leur dévouement, comme jadis la force surhumaine de Samson résidait dans l'intégrité et en quelque sorte dans la virginité de sa chevelure.

4^o Le quatrième motif est *l'exemple des Saints*, nos devanciers et nos frères, et surtout l'exemple de Marie, la Vierge très pure, la Mère sans tache, la Reine des Vierges : *Mater castissima, Mater purissima, Mater inviolata, Regina virginum.*

Marie préfère la virginité, qui est la chasteté parfaite, à la maternité divine elle-même. Et Dieu permet qu'au jour de l'Annonciation, le mystère de l'Incarnation demeure quelque temps en suspens, à cause de l'amour que Marie porte à la vertu de chasteté et de sa crainte de perdre ce trésor.

Sans parler des saints Patriarches, de Joseph, de Suzanne et de mille autres grands modèles de cette admirable vertu, des saints Apôtres, de saint Paul entre autres, qui engage tous les chrétiens à user de leur corps comme n'en usant pas, à vivre tout en Dieu et en Jésus-Christ, à suivre son exemple; sans parler des saints martyrs, des anachorètes, des saints des premiers siècles, dont les exemples sont moins frappants pour nous à cause de l'éloignement des temps, voyez dans des siècles plus rapprochés un saint Bernard qui, pressé par la violence de la tentation, se jette dans un étang glacé pour mâter une chair rebelle et sauver son âme au péril même de sa vie; un saint François d'Assise qui, dans une semblable circonstance, se déchire tout le corps en se jetant dans les épines; un saint Thomas d'Aquin qui, à l'âge où les passions sont le plus violentes, pressé par une femme impudique, saisit un tison ardent pour éloigner cette enne-

mie de sa vertu. Aussi mérita-t-il de recevoir, après cette victoire héroïque, la visite et les félicitations d'un ange, qui lui promit de la part de Dieu qu'il ne souffrirait plus jamais les tentations de la chair.

Voyez encore une sainte Catherine de Sienne, qui résiste pendant plusieurs mois à une effroyable tentation, persévérant dans le jeûne, dans la prière, dans les larmes, dans la pénitence. Enfin délivrée de ce combat, elle voit Jésus-Christ paraître devant elle. « Où étiez-vous, mon Seigneur, pendant les affreux bouleversements où j'étais plongée? — Dans ton cœur, ma fille, pour lui donner la force de vaincre. »

Plus près de nous encore, entendez saint François de Sales, l'aimable et excellent saint François de Sales, dont la vie fut si pure que le soupçon même du mal ne put jamais l'approcher, entendez-le, dis-je, avouer à un de ses intimes amis que la passion de l'amour et celle de la colère étaient les deux occasions de ses plus violents et de ses plus ordinaires combats.

Voyez saint Louis de Gonzague, qui respirait tellement la sainte pureté, que sa seule présence arrêtait les conversations licencieuses de ses jeunes compagnons; saint Stanislas de Kotska, qui tomba un jour sans connaissance en

entendant une parole obscène, tant était profonde l'horreur que le vice honteux lui inspirait.

Et de nos jours enfin, voyez tant de jeunes gens, de jeunes filles, tant d'ouvriers qui, au milieu de la corruption de nos grandes villes, malgré les railleries et les exemples si séduisants de ceux qui les entourent, gardent leur saint trésor, et passent au milieu même de la boue sans se salir !

« *Tantum ergo habentes impositam nubem testium, curramus ad propositum nobis certamen* » : Ayant donc devant nous une si grande nuée de témoins, courons, nous aussi, au combat » et à la victoire ! Ce qu'ils font, ce qu'ils ont fait, nous pouvons, nous devons le faire ! Nous avons le même Dieu à servir, le même juge à craindre, le même Jésus-Christ à imiter, le même paradis à gagner, le même enfer éternel à éviter ! Nous avons les mêmes combats à combattre, les mêmes ennemis, les mêmes passions. Que dis-je ? les Saints ont eu des passions plus fortes que nous pour la plupart ; et c'est précisément la victoire de difficultés immenses qui leur a valu une si belle couronne triomphale. Etant donc dans les mêmes conditions qu'eux, pourquoi ne faisons-nous pas comme eux ? Pourquoi succombons-nous là où ils ont triomphé ?

Ah ! c'est que nous n'apportons pas le même courage à employer avec persévérance et énergie les moyens qui donnent la victoire.

Ces moyens sont : la prière, l'usage des Sacrements, la piété envers la Vierge Marie et la fuite des occasions. Les Saints n'en ont pas employé d'autres ; Notre-Seigneur n'en a pas institué d'autres, et ceux-là suffisent mille fois.

IV. — *Moyens de garder la chasteté.* — Le premier de tous est la prière. Sans elle nous sommes perdus, parce que c'est par elle que nous obtenons la grâce de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons ni éviter le péché, ni faire le bien. De notre propre poids, par l'inclination de notre nature portée au mal, nous tendons incessamment au péché ; comme la boule mise sur une planche inclinée, si rien ne la retient, roule et tombe en bas. Ainsi en est-il de nous : si la grâce de Dieu ne vient réprimer et contenir notre nature, nous péchons, nous nous perdons. Or la grâce nous vient par la *prière* et par les sacrements : « *Demandez et vous recevrez,* dit Notre-Seigneur : *Petite et accipietis.* » Vous ne recevrez pas sans demander. « *Priez, ajoutait-il, pour ne pas succomber à la tentation : Orate, ne intretis in tentationem.* »

Ainsi la prière est le premier remède contre l'impureté, le premier moyen facile, journalier,

à la portée de tous, de pratiquer la chasteté ; mais la prière bien faite, bien recueillie, bien religieuse, bien confiante ; la prière persévérante, qui ne se lasse pas de demander, telle que fut celle qui obtint de Notre-Seigneur la guérison de la fille de la Chananéenne.

Prions tous les jours, élevons souvent nos cœurs à Dieu dans la journée, surtout quand la tentation arrive ; surtout, prions la Sainte Vierge, car le recours à Marie est le deuxième moyen et le moyen infailible et le plus prompt de conserver la chasteté. C'est à la Vierge Immaculée, en effet, que l'on doit presque toujours la conservation ou la réparation de ce trésor si fragile ; la plupart des Saints, et tous ceux qui ont brillé par leur pureté, se sont consacrés à Marie dès leur jeune âge et l'ont prise pour gardienne de leur innocence. De nos jours, dans notre France où le culte de la Mère de Dieu est plus florissant que jamais, la puissance de Marie contre le démon de la chair se déploie dans toute sa splendeur. « Jamais, me disait un jour un saint Prêtre, blanchi par l'expérience d'un long ministère, jamais on n'invoque Marie sans recevoir de suite son assistance ; jamais un *Souvenez-vous* dit de bon cœur n'est demeuré stérile. » Et combien de fois ne l'ai-je pas moi-même entendu redire ! combien

de ' pauvres jeunes gens, de pauvres enfants gémissant sous le joug dur et avilissant du vice, ne m'ont-ils pas dit : « Mon Père, si j'étais fidèle à faire mes prières et surtout à invoquer la sainte Vierge, je ne succomberais pas à la tentation. »

Les exemples abonderaient ici; nous en avons tous fait peut-être l'expérience. Recourons donc à la Vierge Immaculée, quand la pensée coupable soulève notre poitrine et agite notre âme; disons un mot à Marie, un petit *Ave Maria*, un *Souvenez-vous*, la petite prière de la médaille : « O Marie conçue sans péché, etc.; » si nous sommes seuls, faisons le signe de la croix, invoquons les noms de Jésus et de Marie; et par ces simples petits moyens nous repousserons le trait de l'ennemi et nous sauverons notre âme.

Le troisième moyen est *la pratique régulière et fréquente des Sacrements*. Les Sacrements font en grand et avec profusion ce que la prière fait plus doucement et avec moins d'abondance. La prière nous donne la grâce, les Sacrements nous la donnent aussi; mais au lieu de la distiller goutte à goutte dans nos cœurs, ils lèvent en quelque sorte les écluses des divins réservoirs, et les torrents de la miséricorde et de la force d'en haut inondent notre

âme et la remplissent de Dieu. Non seulement ils réparent et purifient le passé, mais ils assurent l'avenir. C'est dans la petite guérite de la Pénitence que le Bon Dieu a déposé les armes dont ses soldats doivent se servir pour combattre et vaincre. Là seulement ils trouveront ce qu'il leur faut. Telle est la volonté du général en chef.

La sainte Communion consolide l'œuvre de la justification accomplie dans la Pénitence; elle apaise la concupiscence; la paix de Jésus-Christ vient régner là où régnait le désordre du démon. L'expérience atteste la puissance absolue de ce divin remède.

Sommes-nous donc fortement tentés? Allons aux Sacrements, et allons-y aussi souvent que nous en sentons le besoin. Le malade se lasse-t-il de recourir au médecin? et la violence du mal est-elle un motif pour l'empêcher de le faire venir? Le médecin des âmes, c'est Jésus-Christ dans les Sacrements, c'est le prêtre, ministre et lieutenant de Jésus-Christ.

Le quatrième moyen est *la fuite des occasions*, matière d'une extrême importance, et dont le pieux orateur veut faire le sujet d'une instruction spéciale.

« Vous voyez, dit-il cette fois en terminant, vous voyez combien tous ces moyens sont

faciles et pratiques. En les employant avec courage et avec constance, la chasteté est non seulement possible, mais douce et facile. L'habitude du bien se prend comme l'habitude du mal. Mais si vous négligez ces moyens, je vous le déclare, vous perdrez la sainte chasteté; la pureté vous deviendra impossible. Il est impossible d'être chaste quand on ne prie pas; il est impossible d'être chaste quand on ne se confesse pas et qu'on s'éloigne de la sainte Communion. Peut-être ne tombera-t-on pas de suite; la branche que l'on a retranchée de l'arbre ne se dessèche pas tout d'un coup; ainsi de nous : quand nous nous séparons de Jésus-Christ, nous déclinons peu à peu, et quand l'édifice est ainsi miné par sa base, le moindre choc, la moindre occasion suffit pour entraîner sa ruine. Mais avec la pratique de la vie chrétienne, avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la chasteté (même la chasteté parfaite) est possible, douce et facile.

« Elle est possible, car elle existe; elle est possible, car elle est pratiquée par beaucoup de chrétiens, et cela dans toutes les conditions de la vie; pratiquée à tous les âges, sous tous les climats, par des hommes, par des femmes, par des jeunes gens, par des pauvres, par des riches, au milieu du désordre de nos villes

comme au milieu de la paix des monastères, sous la robe du prêtre comme sous l'habit militaire, comme sous la blouse de l'ouvrier. Elle est possible, car Dieu la commande; il déclare que *les impudiques n'entreront pas au royaume des Cieux*. Or, Dieu ne commande jamais l'impossible.

« Elle est douce et agréable; tous ceux qui sont chastes le peuvent dire, eux qui en font chaque jour la paisible et sainte expérience. Que diront-ils donc au dernier jour, ces insensés qui la blasphèment et la raillent? Que diront ces âmes négligentes et lâches qui, durant les moments de leur vie, disaient sans cesse : — Je ne puis pas! je ne puis pas! — Misérables! leur répondra le Juge des vivants et des morts; pourquoi êtes-vous morts ayant à votre disposition l'arbre de la vie éternelle? Vous n'avez pas pu parce que vous n'avez pas voulu; et ma grâce vous eût sauvés si vous vous étiez donné la peine de la recevoir. Retirez-vous donc de moi, vous tous, impudiques souillés et sacrilèges! Retirez-vous, profanateurs de votre corps, que j'avais choisi pour mon temple! Retirez-vous, ouvriers d'iniquités! Je ne vous connais pas! *« Nescio vos. »* Loin de moi, maudits, au feu éternel! *« Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. »* Et vous, mes bien-aimés, âmes pures

et courageuses, venez et possédez le royaume que mon Père vous a préparé dès le commencement du monde. »

Selon qu'il l'avait annoncé, l'abbé de Ségur traite dans une autre instruction de *la fuite des occasions* qui nous exposent à perdre la chasteté, matière pratique, et sur laquelle il appelle toute l'attention des parents chrétiens. « C'est par expérience, dit-il, que je vous parlerai de ces choses, ayant été plusieurs années dans le monde avant de me consacrer au service du meilleur et du plus doux des Maîtres, et ayant vu de mes yeux les bals, spectacles et autres choses dont je viens vous entretenir. »

Le péché contraire à la sainte vertu de pureté est appelé d'ordinaire *le péché honteux*, parce que celui qui s'en rend coupable s'abaisse au rang des bêtes et oublie dans l'excès de sa passion ce qui le distingue des animaux, la nature si élevée de son âme, par où il ressemble à Dieu même. Péché *honteux*, parce que l'impudique rougit de lui-même au sein même des ténèbres qui le cachent à l'opprobre des hommes; péché *honteux* et tellement *honteux* qu'il est plus pénible à avouer, l'expérience l'atteste, que tous les autres péchés, cependant beaucoup plus criminels quelquefois. Il souille l'âme, il

dégrade l'intelligence, il flétrit le cœur, il détruit le corps lui-même; il déshonore la famille; la honte est son diadème et l'infamie son vêtement; péché *honteux*, véritablement et entièrement *honteux*.

Les causes les plus communes de ce détestable péché, ce que l'on appelle *les occasions prochaines du péché*, sont : 1° l'oisiveté; — 2° les mauvaises compagnies; — 3° la lecture des mauvais livres; — 4° les bals; — 5° les spectacles; — 6° les excès dans le boire et dans le manger.

I. — *L'oisiveté*. — « *Multam malitiam docuit otiositas,* » dit l'Écriture : elle enseigne tous les péchés. De là, le proverbe : « L'oisiveté est la mère de tous les vices. » Surtout, elle engendre l'impureté. Combien ai-je vu d'âmes qui sont tombées par là dans d'affreux abîmes ! Ne restez jamais sans rien faire; car qui ne fait pas bien, fait mal. Les mauvaises pensées, les mauvais désirs sont à la porte; dès que la porte s'ouvre, ils entrent. L'homme laborieux est facilement chaste; il n'a pas, pour ainsi dire, le temps de mal faire. Tout paresseux devient tôt ou tard un mauvais sujet; et, le plus ordinairement, les mauvais sujets sont paresseux : la paresse et l'inconduite sont sœurs jumelles.

II. — La deuxième occasion du péché hon-

teux, ce sont *les mauvaises compagnies*. O mes frères ! combien de pauvres âmes sont perdues par là ! sur dix enfants qui abandonnent la bonne voie, il y en a neuf qui sont perdus par de mauvais camarades ; sur dix ouvriers débauchés, il y en a sept ou huit au moins qui seraient honnêtes sans de mauvaises liaisons. Évitez surtout la fréquentation des personnes dont les mœurs sont mauvaises ou la réputation tarée ; évitez celles qui aiment le plaisir, qui sont trop libres dans leurs paroles, dans leurs manières ; évitez surtout les fréquentations familières de personnes d'un sexe différent ; bien souvent de détestables projets se cachent sous l'apparence de la simplicité ; un visage souriant peut cacher un cœur bien perfide, et comme on dit : « Il n'est souvent pire eau que l'eau qui dort. » N'allez pas aux endroits où se font d'ordinaire des rencontres dangereuses ; le cabaret est le tombeau de la bonne conduite de bien des ouvriers ; on n'y voit guère de bons sujets et on y en voit beaucoup de mauvais. Avant de nous lier d'amitié avec quelqu'un, étudions un peu à qui nous avons affaire ; voyons si nous pouvons espérer du bien de cette amitié, et ne donnons notre confiance qu'en connaissance de cause.

Les parents et les patrons doivent veiller très exactement sur les fréquentations de leurs en-

fants et apprentis. La moindre négligence peut avoir les suites les plus graves et être ainsi une très grande faute devant Dieu.

III. — La troisième cause du péché contraire à la chasteté, c'est *la lecture des mauvais livres*; et j'entends parler ici spécialement de ceux qui attaquent les mœurs, qui parlent de galanterie, d'amour et autres choses de ce genre. La France, et Paris surtout, sont inondés d'un déluge de mauvais livres; la seule différence qu'il y ait entre ce déluge et le premier, c'est que le premier tuait les méchants, tandis que celui-ci tue les innocents et les bons. Aussi le premier venait-il de Dieu et le deuxième vient-il du démon et de l'enfer. Un bon livre est un ami et un conseiller portatif; c'est comme la voix du bon Ange gardien; un mauvais livre, c'est un ennemi portatif, que nous pouvons porter dans notre poche, qui ne sort pas de chez nous, qui ne cesse jamais de nous empoisonner, de nous corrompre : c'est la voix du démon qui nous veut perdre.

Il est défendu, et ordinairement c'est un péché mortel de lire, de garder, de prêter un mauvais livre, parce que c'est s'exposer volontairement ou exposer les autres au danger des pensées et impressions impures que causera très probablement sa lecture.

Des lectures fort dangereuses aussi et dont un chrétien doit s'abstenir, ce sont les lectures des romans, surtout des romans de bas étage, des pièces jouées dans de mauvais théâtres, comme sont la plupart; et enfin, ce qui est actuellement à l'ordre du jour, de la plupart des feuilletons des journaux.

Dans toutes ces lectures, on ne trouve que des peintures toujours séduisantes du vice, des passions, surtout de celle qui amollit davantage le cœur, de l'amour. On y est transporté dans un monde imaginaire, tout à fait en dehors des réalités de chaque jour, où la beauté tient lieu de vertu, où le bien s'appelle le mal, et le mal, le bien. La religion y est entièrement omise, comme un meuble gênant et inutile, bien heureuse quand elle n'y est pas ridiculisée et blasphémée! La jeunesse y apprend à mépriser l'autorité paternelle et à la voir céder devant la fougue de la passion. Ces lectures sont, en un mot, la quintessence de l'esprit du monde, dont Notre-Seigneur déclare qu'il est tout entier dans le mal. « *Totus in maligno positus est.* » « *N'aimez pas les choses du monde*, dit la sainte Ecriture, *parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de l'orgueil, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence de la cupidité.* » « *Aimez le monde et les choses du monde*, disent

les mauvais livres, car tout y est charmant, bon, agréable. »

Ne lisons jamais de mauvais livres ; si nous en avons chez nous, jetons-les au feu. Prenons garde aux feuilletons des journaux qui tombent sous notre main, peste quotidienne qui brouille les esprits et corrompt les cœurs.

IV. — Une grande partie de ce que nous venons de dire s'applique aux divertissements mondains appelés *bals* et *spectacles* ; il est utile cependant d'ajouter quelques détails.

Et d'abord pour les bals. Un bal c'est une réunion où l'on danse, et la danse est un mouvement cadencé du corps, plus ou moins absurde, ordinairement au son de la musique. En soi-même, c'est là une chose qui n'est ni bonne, ni mauvaise, et qui n'a d'autre inconvénient que d'être ridicule et de faire ressembler les Européens aux sauvages Iroquois et Hottentots. Mais à raison des circonstances qui accompagnent *ordinairement* les danses et les bals, ce sont choses dangereuses et dont le diable s'arrange fort bien : la vanité, surtout pour les femmes, y est à poste fixe ; une familiarité, le plus souvent très inconvenante, s'y établit entre les danseurs et leurs danseuses ; la mise des femmes y est habituellement peu décente ; enfin on y perd, au son du violon,

tout l'esprit de piété, de christianisme, de prière, sans lequel le chrétien n'est plus que l'ombre d'un disciple de Jésus-Christ.

Saint François de Sales, cet homme si doux, si indulgent, si expérimenté dans la conduite des gens du monde, et qui connaissait si bien le monde, saint François de Sales qui avait appris à danser, blâme sévèrement l'attachement aux bals et aux danses.

Quant aux *danses publiques*, à ces bals et bastringues où tout le monde entre en payant, dans les cabarets ou dans les guinguettes, ou aux barrières, il est absolument et toujours défendu d'y aller. C'est le rendez-vous de tous les mauvais sujets du voisinage, la licence y est telle que la police est obligée d'y avoir sans cesse des agents, et la vertu n'y court pas risque de se perdre, car elle n'y entre jamais. Il faut en dire autant des *bals publics masqués ou costumés*. Je connais un jeune homme qui s'est perdu en une seule soirée passée au bal de l'Opéra ; sa mère me disait avec un accent d'amertume impossible à rendre : « O Monsieur l'abbé ! quand vous serez prêtre, ne permettez jamais à vos pénitents d'aller au bal de l'Opéra. »

En pratique donc, n'allez jamais aux bals publics, encore moins aux bals masqués ou costumés ; n'allez aux autres danses ordinaires et

particulières que lorsque vous ne pouvez pas faire autrement, par exemple si les parents l'ordonnent, si votre mari l'exige ou le désire vivement, si cela est nécessaire pour entretenir des rapports de famille; mais alors ayez un maintien décent et honnête, ne permettez aucune familiarité, et veillez sur votre cœur; car s'il vous est permis à raison des circonstances d'aller au bal et de danser, il ne vous est pas permis d'aimer ces choses d'une affection volontaire¹. En carême, il n'est jamais permis de danser.

V. — Cinquièmement, il faut dire *des spectacles* à peu près ce que nous venons de dire des bals : ils ne sont pas mauvais de leur nature, et s'ils sont dangereux, c'est à raison des gens qui les dirigent et qui les exécutent. Les gens de théâtre sont le plus souvent des gens sans mœurs, sans religion; la morale qu'on y débite est tout opposée à la morale chrétienne; toujours le plaisir et la passion y sont prônés, admirés, enseignés et cela par des acteurs et actrices maîtres d'autant plus habiles qu'ils pratiquent les premiers leurs leçons.

1. Nous ferons remarquer que l'abbé de Ségur tenait ce langage vers 1850. Depuis cette époque, les danses ont pris, même dans les salons où l'on prétend se respecter, des allures si dégagées, leurs rondes sont devenues si échevelées et si étourdissantes, qu'il en parlait d'une manière plus sévère encore dans les dernières années de son ministère sacerdotal.

Les mêmes causes qui rendent licite l'assistance au bal permettent l'assistance au théâtre. Mais jamais et sous aucun prétexte nous ne devons assister à un spectacle où nous savons que l'on dira ou représentera des choses contre la chasteté; c'est là une occasion prochaine de péché mortel. Le spectacle est plus dangereux encore que le bal; l'esprit chrétien s'y perd encore plus vite et on y gagne plus promptement d'ordinaire la grande maladie appelée : l'amour du monde et du plaisir.

VI. — La sixième cause du vice honteux, que nous devons signaler en quelques mots, c'est l'*intempérance* et surtout l'*ivrognerie*.

« *La débauche est dans le vin, dit l'Écriture sainte : In vino est luxuria.* » Et je vous l'assure, le diable est au fond de la bouteille. Le vin irrite les sens; il fait perdre la tête; il ensevelit la raison dans une chair honteusement engourdie, et celle-ci n'ayant plus de frein s'élève contre la raison et fait les cent coups.

Telles sont, mes amis, les principales causes de l'affreux vice opposé à la chasteté. Évitons-les, évitons-les de tout notre pouvoir et rappelons-nous qui nous sommes. Souvenons-nous de l'âme immortelle que nous portons en nous et qui est faite pour des jouissances plus hautes que celles des chiens et autres brutes; souve-

nous-nous de notre Baptême, où nous avons reçu l'Esprit - Saint, l'Esprit de Jésus-Christ, l'Esprit chrétien, et où nous avons renoncé non seulement à Satan et à ses œuvres, qui sont le péché, mais aussi à ses *pompes*, c'est-à-dire aux moyens par lesquels Satan perd les âmes; souvenons-nous que depuis ce grand jour nos âmes et nos corps sont devenus le temple vivant de Dieu, et que, élevés plus haut encore depuis notre première Communion, ils sont devenus comme la chair même de Jésus-Christ. Souvenons-nous de l'Éternité qui approche et dans laquelle plusieurs d'entre nous entreront cette année même; de ce terrible jugement de Dieu qui punit tous les péchés; de l'éternelle récompense promise à la chasteté; de l'éternelle et épouvantable punition promise à la luxure! S'il en est un qui veuille tomber dans les désespoirs et dans les flammes vengeresses de l'enfer, qu'il se laisse aller à ses passions, qu'il soit impudique; mais alors qu'il sorte de ce saint temple, de cette assemblée chrétienne que souille sa présence; qu'il ne revienne plus se mêler à nos pieuses réunions; ou plutôt, qu'il aille se purifier, qu'il aille se repentir, qu'il aille verser ses larmes et ses fautes dans le sein d'un ministre du pardon, et que, revêtu de sa robe d'inno-

cence, l'enfant prodigue de la Sainte-Famille revienne s'assoir au milieu de ses frères et apprendre avec eux à connaître le Bon Dieu, à l'aimer, à le servir, et à être par là heureux en la vie passagère de ce monde et en la vie permanente de l'éternité.

Enfin, parmi les vertus fondamentales de toute vie chrétienne, et surtout de toute vie parfaite, il en est une qui atteint au cœur même de notre âme, à la plus sensible de nos facultés intérieures, à la volonté : c'est l'obéissance. L'abbé de Ségur se serait gardé de passer sous silence ce point important, important pour tous, mais spécialement pour les parents chrétiens, parce que les exemples doivent toujours précéder les leçons, et qu'ils n'ont grâce pour obtenir de leurs enfants la soumission filiale que s'ils se montrent eux-mêmes parfaitement soumis à Dieu, à la sainte Église et aux pouvoirs légitimes.

L'obéissance est une vertu bien peu connue de nos jours, encore moins pratiquée, dit-il à ses chers auditeurs, et qui cependant nous est plus nécessaire qu'à toutes les générations précédentes, à cause de la folle manie d'indépendance qui travaille notre siècle. Chacun secoue le joug de l'autorité, même la plus légitime ; nous respirons la désobéissance et la fausse liberté.

Écoutous donc sur un point qui nous touche de si près les leçons de la Religion et recevons-les dans des cœurs dociles à la voix de Dieu.

I. — *Nature de la vertu d'obéissance.* — L'obéissance est une *vertu surnaturelle* qui nous incline à suivre *en toutes choses la volonté de Dieu*, notre seul maître.

Avant de vous expliquer chacun de ces mots, ou plutôt, afin de vous les faire mieux comprendre, il est nécessaire d'établir d'abord une grande vérité ; à savoir : qu'il n'y a au monde qu'un *seul* Maître légitime, qui est Dieu ; qu'une *seule* autorité légitime, qui est l'autorité de Dieu, qui *seul* à le droit de commander à l'homme, de lui dicter des lois auxquelles l'homme soit tenu d'obéir ; bien plus, il est le seul à qui l'homme *puisse* obéir sans bassesse, sans se dégrader, sans s'avilir. L'homme n'a qu'un maître, qu'un supérieur, et ce Maître unique, ce supérieur, c'est Dieu et *Dieu seul*. « *Dominus tuus unus est* » — et illi soli servies. — « Unus est Magister vester, Christus ».

L'homme n'a pas le droit de commander à l'homme, parce que l'homme est égal à l'homme, et que, pour commander légitimement, il faut être supérieur à celui à qui l'on s'adresse. — Quoi donc ! me direz-vous, ne faut-il pas obéir aux Pasteurs de l'Eglise,

au Pape, aux Evêques, qui sont des hommes? Ne faut-il pas obéir au Gouvernement, composé d'hommes? Ne faut-il pas obéir à son père, à sa mère, à son maître, qui sont des hommes? Votre doctrine bouleverse tout; vous nous dites le contraire de ce que l'on nous a enseigné jusqu'à présent; nous allons emmener nos enfants que vous pervertissez, car vous nous paraissez un peu trop au niveau du progrès des lumières et des idées du siècle. — N'ayez pas peur, mes frères, je ne vous enseigne ici rien de nouveau, rien surtout qui sente le dix-neuvième siècle. La vérité est plus vieille que cela; c'est *l'obéissance*, c'est *l'ordre* que je vous prêche, tout en vous disant que vous ne devez obéir qu'à Dieu seul et que nul homme, quel qu'il soit, n'a le droit de vous commander. En effet, voyez la grandeur, la simplicité, l'unité adorable de la doctrine chrétienne! Vous n'avez qu'un seul Maître, nous dit-elle, qu'un seul Seigneur légitime; mais ce maître, ce Seigneur, c'est Celui dont la Providence vous a placés en ce monde, vous a constitués en société et en famille, vous donnant une double fin, répondant à votre double nature; une fin spirituelle et éternelle pour votre âme qui est spirituelle et qui ne doit pas finir, et une fin temporelle, pour votre corps, pour votre vie en ce

monde. Eh bien, cette autorité unique de Dieu, elle vient guider vos pas dans cette double voie ouverte devant vous; elle vient s'adapter à tous vos besoins, pour vous conduire heureusement au terme de votre destinée.

Pour les besoins de l'âme, pour lui faire atteindre sa fin éternelle, l'autorité de Dieu a été déposée tout entière en Jésus-Christ, Homme-Dieu, que pour cela nous appelons Notre *Seigneur* et qui déclare lui-même qu'il l'est réellement : « *Vos vocatis me : Magister et Domine ; et bene dicitis ; sum etenim. Toute autorité, dit-il encore, m'a été donnée au ciel et en la terre ; omnis potestas data est mihi in cælo et in terra.* » Ainsi en Jésus-Christ, en l'humanité de Jésus-Christ, est déposée la pleine autorité de Dieu ; aussi, quiconque l'écoute, écoute son Père ; quiconque le voit, voit son Père ; quiconque le rejette, rejette Dieu. « *Qui credit in me, credit in eum qui misit me.* » Aussi Jésus-Christ nous donne-t-il des lois, des lois légitimes, auxquelles nous sommes tenus d'obéir sous peine de péché et de damnation. Jésus-Christ, en quittant la terre, au jour de son Ascension, envoie pour continuer son œuvre, son Eglise, les Pasteurs de son Eglise, saint Pierre et les Apôtres, les premiers Pontifes, les premiers évêques, les premiers prêtres ; et, pour cela, il

dépose en eux toute l'autorité de Dieu qui a été déposée entre ses mains. « *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* » Ce sont des hommes, mais ce sont des hommes dépositaires de l'autorité de Dieu, investis de sa puissance; le Pape est un homme, mais c'est un homme dépositaire de la toute-puissance spirituelle de Jésus-Christ, de l'infaillibilité de Jésus-Christ; comme homme, je ne lui dois pas obéissance; comme Pape, comme Pontife, comme Vicaire de Jésus-Christ, je lui dois la même obéissance, le même respect, le même amour qu'à Jésus-Christ même. Ainsi, en obéissant au Pape, c'est à Jésus-Christ, c'est à Dieu que j'obéis. Et, vous le voyez, mes frères, tout en obéissant au Pape, je ne reconnais qu'un seul Maître, qui est Dieu.

Il faut en dire autant de l'évêque et du prêtre, proportion gardée; quoique mon évêque ne soit pas infaillible comme le Pape, cependant je dois regarder, en matière spirituelle, sa parole comme celle de Jésus-Christ même, tant qu'elle est conforme à la parole suprême du Souverain Pontife, qui est le pasteur et le docteur par excellence, et je lui dois obéissance, non pas en tant qu'il est homme, mais en tant qu'il est évêque, c'est-à-dire ministre de Jésus-Christ et pasteur envoyé de Dieu pour me conduire au salut.

Ainsi l'autorité de l'Église n'est autre que l'autorité de Jésus-Christ, et l'autorité de Jésus-Christ n'est autre que l'autorité de Dieu. Obéir à l'Église, aux pasteurs de l'Église, qui sont des hommes, c'est obéir à Dieu même; leur désobéir, c'est désobéir à Jésus-Christ, à Dieu; selon la grande parole du Fils de Dieu : « *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc; apprenez-leur à observer mes lois; administrez-leur mes Sacrements; celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise. — Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit. — Et vo'ci que moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des siècles.* »

Vous le voyez donc, l'autorité et la puissance de l'Église, c'est la puissance et l'autorité de Jésus-Christ, de Dieu; l'infailibilité de l'Église, sa sainteté, son immortalité, c'est l'infailibilité, la sainteté, l'immortalité même de Dieu, qui lui sont communiquées. Lui obéir, ce n'est pas obéir aux hommes, mais à Dieu, notre seul Maître légitime.

Dans l'ordre temporel, il en est de même; il n'y a qu'une seule autorité légitime, celle de Dieu, communiquée au *prince*, pour conduire à leur fin les hommes constitués en société civile; et au *père* et à la *mère*, pour conduire à leur fin les hommes constitués en famille, c'est-à-dire

en société particulière, au milieu de la grande société temporelle.

C'est Dieu et toujours Dieu qui commande ; il le fait dans son Église, pour le bien spirituel et éternel des âmes ; dans l'État, dans le gouvernement, dans le prince temporel, pour le bien de la société civile ; dans le père et la mère, pour le bien de la famille. C'est à la puissance de Dieu que je me sou mets, en obéissant à l'Église, en obéissant aux lois civiles, en obéissant à mon père et à ma mère ou aux autres maîtres qui les représentent. Désobéir à ces diverses autorités, c'est désobéir à Dieu même ; voilà pourquoi les lois humaines obligent en conscience, quoique Dieu seul atteigne la conscience de l'homme.

Il n'y a qu'une seule différence entre ces trois grands pouvoirs : c'est que l'Église, l'État, le père, sont subordonnés les uns aux autres. Et de même que je ne puis, ni ne dois obéir au prêtre s'il m'ordonne quelque chose de contraire à une loi supérieure de mon évêque ; ni à mon évêque, s'il m'ordonne quelque chose de contraire au Pape, Vicaire de Jésus-Christ ; de même, je ne dois ni ne puis obéir à ma mère si elle m'ordonne quelque chose de contraire à ce que me commande mon père ; à mon père, s'il m'ordonne une chose défendue par les lois

du pays; au Gouvernement, au Prince temporel, à l'État, s'il m'ordonne quelque chose de contraire aux lois de l'Église, aux lois de l'autorité spirituelle de mon Évêque et du Pape. Le corps ne peut l'emporter sur l'âme; et, en cas de conflit, la partie inférieure doit céder à la partie supérieure.

Quant à l'Église, elle a toujours droit de notre part à une obéissance complète et absolue, parce qu'elle est revêtue de l'infaillibilité et de la sagesse de Dieu même, pour tout ce qui concerne le bien général des âmes.

Vous comprenez dès lors, mes frères, combien est véritable et combien est simple ce que je vous disais tout à l'heure : il n'y a au monde qu'un seul Maître légitime, qui est Dieu; et comment cette vérité se concilie avec cette autre: Il faut en conscience obéir à l'Église, au Pape, à son Évêque, au prêtre chargé de notre conscience, dans l'ordre spirituel; au Gouvernement, au Prince et à ses délégués, dans l'ordre civil; au père et à la mère, dans l'ordre de la famille.

Vous voyez aussi par là la grandeur et l'excellence de la vertu d'obéissance, qui concilie à la fois toute la dignité immense de notre nature avec les besoins et les exigences de l'état de société religieuse, de société civile, de famille, où nous nous trouvons. Tout est grand,

tout est simple, tout est un dans la Religion. Il n'y a qu'une puissance vraie, celle de Dieu; il n'y a qu'une obéissance vraie, noble, raisonnable, l'obéissance rendue à Dieu. Quand j'obéis à mon père, à ma mère, à mon maître, à l'État et à ses délégués, à mon Évêque, au Pape, ce n'est pas devant un homme, c'est devant Dieu que j'incline ma tête. Et quand je désobéis à une de ces autorités humaines, ce n'est pas à des hommes, c'est à Dieu même que je résiste. Je lui dis comme Satan : « *Non serviam : Je ne me soumettrai pas.* » Quelle folie : ne pas se soumettre à Dieu ! Le Rien se dresser contre le Tout ! La faiblesse contre la puissance ! L'ignorance contre la science et la lumière ! Quelle folie et quel crime ! Aussi la *désobéissance* a-t-elle toujours pour principe l'*orgueil*, qui se confond presque avec elle ; comme l'obéissance a pour principe l'humilité. L'orgueil est le père de la désobéissance, témoin Satan et Adam ; témoin tous les chefs de sectes, tous les hérésiarques de tous les siècles ; témoin les prétendus docteurs du nôtre. Et l'humilité du cœur est la mère de l'obéissance : témoin tous les Saints, qui sont les vrais philosophes et les vrais héros !

Vous comprenez maintenant notre définition de la vertu d'obéissance : Vertu surnaturelle qui

nous incline à suivre en toutes choses la volonté de Dieu, notre seul Maître légitime. Nous disons « *vertu et vertu surnaturelle*, » parce qu'il nous faut lutter et combattre, et souvent avec bien de la peine et des efforts, pour accomplir ce que nous savons être la volonté de Dieu. Notre volonté propre, autrefois toujours d'accord avec la volonté supérieure de Dieu, a été toute dérégulée par suite du péché originel. Et pour ranger cette volonté capricieuse et rebelle sous le joug de la volonté de Dieu, il faut des efforts, du courage, en un mot, de la *vertu*; voilà pourquoi l'obéissance est une *vertu*. C'est une *vertu surnaturelle*, c'est-à-dire, qui est le fruit de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans notre cœur, et que nous ne pouvons avoir sans cette grâce de Dieu. Elle combat la nature viciée, elle en triomphe; il faut donc qu'elle la dépasse en force : *surnaturelle*. Elle en répare le désordre, elle la remet dans l'ordre primitif; il faut donc qu'elle soit d'une nature supérieure : *surnaturelle*. Pour dominer la nature, il faut être plus puissant que la nature, au-dessus de la nature, d'une force *surnaturelle*. Tel est le sens de cette parole : « L'obéissance est une *vertu surnaturelle*. »

Toutes les vertus chrétiennes sont *surnaturelles*, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent être

acquises par les seuls efforts de l'homme, mais qu'elles viennent d'un principe supérieur à l'homme, à la nature humaine, savoir : de la grâce de Dieu, de l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La grâce de l'obéissance, qui est une partie de l'esprit chrétien et comme un rayon de ce divin soleil, est une grâce très excellente, elle influe sur toutes les actions de la vie, puisque dans les petites choses comme dans les grandes il faut faire la volonté de Dieu, il faut *obéir*.

Les vrais chrétiens recherchent et pratiquent en tout l'obéissance à la volonté de Dieu et répriment sans cesse les caprices de leur volonté, la folle indépendance de leur cœur et l'obligent à faire ce que veut le grand Maître d'en haut, parce qu'il le veut, comme il le veut, et autant qu'il le veut. Aussi l'obéissance est-elle appelée à juste titre : l'abrégé de la perfection.

Telle est la nature de la vertu d'obéissance qu'ont pratiquée tous les Saints et que tous nous devons pratiquer, chacun dans notre position respective ; vertu surnaturelle et chrétienne, qui nous porte à réprimer les caprices de notre volonté et à faire en toutes choses, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel de la vie publique et privée, la volonté de Dieu, seul Maître légitime de l'homme.

II. -- *Des degrés de la vertu d'obéissance.* — Le premier degré de l'obéissance consiste à *faire, sans le vouloir faire, ce qui est commandé.* Cela vaut mieux que rien, mais cela ne vaut pas grand'chose; ainsi agit un condamné qui marche vers la prison ou l'échafaud, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement; un écolier, qui se sauve de l'école dès qu'il le peut; c'est alors obéir en esclave ou plutôt en cheval ou en bœuf. Ce n'est pas digne de nous, hommes et chrétiens.

Le deuxième degré consiste à *faire, sans aimer à le faire, ce qui est commandé.* C'est obéir en mercenaire. Cette obéissance vaut mieux que la première, mais elle est bien loin d'être parfaite, cela sent encore l'esclave. C'est comme cela que Caïn offrait ses sacrifices à Dieu; c'est comme cela que bien souvent nous faisons nos prières, nos devoirs religieux, que nous observons le maigre et le jeûne. Notre obéissance, dans ce cas, n'a presque pas de mérite devant Dieu, et peu de consolations.

Le premier degré n'a aucun mérite; souvent même la disposition du cœur est telle qu'il y a péché. Le deuxième degré est meilleur, mais ce n'est pas encore parfait.

Le troisième degré, l'obéissance *parfaite*, consiste non seulement à obéir, mais à *aimer*

l'obéissance, à vouloir de bon et pleinement ce que veut le supérieur, à conformer notre jugement au sien, à estimer, à chérir la loi qu'il nous donne. Et c'est là la vraie obéissance chrétienne. C'est l'obéissance, non plus de l'esclave, ni du mercenaire, mais de l'enfant qui aime son père et est heureux de lui faire plaisir en suivant ses volontés.

Nous en avons deux beaux exemples dans l'Écriture Sainte : Samuel, encore enfant, couchait dans le Temple ; une nuit, il s'entend appeler par son nom, et croyant que cette voix était celle d'Héli, il s'empresse de se lever et de répondre : « *Me voici, car vous m'avez appelé* » ; mais Héli lui répond que non et Samuel se recouche. Une fois encore l'appel se fait entendre : l'enfant se lève, va de nouveau trouver Héli qui lui répond la même chose. Enfin à la troisième fois, le grand prêtre lui dit : Samuel, c'est le Seigneur qui te parle, réponds-lui : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute » ; et Samuel obéit sur-le-champ. L'autre exemple est celui d'Abraham, à qui un ange vient dire de la part du Seigneur d'immoler son fils unique Isaac. Abraham obéit de suite ; il ne fait pas entendre une plainte, il ne dit pas un mot d'hésitation, il ne réfléchit pas à la promesse que Dieu lui avait faite, laquelle reposait tout en-

tière sur Isaac ; aucune de ces considérations ne l'arrête, il obéit.

Tel est le troisième degré de l'obéissance. Obéissons de la sorte ; aimons, pour l'amour de Dieu et par soumission à sa volonté, à faire ce que nos supérieurs légitimes nous commandent ; dans l'ordre religieux, aimons à obéir à Dieu, à son Église, au Pape, à notre évêque, à notre Père spirituel. Apprenons à estimer leurs ordonnances, à obéir plus encore par le cœur que par l'action. Dans l'ordre civil, soumettons-nous de bon cœur aux exigences de notre état de société ; ne grognons pas quand la sûreté publique, par exemple, nous impose quelque gêne. Offrons cela au bon Dieu et obéissons-lui dans la personne du gouvernement. Dans l'ordre de la vie privée, de la famille, soyons tendrement et affectueusement soumis à nos père et mère et à nos patrons ; aimons à les contenter. C'est là la vraie obéissance que Dieu attend de ses enfants.

Tels sont donc les trois degrés d'obéissance. Le premier ne vaut rien ; le deuxième ne vaut pas beaucoup ; et le troisième est excellent. Le premier n'a pas de punition, ni pas de récompense non plus ; le deuxième n'en a guère ; le troisième en a une excellente. Le premier est du cuivre, le deuxième est de l'argent ; le troi-

sième est de l'or. Le premier est fait pour les esclaves, le deuxième pour les mercenaires, le troisième pour les enfants.

III. — *Des motifs de pratiquer l'obéissance.* — Il en est de l'obéissance comme de l'humilité, de la chasteté et des autres vertus : facile à dire, mais difficile à faire. On prêche l'obéissance, et puis on désobéit : on l'aime chez les autres, mais pas chez soi. Il n'y a pas à dire, cependant, il faut obéir ; Notre-Seigneur Jésus-Christ ne reconnaîtra pour siens au dernier jour que ceux qui auront fait la volonté de son Père ; il le déclare à plusieurs reprises dans le saint Évangile.

Le premier motif qui nous engage à pratiquer l'obéissance de tout notre cœur, c'est qu'*il est raisonnable d'obéir*. Qu'est-ce, en effet, qu'obéir, si ce n'est se soumettre aux lois, aux ordres de Dieu ? et qu'y a-t-il de plus raisonnable que cela ? Il importe peu que Dieu nous donne ses lois et nous fasse connaître ses volontés directement ou indirectement. Que ce soit le général qui donne un ordre au soldat, ou que ce soit le capitaine ou le sergent, il y a toujours la même obligation de s'y soumettre et la même punition si l'on s'y refuse, parce que l'autorité militaire est une. Il en est de même de celle de Dieu ; que ce soit directement, comme à Moïse et aux Apô-

tres; ou indirectement, comme il le fait par son Église, par les chefs temporels, par les père et mère, il n'importe; c'est toujours lui qui parle, qui ordonne. Lui désobéir est non seulement un péché, un crime, mais encore une folie, une chose déraisonnable et dès lors honteuse.

Le deuxième motif de l'obéissance, c'est que *dans l'obéissance seule se trouve la vraie liberté* et dès lors le bonheur. Celui qui fait toujours la volonté de Dieu et qui aime cette volonté, qui identifie sa volonté propre avec celle de Dieu, fait toujours ce qu'il veut.

Le troisième motif de l'obéissance, c'est *l'excellence de cette vertu*, qui est comme l'abrégé de la perfection chrétienne. Elle donne à Dieu, non seulement les actes, mais le principe des actes, qui est la volonté libre; elle donne non seulement les fruits, mais l'arbre qui les porte et les produit.

Partout l'obéissance met l'ordre, la paix, le bonheur. En matière religieuse, depuis la chute de Satan et de son pauvre imitateur, Adam, jusqu'aux hérésies et aux schismes qui ont désolé l'univers chrétien, jusqu'aux désastreuses erreurs qui bouleversent les têtes de nos jours, tout le mal consiste dans la désobéissance à l'autorité de Dieu et de ses ministres. En matière politique, vous voyez chaque jour

un échantillon de ce que produit la désobéissance ou la fausse liberté¹. Et si, de la société, elle passe dans la famille, il n'y a plus de lien, plus de paix, plus de bonheur; le fils qui ne respecte pas son père et sa mère est la désolation de sa famille; et s'il ne change pas, il sera un jour un fléau pour la société.

Un dernier motif de pratiquer l'obéissance est *l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui a passé sa vie, toute sa vie, dans l'obéissance la plus prodigieuse. Pendant trente ans, d'abord, il n'a fait que cela : « *Et erat subditus illis.* » Lui, Dieu, il s'est soumis, il a obéi à un simple ouvrier et à une pauvre femme! Mais en eux il voyait son Père, ainsi qu'il nous le déclarera lui-même plus tard, nous apprenant que l'accomplissement de la volonté de son Père, c'était sa mission, sa nourriture, sa vie, son unique nécessaire. Pour cela il s'incarne, pour cela il

1. C'est vers 1848 que l'abbé de Ségur faisait remarquer cet « échantillon ». Quels épouvantables résultats il en a constatés de 1860 à 1870, alors que l'Empire se déclara, par ses actes, parjure à Dieu et au Pape! Quant aux forfaits qui se sont multipliés pendant les dernières années de sa vie, le saint Prélat en était ému à ce point que nous l'avons entendu exprimer, à plusieurs reprises, la crainte qu'il advînt à notre France ingrate, obstinée dans l'impiété, et devenue le scandale des nations, ce que la colère de Dieu a fait d'Hippone et d'autres nations renégates. Rien de ce qui se passe depuis la mort de Mgr de Ségur n'est de nature à prouver que ses craintes aient été exagérées.

est pauvre, pénitent, caché; pour cela il retarde ses miracles, il demeure dans un petit pays de la terre, il meurt comme un scélérat entre deux brigands. « *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

Et maintenant, dans sa gloire, il trouve encore le moyen d'obéir, et d'obéir d'une manière plus ineffable mille fois que durant sa vie mortelle. Comment cela? Dans l'Eucharistie, où il obéit partout et toujours à la voix d'un pécheur! Ce matin, j'ai touché de mes mains ce Dieu obéissant, et je l'ai reçu en moi. Jésus obéissant est en moi et il est en vous... Et nous refuserions d'obéir! Et nous trouverions encore qu'il est trop pénible de réprimer nos caprices et de faire ce que Dieu demande de nous, ce que Dieu nous ordonne par son Église et par nos autres supérieurs!... Notre nourriture la plus délicieuse, au contraire, doit être de faire la volonté de notre Père céleste, et il convient que nous nous renouvelions dans cette disposition si chrétienne toutes les fois que nous disons ces mots : « *Fiat voluntas tua, sicut in cælo, et in terra;* » et, dans les épreuves, cette parole du Sauveur au Jardin des Oliviers : « *Pater, ... non sicut ego volo, sed sicut tu. — Mon Père, ... non pas comme je veux, mais comme vous voulez.* »

Les Saints, qui sont les vrais chrétiens, c'est-à-dire les vrais disciples et imitateurs de Jésus-Christ, ont suivi ponctuellement cette grande leçon. Et l'un d'eux, saint Vincent Ferrier, disait en prêchant l'obéissance : « *Hanc viam tenent omnes Sancti* : tous les Saints ont suivi cette voie. »

Par contre, la désobéissance est le cachet distinctif du diable et de tous les siens, des hérétiques, des schismatiques, des orgueilleux, des pécheurs. La désobéissance est la cause de toutes les révoltes contre Dieu, contre son Eglise, contre les gouvernements ; la cause des guerres religieuses et civiles ; la cause des révoltes contre les pères et mères. Aussi ce crime a été puni et maudit dès ce monde, surtout la désobéissance filiale ; Dieu emploie ordinairement contre elle, dès la vie présente, la peine du talion.

Et c'est là le cinquième motif qui doit nous porter à pratiquer la vertu d'obéissance : *la punition et le malheur des désobéissants, et le bonheur, la paix, la joie, les récompenses éternelles des vrais obéissants*. Avec l'obéissance, en effet, rien n'est perdu, chaque action, chaque moment de la vie acquiert un mérite excellent ; aussi mieux vaut une seule action faite par un motif d'obéissance chrétienne que mille autres faites

par volonté propre. L'obéissance continuelle est un sacrifice continuel offert à Dieu ; voilà pourquoi cette vertu est le caractère distinctif des plus grands Saints et le plus beau fleuron de leur couronne. Voyez Marie, la sainte Mère du Sauveur, et saint Joseph, son père nourricier : l'obéissance, l'humilité, le travail, l'obscurité forment toute leur vie et deviennent le principe de toute leur gloire.

Je me rappelle encore avoir lu dans la vie des Pères du désert, dit le pieux orateur, un fait qui m'a beaucoup frappé. Dans un monastère, un jeune religieux appelé Dosithée, que ses infirmités et la faiblesse de sa santé rendaient incapable de suivre aucune des règles, aucun des exercices de la Communauté, avait été appliqué par son supérieur à l'infirmerie ; on lui avait ordonné de soigner les malades et de se borner à cela. Après cinq ans passés dans ce modeste emploi, il mourut, et la nuit même de sa mort, il apparut au supérieur ; il était radieux de gloire et de bonheur et placé très haut dans le ciel, parmi les Séraphins et les Chérubins ; et comme ce Supérieur s'étonnait de voir une couronne si relevée pour récompense de travaux en apparence si modestes, il lui fut dit que l'obéissance parfaite avait tellement sanctifié et relevé les moindres actes de ce jeune religieux, qu'elle

l'avait fait parvenir aux sommets les plus sublimes de la sainteté et de la gloire; ce qui ranima fortement l'esprit d'obéissance dans cette communauté, et ce qui doit nous encourager à sanctifier de même toute notre vie, toutes nos actions de chaque jour par des intentions de foi. En faisant le ménage, en travaillant, ne perdons pas de vue l'obéissance que nous rendons à Dieu par ces actes si simples; unissons cette obéissance à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge; faisons tout cela en esprit de soumission à la volonté de Dieu qui l'attend ainsi de nous, et nous amasserons des trésors de bonheur pour l'éternité.

Voilà comment l'abbé de Ségur, en vrai disciple de saint François de Sales, et d'accord avec la méthode de direction spirituelle qu'il s'était tracée, formait les chrétiens du monde à une vie tout évangélique. Nous avons voulu donner *in extenso*, et autant que possible dans les termes mêmes de ses Notes manuscrites, ces belles instructions, non seulement pour que l'on connût à fond le genre de ses prédications populaires, mais parce qu'elles révèlent en lui le véritable esprit des Apôtres, disciples immédiats du Sauveur Jésus, qui enseignaient à tous les chrétiens sans exception, sous la forme et dans les termes qui convenaient à

chacun, les leçons du Maître qui a dit : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*¹ » La pusillanimité de ceux qui, pour faire accepter plus facilement la doctrine de Jésus-Christ, la rendent méconnaissable à force de la réduire ou d'en dissimuler les saintes rigueurs, est très pernicieuse pour les âmes. Quel édifice solide pourrait-on bâtir sur un tel fondement ! Et comment s'étonner qu'une instruction chrétienne si insuffisante aboutisse à une vie trop peu conforme à l'esprit de l'Évangile, à la négligence des devoirs religieux, et, finalement, forme une société qui n'a de chrétien que le nom ?

Tout au contraire, maintenant qu'il a initié les pères et mères à la pratique des plus solides vertus, l'abbé de Ségur est en droit d'exiger d'eux qu'à leur tour ils forment leurs enfants selon le véritable esprit chrétien, et nous allons l'entendre traiter ce point important avec une sainte vigueur.

« Il y avait chez les anciens, dit-il, comme chez les modernes, des gens qui avaient de l'esprit, et d'autres, en beaucoup plus grand nombre, qui n'en avaient pas. Ces gens d'esprit disaient des choses sages et spirituelles, et les

1. S. Matth. v. 48.

autres n'en disaient pas ou n'en disaient guère. — Parmi les anciens gens d'esprit, il y en avait un appelé Aristote, et qui dit quelque part cette parole très sensée : De même que le meilleur moyen d'avoir du bon pain est d'avoir du bon levain et de bien faire lever la pâte ; de même le meilleur moyen d'avoir le bonheur, la prospérité dans une famille, dans une ville, dans un pays, c'est d'y bien élever les enfants. »

Ici, comme partout, remarquez-le bien, le bonheur se trouve inséparable du devoir ; le bonheur est la conséquence du devoir rempli. Aussi le bon Dieu qui veut notre bonheur, et qui sait qu'il dépend de l'accomplissement de nos devoirs, prend-il un soin spécial de nous les faire connaître.

Il n'a pas manqué, entre autres choses, à nous exposer le grand devoir dont je viens vous parler, l'éducation des enfants, les devoirs des parents vis-à-vis de leurs enfants, puisque c'est là le devoir principal sur lequel repose le bonheur de la *famille*.

C'est Dieu qui a créé la famille, au commencement du monde, et qui lui a donné pour fondements les devoirs du père et de la mère envers l'enfant, les devoirs de l'enfant envers son père et sa mère, enfin les devoirs du père et de la mère entre eux.

De nos jours, plus que jamais, il est d'une importance extrême d'avoir des notions claires et pratiques sur tout ce qui concerne les devoirs de la famille ; car des hommes impies, ennemis de Dieu et de l'humanité, osent s'élever contre les institutions de Dieu les plus sacrées et les plus vénérables, la religion, la famille, la propriété, la société ; et le prêtre, ami de Dieu et de l'humanité, placé, comme une sentinelle avancée, en tête de l'Œuvre divine, a la glorieuse mission de la défendre.

Tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour sa propre gloire ; il est la fin dernière de toutes ses œuvres : « *Omnia propter semetipsum creavit Deus ;* » et le mariage comme tout le reste. La fin principale et excellente que ce grand Dieu a eue, en effet, en instituant le mariage, a été d'augmenter par ce moyen le nombre de ses serviteurs. Les époux, pour être dans l'ordre, doivent entrer dans ce dessein de Dieu et avoir pour but principal, dans le désir d'avoir des enfants, l'honneur et la gloire qui en reviendra à Dieu en ce monde et à toute éternité. Un enfant, un homme, est, remarquez-le bien, la plus grande chose qui soit au monde ; donner un enfant à Dieu, c'est lui procurer une louange et une adoration vivantes qui dureront aussi longtemps que lui-même.

Parlant ensuite de l'union de Jésus-Christ et de son Eglise, union qui est le parfait modèle du mariage chrétien : « Jésus-Christ, ajoute-t-il, ne désire voir son Église féconde en nombreux enfants que pour répandre en eux son Esprit de religion et d'amour envers Dieu son Père, et augmenter indéfiniment le nombre de ses adorateurs. Grâce à cette sainte fécondité, Jésus-Christ a des millions de cœurs qui aiment Dieu, des milliers de bouches qui le louent, des milliers de mains qui le servent. A son exemple, le père et la mère chrétiens doivent chercher principalement dans leur union un supplément à leur faiblesse dans le grand emploi d'aimer, de louer et de servir Dieu. Le Seigneur, disent-ils, mérite l'amour et le culte de ses créatures en tous lieux et en tous temps. Nous ne pouvons lui rendre nos devoirs sur la terre que pendant bien peu d'années encore. Donnons-lui des enfants en qui nous vivrons, qui seront comme la continuation de nous-mêmes, et qui le serviront après notre mort. Ainsi, nous bénirons le Seigneur en tout temps et notre descendance le servira. « *Benedicam Dominum in omni tempore, et semen meum serviet ipsi.* » C'est dans ces saintes pensées que les Patriarches autrefois désiraient de nombreux enfants, contractant leurs mariages non pas sous l'empire de la passion, mais con-

duits par la piété. « Non victi libidine, dit saint Augustin, sed ducti pietate. »

C'est encore pour cette grande raison que, chez les anciens, et surtout chez les Juifs, où les traditions religieuses avaient plus de consistance, la gloire du mariage était une grande fécondité, une postérité nombreuse, et que la stérilité était regardée comme un opprobre et un châtement du Ciel. S'il y a tant de familles qui ne prospèrent pas, ne serait-ce pas à cause de l'oubli de Dieu dans la plus importante de toutes les choses de ce monde ?

Quand Dieu a béni un mariage et qu'il a accordé à l'épouse la grâce de la maternité, dès lors commencent pour les parents de grands et importants devoirs. Le père et la mère doivent, pour l'âme et le salut de leur enfant, demeurer en état de grâce, pour que Dieu soit excité, en vue des parents, à bénir cet enfant et à déposer dans l'âme qu'il joint au corps le germe des bonnes dispositions, qui, développées plus tard par l'éducation, seront le principe de son bonheur et peut-être de son salut. Donc, que le père et la mère se confessent, s'il est nécessaire, par amour pour leur enfant ; devoir plus rigoureux encore pour le père que pour la mère ; car c'est le père seul qui est le chef de la famille, qui la résume en lui ; et c'est principalement lui

qui la représente devant Dieu ; s'il est l'ennemi de Dieu par le péché, comment les siens seront-ils biens vus du Seigneur ? — C'est Adam, et non pas Eve, qui a commis le péché originel ; et c'est à cause du péché d'Adam seul, non à cause du péché d'Eve, que nous tous ses enfants nous naissons dans l'inimitié de Dieu.

Une chose excellente encore, non un devoir pour les père et mère, c'est de communier pendant que la mère porte l'enfant, afin que le très saint corps du Sauveur vienne en quelque sorte prendre possession de la chair du petit enfant ; jusqu'au jour où il deviendra tout sien par le baptême, son âme et son corps seront tout sanctifiés. Qu'ils prient aussi pour leur enfant la sainte Vierge et l'Ange gardien, et qu'ils fassent prier pour lui.

Dans l'ouvrage auquel il a donné pour titre : les *Instructions familières*, Mgr de Ségur insiste sur le devoir impérieux qui incombe aux parents de donner à leurs enfants l'exemple parfait de la piété et de toutes les vertus. « Pères et mères, vous êtes les dieux visibles de vos enfants. Ils ne voient rien de plus grand que vous ; ils ne voient rien si souvent que vous ; ils n'aiment rien autant que vous. Ils entendent bien parler de Dieu, du Pape, de l'Empereur, mais ils ne les voient pas ; au lieu qu'ils vous ont

tous les jours devant les yeux, comme les modèles vivants de leurs actions. Vous êtes tout pour eux : la vie qu'ils tiennent de vous, ils ne la conservent que par vos soins, et vous êtes toute leur espérance pour l'avenir.

« L'enfant est *simpe* de sa nature ; il imite, il répète tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. Cela est surtout vrai à l'égard de son père et de sa mère. Il se fait gloire de les imiter en tout. De là découle pour les pères et mères une obligation rigoureuse d'être excellents eux-mêmes, afin que leurs enfants suivent une bonne voie.

« Le cœur d'un enfant est une cire molle, prête à recevoir toutes les impressions bonnes ou mauvaises ; c'est une toile sur laquelle rien n'est imprimé encore, capable de recevoir toutes les couleurs que l'on y déposera. C'est aux parents que Dieu a confié le soin d'imprimer en ces jeunes cœurs, tout neufs encore, des sentiments purs et profonds de vertu, impressions premières qui ne s'effacent jamais complètement. Ils ont soin d'inculquer de bonne heure à leurs enfants le sentiment du devoir, l'amour et la crainte de Dieu, l'horreur du péché, l'excellence de la religion, ils posent la base du bonheur de ces pauvres petites créatures dont la Providence de Dieu leur a confié le soin. S'ils ne le font pas, leurs enfants deviendront comme une

terre qui n'est ni labourée, ni ensemencée, qui n'aurait pas mieux demandé que d'être fertile, mais qui, faute de labour et de soin, ne produit que des épines et des ronces.

« Et combien la Providence se montre admirable en cela ! L'enfant devient ainsi, à son tour et sans le savoir, la cause du salut de ses parents. Obligés, en effet, de lui prêcher le bien, non seulement par les paroles, mais encore par les exemples, ils se trouvent souvent entraînés à faire, en vue de leur enfant, un bien qu'ils auraient négligé sans cela, et à éviter mille fautes qui pourraient mettre en danger son innocence. Ce sont les pères et les mères qui perdent et qui sauvent leurs enfants. En les perdant, ils se perdent eux-mêmes ; en les sauvant, ils se sauvent.

« Nous le répétons, *tel père, tel fils* ; et plus encore, *telle mère, tel enfant*. Si vous aimez vos enfants, pères et mères, si ce n'est point pour vous-mêmes, au moins pour l'amour d'eux, soyez bons chrétiens, observez exactement les lois de Dieu et celles de son Eglise ; évitez le péché, réprimez vos passions ; veillez avec soin sur vos paroles, faites chaque jour vos prières avec exactitude et respect, ne jurez jamais, ne vous disputez point, gardez-vous de la colère, respectez les choses de Dieu, ses ministres et ses temples, et vivez de telle sorte que votre

enfant n'ait besoin pour bien faire, maintenant, que de regarder comment vous faites vous-mêmes ; plus tard, qu'il n'ait besoin que de se souvenir.

« Lorsque les petits oursons viennent au monde, ils ressemblent, dit-on, à une masse informe, on ne distingue ni leur tête, ni leurs yeux ; le père et la mère, poussés par un instinct que le bon Dieu leur donne, se mettent à lécher leur enfant avec leur langue, ils façonnent pour ainsi dire ce corps imparfait, et grâce à leurs soins et à leur patience, peu à peu la tête de l'ourson se dégage, ses yeux apparaissent, ses pattes se détachent, en un mot, il commence à prendre sa figure naturelle.

« Sauf comparaison, nous proposerons cet exemple à tous les pères et mères. Lorsque Dieu leur donne un enfant, il leur donne en même temps la mission de le façonner à la vertu, de le former au bien et d'en faire un enfant honnête et chrétien. Chez les ours, c'est la langue qui fait ce travail de formation ; chez les hommes, c'est aussi la langue qui doit être l'instrument de ce grand travail, non en léchant, mais en parlant. Que ne peuvent en effet les paroles, les conseils d'un père et d'une mère ! l'esprit de leur enfant est entre leurs mains, prêt à recevoir toutes les impressions ; si ces impressions sont

bonnes, sont chrétiennes, le cœur de ce petit enfant se formera selon la volonté de Dieu; il sera pur, aimant, compatissant, droit et religieux; si, au contraire, la première direction est faussée, un germe de mal sera déposé dans son âme, et ce pauvre enfant s'élèvera avec des défauts qui le déformeront et plus tard le perdront.

« Pères et mères, soyez bien attentifs à ce premier travail, à cette première influence sur l'esprit de vos enfants; jamais les impressions d'enfance ne s'effacent complètement. L'éducation commence dès le berceau, sur les genoux de la mère.

« Apprenez avant tout à votre enfant à connaître, à aimer et à servir le bon Dieu; apprenez-lui à bégayer le nom sacré de Jésus et le saint nom de Marie; conduisez sa petite main innocente pour lui faire tracer sur lui le signe de la croix, avant même qu'il en puisse comprendre la sainteté; apprenez-lui de bonne heure ses prières, et dans les petites histoires que vous lui racontez pour former son esprit, ramenez sans cesse les traits de l'histoire du Sauveur et de la vie des Saints. Ne *gâtes* jamais vos enfants par une tendresse aveugle et inintelligente. Cette parole est bien profonde : — *gâter* un enfant. Gâter un travail, c'est le déformer, c'est

le rendre inutile, c'est le perdre; — ainsi sont les parents faibles et peu consciencieux qui gâtent leurs enfants, c'est-à-dire qui ne les habituent pas à respecter et à aimer le devoir, qui cèdent à tous leurs caprices, qui les soignent outre mesure, leur laissent prendre des habitudes d'impertinence, de mauvais caractère, d'humeur bizarre, de gourmandise, de curiosité; en un mot les caressent quand ils devraient les punir et en font d'insupportables petits personnages. Dans notre siècle, à la campagne comme à la ville, chez le paysan comme chez le riche seigneur, l'*usage* presque général, c'est que les enfants soient les maîtres au logis, et voient leurs père et mère à leurs genoux. C'est le monde renversé: des enfants gâtés ne seront jamais que des hommes médiocres, s'ils ne sont pas des hommes pervers; quelle importance donc n'a pas la première éducation! Avis aux parents qui aiment leurs enfants et qui veulent travailler sérieusement à leur bonheur! »

La même leçon revient plus vive encore dans une Instruction adressée à son cher auditoire de la Sainte-Famille : « L'éducation morale, dit l'abbé de Ségur, voilà le grand point où pèchent la plupart des parents, et c'est par là du reste

qu'ils sont le plus souvent punis. L'éducation morale consiste à instruire, à édifier, à corriger. Celle que les parents doivent à l'enfant, dès le commencement, c'est l'instruction religieuse... On lit, dans la vie de plusieurs Saints, que leur sainteté commença dès le berceau, grâce aux soins de leurs pieux parents, surtout de la *mère*, de qui dépend plus directement l'enfant jusqu'à huit ou dix ans. »

« Le Saint-Esprit, poursuit-il, est dans ce petit cœur de l'enfant, comme dans un temple, par le baptême; l'enfant ne sait pas le trésor qu'il porte et combien il se perd facilement : le père et la mère doivent le lui conserver et lui en faire connaître tout le prix... Voyez comment Blanche de Castille sut faire de son fils un Saint! Que les mères qui veulent avoir de tels fils prennent les moyens qui les forment ainsi; et que les pères y veillent. »

Le bon exemple est le moyen le plus simple de bien élever ses enfants; il consiste à faire et à éviter ce qu'on leur *dit* de faire et d'éviter. Quelle malédiction le Sauveur a prononcée contre ceux qui scandalisent les enfants! « Il vaudrait mieux avoir une meule au cou et être jeté dans la mer. » Que sera-ce donc des parents qui ont élevé cet enfant pour le perdre! Quelle cruauté, quelle barbarie! C'est un infan-

ticide! Qui aime bien châtie bien. Parents, soignez bien les petites choses, les petites maladies de l'âme, dès l'origine. Etudiez les inclinations de vos enfants, redressez les unes, favorisez les autres, pour leur éviter plus tard de rudes combats, de grandes douleurs. Que la correction soit *discrète* et *prudente*; évitez d'inspirer de la terreur à l'enfant, ne fermez pas son cœur; qu'il voie la justice et non la colère dans son père ou sa mère qui le châtie : il en aimera mieux ses parents et leur épargnera bien des peines.

Parents, vous avez une grande responsabilité devant Dieu; vous exercez un sacerdoce redoutable et vous avez charge d'âmes. Prenez garde de les perdre!... — « Ce n'est pas moi qui me suis perdu, c'est mon père qui m'a perdu! A la place de parents, j'ai eu des bourreaux! » Tel serait, dit saint Cyprien, le cri de votre enfant dans les enfers. « Jamais il ne me parlait de Dieu, mais du monde et du mal; il me donnait au diable, et son vœu est accompli. Si je cassais un verre, il se mettait en colère; si je jurais le nom adorable de Dieu, il ne me disait rien. Jamais de prière, de messe où il m'eût conduit! J'aurais été le fils d'une bête féroce que j'eusse été moins malheureux! Mes parents m'ont donné une vie qui a passé comme l'om-

bre; et ils m'ont arraché la vie véritable, la vie qui ne passe pas, la vie éternelle! Et, par leur faute, je suis perdu à jamais !... à jamais !... à jamais !...»

Une conséquence de premier ordre ressort de ces graves considérations : c'est que les parents ne doivent confier leurs enfants, pour partager l'œuvre de leur formation intellectuelle et morale, qu'à des maîtres chrétiens. Bien avant que les ennemis de la religion eussent démasqué le plan infernal dont nous voyons aujourd'hui la réalisation, Mgr de Ségur en avait eu connaissance et il avait pressenti tous les périls de l'heure actuelle. Aussi avait-il jeté un cri d'alarme et conjuré les parents chrétiens de choisir avec soin les maîtres de leurs chers enfants. C'est l'objet d'une opuscule intitulé : *l'École sans Dieu*¹. L'auteur commence par y faire ressortir l'extrême importance de la question.

« La question sur laquelle je voudrais ici jeter un peu de lumière pour la faire bien comprendre aux pères et mères de famille, dit-il, se résume en ceci :

« L'école où nous envoyons nos petits enfants recevoir l'instruction élémentaire doit-elle

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

être chrétienne et aider ainsi l'Église à former des chrétiens? — ou bien, doit-elle ne s'occuper en aucune manière de la Religion, et laisser ce soin exclusivement au prêtre et aux parents?

« L'école doit-elle être chrétienne, ou doit-elle être sans religion? Où est la solution du problème?

« Êtes-vous chrétien? croyez-vous en DIEU, en JÉSUS-CHRIST et en son Église? ou bien êtes-vous ce qu'on appelle aujourd'hui un révolutionnaire, c'est-à-dire un homme qui vit sans religion, en dehors de JÉSUS-CHRIST et de l'Église, et qui pose en principe que la société doit faire comme lui? Tout est là; tout dépend de là.

« Si vous êtes chrétien, vous voulez sans doute que votre enfant soit et demeure chrétien? Dès lors vous devez vouloir que l'école où vous envoyez votre enfant vous aide à en faire un chrétien. Vous devez vouloir et vous voulez que le maître, que la maîtresse à qui vous confiez votre enfant non-seulement ne lui enlève point la foi de son baptême, mais coopère, dans la mesure du possible, à la grande œuvre de son éducation, laquelle doit être avant tout chrétienne, puisque tout chrétien est chrétien avant tout.

« Pour les pères et mères chrétiens, la ques-

tion de l'école, si fort agitée de nos jours, n'a donc qu'une solution possible, logique, raisonnable. « Oui, l'école où nous faisons élever notre enfant doit être chrétienne. Elle doit nous aider à faire de notre enfant un chrétien. »

L'auteur montre ensuite que, dans la pratique, ne pas s'occuper de la religion à l'école, c'est rendre impossible l'instruction religieuse des enfants. Hélas! chaque année, à l'époque de la préparation à la Première Communion, l'expérience confirme d'une manière lamentable, qui s'aggrave toujours, ce langage du saint prélat. Partout où s'appliquent dans leur cruelle rigueur les lois nouvelles, la plupart des pauvres enfants soumis à cette tyrannie restent à l'égard de la religion dans une ignorance incroyable. Il a fallu recourir au zèle des chrétiens du monde et organiser des œuvres spéciales destinées à faire le difficile recrutement de ces enfants, à les instruire en dehors de l'école, à les soutenir sans cesse par de bons conseils; et l'on s'estime heureux si tant de dévouement aboutit à leur procurer la grâce d'une Première Communion qui ne laisse pas d'inquiétude, au moins quant au présent.

Un second point sur lequel l'auteur insiste avec raison, c'est que l'enseignement classique ne saurait être complet sans l'enseignement reli-

gieux. Pourquoi? Parce que l'esprit est inséparable du cœur.

« On n'aime que ce que l'on connaît, que ce que l'on voit être beau, noble, bon, digne d'estime et d'amour. Le cœur suit la tête. Or, c'est l'enseignement qui forme la tête, c'est-à-dire qui fait connaître à l'esprit tout ce qu'il lui est utile de savoir. De là l'immense importance de ne donner jamais que la vérité en pâture à l'esprit de l'enfant. L'erreur corrompt le cœur....

« Sur cent enfants qui, dès la sortie de l'école, se moquent de DIEU, désolent leurs parents, s'abandonnent au mal, on peut dire hardiment qu'il y en a quatre-vingt-dix qui ont puisé le germe de ces révoltes dans les mauvaises idées qu'on leur a données à l'école, non moins que dans les mauvaises mœurs qui pullulent dans les mauvaises écoles.

« Voulez-vous que votre enfant demeure et grandisse dans le bien? Faites-le d'abord demeurer et grandir dans la vérité; et la vérité, c'est avant tout la vérité chrétienne, la connaissance du bon DIEU et de sa loi...

« Mais, dit-on encore, cette vérité, c'est le prêtre qui doit la donner aux enfants, et non pas le maître d'école ni les parents. — Très bien; le prêtre, en effet, et le prêtre seul est chargé officiellement par l'Église d'enseigner la

Religion aux enfants de sa paroisse. Mais les parents et les maîtres de ces mêmes enfants ont pour *devoir* de l'aider par tous les moyens possibles dans ce laborieux enseignement. Tout doit y contribuer, et dans l'intérieur de la famille, et dans l'intérieur de l'école¹.

« Le maître d'école doit nécessairement coopérer de tout son pouvoir à la grande œuvre d'éducation confiée par Dieu même à ses prêtres. L'enseignement de l'école doit suivre, aider, rappeler l'enseignement du catéchisme. Sans cela, point d'éducation solide; en d'autres termes, point de chrétien, point de vrais hommes de bien pour l'avenir. »

1. L'Église a fait à la règle de « l'enseignement officiel » du catéchisme une très honorable exception en faveur de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes. Il est très remarquable, en effet, que dans la Bulle : *In Apostolica dignitatis solio*, le Pape Benoît XIII déclare que ces religieux « doivent surtout prendre garde que les enfants, principalement les pauvres, soient instruits des choses nécessaires pour bien et chrétiennement vivre; que c'est le principal objet de leur Institut : *quod ipsi... hoc maxime cavere debeant, ut pueros præsertim pauperes ad ea quæ ad benè christianèque vivendum pertinent crudiant.* » Et plus loin, d'une manière explicite, le Souverain Pontife veut « qu'ils leur fassent un Catéchisme d'une demi-heure les jours ouvrables, et d'une heure et demie les dimanches et les jours de fête d'obligation : *Catecheses (doccant) ad semi-horam singulis diebus non festivis, et ad horam cum dimidia, singulis dominicis, ac de Ecclesiæ præcepto festivis.* » L'Église ne pouvait exprimer d'une manière plus solennelle son désir de voir les enfants recevoir à l'école tout autre chose que le programme criminel adopté pour l'école neutre.

Passant ensuite à l'estime profonde due aux congréganistes qui se dévouent avec tant d'abnégation à l'éducation chrétienne de la jeunesse, Mgr de Ségur montre quels sont les gens qui osent se déclarer leurs adversaires. Il réfute sans peine, mais vigoureusement, les calomnies débitées chaque jour dans la presse franc-maçonnique contre les Frères et les Sœurs au point de vue de l'instruction et de la moralité. Il termine cet important opuscule en dénonçant avec une noble indignation le crime de ceux qui empoisonnent l'esprit et le cœur de la jeunesse, et des parents qui élèvent leurs enfants sans religion.

« Le Code pénal, dit-il, punit de mort les empoisonneurs; et il a bien raison. Rien de plus odieux, de plus lâche que cette forme du crime.

« Mais, dites-moi, quel est le plus coupable, de celui qui empoisonne et tue le corps, ou de celui qui empoisonne et tue l'âme? N'est-ce pas l'âme qui fait de nous des hommes? L'âme est cent fois, mille fois au-dessus du corps. Si donc empoisonner, tuer le corps est un si grand crime, que sera-ce quand il s'agira de l'âme?

« Or, la France est couverte de gens qui, au vu et au su de tout le monde, empoisonnent les âmes, non avec de l'arsenic ou du vert-de-gris, mais avec d'abominables doctrines, lesquelles

pénètrent peu à peu l'esprit, le rendent incrédule, impie et rebelle, et arrivant jusqu'au cœur, lui donnent le goût du mal, la haine de Dieu, l'habitude du vice...

« Cet empoisonnement moral est un crime de premier ordre. Il atteint non seulement l'Église, mais la société elle-même jusqu'à la racine, jusqu'au cœur. Il prépare d'affreuses ruines pour l'avenir. Ceux qui le commettent devraient être traités comme les pires des criminels, d'autant plus criminels qu'ils s'attaquent à de pauvres petits innocents privés de défense, qui croient aisément ce qu'on leur dit...

« Scandaliser ces enfants, c'est commettre un meurtre, et un meurtre sacrilège ; c'est arracher à Dieu leur esprit et leur cœur. Malheur à l'homme qui commet ce crime ! Et malheur à la société qui le laisse commettre ! Malheur aux journaux qui le prêchent ! Malheur aux hommes publics qui osent l'ériger en loi !

« Quant aux pères et mères qui font élever sans religion leurs pauvres enfants, ils sont tout ensemble et coupables et insensés : coupables, parce qu'ils manquent gravement à leur premier devoir de père et de mère, qui est d'aider de tout leur pouvoir l'Église à sauver et à sanctifier les enfants que Dieu leur donne ; — Insensés, parce qu'un jour ils recueilleront ce

qu'ils auront semé, et s'apercevront, mais trop tard, qu'une mauvaise éducation ne produit que de mauvais fruits. Bien souvent leur fils deviendra un drôle et un libertin; leur fille risquera fort de mal tourner et de leur causer de ces chagrins qui n'ont point de nom.

« Donc, pères et mères, prenez garde à l'avenir. Prenez garde au compte que Dieu vous demandera de l'âme, de la foi, des mœurs de vos enfants.

« N'oubliez pas que vous n'avez pas le *droit* d'élever ni de laisser élever vos enfants sans religion; c'est pour vous un devoir de conscience, sous peine de péché grave, non seulement de faire prier vos petits enfants chez vous et de leur apprendre par votre exemple à servir le bon Dieu, mais encore de ne les confier qu'à des maîtres ou des maîtresses d'école capables de vous aider dans votre grande tâche. Vous n'arriverez à rien de bon si l'école ne travaille pas dans le même sens que vous, si l'école n'est pas chrétienne, comme la famille.

« Je le sais, cela n'est malheureusement pas toujours possible; il y a de bonnes paroisses qui, grâce à un maire et à un conseil municipal impies, ont pour instituteur, pour unique instituteur, un homme sans foi ni loi, quelquefois même un communard, un homme sans mœurs,

trois fois indigne du poste qu'il remplit. C'est là un malheur immense; mais loin de vous décourager, vous devez redoubler de vigilance et de zèle pour inculquer à votre pauvre enfant de solides principes religieux. Vous devez lutter, tant que vous pouvez et à propos de tout, contre la mauvaise influence de l'école où vous êtes obligés de l'envoyer. Vous devez le prêcher d'exemples plus encore que de paroles, et veiller à ce qu'il remplisse avec vous tous ses devoirs religieux.

« Si en face de cette école corruptrice, le zèle de votre curé parvient à élever une école libre, une école chrétienne, n'oubliez pas que c'est pour vous un devoir d'y envoyer le plus tôt possible vos enfants, et de les soustraire, dès que vous le pourrez, au danger qui les menace là où ils sont.

« Pour la famille, comme pour l'Église et la société, l'école sans Dieu, l'école sans crucifix et sans prières, c'est la ruine et la perte.

« Une autre conséquence de la responsabilité des parents à l'égard de leurs enfants est la nécessité de suppléer, au sein de la famille, par toutes les industries de leur dévouement, à ce que ne peuvent faire les pasteurs officiels des âmes. »

« Qu'ils le sachent bien, dit ailleurs Mgr de

Séguir' : le prêtre ne peut presque rien sans le concours du père et de la mère. La mère est le premier curé de son tout petit enfant, c'est elle qui a la sainte mission de lui apprendre ses premières petites prières, de lui donner les premières impressions chrétiennes, de lui apprendre les premiers éléments de la foi; et de même qu'elle aide son enfant à faire ses premiers pas et lui apprend à marcher d'abord, puis à courir, de même c'est elle qui, par son exemple et par ses paroles, doit lui faire faire les premiers pas dans la voie de son salut éternel. Le ministère du prêtre ne vient que plus tard, lorsque ce premier travail est commencé; jusque-là il se repose sur les parents, surtout sur la mère, du soin de sanctifier l'enfant.

« Il s'en rapporte également aux parents quand arrive l'âge de raison, six, sept ou huit ans (il n'y a pas de limite bien déterminée pour cela), pour préparer les enfants à leur première confession. Il est vrai que les catéchismes commencent alors et que le prêtre reprend en sous-œuvre, pour le compléter, le travail commencé par la mère : néanmoins, la vigilance de celle-ci ne doit point s'endormir; elle doit croître, au contraire, et servir d'appui au ministère du pas-

teur. La mère doit veiller à ce que son enfant aille régulièrement au catéchisme et à l'église, à ce qu'il se confesse souvent et pieusement; elle doit l'aider à faire son petit examen de conscience, à découvrir ses défauts pour qu'il puisse les combattre et les confesser; elle doit l'exhorter à bien tout dire, à ne pas avoir peur, à bien profiter de ses confessions.

« Il en est de même, et bien plus encore, lorsque approche la Première Communion : des parents chrétiens doivent s'appliquer tout entiers à cette grande action de leur enfant, et mettre tout en œuvre pour qu'il la fasse dans les meilleures conditions possibles. Le prêtre, je le répète, a le droit de compter sur ce concours du père et de la mère, de même que le père et la mère ont le droit de compter sur le concours sacré et suréminent du prêtre. La sanctification d'un enfant est une œuvre complexe, formée de plusieurs éléments réunis; c'est un parfum composé de plusieurs essences.

« Une vérité d'une extrême importance, que nul ne doit perdre de vue dans cette œuvre de sanctification, c'est que les exercices de piété et, en particulier, la confession et la communion, sont des *moyens* et des *remèdes*, et non pas des *récompenses*. On voit parfois des parents qui punissent un enfant étourdi ou désobéissant ou

mutin, en lui déclarant qu'il n'ira pas à la messe, qu'on ne le mènera pas à l'église. « Tu es trop méchant pour te confesser, lui dit-on. Tu iras te confesser quand tu seras sage; il faut mériter cela : c'est une si grande grâce; c'est une si sainte chose, etc... » C'est tout le contraire qu'il faudrait dire et faire. Quand votre enfant est tombé dans la boue, lui dites-vous : « Tu es trop sale pour aller te laver; tu iras te laver quand tu seras propre? » Quand il est malade, attendez-vous, pour appeler le médecin, que la crise soit passée et la santé revenue? La prière, la visite au Saint-Sacrement ou à la sainte Vierge, et par-dessus tout la confession sont le remède des âmes malades; et cela est vrai pour les enfants non moins que pour les grandes personnes. C'est précisément parce qu'un enfant se conduit mal qu'il faut, sans trop tarder, le mener se confesser : le confesseur n'est-il pas le charitable médecin, qui, par un mélange de bonté, d'affection, de douceur et de fermeté, posera sur les blessures de cette petite âme le remède destiné à les guérir? La parole du prêtre au confessionnal étant la parole même de Notre-Seigneur qui est prêtre dans les prêtres, confesseur dans les confesseurs, a une efficacité divine, unique et tout à fait surnaturelle, pour éclairer les âmes et pour les redresser.

« Je dis « sans trop tarder », car si, d'une part, il est impossible de conduire un enfant à confesse toutes les fois qu'il fait une grosse faute et surtout au moment même où il la commet; d'autre part, il faut prendre garde de laisser un pauvre enfant en état de péché, et, par charité pour son âme, il faut le soumettre le plus tôt que cela est possible à l'action purifiante du sang adorable de son Sauveur.

« Plus un enfant a des penchants désordonnés ou vicieux et plus il a besoin du remède divin de la confession; j'entends de la confession bien faite, accompagnée de bon propos : la bonne volonté est, en effet, toujours supposée quand il est question de l'usage des Sacrements; pour les âmes de mauvaise volonté, il n'y a ni grâce, ni sacrement, ni salut. Il y a très peu d'enfants assez mauvais pour résister à l'action persévérante de la piété et de la confession : les enfants sont beaucoup plus légers et étourdis que pervers; il faut avec eux beaucoup de patience, beaucoup d'affection et de douceur; avec le temps et la grâce de Dieu, on vient presque toujours à bout de leurs petites révoltes.

« Mais, de grâce! que personne ne leur fasse *peur* du bon Dieu, *peur* de la confession, *peur* de la communion. La crainte de Dieu n'est pas

la peur de Dieu : la crainte de Dieu, la seule bonne et la seule vraie, c'est la crainte d'offenser Dieu ; c'est l'horreur du péché, qui offense Dieu ; c'est l'habitude de la vigilance pour éviter jusqu'aux moindres petites fautes. Voilà la vraie crainte de Dieu, qu'il faut inculquer à ces chères petites âmes, les bien-aimées de Jésus, les boutons de rose de son divin parterre, qui est son Église. L'amour de Jésus et de Marie est l'aliment naturel et essentiel de l'âme d'un petit baptisé. Plus on abondera de ce côté, plus on sera dans l'esprit de l'Église. »

Telles sont les leçons que Mgr de Ségur donnait aux parents chrétiens. On voit avec quelle logique il appliquait sa belle méthode de direction. Loin de se borner à des exhortations vagues ou sans entraînement, il étayait leur foi sur des bases inébranlables ; il les préparait longtemps d'avance à leur noble et redoutable mission ; il leur parlait un langage éminemment évangélique ; il formait en eux les vertus essentielles à la vie chrétienne, et il ne craignait pas de les pousser vers la pratique des conseils de perfection dans la mesure qui convenait à leur vocation. C'est alors qu'il les estimait capables d'entreprendre avec tout le fruit désirable l'œuvre capitale de l'éducation de leurs enfants et qu'il leur traçait ces règles de conduite si

parfaitement conformes aux besoins de notre temps.

Dieu a daigné bénir abondamment ce zèle du pieux Prélat. Le nombre des familles chrétiennes qui lui conservent le souvenir de la plus vive reconnaissance est incalculable; et, parce qu'il se survit dans ses nombreux ouvrages, on peut espérer que l'action salutaire qu'il a exercée dans l'Église sur ce point s'étendra de plus en plus et ramènera parmi nous ce type, trop rare de nos jours, de l'antique famille, où Dieu était adoré, aimé et servi par les parents comme par les enfants; où le père et la mère portaient noblement au foyer le sceptre de leur douce royauté; où les fils ajoutaient à l'honneur de leur père l'honneur de leurs propres vertus; où les filles continuaient les traditions de modestie laissées par leur vénérable mère; où tous ensemble se soutenaient dans les épreuves de la vie pour se retrouver tous ensemble dans les joies de l'éternité. Que la miséricorde de Dieu accorde à nos sociétés devenues si peu chrétiennes cette renaissance! Le salut de notre chère France est à ce prix.





CHAPITRE VIII

DE LA DIRECTION DES HOMMES DU PEUPLE

De la grande affection de Mgr de Ségur pour le peuple. — Son zèle pour l'amener à Dieu. — Ouvrages qu'il a écrits dans ce but. : — *Réponses aux objections.* — *Les ennemis des curés.* — *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous?* — *Grosses vérités.* — *Les Pâques.* — *L'enfer.* — Caractère admirable de l'apostolat de Mgr de Ségur auprès du peuple.

DANS son apostolat auprès des classes laborieuses, Mgr de Ségur ne s'est pas borné à donner ses soins aux jeunes gens du peuple et aux ouvriers chrétiens. Son zèle sacerdotal aurait voulu atteindre toutes les âmes, même et surtout les plus égarées, et les attacher inviolablement à Dieu. Mais comment atteindre ce but? Comment faire parvenir la vérité jusqu'à ces hommes qui ont à peine connu Dieu dans leur enfance, qui l'ont abandonné dès leur Première Communion et qui vivent en ce monde d'une vie matérielle et sans jamais se soucier de leur éternité? Les attirer à l'Église pour leur y donner des instructions fondamentales n'est pas

possible, à l'égard d'un grand nombre, soit à raison de leurs travaux, qui ne leur laissent pas de trêve depuis qu'on a rompu avec le repos du dimanche, soit à cause du respect humain, qui paralyse ce qu'ils pourraient avoir encore de bonne volonté, soit enfin, et très souvent, parce que ces hommes, à force d'entendre blasphémer contre Dieu, tourner en dérision la Religion, ses dogmes sacrés et ses sages lois, finissent par devenir eux-mêmes des ennemis déclarés de Notre-Seigneur et refusent tout rapport avec les prêtres, ministres des divines miséricordes. Le pieux Prélat connaissait trop à fond l'état réel de perversion de ces âmes, pour se faire illusion sur le succès des moyens ordinaires. S'il avait pu, dans des milieux très mauvais, réaliser un bien considérable en y organisant des missions populaires, il savait qu'une multitude de ces hommes du peuple refusaient ce secours, ou que, pour les déterminer à en user, il fallait entrer avec eux en pourparlers préliminaires. Bien décidé à faire pour toutes les âmes ce qu'elles étaient relativement capables de recevoir, il rédigea à l'intention de ces hommes qui ne sont plus chrétiens que de nom, un certain nombre de petits Traités de propagande ; et comme, en France, la bonne tactique dans les discussions est d'amener les rieurs de son côté, ce saint

prêtre ne dédaigna pas de mettre cette adresse au service de la foi, pour que les enfants du siècle ne fussent pas plus habiles à tromper les âmes que les enfants de Dieu à les sauver. Il se fait alors polémiste, et nous allons voir avec quelle verve et quel esprit pratique il manie l'arme puissante de la fine raillerie.

Hâtons-nous d'ajouter qu'un grand nombre d'hommes, même parmi le peuple, ont conservé un reste d'esprit de foi; ils se souviennent avec bonheur des jours purs et calmes de leur enfance, des joies de leur Première Communion, des œuvres dont ils ont fait partie; mais, dans ce nombre, la plupart ont abandonné peu à peu toute pratique religieuse; d'autres, qui en conservent encore quelques-unes, sont des chrétiens incomplets, parce que l'oubli de tout enseignement religieux les a rendus plus ou moins indifférents. Cet apôtre dévoué aura pour eux aussi des ouvrages où, dans une forme simple et attrayante, il leur rappellera les obligations de leur Baptême, les promesses de leur jeunesse chrétienne, leurs devoirs envers Dieu, envers la famille, envers la société; et par ces lectures, il les *dirigera* peu à peu vers la fréquentation des Sacraments, qui deviendra leur salut.

Il importe, au point de vue tout spécial où nous nous plaçons dans cet ouvrage,

d'examiner en abrégé ces Traités populaires. Les prêtres, et, en général, tous les chrétiens qui se dévouent au relèvement des classes ouvrières, trouveront là des indications dont ils pourront tirer un grand profit pour ramener les âmes à Dieu, ou pour les confirmer dans la foi et dans la fidélité aux pratiques religieuses.

Les ouvrages de polémique populaire de Mgr de Ségur peuvent se ranger en deux classes : les uns répondent aux absurdités traditionnelles que l'impiété réchauffe de temps en temps à l'usage des ignorants, comme si elles n'avaient pas été réfutées à satiété ; les autres répondent plus directement à des calomnies de circonstance et débusquent le mensonge, quelque forme nouvelle qu'il affecte, quelque part qu'il se cache.

Parmi ces Traités, il faut placer en première ligne celui qui fut aussi le premier en date, et qui est intitulé : *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la Religion*. Nous en avons dit ailleurs l'origine et les immenses succès¹. Dans une édition publiée en 1866 (c'était déjà environ la centième), les éditeurs écrivaient : « Nous osons offrir les *Ré-*

1. Tome I^{er}, p. 128, 129.

ponses à MM. les curés et catéchistes comme une source précieuse d'instructions familières et pratiques, et comme un excellent moyen de dissiper, dans les rangs du peuple, les préjugés, les erreurs, les sophismes de tout genre que la mauvaise presse répand avec une si déplorable activité. » En effet, les apôtres du peuple peuvent trouver là tout un arsenal pour la guerre qu'ils soutiennent si courageusement. Les préjugés auxquels l'auteur oppose une réponse spéciale sont de trois sortes : « Les uns, dit l'auteur, viennent de l'*impiété*, ce sont les pires ; les autres viennent de l'*ignorance* ; les autres, enfin, de la *lâcheté*. » Le ton incisif, mais jamais blessant, des réponses faites dans cet opuscule à chaque objection, est très remarquable, et il ne serait pas inutile de les retenir de mémoire comme *emporte-pièce*, pour les répéter et les opposer constamment aux impies.

« *Qu'ai-je à faire de la religion ?* objecte-t-on. — *Je n'en ai pas et cela ne m'empêche pas de me bien porter.*

« *Réponse.* — Aussi ne viens-je pas vous la donner comme un moyen de grandir ou de vous bien porter ; mais comme le moyen nécessaire de sauver votre âme.

« *Croyez-moi : vous ne la repoussez que*

parce que vous ne la connaissez pas : Hélas ! que de préjugés ! que d'étranges erreurs règnent sur son compte.... Si, comme moi, vous la voyiez, chaque jour, cette Religion bénie, sécher les larmes du pauvre, changer les cœurs les plus vicieux, réparer les injustices, répandre partout la vérité, la paix, la joie dans les âmes... vous changeriez sans doute de langage.

« *Quand on est mort, on est bien mort.*

« *Réponse.* — Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre. Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête, il est étrange qu'on ait besoin de vous le dire. Ce qui fait l'homme, c'est l'âme, et c'est ce qui nous distingue des bêtes. Donc dire : « Quand je serai mort, je serai mort tout entier, » c'est dire : Je suis une vraie brute et un animal. Et quel animal encore ! Je vaudrais moins que mon chien, car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin ; moins que mon chat, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement et de sa chaussure. En un mot, je suis une très pauvre bête ! Si votre assertion était fondée, que deviendrait le monde.... ! S'il n'y avait pas de vie future, je vous défierais de me montrer en quoi saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche !

« *La religion est bonne pour les femmes.*

« *Réponse.* — Et pourquoi donc pas pour les hommes ? Ou elle est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie, elle est aussi vraie (et dès lors aussi bonne) pour les hommes que pour les femmes. Si elle est fausse, elle n'est pas meilleure pour les femmes que pour les hommes ; car le mensonge n'est bon pour personne.

« *Je ne crois que ce que je comprends, un homme raisonnable peut-il croire les mystères de la religion ?*

« *Réponse.* — Alors, ne croyez donc rien au monde, pas même que vous vivez, que vous voyez, que vous parlez, que vous entendez, car je vous défie de *comprendre* aucun de ces phénomènes. Qu'est-ce, en effet, que la *vie* ? qu'est-ce que la *parole* ? qu'est-ce que le *son* ? qu'est-ce que le *bruit* ? qu'est-ce que l'*odeur* ?... Qui comprend ce que c'est ? Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des mystères de la nature ? C'est une pitoyable faiblesse d'esprit que de ne vouloir croire que ce que l'on comprend.

« Et après chaque coup de massue donné ainsi à l'erreur, l'auteur entre dans des développements théologiques serrés et pleinement concluants en faveur de la vérité. Toutes les objections directement contraires à la religion sont

ainsi passées en revue et nettement exécutées.

« Aux impies succèdent les sots : *Moi*, dit l'un, *je veux le pur Evangile, le Christianisme primitif.*— Et moi aussi, je le veux; répond l'auteur, et n'en veux pas d'autre, et-je le possède, si je suis bon catholique, et vous, vous pouvez le posséder aux mêmes conditions. Si vous êtes bon catholique, vous pratiquez l'Evangile dans toute sa pureté; vous avez le même Christianisme, les mêmes croyances, la même religion que les premiers chrétiens. On abuse donc grandement de la crédulité du peuple quand on lui prêche que le christianisme des premiers temps se trouve autre part que dans la croyance et dans la pratique de la religion catholique. Dans tous les temps, *chrétien* et *catholique* ont été synonymes et les bons catholiques de notre temps ne diffèrent des bons catholiques des premiers siècles que par l'habit; la foi, le cœur, les œuvres sont les mêmes.

« *Dieu est trop bon pour me damner*, dit un autre. Et l'auteur lui répond : Aussi n'est-ce pas Dieu qui vous damne, *c'est vous-même* qui vous damnez. Dieu n'est pas plus la cause de l'enfer, qu'il n'est la cause du péché, qui produit l'enfer. Il le permet parce qu'il nous a laissé la *liberté morale*, qui est une grande marque d'honneur et d'amour. Si nous en abusons, la faute en est

à nous, non à lui. C'est donc le réprouvé qui *se perd*; ce n'est pas Dieu qui le damne, c'est lui-même *qui se damne*. Dieu ne fait que donner à chacun ce que chacun a choisi librement, le paradis, fruit de la vertu, ou l'enfer, fruit du péché.

« Puis viennent les lâches. *C'est ennuyeux de se confesser*. — Aussi ne vous dit-on pas d'y aller pour vous amuser. Tout ce qui est bon et utile n'est pas toujours amusant. Ce n'est pas *amusant* de travailler du matin au soir pour gagner sa vie et celle de sa famille. Mais c'est utile, c'est nécessaire, et l'on travaille *quoique* l'ouvrage soit dur et désagréable. Ayez donc plus d'énergie ! Le devoir, ce grand et sublime mot, ne dit plus rien à bien des âmes. Gardez-vous de cette faiblesse déplorable et souvenez-vous du jugement de Dieu.

« *On se moquerait de moi ! Il ne faut pas se singulariser. Il faut faire comme les autres.*

« *Réponse*. — Raisonnement de chèvre, mon pauvre ami. Les chèvres, je le sais, se suivent les unes les autres : si la première se jette dans un trou, la seconde la suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième, ainsi de suite; elles s'y jettent parce que leurs campagnes s'y sont jetées; *elles font comme les autres*. Mais les hommes doivent-ils agir d'une manière aussi

stupide ! Hélas ! combien sont chèvres en ce point ! combien vont en enfer parce que les autres y vont ! « Il ne faut pas se singulariser, » dit-on. Si, il faut se singulariser, non point par orgueil, mais parce qu'il faut être bon au milieu du monde qui est mauvais. « Mais on se moquera de moi ! » Eh bien, laissez les sots se moquer de vous ; vous n'en mourrez pas ! Moquez-vous de ceux qui se moquent de vous ! ils sont les ridicules, et vous, vous êtes le sage. Laissez rire qui voudra rire. *Rira bien qui rira le dernier.*

« *Je pratiquerai la religion plus tard.*

« *Réponse.* — Plus tard ? Oui, s'il y a un *plus tard* pour vous, et si vous en avez les moyens au moment de mourir, ce qui, *bien certainement*, est douteux... Combien ont négligé de se confesser quand ils le pouvaient facilement, qui ne l'ont pu faire, quand ils l'ont voulu ! »

Il est facile de voir par ces quelques exemples le fruit qu'un directeur des âmes peut retirer de cet ouvrage. Il nous souvient d'en avoir vu faire l'essai, il y a quelque vingt ans. Dans une paroisse populeuse de Paris, le dimanche soir, on avait entrepris un cours de polémique à la portée des gens du peuple. Parmi les auditeurs les plus assidus se trouvait un de ces hommes qui confondent l'érudition avec la science, un

gros dictionnaire avec un argument décisif. En brave, il se dissimulait derrière une des colonnes de l'église, et, armé d'un crayon, il saisissait au vol ce qu'il pouvait retenir de l'instruction. Dans les quarante-huit heures qui suivaient, — et ce n'était pas trop pour la copie — le prédicateur recevait un manuscrit in-4°, dans lequel le contradicteur opposait à des raisons évidentes de pitoyables banalités. Finalement la lecture des sottises entassées par cet écrivain improvisé occasionnant une énorme perte de temps, le prédicateur l'invita par écrit à abandonner un procédé fatigant pour l'un et pour l'autre, et à venir vider la question religieuse dans une conversation loyale. La lutte fut acceptée, sinon avec fierté, du moins avec une certaine assurance. Le contradicteur apporta, cela va sans dire, tous les pavés de son gros livre ; dans son carquois, le prédicateur ne prit, au contraire, que la doctrine des *Réponses*. Le combat ne fut pas de longue durée. Tirant les conséquences logiques des principes que venait de poser l'honorable contradicteur, on se borna à lui poser cette question : Si votre système tient debout, veuillez donc nous dire la différence que vous faites d'un homme à un serin ? Devant ce point d'interrogation, le pauvre philosophe resta pensif ; puis, après un moment

d'attente : « De fait, dit-il, je n'en vois pas. » Le prédicateur lui tendit alors la main avec la bonté qu'on ne saurait refuser aux malheureux. « Pauvre ami, lui répondit-il, comprenez donc enfin l'absurdité et la mauvaise foi des ennemis de Jésus-Christ et de l'Eglise ; quittez ces maîtres qui vous perdent, allez à Jésus qui veut vous sauver. » Cettè homme le fit et il devint un chrétien fervent. Combien d'autres trouveraient comme lui la vérité et le salut, si l'on puisait dans le livre des *Réponses* le mot qui assomme une objection et l'enseignement puissant qui jette la pleine lumière dans l'esprit et de là dans le cœur ! On trouverait aussi un grand avantage à le répandre dans les centres considérables de population ouvrière, parce que c'est là surtout que les calomnies les plus odieuses et les plus ridicules contre la religion prennent ordinairement leur libre cours. Mais, d'autre part, il serait imprudent de le distribuer dans des milieux très chrétiens, où ne se produisent presque jamais des objections contre la foi ou les saintes pratiques de l'Eglise. L'exactitude avec laquelle l'auteur a dû reproduire dans son livre les *clichés* de l'impiété ou du respect humain, serait de nature à éveiller dans des âmes simples une foule de pensées fatigantes ; et, plus d'une fois, ce qui se graverait davantage dans ces esprits,

ce ne serait pas la réponse victorieuse, mais nécessairement accompagnée de développements, ce serait l'objection sous sa forme de dicton et avec le grain de sel qu'y mêle toujours le démon.

Nous devons placer tout de suite à côté des *Réponses* un autre opuscule du même genre et qui est aussi l'un des plus spirituels que Mgr de Ségur ait publiés en ce genre. Il a pour titre : *Les ennemis des Curés*¹. Sur un ton aisé, qui convient au sujet sans cesser d'être digne, l'auteur fait remarquer d'abord que tous les gens sans aveu, « tous les gens de sac et de corde », sont ennemis des curés ; qu'au contraire, les gens de bien, les personnes charitables et d'une conduite irréprochable les honorent et les respectent, ce qui indique déjà la valeur des critiques malveillantes que répète à la journée contre eux la presse impie.

L'ouvrage se compose de deux parties : Ce que sont les ennemis des curés ; ce qu'ils disent des curés.

Ce que sont ces gens ? Ce sont « des lâches : » « Ils insultent les prêtres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'eux » ; et lorsqu'un prêtre a des motifs particuliers pour

1. Un volume in-18. Chez Tolra.

les repousser par la force du poing ou pour les citer devant les tribunaux, ils deviennent souples jusqu'à se montrer plats. Ce sont « des ignorants et des sots ; » ils parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, ce qui est une impertinence, et ils en parlent à tort et à travers, ce qui est absurde. Ce sont « des jobards et des imbéciles ; » c'est pénible à constater, dit l'auteur, mais c'est comme cela. On fait avaler à ces pauvres gens tout ce qu'on veut. Les journalistes les plus effrontés, les plus menteurs, les attrapent aussi facilement qu'on attrape les grenouilles. Ils sont « un tas de brouillons et de mauvaises têtes. » Pourquoi ces gens détestent-ils les curés ? demandez-le-leur, ils n'en savent rien. C'est l'instinct du désordre, l'instinct de la révolte en face de l'autorité, qui les fait parler, crier, se récrier, mentir et persécuter. Ils sont, enfin, « la fine fleur des mauvais sujets ». Rougir à la vue du prêtre, c'est témoigner qu'on a encore de la conscience ; ces gens-là n'en ont plus, ils ont foulé aux pieds la dernière voix qu'on écoute quand on est noble, la voix du remords. Voilà ce que sont les ennemis des curés.

Et que disent-ils ? Le pieux Prélat passe alors en revue les principales redites servies bien régulièrement, à tout le moins une fois l'an,

par les journaux impies et dans presque tous les romans populaires, aux gens dont nous venons de parler. On y enseigne, en effet, que les curés sont les ennemis du peuple, parce qu'ils veulent détourner le peuple des jouissances mortelles du vice pour lui parler d'éviter l'enfer et de mériter le Ciel. On y voit que les curés sont des fainéants, des gens inutiles, parce que leur labeur, tout intellectuel, moral, religieux, ne frappe pas les yeux comme la bâtisse d'une maison, ni les oreilles comme le marteau du forgeron ; et surtout parce que s'épuiser au service des enfants, des pauvres, des malheureux et se tuer pour le salut des âmes semble à ces gens-là œuvre de rien. L'auteur continue ainsi à recueillir patiemment les sophismes qui servent à égarer le peuple, et il les frappe avec l'aimable désinvolture d'un brave chevalier qui pourfend des ennemis méprisables.

Il termine ce petit livre par l'éloge que mérite le célèbre « coah ! » que tout le monde a entendu dans nos grands centres de population. « Ce fameux « coah ! » que connaissent si bien les échos de nos cabarets, dit Mgr de Ségur, est aussi fin, aussi spirituel, aussi délicat que l'aimable animal auquel il est emprunté. Il dénote une dose d'esprit peu commune et un

esprit du meilleur aloi. » Et tournant sous une autre forme l'ironie : « Il faut avouer, ajoute-t-il, que ce « coah ! » manque de grâce. C'est un étrange choix qu'ont fait là « les ennemis des curés » ; si le cri du corbeau a l'avantage de leur rappeler, chose peu utile, que les curés sont vêtus de noir, il a le grand désavantage de les identifier eux-mêmes avec une des plus sales, des plus sottes, des plus méchantes bêtes de la création. Le corbeau vit de charogne, et ces gens-là vivent de corruption, de plaisirs ignobles, d'insultes et de vilaines choses de toutes sortes. Si c'est à cause de cela que le cri du corbeau est devenu leur cri de ralliement, ce n'est pas flatteur pour eux. »

Nous ne connaissons rien de plus utile que cet opuscule à répandre, là où l'on ne pourrait obtenir une discussion calme et approfondie sur des points de doctrine. Tourner les rieurs contre *les ennemis des curés*, c'est faire à ceux-ci, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, un mauvais parti — mais qu'ils ont cherché — et rétablir sous la seule forme accessible pour une foule d'esprits la valeur réelle du prêtre et de ses contradicteurs.

Mgr de Ségur a, au cours de son ministère apostolique, fait paraître quelques autres ouvrages du même genre. Il s'adresse alors à une

catégorie particulière de lecteurs. Ainsi, dans la petite brochure qui a pour titre : *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous*¹? le pieux Prélat rappelle d'une manière à la fois simple et péremptoire les preuves principales de l'existence de Dieu et de sa Providence sur le monde. Ce tout petit livre trouverait sa place spéciale dans des temps malheureux où de graves événements, comme la guerre, comme la famine, comme une épidémie, occasionneraient parmi le peuple des murmures ou du découragement. Nous le donnerions également dans une campagne ravagée en partie et ruinée par les ouragans. Ces pauvres gens y trouveraient d'utiles leçons et de précieuses consolations.

Le traité intitulé : *Grosses vérités*², s'adresse surtout à des esprits un peu pesants, ou matérialisés par l'occupation exclusive des choses d'ici-bas. Ces hommes ne sont pas toujours des impies, et ils n'entendent que rarement le sarcasme étudié, en usage dans les usines. Ordinairement, ils conservent même de bons souvenirs de leur enfance chrétienne et quelques pratiques religieuses, comme de célébrer la fête de leur patron d'état. Mais tout livrés qu'ils sont à leurs travaux manuels, ou obligés de venir sur

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

2. Un vol. in-18, chez Tolra.

les marchés même avant le jour, ils restent étrangers à toute influence de l'Église et tombent dans le doute universel. Pour les en arracher, il ne faut pas faire le rêve de les réunir, soit pour des instructions régulières, soit même pour les exercices momentanés d'une mission. Un grand nombre échapperaient à ces efforts du zèle d'un curé. Le seul moyen qui offre des espérances fondées est de faire parvenir chez eux et de leur mettre dans les mains un opuscule court, très clair et qui se place exactement à leur point de vue. C'est ce qu'a très bien réalisé Mgr de Ségur dans ce livre des *Grosses vérités*.

Chaque chapitre est présenté sous la forme interrogative; par exemple : — S'il est bien sûr que nous ne sommes pas des bêtes. — S'il est bien sûr qu'il y a un Dieu vivant, créateur de tout ce qui existe. — S'il est bien sûr qu'il y a une vraie religion, et que nous ne pouvons pas nous en passer. — S'il est bien sûr que la religion chrétienne est la vraie religion. — S'il est bien sûr que la religion chrétienne est la seule vraie religion. — S'il est bien sûr que Jésus-Christ est Dieu fait homme. — S'il est bien sûr que l'Église catholique est la seule vraie Église de Jésus-Christ. — S'il est bien sûr que nous ne pouvons pas nous tromper en écoutant le Pape et les Évêques, pasteurs de l'Église

catholique. — S'il est bien sûr qu'il ne suffit pas d'être honnête homme, mais qu'il est absolument nécessaire de pratiquer la Religion.

Dans la réponse à ces questions et à d'autres du même genre, Mgr de Ségur n'oublie pas un instant à quels lecteurs il s'adresse ; et, sans les froisser jamais, il dissipe les ténèbres accumulées dans leur esprit ou l'oubli dans lequel ils étaient tombés faute de suivre les instructions paroissiales.

« Tous, qui que nous soyons, dit-il en terminant, pauvres et riches, jeunes et vieux, nous sommes créés et mis au monde, non pour gagner de l'argent, non pour nous amuser, non pour nous reposer après avoir fait fortune, mais principalement et *avant tout* pour servir Dieu, pratiquer sa loi, être de bons chrétiens, bien vivre et bien mourir, et parvenir ainsi à la vie éternelle, au paradis. Ceux qui ne vivent pas de la sorte, sont de triples fous et de grands coupables ; les chrétiens seuls sont les vrais *honnêtes gens*, c'est-à-dire les hommes qui mènent vraiment une vie bonne et honorable et qui remplissent dignement tous leurs devoirs envers Dieu, envers leur prochain et envers eux-mêmes. »

A côté de ces pauvres gens, dont l'ignorance religieuse est la plaie principale, il faut placer ceux qui, mieux instruits, remettent toujours à

l'année suivante l'accomplissement des préceptes de la sainte Église et tout spécialement du grand devoir pascal.

Lorsqu'un prédicateur de retraite a employé tout son zèle à attirer autour de la sainte Table les chrétiens fidèles, il lui reste à faire une battue, pour raccoler les hésitants, dont le nombre est toujours trop considérable. C'est pour ces retardataires que le saint Prélat a composé quelques pages spéciales. Il les captive d'abord par une histoire charmante et véridique qui vient à point pour son sujet. Il y a quelques années, dit-il, un missionnaire prêchait une retraite aux militaires d'une garnison. Quelques jours avant Pâques le missionnaire reçoit la visite d'un capitaine qui entame la conversation sur les vérités chrétiennes exposées dans les réunions précédentes. « J'ai bien la foi, dit cet officier; qui ne l'a pas? Et cependant j'ai dans l'esprit un je ne sais quoi d'embrouillé qui m'empêche d'y voir clair, d'y voir assez clair pour aller plus loin, pour pratiquer. » Le missionnaire lui répondit : Mon capitaine je connais cela. Bien des gens sont travaillés de cette maladie; voulez-vous en guérir? — Eh! sans doute répond l'officier. Quel livre faut-il lire? Aucun; mettez-vous à genoux de suite et, bravement, sans hésiter, priez de tout votre cœur; moi je vais

me mettre à prier pour vous et puis... je vous confesserai. — Me confesser ! » répliqua vivement l'officier, et il lança cinq ou six bordées contre la confession. Le Père écoutait tranquillement; enfin il se mit à genoux, l'officier en fit autant; et vingt minutes après l'absolution sacramentelle avait rendu à son âme sa pureté première... Quand il se releva il s'écria : « Oh ! quel remède ! Qu'il est dur, mais qu'il est bon ! Combien je vois clair à présent ; je n'ai plus de doute, je crois tout ; je suis le plus heureux homme du monde ! » Après avoir cité cet exemple encourageant, Mgr de Ségur explique ce que l'on entend par la Communion pascale ; il leur montre que tous les chrétiens, sans exception, sont tenus, sous peine de commettre une faute grave, de faire leurs Pâques ; et que si l'on a manqué à ce devoir, la première chose à faire est de réparer au plus tôt cette omission. Remettre à une autre année serait une imprudence.

On ne saurait dire le nombre de chrétiens indécis que cette petite feuille a ramenés à leurs devoirs ! On trouve si fréquemment de ces âmes tardives qui remettent toujours au lendemain l'accomplissement des plus graves obligations, mais qui se laissent volontiers entraîner par qui leur tend une main secourable !

Mgr de Ségur profite de cette occasion pour rappeler à ces *retardataires* le meilleur moyen de réparer leur négligence : c'est de ne pas se contenter de faire ses Pâques : « Un bon chrétien, dit-il, s'il aime Dieu, s'il a quelque souci du salut et de la sanctification de son âme, doit s'approcher de temps en temps des Sacrements, afin d'éviter au moins le péché mortel et d'avoir toujours la conscience en bon état. Il doit surtout se confesser et communier souvent, s'il est exposé à tomber dans le péché, soit par la violence de ses passions, soit par les dangers particuliers où il peut être exposé. Faire ses Pâques, c'est faire tout juste ce qui est commandé ; or, celui-là est bien près de faire ce qui est défendu, qui fait tout juste ce qui est commandé. L'expérience le prouve : Quand on marche sur le fin bord d'un précipice, on s'expose à tomber dedans facilement ; le moindre faux pas entraîne la chute. Ainsi en est-il du chrétien : Pour être en sûreté dans le chemin de la vie, il faut observer non seulement les lois proprement dites de la Religion, mais encore les conseils salutaires que l'Église adresse, comme une bonne mère, à ses enfants. »

Enfin, il y a dans le monde une foule d'hommes que la crainte des plus graves châtimens de Dieu peut seule ramener au bien. Or,

l'un des caractères d'une vraie et solide direction, est de n'envisager que le bien des âmes et de chercher à les sauver à tout prix, fût-ce comme malgré elles. Mgr de Ségur présentait à un degré éminent cette note d'énergie; et, s'il préférait toujours la douceur à la rigueur quand il pouvait employer à son choix l'une ou l'autre, il n'hésitait pas à parler le langage de la crainte salutaire aux âmes que l'amour ne suffisait pas à détacher du péché. Notre-Seigneur et souverain Maître nous a donné l'exemple de cette sage fermeté dans le saint Évangile, où il proclame à plusieurs reprises, et dans des termes qui font frémir, l'existence de l'enfer et les peines des damnés. Mgr de Ségur, suivant en cela comme en toutes choses le divin Modèle des apôtres, parle haut et ferme de ce dogme terrible, dans un opuscule intitulé tout crûment *l'Enfer*¹.

Il s'adresse surtout, dans ce livre, aux chrétiens endurcis dans le mal, et aussi à ces pécheurs habituels qui vivent de promesses sans cesse renouvelées et sans cesse foulées aux pieds. L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première partie, l'auteur établit la réalité de l'enfer, en s'appuyant sur la croyance de

1. Un volume in-18. Chez Tolra.

tous les peuples, dans tous les temps; en montrant que la croyance à l'enfer n'a pas été et n'a pu être une invention; que Dieu lui-même nous a enseigné ce dogme. A cette question : S'il y a vraiment un enfer, comment personne n'en est-il revenu? le pieux Prélat répond d'abord que « l'enfer existe pour punir les réprouvés, et non pour les laisser revenir sur la terre. Quand on y est, on y reste. » Puis il ajoute que la preuve n'est pas faite que nul, par la permission de Dieu, n'en soit revenu un moment pour l'instruction des hommes qui sont encore sur la terre; et sans donner aux exemples qu'il va citer une autorité qui s'impose à la foi, il rappelle plusieurs traits revêtus de caractères de véracité remarquables et dans lesquels interviennent des damnés; comme le docteur Raymond, Diocrès, le jeune religieux de Saint-Antonin, l'ami du comte Orloff, etc. Pourquoi, se demande ensuite l'auteur, pourquoi tant de gens s'efforcent-ils de nier l'existence de l'enfer? « D'abord, répond-il, parce que la plupart d'entre eux y sont trop directement intéressés. En second lieu, c'est la corruption du cœur qui fait nier l'existence de l'enfer. Quand on ne veut pas quitter la vie mauvaise qui y mène tout droit, on est toujours porté à dire, sinon à croire, qu'il n'existe pas. »

Dans la seconde partie, Mgr de Ségur exa-

mine ce qu'est l'enfer. Sans tenir compte des idées fausses et superstitieuses que l'ignorance a répandues sur ce point, il enseigne, avec la sainte Église, que l'enfer consiste avant tout dans l'épouvantable peine de la damnation, puis dans la peine horrible du feu et dans d'autres châtimens particuliers destinés à punir les crimes de chacun des damnés. Plusieurs récits, parfaitement choisis, rendent, pour ainsi dire, visibles les tourmens des réprouvés.

Dans la troisième partie, il traite de l'éternité des peines de l'enfer. Dieu a révélé lui-même cette vérité. La philosophie l'enseigne d'ailleurs comme la foi; de plus, le défaut de grâce et la perversité de la volonté des damnés l'établissent l'un et l'autre. Et, après avoir expliqué quels sont ceux qui s'exposent davantage à ces maux sans fin, le saint Prélat conjure les pécheurs de sortir immédiatement et à tout prix de l'état de péché mortel, d'éviter avec un grand soin les occasions dangereuses et les illusions, et d'assurer leur salut éternel par une vie sérieusement chrétienne. Ces dernières pages sont empreintes d'une grande bonté; on y sent le disciple du Dieu qui *ne veut pas la mort éternelle du pécheur, mais que le pécheur se convertisse et qu'il vive* de la vie bienheureuse du ciel. Le directeur spirituel qui prêtera ce petit livre sur l'en-

fer à de pauvres âmes égarées ou imprudentes, n'a pas à craindre comme résultat que le découragement s'empare de leur cœur; l'effroi salutaire qu'aura produit en elles sa lecture les pressera de s'arracher au mal ou au danger, et il les conduira finalement dans les bras de la divine miséricorde, où elles retrouveront la paix et la joie des vrais enfants de Dieu.

Ce qui ressort de la méditation de ces divers ouvrages et de ces missions populaires, c'est d'abord le grand amour que le pieux Prélat portait à toutes les âmes sans exception, et la volonté qu'il avait, comme Jésus-Christ, que tous les hommes fussent sauvés et qu'ils parvinssent à la connaissance de la Vérité¹. C'est ensuite le caractère vraiment apostolique de ses enseignements et de ses conseils, dont toute l'éloquence reposait, comme celle de saint Paul, « *non dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans la manifestation de l'esprit et de la vertu*². » C'est enfin la connaissance merveilleuse que Notre-Seigneur lui avait communiquée des misères et infirmités des âmes : « *Ipse enim sciebat quid esset in homine*³, » et

1. Qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem Veritatis venire. I Tim. II. 4.

2. Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis. I Cor. II. 4.

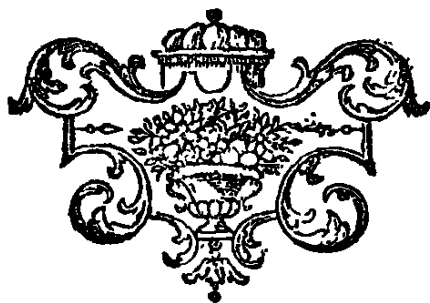
3. Joann. II. 25.

des moyens les plus efficaces pour les arracher à la mort et les jeter dans la vraie vie. Heureux le prêtre, heureux l'homme d'œuvres qui reçoit de Dieu cette science du pauvre et de l'indigent : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*¹. » Plus heureux encore celui qui, par la sainteté de sa vie, peut dire à ceux qu'il conduit : « *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*². » Dieu bénira abondamment son ministère et il n'aura plus qu'un vœu à former, celui qu'exprimait le grand Apôtre en s'adressant aux Philippiens : « C'est pourquoi, mes frères très chers et très désirés, ma gloire et ma couronne, demeurez ainsi fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés³. »

1. Ps. XL. 2.

2. I Cor. XI. 1.

3. Itaque, fratres mei carissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea; sic state in Domino, carissimi. Phil. IV 1.





CHAPITRE IX

DE LA DIRECTION DES ÉLÈVES DES PETITS SÉMINAIRES

Du soin de Mgr de Ségur à chercher les vocations ecclésiastiques. — Injuste reproche qu'on lui a faits à cet égard. — Son zèle justifié par sa prudence et par ses résultats. — Comment il cultivait ces jeunes cœurs. — Intérêt paternel qu'il portait aux petits séminaristes. — Sa bonté. — Sa fermeté. — Ses rapports avec les maisons ecclésiastiques. — Correspondance. — Retraites : Caractères qu'il donnait à ces pieux exercices. — Confiance des enfants à son égard. — Reconnaissance des maîtres. — Un mot sur les maisons mixtes et les petits séminaires proprement dits.

MÊME parmi ses préférés, Mgr de Ségur marquait des préférences, et nous n'étonnerons personne en disant qu'elles étaient pour les élus du sanctuaire. Il respectait les libres volontés de Dieu sur le choix qu'il fait de chacun pour les diverses vocations; mais il guettait comme une proie, dans les âmes, les premiers symptômes de la vocation ecclésiastique. Il les cherchait comme les naturalistes cherchent les herbes les plus utiles, comme le colon cherche dans la montagne les fils d'or. On lui en a fait

un reproche, — mais que n'a-t-on pas critiqué dans les grands serviteurs de Dieu? — On a dit qu'il amenait ainsi au Sacerdoce des enfants qui n'y auraient peut-être jamais pensé s'il ne leur en eût pas parlé. Que répondre à cette accusation, sinon qu'elle fait le plus bel éloge de son zèle? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit qu'avec de la foi des pierres on ferait surgir des enfants d'Abraham? Que signifie donc ce procès de mauvais aloi intenté à Mgr de Ségur pour avoir cherché avec une sollicitude si méritoire, parmi ses très nombreux enfants spirituels, de nombreuses vocations pour le Sacerdoce? Ce reproche aurait quelque fondement si la plupart des jeunes gens dirigés par le saint Prélat vers l'état ecclésiastique avaient été trouvés indignes de ce choix par les Supérieurs chargés ensuite de leur éducation cléricale. Or, c'est le contraire qui advint, et les faits ont démontré que son zèle présentait toutes les garanties de prudence qu'on peut souhaiter dans cette matière délicate entre toutes.

Les prêtres qui se consacrent à l'éducation des élèves du sanctuaire, savent mieux que personne quelle disproportion il faut établir entre le nombre des enfants qui débudent dans leurs études avec quelques marques plus ou moins probables d'un appel de Dieu à ce saint état,

et le nombre de ceux qui arrivent finalement à l'honneur du sacerdoce et au service des âmes. Et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Combien de natures qui dénotent la piété, un esprit droit et sérieux, peuvent néanmoins ne pas soutenir longtemps le labeur d'une formation ecclésiastique ! Et alors même qu'un enfant demeurerait fidèle à la grâce, une multitude de circonstances extérieures menacent de faire échouer sa vocation : par exemple, la mauvaise volonté des parents, leurs calculs humains, le concours fortuit des événements. En résumé, les statistiques établissent que, parmi les enfants réunis dans les basses classes, une infime minorité parvient seule au Sacerdoce. Cette règle n'a d'exception que dans certains pays où l'esprit de foi diminue d'autant les causes de défection.

Ceci posé, que l'on prenne dans son ensemble le nombre des enfants que le pieux Prélat a discernés pour l'état ecclésiastique et qu'il a fait entrer dans les séminaires : si l'on a un étonnement, ce sera de voir dans quelle mesure surprenante ses fils spirituels ont justifié son élection et ont grossi les forces de la sainte milice. Nous n'hésitons pas à ajouter que les jeunes gens trouvés ainsi au milieu du monde et envoyés au séminaire par Mgr de Ségur ont joui pour la plupart d'une réputation particulière de

piété dans les maisons où ils passèrent leur jeunesse cléricale. Nous n'avons pas souvenance qu'un seul d'entre eux ait jamais déshonoré son saint habit et affligé le cœur de ce bon père par un scandale ou une apostasie.

Sans doute, la perfection n'est pas de ce monde, et il est arrivé que plusieurs de ses protégés ne répondirent pas pleinement, du premier coup, à tout ce qu'il en avait attendu. L'un d'eux faisait acte d'indiscipline, un autre montrait un caractère trop irascible, d'autres tombaient dans d'autres défauts de ce genre. Les dignes maîtres auxquels ils étaient confiés se plaignaient : ils avaient raison. Ils punissaient : c'était leur droit et leur devoir. Dans de rares circonstances, ils faisaient entendre la menace d'un renvoi. Oh ! alors, le délinquant accourait bien vite auprès de son dévoué père spirituel et lui exposait le mauvais cas où sa conduite venait de le réduire. Mgr de Ségur, ferme autant que bon, le grondait d'importance : « Comment, mon cher enfant, c'est toi qui me causes cette peine ! C'est ainsi que tu réponds aux sacrifices que s'imposent tes excellents parents ! Voilà comment tu récompenses de leurs soins tes sages maîtres ! Et Jésus, qui t'a discerné parmi tant d'autres, sans nul mérite de ta part, pour t'appeler à l'honneur du Sacer-

doce, voilà comment tu l'affliges ! Oh ! tu mériterais que je ne t'appelle plus mon fils, mon cher enfant. Mais, ajoutait-il bien vite, je veux être bon comme Jésus. Je vais me faire ton avocat ; il faudra bien que je te donne tort, mais je plaiderai les circonstances atténuantes, et je m'efforcerai d'obtenir ton pardon, en promettant de ta part que tu répareras noblement ta conduite. »

Ce n'était pas banale démonstration de dévouement. Le bon père spirituel n'hésitait pas à aller trouver lui-même les supérieurs ; il sauvegardait tous les droits de leur autorité méconnue et il réclamait pour un jeune coupable bien repentant leur indulgence et l'oubli du passé. Le plus souvent, Mgr de Ségur gagnait la cause de son protégé, et celui-ci se gardait bien de risquer un renvoi définitif par de nouvelles infractions à la règle ou au devoir du bon exemple.

Quelquefois pourtant la patience des maîtres se trouvant à bout, ceux-ci exprimaient au pieux Prélat leur regret de ne pas céder aux instances de sa charité et ils prononçaient le renvoi. Force était de s'incliner devant cette décision et Mgr de Ségur ne manquait pas d'en tirer profit pour la correction de son protégé : « Vois dans quelle situation tu t'es mis, mon

pauvre enfant ! » Mais aussitôt la bonté surnageait : « Que deviendrais-tu maintenant, lui disait-il, si Dieu n'avait dans sa bonté des ressources inépuisables ? Nous allons frapper à une autre porte. Tu entreras bien humble, n'est-ce pas ? Et tu te montreras si fidèle aux moindres de tes devoirs, que tu feras oublier à Notre-Seigneur toute la peine que tu viens de lui causer. »

Dans cette bonté, où l'on aurait pu être tenté de voir de la faiblesse, Dieu montra qu'il ne voyait que la vraie sagesse évangélique. Ces enfants sont devenus de bons prêtres. Quelques-uns d'entre eux consolent aujourd'hui la sainte Église par un grand zèle et une haute piété ; et bien des maîtres qui avaient désespéré de ces vocations laborieuses, ont pu éprouver quelques regrets d'une justice plus rigoureuse que prudente, lorsqu'ils ont vu dans la suite, au premier rang des prêtres dévoués à Dieu et aux âmes, ceux qu'ils avaient jugés indignes de leurs soins persévérants.

Mais ce n'était pas assez pour la sollicitude du pieux Prélat d'avoir placé dans ces saints asiles les enfants qu'on lui avait confiés ; il entretenait avec eux une correspondance suivie, dans laquelle on retrouve les conseils les plus éclairés et les plus paternels encouragements.

« Je te recommande tout spécialement, mon cher enfant, plusieurs choses, écrit-il à l'un d'eux¹ : d'abord, observe religieusement, et jusque dans ses moindres détails, la règle de la communauté. Rien ne forme plus sûrement et plus immédiatement à la vraie piété ecclésiastique que l'observance très exacte de la règle. Prends la résolution de n'y jamais manquer ; mais je dis « jamais », et en rien. Surtout en ce qui concerne le silence et l'exactitude, la règle est une source intarissable de grâces et de mérites. — La communion est le grand moyen d'aimer Jésus et d'être aimé de Lui. Avec la permission de ton père spirituel, reçois humblement ton bon Jésus au moins tous les dimanches et fêtes ; il t'apportera la grâce de lui rester fidèle, de demeurer très pur, au milieu même des tentations, de te corriger de tes petites faiblesses, ou du moins de ne pas les aimer. — En troisième lieu, mon cher petit Pierre, travaille, non comme un petit âne, mais comme un petit cheval. Ne te laisse pas décourager si tu n'arrives pas toujours au succès. Il importe peu d'être le premier, mais il importe beaucoup de faire tout ce qu'on peut pour l'être. Si, comme je le demande au Sacré Cœur

1. Lettre du 31 octobre 1874.

de Jésus, tu as un jour l'immense bonheur et l'immense honneur de devenir son ministre, il faudra que tu sois un homme solidement instruit, afin de pouvoir lui rendre de meilleurs services. Mais ne travaille jamais par vanité, par gloriole; toujours pour l'amour du bon Dieu et de sa sainte volonté. »

La réputation de Mgr de Ségur à cet égard s'établit promptement. Ce ne furent plus seulement quelques enfants isolés qui réclamèrent ses précieux avis. Les prêtres vénérables qui dirigeaient ces établissements comprirent l'importance que pourrait avoir pour le bon esprit de leurs maisons la direction de cet homme de Dieu; de là les relations nombreuses qui se formèrent entre Mgr de Ségur et un certain nombre de petits séminaires de France; de là l'invitation, souvent renouvelée et toujours acceptée, de venir entendre à certaines époques de l'année les confessions des jeunes gens; de là ces charmantes épîtres aux élèves des séminaires, dans lesquelles on retrouve, avec les tendresses du cœur, tout le zèle d'un apôtre. Tantôt Mgr de Ségur leur donnait de la vocation sainte à laquelle Dieu leur avait fait la grâce de les appeler, la plus haute idée et il y joignait les avis les plus pratiques.

« Ce matin même, écrivait-il le 31 mars 1859,

aux élèves du séminaire de..., j'ai offert pour vous le sang de Notre-Seigneur, dont les infinis mérites, rachetant vos âmes; leur ont obtenu jadis la grâce du baptême, la force de la confirmation, la sanctification si douce et si fréquente de la communion eucharistique, et qui vont bientôt, s'étendant plus loin encore,* vous obtenir la grâce des grâces, la vocation et la consécration ecclésiastiques. En présence de cet océan de miséricordes, que nous devons être humbles, mes chers fils, et que nous devons aimer avec une grande tendresse ce Sauveur qui nous comble ainsi sans aucun mérite de notre part! Que nous devons être saints, puisque nous sommes appelés à enseigner au monde la sainteté et à lui prêcher d'exemple, en même temps que de paroles! *Facere et docere.*

« Je vais demander pour vous au Seigneur Jésus l'esprit ecclésiastique, c'est-à-dire l'amour de l'Église, l'esprit catholique, le zèle de la gloire de Dieu et de la sanctification des âmes, l'esprit d'obéissance religieuse au Souverain Pontife et à votre évêque, l'amour des devoirs sacerdotaux, du travail, de la prière et de tout ce qui concerne l'honneur du Saint-Sacrement. »

Tantôt ses lettres renfermaient des avis généraux sur les devoirs d'un bon écolier, plein

d'ardeur pour le service de Dieu et pour le travail. « Vous êtes, mes chers fils, les élus de son cœur, écrivait-il aux jeunes séminaristes de...., les enfants privilégiés de son amour. Ce n'est pas vous qui avez choisi Jésus, c'est lui qui le premier vous a choisis, vous a élus de toute éternité, vous a posés comme des candélabres brillants dans son sanctuaire ; afin de briller lui-même sur vous, par vous et en vous, comme le cierge allumé, placé sur le chandelier de l'autel. Jésus est la lumière du monde, et vous en êtes choisis pour porter un jour cette lumière éternelle et la faire briller aux yeux des hommes. Pendant toutes ces années laborieuses et embaumées du séminaire, Jésus allume sa lumière, prépare son flambeau. Oh ! que la cire doit en être blanche et pure, afin de pouvoir, sous l'action de Jésus-Christ, se consumer tout entière, et devenir lumière dans le Seigneur : « *Vos estis lux in Domino.*¹ »

Bien que les avis du pieux Prélat fussent toujours empreints de la touchante bonté dont témoignent les lettres précédentes, ils ne manquaient pas d'une extrême énergie lorsqu'il s'agissait de maintenir intact l'esprit ecclésiastique dans les jeunes clercs dont il s'occupait.

1. Lettre du 25 mars 1862. Chez Bray et Retaux.

En 1860, des événements graves agitaient l'opinion publique; une fermentation malsaine se faisait sentir dans presque toutes les classes de la société; l'Italie rêvait l'unité par un schisme politique et religieux; la presse passionnait tous les ennemis de l'Église; et parmi les conservateurs, il ne manquait pas de ces sages du siècle qui, sous le prétexte de conciliation, sacrifient les uns après les autres tous les droits de la religion au profit de l'impiété. Une foule de chrétiens honnêtes, mais trop peu éclairés pour saisir le sophisme des prétentions révolutionnaires, se laissaient entraîner à approuver ces concessions injustes, et ils se rangeaient parmi les adorateurs du fait accompli. L'émotion générale était telle qu'elle franchit les murs ordinairement si calmes du petit Séminaire de Montmorillon; ces jeunes gens prirent rang, les uns parmi les tenants des droits imprescriptibles du Saint-Siège sur les États de l'Église, les autres parmi les concessionnistes, dont ils ne soupçonnaient pas l'iniquité; des questions de dynastie vinrent se mêler à ces débats et en augmenter la confusion; et le résultat de toute cette mêlée fut de compromettre pour un moment l'excellent esprit de cette maison ecclésiastique. Mgr de Ségur, apprenant ce qui se passait, résolut d'apporter à un tel état de choses un remède éner-

gique. Fidèle à la méthode recommandée par saint François de Sales pour l'exercice de la correction fraternelle, le pieux Prélat commence par exhorter paternellement ses chers enfants à célébrer dignement le mois de Marie et « à être, comme Marie, tout à Jésus, et rien qu'à Jésus ». Appuyant sur cette première insinuation, il ajoute : « Marie n'aimait rien qu'en vue de Jésus, et Jésus seul était la grande préoccupation de son existence. Mes chers enfants, leur dit-il, voilà votre Mère, et aussi le type et le modèle accompli de ce que vous devez être. » Alors, entrant pleinement dans son sujet, il ne craint plus de parler un langage d'une fermeté exceptionnelle : « J'apprends avec une grande peine que de misérables passions humaines, indignes d'occuper vos cœurs consacrés à Jésus-Christ, ont pénétré jusque dans le sanctuaire de Montmorillon, et que, pour quelques-uns, la maison de prière s'est changée en maison de disputes ; les uns se disent d'un parti, les autres d'un parti contraire, oubliant les uns et les autres que le Seigneur Jésus étant la part de leur héritage et de leur calice, ils ne peuvent plus appartenir à aucun parti sur la terre. Saint Paul reprochait aux chrétiens de Corinthe les différents partis religieux qui se formaient dans leur ville ; qu'aurait-il dit s'il se fût agi de partis politiques et

surtout de partis politiques opposés à la sainte Église? « Vous n'êtes, leur disait-il, ni à Céphas ni à Paul, ni à Apollo; mais à Jésus-Christ seul, qui seul a été crucifié pour vous. » Je vous dirai de même, mes amis et mes chers enfants : Vous n'êtes à aucun prince de ce monde, *quel qu'il soit*; vous êtes chrétiens et ecclésiastiques, c'est-à-dire au Christ et à son Église; et si ce glorieux et bienheureux partage ne vous satisfaisait pas, il vous faudrait quitter le sanctuaire, rentrer dans le monde passionné et pitoyable dont vous regretteriez la privation; il vous faudrait, sans hésiter, laisser à d'autres plus dignes le saint habit de l'Église et la gloire de votre surplis, pour aller vous mettre comme l'enfant prodigue au service d'un des habitants de la cité du monde. Vous n'aurez pas, mes enfants, ce malheur et cette folie, et vous allez laisser à tout jamais aux pieds de la sainte Vierge, au pied du Saint-Sacrement, vos petites passions politiques, qui sont au moins, permettez-moi de vous le dire en toute franchise, aussi ridicules que dangereuses. Votre roi unique est Jésus au Ciel, et, sur la terre, le Pape, son vicaire et son représentant. Ne vous occupez des autres princes que pour prier pour eux, afin, comme le dit l'apôtre saint Paul, qu'ils nous laissent tranquilles : « *Ut tranquillam vitam agamus.* » Méditez, je vous prie, dans votre

première visite au Saint-Sacrement, cette parole de vérité infaillible et cette règle certaine de conduite : « *Nolite confidere in principibus...*, *in quibus non est salus.* » Il n'y a pas de salut, ni de sûreté dans les princes de la terre ; voilà pourquoi il ne faut pas nous appuyer sur eux.

« Appuyons - nous fortement et uniquement, chers enfants de Dieu, sur Jésus-Christ, en qui seul est le salut ; aimons-le de *tout* notre cœur et dépensons pour lui *toutes* nos forces ; lui seul y a droit. J'embrasse ceux d'entre vous qui sont dans cette disposition, seule bonne et seule vraie ; quant aux autres, je leur demande en grâce de penser sérieusement à tout cela, et s'ils persistaient dans leur conduite, je serais le premier à les engager à quitter le séminaire. Que la sainte Vierge vous couvre tous de sa sainte et maternelle protection.¹ »

Qu'on ne s'étonne pas de cette fermeté ! Autant Mgr de Ségur souhaitait que les élus du sanctuaire fussent nombreux, autant il redoutait de voir entrer dans les rangs du clergé ce qu'il appelait des hommes terrestres, qui n'ont d'énergie que pour rompre inutilement des lances sur tous les chemins au lieu de soutenir la sainte

1. Lettre du 1^{er} mai 1860. Chez Bray et Retaux.

cause de Dieu, dont ils sont chargés. Sur ce point, il voulait des braves. Ses avis débutaient constamment par la nécessité d'être de vaillants serviteurs de Dieu. « Vous le voyez, mes amis, leur écrivait-il le 25 mars 1862, je commence toujours par le courage; c'est là une grande qualité, un don précieux de la grâce de Dieu, plus nécessaire que jamais aux prêtres de nos jours. Vous verrez plus tard, en avançant dans la vie, combien il y a peu d'*hommes* en ce temps-ci. Qui donc sera un homme si le prêtre ne l'est pas? Nous devons, pour répondre aux vues de Dieu, recueillir religieusement en nous les restes de cette sainte chose qu'on appelle l'honneur, et qui semble devenir de plus en plus une étrangère dans un siècle qui perd la foi. Par l'ardeur de cette même foi, conservons ce trésor que nous serons un jour chargés de rendre au monde, le relevant ainsi de ses ruines, de ses abaissements et de ses misères. ¹ »

On peut juger par ce langage combien était sage et forte l'éducation cléricale donnée par Mgr de Ségur aux élèves des Petits Séminaires. Mais rien ne donnera mieux le caractère de cette belle et sainte direction que l'épître suivante, digne d'un vrai disciple de M. Olier et qui rap-

1. Chez Bray et Retaux

pelle si bien le grand Apôtre dont elle commente les paroles : « Mes enfants bien-aimés en Notre-Seigneur, il se passe bien peu de jours que je ne prie pour vous, et lorsque votre souvenir vient vivifier ma prière, je n'ai qu'à rendre grâce au bon Dieu que vous aimez et que vous servez avec une fidélité si constante et si vraie. L'autre jour, en lisant l'épître de saint Paul aux chrétiens de Philippes, je n'ai pu m'empêcher de vous appliquer, et (sauf le respect qui lui est dû) de m'appliquer à moi-même ce passage de sa lettre : « *Gratias ago Deo meo in omni memoriâ vestri, semper in cunctis orationibus meis pro omnibus vobis cum gaudio deprecationem faciens, super communicatione vestrà in Evangelio Christi a primo die usque nunc.* » Depuis cinq ans que je vous connais et que je vous prêche l'amour de Jésus-Christ, vous vous montrez d'année en année plus dignes de ma tendresse sacerdotale ; et le grain de la parole divine que je sème durant chaque retraite dans la terre si bien préparée de vos cœurs rapporte une moisson de plus en plus abondante. Vous aimez de plus en plus le Saint-Sacrement de l'autel, vous avez faim et soif de la divine Eucharistie, principe de toute justice, vous êtes tout dévoués au Vicaire de Jésus et à la cause romaine, qui est la cause du bon Dieu, enfin vous me témoi-

gnez en toute occasion, mes enfants, une si touchante et si cordiale affection, que je ne puis m'empêcher de vous aimer très tendrement. J'espère que Notre-Seigneur qui a commencé en vous son œuvre, daignera la mener à bonne fin, et fera de chacun de vous un saint prêtre, un serviteur fidèle et utile, un sauveur d'âmes : « *Confidens hoc ipsum quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu.* »

« Pour vous, ce jour du Christ, c'est le jour qui approche, le jour de la sainte ordination. Il y a plusieurs heures à ce grand jour : le baptême, c'est l'aurore ; le sacerdoce est le midi ; la mort bienheureuse est la dernière heure et nous introduit dans le jour immuable et sans succession qui est l'éternité même de Jésus-Christ. Oh ! le beau jour que le jour du Christ, mes chers enfants ! et bienheureux sommes-nous de vivre à cette lumière ! Elle est si peu connue dans le monde ! Soyez toujours dignes de votre élection, dignes de votre saint habit, dignes de votre couronne cléricale, dignes du grand et bon Roi qui vous associe à sa royauté surnaturelle ; « *digne Evangelio Christi conversamini* », et faites en sorte que je ne reçoive jamais de vous que de consolantes nouvelles ; « *ut sive cum venero et videro vos, sive absens, audiam de vobis quia sta-*

tis in uno spiritu unanimis ». Soyez unanimes dans le même esprit, dans l'Esprit de Jésus-Christ, dans cet Esprit de sainteté, de bonté, de paix, de joie, de douceur, de patience, de modestie, d'innocence, que ce divin Maître présent en vous répand incessamment dans vos chères âmes. — Voyez combien vous devez l'aimer, ce Seigneur très bon et très grand, qui vous unit tous en lui ! il est l'amour incarné, la bonté substantielle ; qui n'aimera la bonté et l'amour ? Et voyez aussi combien vous devez être unanimes en lui et pour lui, puisqu'il vous donne à tous sa même vie, son même et unique Esprit, sa même et unique couronne, son sacerdoce et sa grâce ! Il n'est en vous que pour vous consumer en l'unité et en la charité, « *ego in ipsis, ut sint consummati in unum* ». Aimez-vous donc bien les uns les autres, surtout dans ces jours solennels où Dieu visite ce cher séminaire, qui est tout à lui. Que la charité et la bonté mutuelles soient le caractère distinctif de Montmorillon, avec l'amour pratique du Saint-Sacrement, l'amour de la Vierge Marie et l'amour dévoué pour le Pape et pour l'Évêque.

« Tous ces jours-ci mon cœur sera au milieu de vous, et je célébrerai plusieurs fois pour vous le saint sacrifice ; car je vous aime de tout cœur :
« *Sicut est mihi justum hoc sentire pro omnibus*

vobis : eo quod habeam vos in corde. » Ne puis-je pas ajouter avec l'apôtre saint Paul : « *Testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Et hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia et in omni sensu* », dans la science, dans la science divine de Jésus, qui se puise dans la méditation permanente de l'Évangile, dans la communion fréquente, dans la vie de prière, et dans le sentiment de la piété qui s'alimente aux mêmes sources et nous donne de la tendresse et de l'ardeur pour le service de Dieu. « *Ut sitis sinceri et sine offensâ in diem Christi* », purs et saints par l'ordination, avouant humblement vos fautes, sans mauvaise honte et en toute confiance : « *Repleti fructu justitiæ per Jesum Christum* », et vous laissant combler de toutes les bénédictions que vous apporte en ces saints jours Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Adieu, mes enfants très chers ; je vous embrasse tous en la personne du bon Père supérieur et vous demande de ne jamais oublier dans vos communions et dans vos prières celui que l'amour de Jésus a constitué votre père, votre serviteur et votre ami. ¹ »

1. Lettre du 10 mars 1861. Chez Bray et Retaux.

Dans cette vie du séminaire, le pieux Prélat voulait qu'on joignît, sans les séparer jamais, la piété et l'étude. « Menez de front, leur disait-il, comme d'habiles petits cochers, les deux chevaux de votre carrosse : le carrosse, c'est la vocation, c'est le salut, c'est ce qui renferme, ce qui porte Jésus-Christ ; les deux chevaux sont la sanctification et l'étude. Ceux-là se feraient grandement illusion qui croiraient pouvoir impunément sacrifier la sanctification à l'étude, et l'étude à la sanctification. Il faut absolument (entendez bien cela) vous sanctifier avec une ferveur constante et généreuse, et travailler de grand cœur, le mieux possible, avec un zèle sans défaillance. Pour bien vous sanctifier et pour bien travailler, obéissez. Tout le christianisme est renfermé dans l'obéissance. Obéissez à votre père spirituel ; obéissez aux conseils de piété qui vous sont donnés chaque jour ; obéissez aux bonnes pensées et aux inspirations de la grâce : voilà pour la sanctification. Cette obéissance vous portera à la prière, au recueillement intérieur, à l'adoration du Saint-Sacrement, à la délicatesse de conscience, à la paix du cœur, à la bonne joie fraternelle, à la communion fréquente et fervente, à l'amour de l'autorité et de la règle. Pour l'étude, obéissez scrupuleusement à vos maîtres, qui ont plus

d'esprit que vous, quoique vous soyez enfants du dix-neuvième siècle¹. »

Un autre avis qui revenait sans cesse dans ses conseils aux élèves des séminaires était celui de la fréquente communion. « Je résumerai en un seul point, écrit-il le 14 novembre 1867, toutes mes recommandations paternelles : Communiez souvent ; communiez avec une grande religion, avec une foi respectueuse, avec une grande simplicité de cœur et avec un amour aussi tendre, aussi confiant, aussi profond que possible. Ne vous fatiguez pas comme les Juifs de la manne descendue des cieux. Il faut de l'énergie pour communier souvent, non moins que pour communier saintement ; et c'est cette énergie chrétienne qui fait défaut à plusieurs. Prenez-y bien garde, mes bons enfants ; quand on aime vraiment Notre-Seigneur Jésus-Christ, on fait tout ce qu'on peut pour le recevoir très souvent et de tout son cœur. Ceux d'entre vous qui l'aiment le plus sont ceux qui usent le plus et le mieux du Sacrement de son amour. Ceux qui le négligent sont ceux qui l'aiment le moins. Communion et amour sont pour un chrétien deux paroles, deux idées synonymes. « *Sic vive,* » disait un Père, *ut quotidie merearis accipere ;* »

1. Lettre du 19 novembre 1869. Chez Bray et Retaux.

vivez tous de telle sorte que vous puissiez être admis à vous nourrir chaque jour, ou presque chaque jour, du pain de la vie éternelle. Ce n'est jamais trop souvent, quand c'est de bon cœur et avec un véritable amour.

« La communion, c'est tout le Séminaire ; un jour, ce sera pour vous tout le Sacerdoce. La communion, c'est la vie de la foi, c'est la prière vivante et vraie, c'est la vie intérieure et le recueillement habituel, c'est la guérison des blessures de l'âme, c'est la préservation de l'avenir, c'est la sainte chasteté, c'est l'innocence, c'est l'amour de Jésus. O mes enfants, comprenez bien cela, et tout sera sauf ! »

Ce conseil de la fréquente communion revient constamment dans ses avis aux élèves des Séminaires. Accoutumé à la recommander aux simples chrétiens comme le moyen par excellence pour se fortifier dans les vertus et pour s'unir de plus en plus à Jésus-Christ, il pensait avec raison que cette nourriture divine de nos âmes doit être donnée très souvent à ceux que Dieu destine à être les ministres des plus saints mystères et les apôtres du salut des âmes. Aussi ne manquait-il aucune occasion de leur rappeler les avantages de cette sainte pratique. Nous la retrouvons dans presque toutes les lettres qu'il leur a adressées. Nous n'en citerons

qu'un exemple, qui est toute une instruction sur cet important sujet : « Mes bons petits amis ¹, écrit-il aux élèves, je borne mes recommandations de grand-père à un seul point qui vous regarde tous... Écoutez bien cela et ouvrez vos sept cents oreilles et vos trois cent cinquante excellents cœurs.

« Soyez très énergiquement fidèles à la communion *sainte* et *fréquente*.

« Tous, mes bons amis, vous êtes appelés à recevoir Celui qui vous attend dans son tabernacle pour être le pain, le soutien et la force de votre vie. « Venez à moi, *vous tous!* » Entendez bien son appel. L'Eucharistie, c'est Dieu sur la terre, Dieu avec nous; et celui-là qui veut être avec Dieu au Ciel, avec Jésus dans l'éternité, doit, de toute nécessité, commencer avec lui cette douce union ici-bas par la communion. Allez donc tous à lui pendant toute l'année, du commencement à la fin, à la fin comme au commencement, pendant les vacances aussi bien que durant les mois de séminaire. Premier point de mon sermon de clôture.

« Allez à Lui énergiquement et vaillamment. C'est le second point.

1. Cette lettre ne porte pas de date. Elle est probablement du mois de novembre 1880. Lettres. — Chez Bray et Retaux.

« Sachez bien, mes braves enfants, qu'il faut du courage pour demeurer fidèles dans la bonne voie et tout spécialement dans la voie royale du saint tabernacle. Satan est l'adversaire que chacun rencontre de toute nécessité dans ses devoirs de la sanctification et du salut. Il est là, comme les voleurs, toujours à l'affût des honnêtes gens qui marchent tranquillement dans le chemin du ciel, et il fait son possible pour les empêcher d'avancer. Or, avancer, c'est aller à Jésus-Christ dans son grand sacrement, c'est s'unir à Jésus-Christ, sans lequel on ne peut pas demeurer fidèle à Jésus-Christ : *Ad Christum per Christum ibis*. Le démon a remporté une grande victoire sur un homme, même sur un Normand¹, quand il est parvenu à lui faire retarder une communion, à plus forte raison s'il peut la lui faire manquer. Rien n'est petit dès qu'il est question de la communion. Donc, mes enfants, du courage, de l'énergie, de la persévérance, dans cette voie sacrée.

« Troisième point : Il faut communier souvent, aussi souvent que possible, en proportion de ses besoins et de ses attraites. Bien qu'il n'y ait point en cette matière de règle générale, et qu'il soit important de garder toujours sa pleine

1. Le pieux prélat écrivait cette lettre aux élèves du Petit Séminaire de Séz.

liberté spirituelle, vous avez néanmoins à Séez une précieuse habitude que je vous engage à conserver *mordicus* envers et contre tout : l'habitude de la communion du dimanche et du jeudi, complétée par la communion réparatrice qui, chaque matin, envoie à la sainte Table les représentants de toute la communauté, pour *adorer* et *réparer* aux pieds de Notre-Seigneur, au nom de tous. Croyez-moi, mes bons fils, soyez encore plus zélés que l'année dernière, où cependant les choses ont si bien marché, m'a-t-on dit : que la sainte Vierge puisse se réjouir chaque jour en voyant son petit bataillon s'avancer vers Jésus, avec grand amour, et que chaque jeudi, chaque dimanche, chaque belle fête, le diable puisse avoir un nouvel accès de rage en voyant tous les bancs se vider les uns après les autres, tous les cœurs s'ouvrir, toutes les âmes se dilater et recevoir le Saint des Saints ! La communion ainsi pratiquée, c'est la foi vive prenant possession d'un jeune chrétien ; c'est la sainte chasteté ; c'est ou la conservation ou la réparation de l'innocence ; c'est l'honneur de la vie chrétienne et de la vocation ; c'est la joie du Sacré-Cœur ; c'est la consolation de la sainte Vierge et la préparation la plus merveilleuse d'un merveilleux paradis.

« Enfin, pour terminer mon interminable

petit sermon, je vous dirai ce que je vous ai dit tant de fois déjà dans les siècles passés : Il ne suffit pas de communier souvent, il faut le faire religieusement, avec humilité, avec une grande confiance en l'amour de Jésus-Christ, avec le plus de recueillement possible, avec une intention très pure de demeurer tout à Dieu, avec une volonté bien vraie d'éviter le péché, de croître dans la prière et dans le saint amour du bon Dieu.

« Mes bons enfants, partez bien de ce principe, que le démon déteste tout cela, qu'il n'entend pas de cette oreille et qu'il fera le possible et l'impossible maintenant, plus tard, toujours, à propos de tout, pour démolir, mais démolir à fond mes quatre points. Fermez donc les vôtres (vos poings!) pour ne pas vous laisser vaincre. Combattez courageusement comme de vrais descendants de ces fameux Normands dont l'histoire a gardé le souvenir, et dont la grande race semble perdue en bien des paroisses de la Normandie. Ressuscitez les vrais Normands, les braves et catholiques Normands d'autrefois, et allez chercher en Jésus-Christ, source de tout bien, la vie qui semble tarie dans tant de cœurs... »

Des circonstances diverses donnaient lieu aussi aux plus charmants conseils. Quelquefois

c'était le commencement de l'année qui en fournissait le thème :

« Mes chers enfants, écrit-il le 30 décembre 1866¹, c'est au pied de la crèche que je dépose les vœux de bénédiction, de vraie joie, de vrai bonheur, offerts par moi au saint Enfant Jésus, le très grand et très petit Roi de nos cœurs. Je prie la très sainte Vierge, saint Joseph et les Anges de Bethléem de vous combler durant toute cette année, et durant toute votre vie, de toute sorte de grâces de pureté, d'innocence, de pénitence, de recueillement, de silence, de pauvreté, de détachement, d'humilité, d'amour ; en un mot de tout ce qui découle de la crèche du Sauveur.

« Je demande au petit Jésus de vous envelopper, comme les bergers de sa crèche, de ces divines lumières dont parle l'Évangile : *Claritas Dei circumfulsit illos*. Cette lumière, c'est la foi vive en Jésus anéanti au mystère de l'Incarnation, plus encore au mystère de la Rédemption, plus encore au mystère de l'Eucharistie. Allez à lui avec joie et ferveur, tout lumineux de cette foi vive, pleine et efficace. Voyez-le, quoique vous ne le voyiez pas, et soyez tout à lui.

1. Lettres, t. I, p. 316-317. Chez Bray et Retaux.

« Adieu, mes enfants bien-aimés, mes petits bergers de Bethléem. Prions bien les uns pour les autres; et aimons-nous de tout notre cœur en l'amour de l'Enfant Jésus, de la sainte Vierge et de saint Joseph. Que Dieu vous bénisse tous! »

D'autres fois, c'étaient les vacances qui lui inspiraient de sages avis. On sait combien le temps des vacances peut devenir funeste à la vocation de ces jeunes gens, que les soins incessants de leurs maîtres maintiennent pendant l'année scolaire dans les bons sentiments de la retraite annuelle, mais qui, dispersés ensuite pour près de deux mois et livrés plus ou moins à leur propre bonne volonté, risquent de perdre pendant ces quelques semaines de repos et de plaisir au milieu du monde le fruit spirituel d'une année entière. Mgr de Ségur n'avait garde de les laisser partir avant d'avoir confirmé de sa parole si aimée et respectée les précieux conseils du Supérieur.

« Mes chers enfants, leur écrivait-il le 16 juillet 1862¹, je voyais dernièrement une alouette qui avait pondu plusieurs œufs; elle les avait couvés et fait éclore; et plusieurs fois par jour elle allait à la quête de petites mouches, de

1. Lettres, t. I, p. 292-296. Chez Bray et Retaux.

vermisseaux et autres gourmandises de ce genre qu'elle rapportait à ses petits. Le nid était chaud, mollet et bien construit, à l'abri de la pluie et du vent, caché habilement de manière à éviter à la fois la dent des serpents et des renards et le bec des oiseaux de proie. Arriva le moment où les petits oiseaux couverts de plumes naissantes durent penser à quitter le nid maternel et s'en aller en vacances. Oiseaux au gris plumage, sans expérience, sans forces éprouvées, leur sort inquiétait beaucoup l'alouette mon amie. Confiance pour confiance, je lui confiai ce que de mon côté j'avais dans le cœur à votre sujet; elle fut frappée de la similitude de nos positions respectives. Voyez, en effet, mes bons enfants, mes chers et modestes oiseaux, combien votre prochain départ de Montmorillon va changer les conditions du bien-être de vos âmes. Le nid, c'est le séminaire; tout vous y porte à l'amour de Jésus, qui est la vie; vous y êtes en sûreté, à l'abri du venin des mauvaises doctrines, des doctrines incrédules et révolutionnaires, qui déflorent tant de jeunes gens au milieu du monde; à l'abri des mauvais exemples, des compagnies frivoles et dissipées. Cachés à l'ombre du sanctuaire, la nourriture divine, le Pain descendu du ciel,

vous est présenté par les saints prêtres qui vous aiment tant, qui se dévouent pour votre amour avec tant de sollicitude; et de même que les petits oiseaux n'ont pour ainsi dire qu'à ouvrir le bec pour vivre, se nourrir, se fortifier, de même au séminaire vous n'avez qu'à vous laisser faire, et Jésus au Saint-Sacrement vient lui-même se présenter, s'offrir à vous. Dans le monde, au contraire, il faut aller le chercher; il faut déployer les ailes, se donner du mal et du mouvement, sans quoi l'on meurt de faim.

« Que ferez-vous donc, mes amis et mes enfants, afin de continuer hors du nid l'excellente vie que vous y goûtez encore pour quelques jours? Outre les avis de la mère alouette, que vous connaissez bien, voici quelques points plus importants que je confie à votre bonne volonté, d'après les conseils de mon alouette parisienne. 1^o Avant tout, observez avec une exacte fidélité une petite règle de vie, laquelle sera approuvée, avant le départ, par votre directeur spirituel. L'exactitude est la première condition de la force, et la force est la première condition de la persévérance. Que cette règle soit très simple et très peu compliquée; sans cela vous ne pourrez la suivre; qui trop embrasse mal étreint. 2^o Tous

les matins méditez et lisez avec soin quelques pages de l'Évangile, en latin, pendant *une demi-heure*. Pour les vacances ce n'est pas trop. 3° Confessez-vous à un jour fixe, chaque semaine, sans y jamais manquer; et ne soyez pas assez nigauds pour garder sur votre conscience quelques fautes, sous prétexte qu'elles sont désagréables à avouer. Ne craignez rien; avant tout la pureté du cœur, avant tout l'amour de Dieu. 4° Communiez pendant vos vacances, *aussi souvent qu'au séminaire*; j'allais dire : plus souvent encore. La communion, vous le savez, mes enfants, c'est la chasteté, c'est la piété, c'est la vocation; j'ajouterai que c'est l'édification à laquelle vous êtes tous obligés, obligés en conscience, en votre qualité de séminaristes et de futurs prêtres. 5° Enfin, veillez avant tout sur votre pureté. Évitez toutes les occasions même les moindres, et respectez votre soutane, ainsi que votre chair qui porte le Christ.

« Adieu, chers et très chers enfants de mon cœur. Je vous bénis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour quelques-uns, au revoir à Poitiers, le 30 septembre, lors de la retraite; pour les autres, au revoir à Montmorillon, en novembre; pour tous, au revoir au Paradis dans l'amour de notre bon Dieu. »

Dans une autre lettre, écrite également à l'époque des vacances, il leur recommande la joie mêlée à la modestie particulière qui convient à leur sainte vocation.

« Je vous souhaite à tous, mes chers enfants, de passer des vacances *solides et gaies*. Les vacances d'un séminariste ne sont pas les vacances d'un collégien, surtout si l'on a déjà l'honneur de porter l'habit de l'Église. Pour être bonnes et solides, dignes, honorables et légitimes, vos vacances doivent avant tout être *ecclésiastiques*. Vous devez dépenser largement dans le sein de vos familles et au milieu des laïques la belle provision d'amour de l'Église, de piété, de zèle religieux, de modestie cléricale, de pureté, de ferveur, que vous avez amassée durant l'année de votre séminaire, comme de petites abeilles qui pendant l'hiver vivent et font vivre les autres du produit de cet excellent miel qu'elles ont amassé pendant la belle saison. Rappelez-vous, tous les jours, je vous en supplie, l'admirable règle du Concile de Trente : « *Nil nisi grave, moderatum ac religione plenum præ se ferant clerici* » ; la gravité unie à la douceur et à la bonté pour tous, surtout pour les pauvres ; la *modestie* qui manifeste au dehors la paix, le recueillement, la pu-

reté, l'amour et la joie du dedans; la religion qui, surtout dans les églises et pendant la prière, exprime le profond respect et l'esprit de foi qui remplit le cœur. Oh! mes enfants, que c'est là un beau type pour vous, durant ces deux mois de vacances! Plutôt mourir, n'est-il pas vrai? que de scandaliser qui que ce soit; plutôt mourir que de déshonorer la sainteté de notre soutane et de notre vocation par des mœurs d'étourdis et des habitudes de collégiens!

« Je vous souhaite des vacances gaies et joyeuses : de la gaieté, pas de dissipation. Le bon Dieu aime la joie et veut qu'elle règne dans notre cœur; mais c'est sa joie, sa joie bonne, pure et innocente, qui ne fait que dilater sans dissiper. La mauvaise joie vient du démon, du monde et de la chair; elle porte aux mauvaises pensées, aux choses sensuelles, à la moquerie, à la médisance, à l'oubli de Dieu; elle dégoûte de la prière et des sacrements, et par conséquent de la vocation. La plupart des jeunes gens du monde ne connaissent que cette joie-là. Méfiez-vous-en beaucoup, car vous n'êtes pas du monde, de même que votre Sauveur Jésus qui est en vous et en qui vous êtes, n'est pas du monde¹. »

1. Lettre du 27 juillet 1866. Chez Bray et Retaux.

Une autre fois enfin il insiste sur la nécessité de donner le bon exemple dans le monde et en particulier dans la famille.

« Il ne s'agit pas seulement de ne pas être mal édifiants ni mauvais pendant vos vacances ; si vous en étiez encore là, vous surtout, mes amis, qui portez déjà l'habit ecclésiastique, vous ne seriez plus des séminaristes, des enfants du sanctuaire, mais de méchants écoliers et des échappés de collège : il s'agit, depuis votre premier pas hors du séminaire jusqu'au moment de votre rentrée, d'être dans le monde ce que vous avez été au séminaire, de fervents chrétiens, de vrais enfants du bon Dieu.

« Soyez hors du séminaire des exemples vivants de piété, de pureté, de charité, et que chacun, en vous voyant, puisse bénir l'Eglise qui sait ainsi élever la jeunesse. Il faut que vous soyez des apôtres dans le sein de vos familles, au milieu des vôtres ; dans l'église, il faut prêcher par votre bonne tenue, par votre respect pour le Saint-Sacrement et par la modestie de votre recueillement ; dans les rues, il faut prêcher et faire du bien par votre maintien religieux et par votre bonté. Ainsi vos vacances seront dignes de votre vocation et du séminaire, et, loin de

vous dissiper, elles vous rendront meilleurs¹. »

Dès le retour des vacances, on recevait parfois une lettre du pieux Prélat, exhortant ses chers enfants à reprendre courageusement le régime du séminaire. Voici comment étaient reçus ses conseils.

« Monseigneur,

« Permettez-nous de remercier Votre Grandeur de l'agréable surprise qu'Elle nous a ménagée au commencement de cette année scolaire. Une lettre de Votre Grandeur, Monseigneur, c'est tout un événement pour nous, c'est toute une fortune pour vos enfants. Ils sont si avides, vous le savez, de vos enseignements et de vos paroles, si sensibles à tout ce qui leur rappelle votre souvenir et votre amour !

« La lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire, Monseigneur, est tout un programme. Nous l'avons compris ; nous l'exécuterons en vrais Bretons, comme une consigne militaire. Au reste, Monseigneur, aidés de vos prières, assistés de la grâce de Dieu, remplis de la joie du Saint-Esprit, il nous sera facile d'aimer Jésus, Marie, l'Église, d'être laborieux, sages, pieux, bons et d'échapper au grappin jus-

1. Lettre du 22 juillet 1867. Chez Bray et Retaux.

qu'aux jours de la retraite. Il nous sera facile surtout, ce qui est si naturel et si sain à notre âge, de prier, de rire, de crier, de sauter; nous n'aurons pas de peine non plus, Monseigneur, à dormir comme des marmottes sur les deux oreilles; car toujours nos jeunes têtes reposeront doucement sur l'oreiller de la bonne conscience et de la sainte paix de l'âme. Aussi, quand vous reviendrez parmi nous, Monseigneur, vous n'aurez plus rien à faire, rien qu'à répandre la bonne semence, les bénédictions et les grâces.

« Quand vous reviendrez parmi nous, hélas! vous ne retrouverez plus tous vos enfants; ceux que vous avez cultivés pendant quatre ans et qui ont grandi sous vos bénédictions paternelles, sont allés porter ailleurs le souvenir de vos bontés. Tous ils emportent avec eux le regret de ne plus vous entendre comme autrefois. Vous ne les abandonnerez pas entièrement, Monseigneur, vous les visiterez dans leur solitude et vous leur ferez encore entendre votre voix si aimée. Nous vous le demandons pour eux.

« En échange, Monseigneur, il vous est venu une autre famille, un peu moins nombreuse, mais jeune, gaie, douce, aimable; une famille qui vous aime déjà et qui est impatiente de se jeter sur votre cœur; comme nous, Monseigneur,

vous serez heureux de la connaître. Vos jeunes enfants et nos jeunes frères ont pourtant, qu'ils nous permettent de le dire, un petit défaut, nous le confessons tout bas : Monseigneur, ils seront vos Benjamins, et nous leurs aînés, nous en sommes déjà saintement jaloux; mais non, aimez-les et aimez-nous : votre cœur est assez grand et assez bon pour nous embrasser, nous aimer et nous bénir tous également.

« Tous ensemble, Monseigneur, nous tombons à vos genoux pour recevoir cette sainte bénédiction.

« Nous sommes, etc.¹. »

Les rapports entre le pieux Prélat et ces maisons ecclésiastiques ne se bornaient pas à un échange de lettres. Les Supérieurs demandaient qu'il y vînt prêcher, autant que possible chaque année, la retraite accoutumée; et Mgr de Ségur se faisait un bonheur d'accepter ces invitations.

Nous allons esquisser, en peu de mots, la physionomie d'une ces retraites de Petit Séminaire.

Mgr de Ségur ne les entreprenait jamais sans avoir beaucoup prié et beaucoup fait prier; il redoublait alors ses pénitences et il ne manquait pas d'ouvrir un semblable crédit à plusieurs

1. Lettre des élèves du Petit Séminaire de Nantes.

âmes ferventes, trop heureuses de concourir par une immolation cachée et tout humble aux glorieux travaux de ce saint Prêtre.

Souvent, il adressait une lettre aux élèves du Séminaire avant d'y venir prêcher.

« Sur le point de me retrouver au milieu de vous, écrit-il au mois de novembre 1859, je veux vous dire avec quels sentiments de joie, toute sacerdotale, je m'appête à vous parler de Dieu, à continuer avec vous la petite et très grande œuvre que, l'année dernière, Dieu m'a fait la grâce d'entreprendre. Préparez-vous dès maintenant, mes bons amis, à la retraite; tenez-vous plus recueillis que d'habitude, priez beaucoup pour moi, et aussi, priez les uns pour les autres. Que les amis de Jésus prient et fassent des pénitences pour leurs frères qui ne sont pas encore arrivés au même point de fidélité et d'amour; qu'ils fassent comme Marthe et Magdeleine. lorsqu'elles obtinrent par leurs larmes, leur zèle et leurs supplications la résurrection du pauvre Lazare.

« De mon côté, mes enfants, je me prépare, autant que je le peux, à vous annoncer les mystères du royaume de Dieu, et je vous ai recommandés à la protection de beaucoup de saintes âmes.

« Que la très sainte Vierge, votre Mère, vous

prépare elle-même les voies ; qu'elle donne à mon séjour au milieu de vous une efficacité qu'il ne peut avoir de lui-même ; que d'avance elle ouvre tous vos cœurs, afin que Jésus, son bien-aimé et le nôtre, y puisse désormais et pour toujours vivre, régner et commander.

« Je vous donne à tous la bénédiction de ce divin Sauveur, et dans son amour je vous aime et vous embrasse très tendrement ¹. »

« Mes enfants, leur écrit-il de nouveau en 1861², je prie vos saints Anges gardiens de remplir pour moi auprès de vous l'office que saint Jean-Baptiste remplissait auprès du divin Maître. Saint Jean préparait les voies du Seigneur. Que vos bons Anges en fassent autant, car voici bientôt venir la sainte parole de Dieu, voici venir le bon Jésus pour notre chère retraite. Je ne suis rien, moi qui vous la prêcherai ; mais je suis tout en celui qui m'envoie. *Ego vox clamantis* ; je ne suis qu'une voix ; mais cette voix est la voix de Dieu qui crie : Jérusalem, convertis-toi au Seigneur, ton Dieu. J'espère, mes enfants chéris, que cette voix parlera de l'abondance du cœur, et qu'en vous donnant Jésus-Christ je m'enrichirai moi-même du divin trésor qu'il me sera donné de répandre en vos âmes. Prions

1. Lettre de novembre 1859. — Bray et Retaux.

2. Lettre du 30 octobre 1861. — Bray et Retaux.

beaucoup d'avance les uns pour les autres : aimons-nous tendrement en l'amour de notre unique Maître, qui est le Roi de nos cœurs ; faisons chaque jour des pénitences pour la conversion des tièdes, pour le succès complet de notre sainte œuvre, et préparons-nous tous à recevoir en sa plénitude, avec la grâce de la retraite, la grâce non moins précieuse de la bénédiction Papale et de la grande Indulgence.

« Je vous embrasse tous du fond du cœur et, en tête de tous, j'embrasse notre bon Père supérieur.

« † L. G. DE SÉGUR,

« Prédicateur ordinaire des retraites de Vos Illustrissimes et Révérendissimes Seigneuries Montmorillonaises. »

L'entrée au Séminaire était celle d'un père qui revient au milieu de ses enfants bien-aimés. Ce qui le touchait, ce n'était pas la solennité dont ils entouraient sa réception ; il avait hâte plutôt d'épancher son cœur dans leur cœur et de leur parler de Jésus.

Son succès, comme prédicateur de retraite, commençait dès qu'il montait à l'autel pour y célébrer le saint Sacrifice. Son grand esprit de foi, la piété ardente qui se reflétait dans toute sa personne, marquaient à quel homme de Dieu

allaient être confiés ces pieux exercices. Les instructions de la retraite étaient beaucoup moins une série de discours solennels, visant à des effets d'émotion ou d'admiration, que des entretiens familiers, longuement mûris dans l'oraison et prononcés avec chaleur, comme sous la dictée du Saint-Esprit.

Ce n'est pas qu'il manquât dans ce ministère d'une certaine majesté; la grandeur de son sujet le pénétrait si fort, qu'il relevait comme il convient les moindres détails de la vocation ecclésiastique; on croyait entendre un écho du saint concile de Trente, déclarant que des fautes légères chez des hommes du monde peuvent emprunter au caractère divin du sacerdoce une gravité extrême. Nous prenons parmi ses Notes pour les Retraites aux Petits Séminaires quelques exemples qui nous paraissent de nature à montrer le caractère qu'il donnait à ces Instructions.

Voici comment il entrait en matière dans une retraite prêchée au Petit Séminaire de Montmorillon, en 1872 : « *Ego loquor vobis* ¹. Je viens, mes chers enfants, dit le pieux Prélat, vous parler : *Ego, vobis* ; dès le début de cette retraite, me voici en face de vous ; vous, en face

1. Joann. xiv. 10.

de moi ; Dieu entre nous ; et le démon à côté de nous. — Qu'allons-nous faire ? ajoute-t-il. Qui sommes-nous ?

« Ce que nous allons faire ? — Une grande œuvre, une retraite, et une retraite de Séminaire. Je viens l'apporter ; vous, la recevoir. Une retraite, c'est l'âme de toute une année ecclésiastique ; c'est l'occasion de grâces exceptionnelles. Entrons-y sérieusement. Qu'elle soit, selon l'expression de saint Paulin, une solitude non déserte, mais secrète : « *solitudo non deserta, sed secreta.* » Entrons-y comme Notre-Seigneur, conduits par le Saint-Esprit : *Ductus est Jesus in desertum a Spiritu*¹. Cherchons le désert pour y prier : *Ipsc autem secedebat in desertum, et orabat*². Préparons-nous-y à notre mission sacerdotale comme le jeune saint Jean-Baptiste s'y préparait à sa mission de précurseur de Jésus. *Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ*³.

« 1. *Ego loquor.* C'est moi qui vous parle, moi prêtre, *alter Christus.* Je suis l'envoyé de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est l'envoyé du Père. Remplis, ô prêtre, dit saint Thomas, le rôle de l'Évangéliste, c'est-à-dire du Christ,

1. Matth. iv.

2. Luc, v.

3. Luc 1.

parce que c'est pour annoncer la bonne nouvelle que Jésus a été envoyé : « *Opus fac Evangelistæ, id est Christi, quia ad hoc Christus missus est.* »

« Et moi qui vous annonce l'Évangile, qui suis-je? C'est votre droit de me le demander : *Quis es tu?* — Hélas! mes enfants, un néant, et un pécheur. — Alors, direz-vous, Dieu ne vous demandera-t-il pas comment vous osez proclamer ses justices et interpréter son Testament? *Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum*¹? Ah! j'imiterais volontiers Origène qui, expliquant ce passage du Psalmiste, descendit de chaire et se prosterna la face contre terre devant tout le peuple. Et pourtant, je parlerai : Pourquoi? parce j'ai été envoyé pour parler : *Ideo missus sum*. Je suis comme Jean-Baptiste : On vit un homme envoyé de Dieu, dit l'Évangile, pour porter témoignage touchant la lumière, afin que tous crussent par lui : *Fuit homo missus a Deo, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum*². Ce n'est donc pas ma parole que je vous apporte, c'est la parole de mon Dieu et de votre Dieu, de mon Jésus et de votre Jésus. *Verba quæ ego loquor vobis, a*

1. Ps. XLIX. 16.

2. Joann. 1.

meipso non loquor; sed qui misit me, mecum est. — Vous me demandez qui je suis : *Tu quis es?* Je vous réponds : *Ego vox clamantis in deserto.* — *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert.* Jésus approche, au moyen de la retraite; il veut entrer; il entrera par mon ministère, car il suit ses prédicateurs, dit saint Grégoire : *Prædicatores suos Dominus sequitur.* Je suis, selon l'expression de saint Chrysostome, la voie mélodieuse de Jésus : « *Christi organum* », je suis votre apôtre, je deviens votre sauveur.

« Et maintenant, ajoute le saint Prélat, si vous voulez savoir quelles sont mes dispositions devant mon Dieu et devant vous, je vous dirai : Je crains et j'espère, et pour moi, et pour vous; car pendant cette retraite, je me vois au milieu de vous posé pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre : *positus in ruinam et in resurrectionem multorum*, selon ma correspondance et votre correspondance à la grâce. Je viens vous exposer vous-mêmes à vous-mêmes, pour vous rendre à vous-mêmes, si, par malheur, vous vous étiez perdus; je viens vous exposer Jésus-Christ, afin de vous rendre ou de vous donner davantage à Jésus-Christ. Je vais vous présenter une règle, la Croix de Jésus, à laquelle il va falloir que vous vous adaptiez;

sinon, malheur à vous, *væ vobis*, parce que si en Tyr et en Sidon, *quia si in Tyro et in Sidone*, c'est-à-dire parmi les gens du monde, s'étaient opérées les choses qui se sont opérées au milieu de vous, *factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent*. — *Ces villes eussent fait pénitence sous le cilice et sous la cendre* ¹.

« II. *Loquor vobis*. Je viens vous parler. Qui sont ces enfants, et d'où sont-ils venus? *Qui sunt isti et unde venerunt?* Vous êtes des âmes. Comment vivez-vous? Est-ce pour Jésus-Christ et en Jésus-Christ? « Tu, Domine vita es animarum. » Votre vie serait-elle, au contraire, une vie terrestre, animale, *animalis homo?* Votre front, vos yeux, votre cœur sont-ils penchés vers la terre, ou dressés droit vers le ciel? Vous êtes des *baptisés*, des enfants de Dieu et de l'Eucharistie : que faites-vous de l'Évangile, des vertus chrétiennes, de la lumière de la foi, de la grâce des Sacrements, des règles et conseils évangéliques? Vous êtes des séminaristes, des enfants du sanctuaire : où est votre esprit et votre vie ecclésiastiques?

« Oh ! ce n'est pas tout. Pendant cette retraite, vous êtes des coupes que Jésus vient remplir de

1. Matth. XI, 21.

son sang et de son esprit, par mon ministère, ainsi que s'exprime saint Grégoire : « *Mentes auditorum scyphi sunt, quæ a sanctis prædicatoribus vino scientiæ (Dei) replentur.* » Mais je ne puis le faire sans vous. La coupe doit se tenir droite; elle ne doit ni s'incliner, ni se renverser. Il faut de votre part une volonté bonne et très bonne; recevez pleinement la grâce! Il en est des retraites comme des missions : Malheur à qui n'en profite pas! Qui sait s'il n'arriverait pas ce qui est arrivé à Sensée (diocèse de Besançon) en novembre 1850; presque tous les assistants furent fidèles à la voix de Dieu, sauf une douzaine d'endurcis; or huit mois après, en juillet 1851, le P. Anselme, capucin, était prié par le curé de venir prêcher devant le cercueil du douzième, mort sans secours, ni corporels ni spirituels.

« Je vous donne donc un conseil, mes chers enfants, disait le pieux Prélat après saint Ephrem : « *Consilium tibi do.* » Interrompez vos occupations et gardez soigneusement le silence : « *In quiete et silentio reside;* » et réunissant vos pensées, examinez-les et les dirigez comme un juge : « *Præside illis ut judex.* » Vous allez prendre à cœur les intérêts de votre éternité. »

Dans un autre entretien, Mgr de Ségur traite

comme il suit la grande question de la fidélité à la vocation. Il tire son texte de saint Luc : « Prenez garde de vous laisser séduire : *Videte ne seducamini*¹; et après avoir exposé brièvement la vraie notion de la vocation ecclésiastique et montré son excellence et le bonheur qu'elle procure à l'âme qui la conserve religieusement, il parle des dangers qu'elle court habituellement, mais plus que jamais peut-être en ce temps-ci. « *In novissimis diebus instabunt tempora periculosa.* »

« La vocation, dit le pieux Prélat, est comme un beau sanctuaire qui a cinq portes sur le monde : trois de fond, et deux latérales.

« La première porte par laquelle on peut sortir du sanctuaire de la vocation s'appelle : *les illusions mondaines*, les châteaux en Espagne. Un jeune homme se dit : Au lieu de rester ici au Séminaire et de poursuivre mes études ecclésiastiques, je vais entrer à Saint-Cyr, d'où je sortirai officier, bientôt lieutenant, etc. Voix perfide du vieux serpent, s'écrie Mgr de Ségur; comme la pauvre Ève, ce jeune homme trouve que le fruit est beau, *decorus aspectu*; il le prend et le mange. Il sort du séminaire malgré son directeur, en donnant comme prétexte que la

1. Luc. XXI.

patrie a besoin de soldats. Une fois qu'il est sorti, les désillusions arrivent : ce sont d'abord les difficultés matérielles. Il faudrait passer par les écoles préparatoires ; mais comment payer la pension ? alors on se fait pion dans un collège ; on mange force pain noir ; on se décourage. Ah ! dit-on, si j'avais su ! Le démon savait bien, lui ; mais c'est précisément pour cela qu'il a poussé ce jeune homme à sortir dans le monde par cette porte. Supposons à présent que ce jeune homme parvienne à entrer à Saint-Cyr : il y rencontre bien d'autres désillusions ! Que de courage il lui faudra pour y demeurer un parfait chrétien ! pour y conserver intactes sa foi et ses mœurs ! — Ah ! si j'avais su, répète alors cet imprudent. — C'est trop tard. Et c'est parce qu'il est temps encore pour vous, mes chers enfants, que je vous dis : *Videte ne seducamini ! Prenez garde de vous laisser séduire !*

« La deuxième porte de sortie, ce sont les *mauvais amis*. Pendant les vacances, on rencontre un camarade riche et étourdi : Pourquoi te faire prêtre ? dit-il ; viens avec moi à Paris ; nous ferons notre droit ensemble ; nous serons plus tard avocats, juges, bâtonniers, etc. — Rentré au séminaire, le jeune imprudent qui a écouté ces conseils, éprouve des dégoûts, il

s'ennuie; il devient un mauvais élève, il scandalise par son langage léger; il est renvoyé. Il va alors trouver l'ami qui l'avait tenté d'ambition. Celui-ci lui répond: « Mon père ne veut pas que j'aille à Paris cette année; arrange-toi comme tu pourras. » Arrivé à Paris, le malheureux s'y trouve sans ressources, sans abri, sans pain, comme celui qui vint chez moi, après avoir marché toute la nuit, et qui tombait d'inanition. Ah! si j'avais su! dit à son tour ce séminariste infidèle à la grâce. Je vous avertis à temps, mes enfants : *Videte ne seducamini; Prenez garde de vous laisser séduire!*

« La troisième porte pour quitter le séminaire, ce sont *les mauvais parents*. Je parle de ces demi-chrétiens qui se mêlent de diriger la vocation de leur fils, sans tenir compte de l'avis du directeur du séminaire et du confesseur, juges compétents et principaux en cette matière. « Il faut, lui disent-ils, que tu connaisses le monde, il faut savoir ce que tu quittes. » Et le jeune homme est retiré du séminaire pour être lancé au milieu des séductions du monde, et presque toujours la vocation y périt, étouffée sous mille tentations. Ah! mes enfants, prenez bien garde! laissez à ceux qui ont reçu de Dieu plus que tous les autres la mission de diriger les âmes, le soin de vous dire si vous êtes ou non

réellement appelés à devenir des prêtres. N'interrogez pas, n'écoutez pas les autres : *Videte ne seducamini!* »

Après ces trois portes de fond, Mgr de Ségur en découvre deux latérales, toutes personnelles et plus intimes.

« La première est *le découragement*, que le démon exploite de plusieurs manières. Tantôt il provoque des craintes exagérées sur les péchés de la vie passée, cherchant à faire croire qu'ils sont trop grands pour être jamais pardonnés. Tantôt il cherche à faire croire qu'on ne parviendra pas à vaincre des habitudes coupables invétérées; comme si Dieu ne prenait pas quelquefois ses prêtres parmi les plus grands pécheurs : ce qu'il fit, au contraire, avec Augustin, avec le P. Bernard, avec le P. Hermann et tant d'autres, pour manifester les ressources infinies de sa miséricorde, et pour donner à ces convertis devenus prêtres une humilité et une charité extraordinaires. Tantôt enfin il ramène obstinément dans l'âme la crainte de ne pouvoir réussir ni dans les études classiques, ni dans la science théologique, ni dans l'exercice du saint ministère. Prenez garde, mes enfants, répétait le saint Prélat : *Videte ne seducamini!*

« La seconde porte latérale, à l'opposé, est la *présomption* de ceux qui veulent trancher par

eux-mêmes la grave et surnaturelle question de leur vocation, qui ne consultent pas leur Père spirituel, qui ne le tiennent pas au courant des dispositions de leur âme, et qui, finalement, n'écoutent pas ses décisions si elles ne sont pas favorables à leur entrée dans un si saint état ; de ceux encore qui s'exposent à de graves périls, principalement pendant les vacances, soit par des lectures romanesques, soit par des fréquentations dangereuses pour le cœur, pour les mœurs, pour les principes ou pour les pratiques de la religion. *Videte ne seducamini!*

« Il y a une clef destinée à fermer toutes ces portes, disait Mgr de Ségur en terminant : c'est une grande ouverture avec le Père spirituel, gardien et guide de notre âme. Il n'y a rien à craindre, quand il a décidé. Notre-Seigneur au besoin suppléerait à une décision qui n'aurait pas été, en cela même, selon sa volonté¹. Le chemin de l'obéissance est toujours le chemin du salut. »

On le voit : Ces instructions de retraite du pieux Prélat dans les Petits Séminaires étaient à la fois très nourries de doctrine, fondées sur une grande expérience et agrémentées de ce sel qui fait goûter et aimer les prédications nom-

1. C'est aussi l'enseignement formel de saint François de Sales en matière de vocation.

breuses de ces jours de recueillement. Cette méthode lui réussissait si pleinement qu'il la recommandait à son tour aux prêtres appelés à remplir le même ministère. Voici ce qu'il écrivait à l'un de ses plus chers fils spirituels, devenu religieux : « Et te voilà donc, comme moi, prédicateur de retraites dans les Petits Séminaires? N'oublie pas nos vieilles traditions de Montmorillon. Applique-les dans la mesure du possible, ayant bien soin de faire de cette retraite une œuvre d'amour plus encore que de crainte, surtout à l'égard des futurs ecclésiastiques. Parle principalement pour eux comme étant les plus dignes. Ramène tout à la confession et à la communion fréquente, c'est-à-dire à l'union avec Jésus; car tout est là... Sois joyeux avec toute cette jeunesse. La joie, comme la douceur, pénètre bien plus avant que toute autre méthode. Les jeunes gens ont horreur du triste, du glacé, du raide, de l'ennuyeux¹. »

Les grandes lignes de son plan ne variaient pas beaucoup. L'âme chrétienne, disait-il, n'a pas besoin d'apprendre toujours du nouveau, mais de goûter toujours davantage ce qui est toujours nouveau, et toujours excellent : la con-

1. Lettres, 2^e recueil, p. 107. Chez Bray et Retaux.

naissance et l'amour de Jésus-Christ. En rappelant les fins dernières, il était court, mais poignant; on peut dire qu'il eût été déconcertant pour une conscience qui se serait trouvée encore attachée de cœur au péché. Cet enfer, où l'on n'aime pas Jésus, où l'on ne peut espérer de trouver Jésus, où l'on est accablé sous le poids de l'implacable colère de Jésus, c'était une pensée dont l'âme ne pouvait supporter longtemps la méditation; et quand le pieux Prélat, ouvrant ensuite toutes grandes les portes du Ciel, invitait ses auditeurs à s'y précipiter pour jamais dans les bras et sur le cœur de Jésus, on acceptait d'avance toutes les conditions du salut, la conversion sincère, si c'eût été nécessaire, en première ligne. Ce juste tribut payé à la crainte, Mgr de Ségur livrait ses auditeurs à la méditation des amabilités infinies de Jésus dès ce monde, des bontés de Jésus pour tous les chrétiens, mais particulièrement pour ceux qu'il appelle au Sacerdoce; du devoir qui incombe à tous, mais à ceux-ci surtout, d'aimer Jésus, de travailler pour Jésus, de vivre de lui, en lui et pour lui.

Tel était le thème habituel, toujours présenté avec un nouveau charme, que développait dans ces circonstances le saint Prélat.

Ces prédications n'étaient, d'ailleurs, que le

préambule de ses entretiens intimes avec chacun de ses jeunes auditeurs. Il se donnait à eux dans tous les moments que laissaient libres les exercices publics de la retraite, sans se plaindre jamais de la fatigue occasionnée par ces visites incessantes. Chose étonnante, si elle ne s'expliquait par une grâce qui était la récompense de son zèle : ce père d'un si grand nombre d'enfants spirituels ne les reconnaissait pas seulement chacun par son nom ; mais il se rappelait, du moins quant aux lignes principales, l'état de leur âme, les péripéties de leur vie intérieure, leurs progrès dans l'amour de Dieu et tout ce qui intéressait leur vocation. Ces jeunes gens étaient heureux et fiers de se voir ainsi reconnus, après un an, quelquefois après plusieurs années de séparation, au seul timbre de la voix, ou en répétant le moindre détail de leur existence si calme d'écoliers. Aussi leur confiance était-elle sans bornes dans les lumières surnaturelles de l'homme de Dieu, et l'ouverture de leur âme se faisait-elle facilement entière.

La retraite terminée, le pieux Prélat n'oubliait pas les jeunes clercs auxquels il l'avait prêchée. Il emportait dans son cœur la sollicitude de toutes ces chères âmes et il ne cessait de demander à Dieu que ces enfants persévérassent dans les bonnes dispositions où

il les avait laissés. Nous ne citerons qu'un exemple de cette tendresse touchante; mais il suffira à montrer tout ce que Dieu mettait de constance dans le zèle de ce vrai apôtre :

« Paris, le 17 décembre 1857. — Mes chers enfants, puisque vous voulez bien penser à moi et me conserver un peu d'affection malgré l'absence, il est bien juste que, de mon côté, je vous garde une belle place dans mon cœur et dans mes prières. Bien souvent depuis que je vous ai quittés, je vous ai tous offerts au bon Dieu, afin qu'il confirme l'œuvre qu'il a lui-même opérée en vous par mon ministère. Notre dernière retraite est un des souvenirs les meilleurs de toute ma vie, de telle sorte que je me réjouis à la pensée de me retrouver l'année prochaine au milieu de vous pour y continuer ce que je viens d'y commencer. Prenez garde, mes enfants, de ne pas déchoir de l'excellent état où vous étiez il y a un mois. L'eau s'attédie bien vite, lorsqu'on n'a pas soin de la tenir près du feu; prenez garde à la légèreté de votre âge et à la misère humaine, qui effaceraient bien promptement, si vous n'étiez toujours vigilants sur vous-mêmes, les impressions chrétiennes et sacerdotales que Notre-Seigneur vous a données. Saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, tout apôtres qu'ils étaient et tout rem-

plis de la grâce de l'Eucharistie qu'ils venaient de recevoir au Cénacle, furent négligents au jardin des Oliviers, et cette simple négligence, peu grave en apparence, a été cause du très coupable et très honteux abandon où ils ont laissé leur bon Maître. Ainsi sera infidèle dans les grandes occasions celui qui négligera la fidélité dans les petites; et si vous voulez, mes amis, triompher des grandes tentations, il faut vous attirer les grâces de la victoire par une constante fidélité dans les moindres détails de votre vie.

« Où en êtes-vous, par exemple, depuis un mois, quant à l'esprit de prière, au recueillement intérieur en Jésus-Christ? Avez-vous soin d'élever souvent votre cœur vers Jésus que vous portez en votre âme, afin de christianiser par là, de sanctifier vos pensées et vos intentions? Ce point est d'une importance majeure, pour ne pas dire unique, dans le travail de la vie chrétienne. Ceux qui l'observent sont chrétiens, vivent, agissent en chrétiens; ceux qui le négligent mènent une vie toute terrestre, toute naturelle, perdent leur temps et laissent passer chaque jour mille précieuses occasions de faire en eux et autour d'eux le bien que Notre-Seigneur attend d'eux. « Celui qui ne recueille point avec moi, dissipe, » nous a-t-il dit en son

Evangile. Ne dissipons pas, mes enfants, ce trésor ineffable, et contraignons-nous fortement, s'il le faut, pour faire l'œuvre de Dieu, pour devenir des saints, pour devenir de vrais prêtres. Je recommande de plus en plus à votre ferveur l'Association de Saint-François de Sales pour la conservation de la foi. L'obole de la veuve a été plus considérable aux yeux de Notre-Seigneur que les trésors des riches; la prière fervente, la communion bien préparée, profondément recueillie, d'un pauvre enfant de Montmorillon, inconnu au monde, obtiendra peut-être plus que ne le pourraient faire tous les efforts de notre activité. Puis il ne faut pas l'oublier, les œuvres chrétiennes doivent toujours se faire dans la foi, c'est-à-dire dans la seule vue de travailler pour Notre-Seigneur. Les méchants redoublent d'audace; il faut, nous autres serviteurs de Dieu, redoubler de zèle, d'amour et de dévouement. — Souvenez-vous aussi, mes enfants, que vous êtes à tout jamais consacrés à la Vierge Immaculée. Je vous envoie la petite feuille explicative que je vous ai annoncée en vous donnant le scapulaire. Je voudrais pouvoir vous envoyer à tous un souvenir semblable à celui que votre excellent supérieur distribue de ma part à chacun des dignitaires du séminaire; comme cela est

impossible à cause de votre grand nombre, je me contente de la messe que je vous ai promise pour le premier jeudi de chaque mois, et que j'ai célébrée avec grande affection, au commencement de ce mois de décembre.

« Priez pour moi, mes enfants bien-aimés, afin que je devienne ce que je dois être, un prêtre selon le cœur de Dieu et un serviteur utile dans l'Eglise. Recommandez-moi à la Mère de miséricorde, au cœur maternel de qui je vous offre tous, et recevez la bénédiction que je vous donne au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit¹. »

Voici le témoignage que rendait de son côté, des retraites prêchées par Mgr de Ségur, le vénérable Supérieur de l'un de ces séminaires².

« MONSEIGNEUR.

« Nous savourons, et, j'en ai la confiance, nous savurerons longtemps encore les fruits de votre ravissante retraite. Je n'entreprends point de vous donner des détails. Qu'il me suffise de vous dire que pour la piété, la docilité, etc., etc., sauf les modifications inévitablement amenées par la reprise du train de la maison, c'est

1. Lettres, t. I. Chez Bray et Retaux.

2. Petit Séminaire de Montmorillon, 4 décembre 1864.

comme si nous étions encore dans les exercices de la retraite. Si cela continue, j'aurai peine à y tenir, et il me faudra songer à donner ma démission, afin de pouvoir aller exercer dans un autre poste ma démangeante faculté de gronderie.

« Nous savons, Monseigneur, à qui nous sommes redevables de tant de bien, et j'aimerais toujours à vous dire que, d'année en année, de jour en jour, la reconnaissance est plus vive et plus profonde dans les cœurs. Il nous faut du temps pour nous accoutumer au vide que votre départ produit tout à coup dans notre cher séminaire. Que de pauvres enfants ont pleuré!

« Daignez agréer, » etc.

« Voici déjà près de trois semaines que vous nous avez quittés, écrit le Supérieur d'un autre Petit Séminaire¹, il est bien temps de vous donner de nos nouvelles. Disons d'abord, Monseigneur, que votre souvenir est frais et vif parmi nous, comme au lendemain de votre départ; non seulement il vit dans tous les cœurs, mais il est sur toutes les lèvres et au bout de toutes les plumes. Les lettres, les conversations sont pleines de votre retraite; chacun se plaît à rappeler ou quelque phrase de vos instructions,

1. Petit Séminaire de Mayenne, 22 mars 1867.

ou quelque mot que vous lui avez dit à confesse.

« Je me hâte d'ajouter, Monseigneur, que ce bon souvenir n'est pas le seul fruit qui nous reste de votre passage; le feu sacré que vous avez allumé au Petit Séminaire continue de brûler avec ardeur. La meilleure preuve que je puis vous en donner est sans doute de vous dire que nous avons eu, depuis la retraite, communion générale chaque dimanche, plus le jour de la fête de saint Joseph, et communion au moins demi-générale chaque jeudi : « Jouissez donc de votre œuvre, cher et vénéré Seigneur; je prie Dieu de vous en récompenser, en vous donnant de plus en plus cette puissance entraînant et communicative qui est attachée à votre parole comme à vos écrits. »

Aussi tous les ecclésiastiques qui ont eu la grâce de prendre part aux exercices des Retraites données par Mgr de Ségur en conservent-ils un souvenir ineffaçable. Plaise à Dieu que plusieurs de ses fils spirituels, aujourd'hui héritiers de son sacerdoce et de son zèle apostolique, s'adonnent comme lui à ce consolant ministère ! Le pieux Prélat ne saurait refuser de leur obtenir de Dieu pour cette œuvre excellente des grâces de très pieuse éloquence et de sage direction.

Nous ne devons pas terminer ce qui concerne les Petits Séminaires sans dire quelques mots sur la forme désirable de ces pieuses maisons. Mgr de Ségur y a fait entrer, au cours de son long ministère, un si grand nombre d'enfants, qu'il a acquis sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, une expérience peu commune. Il est utile de connaître son sentiment sur un sujet si important.

Le pieux Prélat ne méconnaissait aucun des avantages qu'offrent aux familles chrétiennes les établissements mixtes, où l'on reçoit également les jeunes gens qui se destinent au Sacerdoce et ceux qui ne prétendent qu'à des carrières honorables, mais humaines, dans le monde. Il savait les services que rendent ces maisons ecclésiastiques, tant à la sainte Église qu'à la société. Mais il estimait avec raison que le mélange de ces deux classes d'enfants, au lieu de profiter aux jeunes clercs, en soumettant leur vocation à une contre-épreuve que beaucoup de parents jugent nécessaire, n'aboutit trop souvent qu'à faire échouer des résolutions solides et surnaturelles. Les avis qui y sont donnés doivent s'inspirer des dispositions différentes où se trouvent les élèves. Il y aurait des inconvénients à y tenir un langage exclusivement ecclésiastique, puisqu'un grand nombre

de ces enfants n'aspirent pas au Sacerdoce ; mais, d'autre part, cette réserve peut tourner au détriment des autres jeunes gens, qui ne reçoivent pas, du moins dans les conseils donnés en public, la nourriture spéciale que réclame leur vocation. Tout, dans l'ensemble des exercices, doit rester trop *mixte* pour une parfaite éducation cléricale.

Les rapports des élèves entre eux se ressentent inévitablement aussi de cet état de choses. Ordinairement, les élèves dont la position sociale est la plus élevée ne sont pas ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique. De là, la distinction établie, de fait, entre ce que les écoliers appellent quelquefois entre eux : la noblesse et le clergé ; dénominations qui semblent n'être là que puériles, mais qui expriment trop souvent, en réalité, comme deux esprits dans une même maison. Il arrive parfois ainsi qu'un enfant né dans des conditions modestes et à qui tout semblait préparer les honneurs du Sacerdoce, passe dans un *tiers état* qui n'est plus le clergé et qui ne sera jamais la noblesse ; il devient plus tard dans le monde un déclassé, ne gardant, trop souvent, de l'éducation cléricale qu'il a reçue que des préjugés contre l'instruction ecclésiastique et de l'aigreur contre ses autres camarades. Les statistiques n'éta-

blissent pas qu'un grand nombre de jeunes gens chez lesquels les signes de vocation n'avaient pas paru avant d'entrer dans ces maisons, y aient entendu l'appel intérieur à ce saint état, et l'on constate souvent, au contraire, que des enfants évidemment appelés de Dieu s'y écartent de leur premier dessein et passent dans un autre camp.

Aussi, toutes choses égales d'ailleurs, Mgr de Ségur préférait-il les maisons exclusivement ecclésiastiques. C'est dans celles-ci surtout qu'il aimait à placer ses chers enfants spirituels ; et c'est à ce titre que les Petits Séminaires de Montmorillon, de Séez et la petite Communauté des clercs séculiers de Saint-Sulpice, de M. Milaud, à Auteuil d'abord, puis à Issy, ont'eue, avec quelques autres, ses prédilections. Sur ce terrain bien net, son cœur s'épanchait à l'aise, et il y parlait avec une liberté apostolique qu'il n'eût certainement pas pu apporter dans un Séminaire mixte. Un jour qu'il prêchait la retraite au Petit Séminaire de Montmorillon, le pieux Prélat exprimant aux enfants le bonheur qu'il éprouvait à se trouver parmi eux : « Ce m'est une grande consolation, leur dit-il, de parler au milieu de vous, qui pensez comme je pense. Vous êtes tous venus ici pour vous préparer à la grande mission du salut des âmes ;

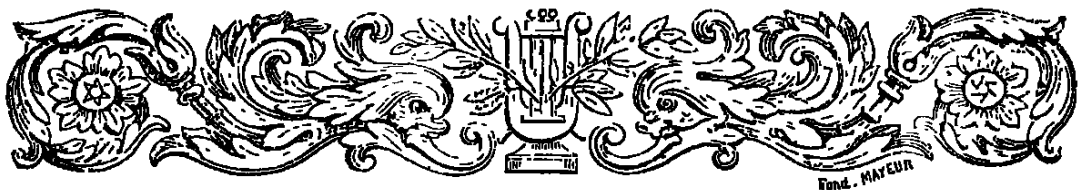
et moi, j'ai l'honneur de lui consacrer ma vie. Oh! qu'il est bon de pouvoir causer à cœur ouvert! et comme vous m'entendrez bien quand je vous dirai que je ne comprends pas, moi prêtre, comment un homme peut ambitionner autre chose ici-bas que les grands et saints devoirs, du Sacerdoce. Quand on a vraiment la vocation ecclésiastique, on a reçu la passion de l'amour de Dieu, on en vit, on en veut faire vivre les autres; et l'on ne s'explique pas plus l'amour mesuré des simples chrétiens qu'une mère ne peut comprendre qu'on contemple sans avoir le cœur ému les charmes naïfs d'un petit enfant.» Aussi, dans ses conseils, dans ses lettres, dans tous ses rapports avec les petits séminaires, Mgr de Ségur parlait-il en prêtre, exclusivement en prêtre, et la vertu de sa parole était due, en grande partie, à ce qu'elle tombait sur des âmes appelées à la vocation qu'il avait lui-même reçue de la bonté de Dieu.

En résumé, le sentiment du pieux Prélat par rapport aux Petits Séminaires était celui de l'Église : honorer et soutenir les maisons mixtes, comme d'utiles établissements; y placer de préférence les jeunes gens chrétiens qu'on peut soustraire ainsi à l'enseignement athée des lycées, et ceux que des parents, faibles dans l'esprit de foi, craignent de voir dans un élément

exclusivement ecclésiastique ; et ouvrir aux autres des asiles privilégiés, où tout concoure à la formation des élus du sanctuaire.

On a prêté à Mgr de Ségur, nous le savons, des sentiments moins justes à l'égard des maisons mixtes. L'odieux n'en revient pas à lui, qui ne les a jamais exprimés parce qu'il ne les a jamais eus ; mais à ceux qui l'ont jugé sans le connaître et sans l'entendre. Son nom est resté en bénédiction parmi les prêtres qui se dévouent à l'éducation des jeunes clercs, et ses conseils sont redits chaque année dans une foule de pieux asiles consacrés à cette œuvre importante entre toutes. Cela suffit à honorer sa mémoire. Les critiques mal fondées tomberont d'elles-mêmes, et il restera vrai que peu de prêtres ont servi aussi utilement que lui la sainte Église dans la préparation des jeunes gens à la vocation sainte du Sacerdoce.





CHAPITRE X

DE LA DIRECTION DES ÉLÈVES DES GRANDS SÉMINAIRES

Combien Mgr de Ségur eût aimé à diriger un Grand Séminaire. — Son admiration pour M. Olier, — et spécialement pour l'établissement de ses Séminaires. — Il souhaitait qu'on y formât les jeunes clercs aux œuvres apostoliques ; — qu'on les initiât à la science de la conduite des âmes ; — qu'on y trouvât quelques praticiens du ministère paroissial. — Plusieurs Evêques mettent à profit ses lumières. — Mgr de Ségur destine spécialement aux Séminaires quelques-uns de ses écrits. — Fruits précieux qu'ils produisent. — Prédications dans les Grands Séminaires. — Conseils qu'il y donne par rapport à la vocation, aux études ecclésiastiques, à la sainteté sacerdotale.

LE bon Dieu en m'envoyant la cécité, disait Mgr de Ségur, m'a fait une grâce trop précieuse pour que je cesse, sous un prétexte quelconque, de me réjouir d'être aveugle. Cependant je me prends parfois à regretter le pauvre œil qui m'a empêché d'être évêque : car j'avais des plans à réaliser pour mon hypothétique Grand Séminaire. J'ai toujours professé, ajoutait-il, une vénération particulière pour la grande mémoire de M. Olier ; j'aime ce prêtre, qui pénétrait si

profondément dans les mystères de la vie de Jésus en Marie; j'ai lu et relu avec admiration son *Catéchisme de la vie intérieure*; surtout je ne me lassais pas de méditer ses belles pages sur la sainte Eucharistie. Mais j'ai étudié avec une complaisance particulière et en détail ses vues élevées sur l'œuvre des Séminaires. Quelle pensée féconde et pleine d'instruction, que d'avoir nommé *directeurs* et non *professeurs* les prêtres qu'il formait à ce ministère! » C'est qu'en effet, pour préparer dignement les jeunes clercs à la haute mission que Dieu veut leur confier, il ne suffit pas de leur prodiguer les lumières de la science, même ecclésiastique; il faut les former à la solide piété, à un esprit tout évangélique; ce qui est l'exercice propre de la direction spirituelle. « Mais, poursuivait-il avec une pointe de finesse, de même que la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie est toujours considérée comme la meilleure, parce qu'elle corrige les imperfections des précédentes, de même mon Séminaire eût été, bien sûr, meilleur que les autres, parce que nous eussions apporté quelques utiles améliorations à ce qui se fait jusqu'ici. » Que souhaitait donc Mgr de Ségur, sinon en mieux, du moins de plus, à cet égard?

L'un de ses vœux eût été qu'on initiât de bonne heure les jeunes clercs à l'apostolat, en

leur donnant une connaissance suffisante des Œuvres diverses, qui sont aujourd'hui plus que jamais le moyen pratique d'attirer les chrétiens à Dieu. Hâtons-nous d'ajouter que ce désir du pieux Prélat est maintenant exaucé, du moins en partie. Les prêtres qui ont fourni un long ministère peuvent faire la différence entre l'enseignement presque exclusivement théologique qu'on donnait dans les Séminaires à l'époque de leur jeunesse cléricale, et celui qu'on donne à présent dans ces saintes maisons. Les Œuvres y ont acquis maintenant droit de cité. La première qui ait pu en franchir le seuil est précisément celle de Saint-François de Sales, fondée par Mgr de Ségur pour conserver et soutenir la foi dans nos contrées catholiques, si menacées de nos jours par l'impiété et le scepticisme. Une fois la brèche ouverte dans la redoutable muraille des traditions des Séminaires, les autres Œuvres suivirent, et désormais le jeune prêtre n'aborde plus les difficultés du ministère sacré sans avoir reçu des notions au moins élémentaires sur ces puissants moyens d'action.

Un autre désir de Mgr de Ségur eût été qu'on donnât, dans les Grands Séminaires, des soins tout particuliers à l'enseignement de la vraie et solide direction des âmes. Il ne lui semblait pas suffisant qu'on s'en tînt, à cet égard, aux

grandes lignes, et qu'on laissât sous-entendu tout le reste. Il aurait voulu qu'on ramenât souvent à ce point les principes de la théologie morale; qu'on apprît à ces futurs prêtres l'art de connaître les âmes, de les dégager des liens de l'amour-propre, de les perfectionner dans les vertus spéciales à leur état, de les conduire au degré de vertu que Dieu a préparé à chacune d'elles. Il aurait souhaité qu'ils connussent, au moins sommairement, les diverses voies d'oraison, étude si nécessaire pour le discernement des esprits et pour former les âmes à une piété éclairée et fructueuse! Le pieux Prélat n'a eu la consolation de constater que le commencement de cette amélioration désirable; mais il s'est beaucoup réjoui d'apprendre que, dans plusieurs Séminaires, on comblait enfin cette lacune. Désormais on y connaît mieux les maîtres en la vie spirituelle; on s'y pénètre mieux de cette vérité, mise en pleine lumière par saint François de Sales, que la perfection de la vie chrétienne n'est pas le monopole exclusif de la vie monastique, mais un champ ouvert à toutes les bonnes volontés; que Dieu choisit où bon lui semble ses âmes d'élite, que *le Saint-Esprit souffle où il veut*¹,

1. Spiritus ubi vult spirat. (Joan. III. 8.)

et qu'un prêtre serait au-dessous de sa tâche s'il se déclarait serviteur et père des âmes sans s'être rendu capable, par une étude sérieuse des voies de Dieu, de les conduire au but que Dieu s'est proposé!

Une dernière pensée de Mgr de Ségur, par rapport aux Grands Séminaires, aurait été d'y attirer, parmi les directeurs, quelques prêtres qui eussent consacré au moins une partie notable de leur vie à la pratique du ministère paroissial, comme au Séminaire des Missions Étrangères, parmi les supérieurs; on compte quelques apôtres vieillis dans les labeurs des missions lointaines, qui initient les jeunes gens non seulement à la science théologique, mais à la tactique spéciale de cette guerre qui se fait à Dieu sur le terrain du paganisme. Il n'est pas douteux, en effet, que le travail du cabinet et l'étude même approfondie des auteurs ne donnent pas toujours, sur certains points, l'expérience que ne manque pas d'acquérir un vieux praticien. Autant il est nécessaire de posséder à fond les principes d'une saine doctrine, autant l'exercice prolongé du ministère peut apprendre à appliquer utilement ces règles diverses et à en tirer d'heureuses conséquences pour le bien des âmes. Le *Praxis confessarii* de saint Alphonse de Liguori en est la démonstration technique.

Aussi louait-il beaucoup ceux des directeurs de Séminaire qui, n'ayant pas eu ce secours, y suppléaient, soit en gardant un confessional dans une église paroissiale, soit en consacrant une partie des vacances annuelles aux missions populaires ou rurales, soit en fréquentant quelques-uns de ces prêtres vénérables qui ont blanchi dans la pratique du ministère au milieu d'une nombreuse population et qui joignent souvent une grande modestie à une expérience consommée.

Nous savons que plusieurs Évêques ne dédaignaient pas de réclamer sur ces graves questions les lumières de cet illustre aveugle. Sans rien changer d'essentiel à la tenue si excellente des Grands Séminaires, ils y apportèrent plus d'une amélioration due aux conseils de Mgr de Ségur. Les résultats obtenus dans ces pieuses maisons attestent combien Dieu lui avait donné l'intelligence de la direction qui convient aux jeunes lévites. D'ailleurs, si la Providence ne lui a pas mis en mains la conduite d'un de ces asiles où se préparent les apôtres, elle lui a fourni d'autres moyens de servir en leur personne la cause de l'Église qu'il aimait passionnément. C'est pour les Séminaires surtout que Mgr de Ségur a composé son traité de *La piété et la vie intérieure*. C'est à eux qu'il desti-

nait spécialement quelques-uns de ses traités didactiques, par exemple : *l'Église, le Souverain Pontife, le Concile*, et tant d'autres où l'on retrouve, avec ses sentiments si dévoués pour le Saint-Siège et pour l'Église, Épouse mystique de Jésus-Christ, un préservatif assuré contre les erreurs les plus funestes de nos jours. De plus, le pieux Prélat, qui répondait si volontiers à la demande de prêcher les retraites annuelles dans les Petits Séminaires, accueillait avec une joie plus vive encore le bonheur de donner ces pieux exercices aux jeunes clercs qui se préparent plus immédiatement, dans les Grands Séminaires, aux honneurs et aux charges du ministère sacerdotal. Nous avons trouvé dans ses Notes des cahiers nombreux consacrés à cette prédication. On y sent à chaque page le parfait esprit ecclésiastique et le zèle dévorant de l'apôtre. Citons, comme exemple, une instruction sur l'excellence de la vocation au Sacerdoce.

Il prend pour texte le mot de l'Apôtre : *Videte, fratres, vocationem vestram.*

« Notre vocation, dit d'abord le pieux orateur, est la *plus divine de toutes*. Qu'imaginerait-on de plus divin dans les œuvres destinées à procurer la gloire de Dieu, que de coopérer à Dieu pour le salut des âmes? *Omnium divi-*

novum divinisimum opus est cooperari Deo in salutem animarum. Or, tel est le ministère auquel vous vous préparez.

« Notre vocation est la communication du Sacerdoce de Notre-Seigneur : « Sacerdos, alter Christus »; ou, comme parle saint Clément : « Post Deum, terrenus Deus » : Ce qu'il y a de plus grand après Dieu, c'est ce Dieu terrestre. « O veneranda sacerdotum dignitas ! » s'écrie-t-il avec l'auteur de l'Imitation : O vénérable dignité des prêtres ! Ils assistent Dieu ; ils le touchent de leurs mains, ils le distribuent aux peuples et s'en nourrissent eux-mêmes ! « Assistunt Deo ; contrectant illum manibus, tribuunt populis et in seipsos suscipiunt ! »

Il ajoute : « Notre vocation est *la plus sainte* de toutes et elle nous fait un devoir impérieux d'être saints. Que celui-là, dit saint Jean Chrysostome, ne soit inférieur en rien qui est plus puissant que tous les autres ! « In nullo sit minor qui cunctis est potior ! » L'oraison, la messe, le bréviaire, le soin de l'Eucharistie, la sanctification des enfants, celle des âmes saintes, la conversion des pécheurs, le salut des mourants, les retraites ecclésiastiques, tout cela nécessite la séparation complète de tout ce qui est dangereux et mauvais et doit nous rendre très-saints, plus saints que tous les laïques : « Debet

præponderare vita sacerdotis, sicut præponderat gratia.

« Elle est aussi *la plus utile*. Il suffit d'un saint prêtre pour renouveler, pour régénérer une paroisse et pour en faire comme un petit paradis.

« Elle est enfin *la plus libre et la plus heureuse*. L'action du prêtre se fait sentir nonobstant tous les obstacles, malgré les plus vives persécutions; elle revêt même alors une puissance toute particulière. Quant à la dépendance du prêtre vis-à-vis de l'Église, elle est sa sauvegarde et son appui, bien loin de lui être un esclavage: *Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* »

Un autre sujet qui revient avec insistance dans ses instructions aux élèves des Grands Séminaires est la nécessité de la science ecclésiastique; selon la parole du Saint-Esprit: *Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirunt ex ore ejus*: *Les lèvres du prêtre garderont la science et c'est de ses lèvres qu'on requerra la loi.*

La science ecclésiastique est la vraie science, dit Mgr de Ségur, parce qu'elle découle de Jésus; et que Jésus est *Vérité*: *Ego sum Veritas*; est *lumière de lumière*: *lumen de lumine*. Mais lorsque cette science est faussée et dévoyée par l'influence de l'hérésie, par l'ignorance, par

la misère des temps, elle fait plus de mal que de bien et dégoûte de la vraie science. De là, la nécessité pour les prêtres d'être très instruits dans les sciences sacrées, pour eux-mêmes et pour les autres. Si leur science est vaine, nulle, irréfléchie, ils en arriveront à la négligence de leur vocation et à la perte de la grâce ; car les doctrines font les hommes. Aussi le Saint-Esprit, par la bouche de saint Paul, a-t-il recommandé cette étude de la doctrine : « *Attende tibi et doctrinæ.* » Il ne faut jamais séparer l'étude de la piété, ajoute le pieux Prélat ; l'une sans l'autre ne saurait suffire aux obligations du ministère sacerdotal ; il ne faut pas faire d'études superficielles ; il ne faut pas se contenter des études élémentaires, mais scruter humblement et avec ardeur la loi de Dieu. *Hoc enim faciens, et te ipsum salvum facies*, parce que l'étude fait éviter l'oisiveté, mère des vices et danger très grave pour le prêtre comme pour les autres ; *et eos qui te audiunt*, parce que l'étude approfondie met le prêtre en état d'éloigner des âmes mille dangers et de les former à la pratique de la vertu et même de la perfection.

Saint Paul fait de la doctrine la première splendeur que doive répandre le prêtre. « *In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate, in gravitate.*

Donc nécessité pour nous de l'étude unie à la prière et au saint ministère.

La science de l'Église est un tronc unique d'où sortent plusieurs branches toutes aussi riches et aussi importantes les unes que les autres. Tout prêtre doit en connaître suffisamment pour son ministère, et chacun doit cultiver spécialement celle pour laquelle il a le plus d'attrait.

Ces branches sont : 1^o *le Catéchisme de la foi catholique*. — Il est indispensable pour soi et pour les fidèles de connaître avec une très grande précision ce qui est de foi et ce qui reste matière d'opinion libre.

2^o *L'Écriture sainte*. — La plus divine des sciences, la science des docteurs, la science des saints ; louée par Dieu lui-même au psaume 118. Tous les saints prêtres ont respecté et aimé la sainte Écriture. Saint Augustin la met à l'égal de l'Eucharistie : « Hic est etiam Veritas Dominus. » Saint Ambroise dit : « C'est chaque syllabe que nous devons en scruter. *Etiam singularium syllabarum oportet nos esse scrutatores.* »

Dans l'étude de l'Écriture sainte, il faut chercher Jésus et son mystère universel. L'Écriture est le sacrement qui le cache et l'enseigne. De là ce mot admirable de saint Augustin : « Y as-tu

trouvé Jésus? Tu as compris. Tu n'y as pas trouvé Jésus? Alors tu n'as pas compris : Si Christum intellexisti, intellexisti; si non intellexisti Christum, non intellexisti. »

Il faut lire et relire beaucoup l'Écriture. L'ordre à suivre dans cette lecture est d'interpréter l'Écriture par l'Écriture elle-même; pour les commentaires, prendre surtout les Pères apostoliques, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Thomas. Il faut lire l'Écriture la plume à la main, comme l'ont fait les Pères, et y chercher un point déterminé; vous y trouverez aussi de magnifiques provisions pour la piété et pour l'enseignement des peuples.

3° *La Théologie dogmatique et morale.* — L'une et l'autre sont nécessaires. Pour la morale, saint Liguori et Scavini sont très bons. Pour la dogmatique, le champ est plus étendu et plus riche; la *Somme* de saint Thomas en est une source sûre et inépuisable. Il faut l'étudier comme elle a été écrite. « Bene scripsisti de me, Thoma. » Saint Thomas d'Aquin l'a puisée au pied du Tabernacle.

4° *Le droit canonique.* — Sa connaissance est d'une importance et d'une nécessité absolues pour former l'esprit ecclésiastique. Pas de droit, pas de clergé.

5° *L'histoire ecclésiastique.* — C'est l'histoire de la lutte de Jésus et de son Église contre Satan, de la lutte entre la vérité et l'erreur. Il y a six grandes phases dans cette lutte; la septième est la venue de l'Antechrist.

6° *La science liturgique.* — Cette science positive et mystique est très utile pour la piété du prêtre et pour l'édification des fidèles.

Mgr de Ségur a toujours attaché une importance particulière à ce dernier point. Aussi a-t-il dédié aux élèves des Grands Séminaires son opuscule intitulé : *Les saints mystères*¹. Voici comment il leur parle dans la préface de ce livre : « Vous êtes au Séminaire, mes amis, uniquement pour devenir un jour de saints Prêtres, pour éclairer les peuples, les convertir et les embrasser du feu divin de l'amour de Notre-Seigneur. Pour vous, plus encore que pour tous les autres fidèles, il est d'une immense importance de bien connaître les ineffables grandeurs du sacrifice de la Messe et de l'entourer d'un profond respect. La Messe que vous entendez chaque jour doit être, dès maintenant, pour vous ce que sera bientôt la Messe que vous célébrerez chaque jour. Elle doit être le cœur, le soleil de chacune de vos journées, le point central

1. Un vol. in-18. Chez Tolra.

auquel tout se rapporte, autour duquel tout gravite dans la grande œuvre de la sanctification. Sachez-le bien, mes chers amis, vous direz un jour la Messe comme vous l'entendez maintenant : si vous l'entendez avec piété, avec une foi vive et une religion très intime, plus tard, quand vous serez Prêtres, vous la célébrerez saintement ; si vous l'entendez mal, vous la célébrerez mal.

« Or, l'un des moyens les plus efficaces pour nous faire bien entendre et bien célébrer la Messe, c'est, sans contredit, l'intelligence des rites que l'Église a institués pour la célébration des saints mystères. Le sens de ces cérémonies sacrées en est comme l'âme, comme la vie ; une fois pénétré et bien compris, il nous révèle partout le grand mystère de Jésus-Christ, qui résume en lui le ciel et la terre ; il empêche la routine ; il repousse le sans-gêne et la négligence ; il soutient merveilleusement la ferveur, la foi vive, la dévotion.

« Bien que ce petit travail puisse servir à toutes les personnes pieuses, je vous l'offre tout spécialement, et vous prie d'en agréer le très affectueux hommage. Puisse-t-il élever vos esprits, illuminer et attirer vos cœurs, vous faire vénérer davantage encore la très sainte liturgie catholique et l'adorable mystère de l'Eucha-

ristie, source principale, pour ne pas dire unique, de toute la piété chrétienne et sacerdotale.»

Mais la science ne servirait de rien au prêtre, non plus que la méditation habituelle des plus saints mystères, s'il n'avait pas le cœur pur. A vrai dire, ceux-là seuls voient très clair dans les choses de Dieu qui ont cette pureté. « *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt*¹. » Voilà pourquoi Mgr de Ségur insistait dans ses retraites aux jeunes clercs sur la nécessité d'une parfaite netteté de cœur. C'est le sujet de l'une de ses plus pieuses instructions. Il y commente ce texte : « *Ego flos campi, et liliun convallium. Je suis la fleur des champs et le lys des vallées.* » (Cant. II.)

« Le fruit de la grâce, du sang et des sacrements de Jésus-Christ, dit-il, c'est la pureté : fleur, lys planté dans la terre vierge et immaculée de Marie, et, après elle, dans l'Église, en chaque âme baptisée, en vous spécialement, clercs consacrés à Dieu. Nous sommes des lys, en Jésus, qui est le lys par excellence ; purs en Celui qui est la pureté même ; la pureté en nous est une participation à la pureté infinie de notre Chef céleste. *Sanctus, innocens, excelsior cœlis.*

« Le lys est la plus blanche, la plus gracieuse,

1. Matth. v. 8.

la plus élevée des fleurs. Qui nous apprendra à connaître les excellences du lys de la pureté, si ce n'est, dit saint Bernard, ce lys merveilleux, Sagesse incréée de Dieu, le Seigneur Jésus, le Fils unique du Père et le Fils unique de cet autre lys modèle, la très chaste Vierge Mère. Qu'il daigne donc me faire connaître, par la considération du lys visible, les propriétés du lys virginal ! *Singulare illud Liliū, increata Dei Sapientia, Dominus Jesus, unigenitus Patris Filius, et unicus Filius Liliī singularis, id est, castissimæ Virginis Matris. Doceat me, inquam, quomodo per considerationem liliī materialis, liliī virginalis proprietates agnoscere valeam.*

« C'est lui-même qui nous y invite : *Considerate lilia.*

« I. — *La racine du lys.* — Elle est blanche, brillante, souple.

« Elle est *blanche*. La racine, cachée dans la terre, figure les pensées cachées au fond du cœur. Vos pensées doivent être blanches, c'est-à-dire pures. Il faut rejeter les pensées noires, couleur du diable, et qui viennent de lui ; *nigræ, nempe diabolicæ, mundanæ et carnales*. Il y a différentes nuances de noir, de souillure. Mais la volonté seule peut altérer la blancheur de nos vraies pensées ; *cogitatio quantum libet*

immunda mentem non polluit, cui ratio non consentit, dit saint Grégoire. Les impressions involontaires de l'imagination, les pensées non coupables, c'est la terre, la boue qui enveloppe la racine blanche sans l'altérer.

« Elle est *brillante*, comme du satin, symbole de la joie de l'âme : grand secret pour servir Dieu dans l'innocence et la pureté « *Tristitia occidit multos, et profectus non est in ea*, dit le Sage : *La tristesse tue bien des hommes, et ce n'est pas sous sa loi qu'on fait du progrès.* » La tristesse peut amener la nuance de la paresse, péché capital : *quendam torporem incutit animæ*. De là, un dégoût de l'amour de Jésus, un engourdissement de l'âme : *dormitavit anima præ tædio* (Ps. CXVIII); et le diable en profite pour semer son grain dans notre imagination, notre esprit et notre volonté. La joie intérieure est l'apanage de ceux qui, pour l'amour de Jésus-Christ, ont renoncé aux vaines joies du monde : *gaudete in Domino semper; iterum dico, gaudete*. Ayez donc toujours en vos pensées, en votre cœur, la joie et la paix de Jésus-Christ. *Pax Christi exultet in cordibus vestris*.

« Elle est *souple*. *Radix lili tractabilis, per quam virtutem mansuetudinis intelligere debemus*. Et c'est par là, ajoute saint Bernard,

qu'elle figure la vertu de mansuétude. Il en est qui sont chastes, mais qui sont *immites*, caractères aigres, désagréables. Pour être un vrai lys, un vrai pur, il faut avoir toutes les propriétés du lys, sans quoi l'on n'appartient pas à ce lys très parfait, au doux Jésus qui dit de Lui : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur :* » *Ad istud perfectissimum liliun, benignum Jesum, qui de se dixit : « Discite à me quia mitis sum et humilis corde. »*

« Si tu veux être un vrai lys, ô enfant de Dieu, sois doux de cœur, de pensées, de jugement, même au milieu des épines de la vie commune, *sicut liliun inter spinas.*

« Donc pour être bien purs, veillons à nos pensées; écartons toute tristesse; gardons la paix et la douceur, racine de ce beau lys.

« II. — *La tige du lys.* — Ce sont de fermes résolutions, qui naissent de la racine, de l'amour de la pureté et des bonnes dispositions du cœur. *La tige du lys est droite, forte, longue.*

« Elle est *droite*. Quand il ne peut rien sur la racine, l'ennemi s'attaque à la tige; il tâche de la faire dévier, de la détourner d'en haut, par la vanité et la vaine gloire, l'hypocrisie, l'ambition, les recherches de la terre. Gare aux embûches! Continuons comme nous avons commencé, par ne chercher que Jésus-Christ seul,

son saint amour, l'honneur de l'Église, le salut des âmes. Prenons garde au démon qui veut toujours nous courber vers la terre : *incurvare ut transeamus*.

« Elle est *forte*. Au service de Jésus, il ne faut pas seulement avoir des intentions droites, il faut de plus avoir de la constance, de l'énergie. Le démon cherche à briser la tige qu'il n'a pu faire dévier. Il emploie les tentations violentes, par attaques directes; les tentations lentes, par la séduction du bonheur de la terre. Prenons garde aux unes et aux autres, à la violence comme à la ruse, au poivre comme au miel.

« Elle est *longue*, symbole de la persévérance dans les bonnes résolutions jusqu'à la fin de la vie, depuis la terre jusqu'au ciel. Il y a des difficultés spéciales, à votre âge, mes enfants, à cause de sa légèreté et de la faiblesse du cœur. Examinons notre tige ! *Considerate lilia!*

« III. — *Des feuilles du lys*. — Ce sont les paroles qui accompagnent la pratique d'une vie pure. Grandes feuilles d'un beau vert, au pied de la tige; et petites, tout le long. Feuilles vertes, vigoureuses, *folia viridia et virtuosa*, symbole des paroles d'un clerc : « *labia ejus lilia distillantia myrrham* » (Cant. V., 13), qui doivent toutes être imprégnées de pudeur et de modes-

tie; les plaisanteries douteuses, à plus forte raison, les paroles déshonnêtes, seraient des feuilles arides, non plus des feuilles de lys de la même nature que les feuilles du divin Lys Jésus. Examinons nos feuilles. *Pone Domine custodiam ori meo*. Les feuilles d'en bas signifient la verbosité; celles d'en haut, la discrétion des paroles, qui croît à mesure que la pureté est plus parfaite.

« IV. *La fleur du lys*.— Sa beauté merveilleuse, c'est la vertu de chasteté. Considérez de quelle beauté est dans votre âme ce lys, c'est-à-dire la fleur de la chasteté. « *Vide quanta pulchritudine præeminet tuus iste flos, tuum castitatis florem designans.* » Jésus dit lui-même que le lys est plus beau que tout sur la terre: *Amen dico vobis, quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis*. La pureté est une fleur royale; elle est la plus blanche des vertus. Si le symbole est si splendide, qu'est-ce de la réalité? A cause de cela, Notre-Seigneur vient dans le jardin de son Église et il y cueille les lys, *descendit ut lilia colligat* (Cant. VI); et il les place dans son sanctuaire, afin qu'ils l'embellissent et le parfument. Aussi avec quelle délicatesse il faut conserver cette pureté du lys! Cette fleur est blanche au dedans et au dehors, c'est-à-dire que l'âme chaste est pure

de cœur et de corps, devant Dieu et devant les hommes. La corolle du lys se compose de six feuilles blanches, trois au dehors et trois au dedans. Au dehors, la pureté nous donne la liberté de l'esprit, la liberté du cœur, la liberté du corps et, par conséquent, la liberté de la vie tout entière; au dedans, la liberté et la perfection de l'oraison, de l'amour de Jésus, du service de Jésus, surtout au Saint-Sacrement. — Dans l'intérieur, six belles pétales jaunes, figure de la charité envers le prochain, à laquelle la chasteté nous permet de nous dévouer, et qui s'exerce par six œuvres de miséricorde. La chasteté garde la charité, dit saint François de Sales; et, à son tour, la charité féconde la chasteté; ainsi des pétales du lys. Ces six espèces d'œuvres sont désignées par Notre-Seigneur lui-même. « *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez couvert; j'étais sans asile, et vous m'avez abrité; j'étais infirme, et vous m'avez soigné; j'étais en prison, et vous m'avez visité.* » Point de feuilles blanches sans les belles feuilles couleur d'or; point de chasteté sans charité, et *vice versa*. Ces pétales d'or sont dans le cœur, car c'est du cœur pur que sort la charité. Le secret de la charité des Saints, c'est leur très pur amour pour Jésus.

Dieu lui-même habite dans les cœurs purs et aimants; « per gratiam tota Trinitas habitat mentem : » par la grâce, dit saint Thomas, la Trinité entière habite notre âme.

« Ainsi, du milieu de la corolle et des pétales du lys, s'élève le pistil doré dont la tête est triangulaire; et c'est ce pistil qui soutient la fleur tout entière. Tel est Jésus-Christ en nous. « *Ego in vobis, et vos in me; Moi en vous et vous en moi.* » Notre chasteté vient de lui, comme notre charité, comme notre humilité, comme notre force et le reste; sa grâce est l'âme de la pureté chrétienne. De lui au lys vient son parfum délicieux. *Bonus odor Christi sumus.*

« Donc, dit le pieux Prélat en terminant, donc, demeurez en lui, afin de demeurer chastes. Tous ici, soyez les fleurs du sanctuaire : « *Florete flores, quasi liliam, et date odorem; Poussez vos fleurs comme le lys et répandez le parfum.* » (Eccli.)

Tel était l'enseignement de Mgr de Ségur au milieu des jeunes clercs : simple autant qu'élevé, et toujours rempli de la très sanctifiante doctrine de Jésus vivant en nous. A la fin de sa vie, comme on exprimait devant lui le regret de n'avoir pas vu, dans un Séminaire qui lui eût appartenu en propre, l'application intégrale de sa méthode : « Pour moi, répondit l'humble

Prélat, j'en prends volontiers mon parti; ce que je n'ai pas pu réaliser, d'autres le feront mieux que je ne l'eusse fait; et le bien que Dieu a daigné tirer de mes petits écrits est de nature à me consoler grandement. Ils ont déposé dans le cœur de ces jeunes clercs que j'aime tous comme mes enfants, quelques pensées qui germeront, avec le temps, sous l'influence de la grâce divine. Les élèves du sanctuaire apprendront de plus en plus à vivre de Jésus, en Jésus et pour Jésus. Avec cela, comment ne deviendraient-ils pas de saints prêtres? Et s'ils deviennent tels, et que j'y aie concouru pour la moindre part au prix du travail de toute une vie, je n'ai plus qu'à en remercier Dieu comme de la seule gloire que je veuille envier ici bas, et à chanter mon *Nunc dimittis*. »

Cette gloire d'avoir aidé à former aux vertus sacerdotales une multitude de jeunes gens, en France et dans le monde entier, nul ne la contestera à Mgr de Ségur; et, loin de pâlir avec le temps, elle devient plus brillante à mesure que se succèdent dans les Séminaires les générations de pieux lévites. Combien parmi eux s'honorent d'être ses disciples, en étudiant ses beaux ouvrages sur la piété et sur la direction! Combien se promettent de le prendre pour leur fidèle conseiller lorsqu'ils rempliront la charge

redoutable de la conduite des âmes! Plaise à Dieu qu'en mettant en pratique cette résolution, ils continuent largement dans la sainte Église le bien qu'y a fait le pieux Prélat!





CHAPITRE XI

DE LA DIRECTION DES PRÊTRES

Joie de Mgr de Ségur lorsqu'il procurait à l'Eglise un nouveau prêtre. — La couronne sacerdotale de ses noces d'argent. — Charme de ses entretiens intimes avec les prêtres. — Son zèle pour leur sanctification. — Il favorise une Société sacerdotale. — Conseils aux prêtres pour l'oraison; — pour la fréquente confession; — pour la digne célébration de la sainte Messe; — pour la récitation pieuse de l'Office divin. — Autres avis relatifs à la pratique du saint Ministère: — par rapport à la science sacrée; — à la — prédication; — au service des âmes. — Être Jésus. — Les conduire à Jésus au Très Saint-Sacrement. — Se dévouer pour elles. — La théorie des excès. — Alliance de cet enseignement avec la prudence des Saints. — De la conduite à tenir en temps de persécution. — L'immolation quotidienne pour les âmes. — Le zèle du confesseur. — Résultats admirables de ses conseils.

IL nous reste à parler de la direction de Mgr de Ségur à l'endroit de ses plus chers fils spirituels, des prêtres. Comment rendre ce qu'exprimait ce mot dans l'âme du saint Prélat? Chaque fois qu'il avait le bonheur de conduire jusqu'au Sacerdoce l'un de ses disciples, il estimait avoir accompli la meilleure œuvre qu'on puisse souhaiter pour la gloire et la consolation

de Jésus-Christ. Toutes ses tendresses habituelles s'effaçaient devant la joie ineffable qu'il éprouvait en pressant cet autre Jésus sur son cœur : « O mon cher enfant, lui disait-il, vous voici donc pleinement Jésus ! Quelle merveille, et que Dieu est bon ! D'un mot, vous guérirez les plaies les plus hideuses, les plaies des âmes ! Vous annoncerez aux peuples la bonne nouvelle, et qui vous écouterait, écouterait Jésus. D'un mot, vous ferez descendre entre vos mains le Sauveur du monde, et vous nourrirez de sa chair et de son sang et vous et les chrétiens vos frères ! »

« Il ne faut pas se le dissimuler, écrivait-il à l'un d'eux, la vieillesse approche et l'« *ego jam delibor* » de ton oncle saint Paul est une vérité qui tombe, bon gré, mal gré, sur le dos de tous les citoyens « des régions humaines de notre globe » quand ils ont passé cinquante-cinq ans. Je me « *délibe* » comme les autres et en vertu du même principe¹. » Mais « je m'épuise sans regret, ajoutait-il, parce que je laisse à ma place de jeunes apôtres pleins de zèle pour le service de Notre-Seigneur et pour le salut des âmes. » Aussi, ne nous souvenons-nous pas d'avoir jamais vu le pieux Prélat plus heureux, nous

1. Lettres, tome II, Bray et Retaux.

pourrions dire plus fier, que le jour où, pour la célébration de ses noces d'argent, il se trouva environné d'une magnifique couronne de prêtres, tous ses amis et presque tous ses enfants spirituels. Sa joie était débordante, c'était une joie triomphale. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle ce que nous avons dit de sa paternelle sollicitude au cours de leur formation cléricale.

Le grave sujet par lequel nous terminons l'exposé pratique de la direction de Mgr de Ségur exige des détails dont l'importance ne saurait échapper à personne et qui seront, nous osons l'espérer, de quelque utilité pour un grand nombre de prêtres, désireux de se dévouer tout entiers au salut des âmes.

D'accord avec les principes généraux sur la vie intérieure, Mgr de Ségur s'attachait avant tout à former dans le prêtre, mais avec un soin et un zèle tout particuliers, la vie intime de Jésus. Ce n'était plus seulement ce bon père spirituel commentant pour de simples chrétiens le langage admirable de l'Évangile sur ce sujet; ce n'étaient même plus ces entretiens élevés qu'il tenait souvent avec des âmes d'élite dans les Communautés religieuses. Quand il n'avait plus autour de lui que des prêtres, il parlait comme le faisait Jésus lorsque la foule des disciples, même des plus chers, s'était écartée, et

qu'il ne voyait plus auprès de sa personne divine que ses apôtres. On ne pouvait se lasser d'entendre alors cet humble docteur enseignant les mystères et les splendeurs de la vie éternelle du Verbe en Dieu. Était-ce une heureuse réminiscence de ce que les Père sont dit de plus beau sur ces arcanes sacrés? Était-ce l'écho de ce qu'il avait reçu de Dieu dans ses longues et ardentes oraisons? Était-ce comme une grâce d'inspiration momentanée? Nous ne savons, mais on quittait avec lui pour un instant les sphères étroites de ce monde; avec lui on planait dans les hauteurs divines, et on se prenait à entrevoir quelque chose des complaisances infinies du Père céleste pour son Fils unique.

Mais il n'était jamais plus beau que quand, seul à seul avec un de ses fils prêtres dans la petite chapelle où il avait fait graver sur la porte du tabernacle « *hic adest* », il lui révélait dans un tête-à-tête que n'oublieront jamais ceux qui en ont connu la grâce, tous les secrets de l'amour de Jésus pour les hommes, mais pour ses prêtres surtout. Cent fois il nous est arrivé, dans ces moments si doux, de sentir notre regard attaché, comme cloué, sur cet « *hic adest* », n'entendant plus la voix de l'homme, mais celle du Dieu caché, dont il était la si

fidèle expression. Rien n'était simple comme ce qu'il disait dans ces colloques intimes ; mais on y respirait un parfum si particulier de vie surnaturelle, on y retrouvait si exactement la parole et l'esprit du Sauveur, qu'on en ressortait l'âme refaite ; on avait vraiment vu, on avait entendu, on avait goûté Jésus.

Quel que fût le ministère particulier des prêtres placés sous sa direction, Mgr de Ségur voulait faire de tous des saints ; il n'a jamais compris que des hommes honorés d'un caractère si immédiatement divin visassent pour eux-mêmes à une moindre ambition. Aussi leur parlait-il constamment le langage de la perfection chrétienne et ecclésiastique. Tout ce qu'il avait projeté pour lui-même dans le règlement de vie tracé au lendemain de son sacerdoce, et qu'il avait si amplement réalisé dans son laborieux apostolat, il le souhaitait à chacun d'eux. Il ne traçait pas à tous la même voie ; on peut même dire que la variété de ses conseils témoignait chez lui d'un respect profond des volontés diverses et libres de Dieu sur les âmes ; mais il entendait que chacun suivît avec une fidélité délicate, constante et généreuse le chemin que lui marquait la Providence.

Une pieuse indiscretion a fait sortir du silence qui lui convenait l'existence d'une humble Société

sacerdotale, qui révèle mieux que tout ce que nous pourrions dire le désir ardent qu'il avait de voir les prêtres, même séculiers, tendre à la perfection proprement évangélique. Prémunir leur ministère contre les tristesses et les dangers de l'isolement ; mettre leur vie sous la protection et à l'école d'un Saint qui a été donné aux temps modernes comme le docteur et le modèle à la fois des plus douces et des plus fortes vertus ; s'aider mutuellement de leurs prières et de leurs études pour retirer de l'administration du sacrement de pénitence des fruits abondants de salut, telle est la pensée que le pieux Prélat souhaitait d'y voir réalisée. Comme moyens, il voulait qu'on évitât à ces prêtres, ordinairement accablés par un ministère très actif, toute surcharge dans les exercices spirituels ; mais il estimait qu'en faisant pénétrer dans ces exercices mêmes une direction prudente et éclairée, on peut obtenir d'un prêtre zélé pour sa sanctification et pour le ministère des âmes une vie vraiment apostolique. Ce sentiment de Mgr de Ségur était d'accord avec ce que l'expérience enseigne constamment. « Ce qui fait que je bénis si volontiers les prêtres qui vivent selon des règles comme celles-ci, disait un jour le vénéré Cardinal d'un de nos grands diocèses de France, c'est que je n'ai jamais pensé qu'un

prêtre puisse garder au milieu des dangers qu'offre le ministère séculier, une conduite toute sacerdotale, s'il ne pratique pas sous une forme ou sous une autre forme, au moins dans un certain degré, les trois vertus de perfection : beaucoup de détachement des biens de ce monde, une chasteté très délicate et un amour profond de l'obéissance. »

Pour entretenir les prêtres dans un grand esprit de piété, Mgr de Ségur entrait avec chacun d'eux, sans se lasser, dans les détails les plus minutieux. Il voulait savoir s'ils avaient étudié à fond la science de l'oraison et de ses divers états ; il aimait et leur recommandait la méthode ordinaire : « Ne rêvons pas de planer dans les airs, disait-il, si nous n'avons pas d'ailes ; Simon le magicien s'est rompu les jambes pour en avoir tenté l'expérience ; allons pédestrement comme il sied à de pauvres et chétives âmes » ; mais il laissait, d'autre part, aux esprits abstraits ou à des hommes moins dévorés par les occupations les plans trop chargés. « Un jour, dit-il, que j'exprimais au bon Père Pinaud¹ combien je trouvais peu de poésie dans

1. Monsieur l'abbé Pinaud était un vénérable directeur au Séminaire de philosophie de Saint-Sulpice. Il était connu pour la rondeur avec laquelle il exprimait ses sentiments et plus encore par une sagesse toute pratique.

la méthode qu'on nous faisait réciter par cœur :
« Elle pèse quinze quintaux la ligne, me répon-
« dit ce saint homme ; tirez-en ce qu'il faut à
« votre âme et laissez le reste aux esprits qui
« vivent plus de considérations que d'affec-
« tions. » — « Plus j'avance dans la vie, nous
disait-il un autre jour, et plus je m'aperçois que
l'oraison, pour un prêtre surtout, doit être prin-
cipalement un colloque avec Notre-Seigneur.
Le prêtre connaît si intimement Jésus ! Il a tant
à lui demander ! Il doit le remercier de tant de
grâces ! Jésus, de son côté, aime tant à s'entre-
tenir avec lui ! Il lui confie dans une mesure si
particulière les intérêts de sa gloire et des
âmes, qu'il ne saurait garder le silence pendant
ces moments précieux de recueillement. »
Aussi rappelait-il souvent le mot de sainte
Térèse : « La meilleure oraison est celle dans
laquelle on cause si familièrement avec Notre-
Seigneur qu'on ne s'aperçoit même plus qu'on
lui parle. »

Mgr de Ségur conseillait beaucoup aux
prêtres de se confesser très souvent. S'il ne
demandait pas qu'ils le fissent comme lui tous
les jours, il souhaitait du moins qu'ils vinssent
le trouver, autant que possible, chaque semaine.
La confession proprement dite se faisait ordi-
nairement en peu de mots ; le pénitent n'était

guère interrompu dans ses accusations que par la charité de ce très bon père spirituel plaidant, auprès du coupable même, les circonstances atténuantes. D'ailleurs, il estimait qu'avec les âmes éclairées et tout à Dieu, l'important dans les confessions fréquentes n'est pas de fatiguer le pénitent par des questions minutieuses sur les fautes légères qu'il soumet à l'absolution, mais de lui donner les conseils que réclame l'état présent de sa conscience, rien ne le mettant plus à même de profiter du sang de Notre-Seigneur que de se renouveler ainsi dans de ferventes dispositions.

Il insistait plus particulièrement encore sur l'obligation de célébrer très pieusement la sainte Messe. Il voulait que la vie tout entière du prêtre en fût comme l'incessante préparation et la permanente action de grâces. « Dès le réveil, disait-il, notre première pensée, à nous prêtres, doit toujours être celle-ci : aujourd'hui, je vais offrir le saint Sacrifice; notre dernière pensée : ô Dieu, soyez béni d'avoir permis qu'aujourd'hui je célèbre la sainte Messe! » Il exigeait impérieusement que le prêtre connût à fond les moindres cérémonies de la célébration des saints mystères, et il ne tolérait pas qu'on se hâtât dans ces fonctions sublimes. « Le service d'une grande paroisse peut bien demander,

disait-il, qu'on ne donne pas pleine satisfaction aux désirs de contemplation ou de longue affection qui remplissent l'âme pendant ces moments solennels; mais la sainteté du Sacrifice que nous y offrons à Dieu ne permet pas qu'on s'empresse et qu'on omette quelques-uns des rites sacrés. »

Nous l'avons souvent entendu déplorer la nécessité des Messes tardives. « Pauvres prêtres! pauvres prêtres! s'écriait-il, dans quelle alternative ils se trouvent ainsi placés! Ou bien, ils s'épuisent vainement en efforts pour exciter dans leur cœur quelques sentiments de piété, la fatigue rendant presque toujours ces efforts infructueux; ou bien, lâchant pied devant cette difficulté, ils célèbrent le plus auguste des actes de religion avec une rapidité qui ne saurait édifier la foule, parmi laquelle tant de chrétiens ne voient le prêtre à l'autel que dans ces circonstances. »

Enfin, il suppliait ses fils prêtres de ne jamais manquer sans un motif très sérieux la célébration quotidienne de la Sainte Messe. Mais lorsque en voyage ils ne pouvaient célébrer qu'en hâte ou sans assez de liberté d'esprit, il préférait qu'ils s'abstinsent pour un jour. « L'important, disait-il, n'est pas de se rendre à la mort le témoignage de n'avoir jamais manqué

une fois de dire la Messe, mais de ne l'avoir jamais dite que saintement. »

Pour la récitation de l'office divin, le pieux Prélat aurait désiré que les prêtres séculiers eux-mêmes pussent se conformer habituellement aux heures dites canoniales. Quand ce n'était pas possible, il exprimait au moins le vœu qu'on se rapprochât de la pensée de l'Église, en séparant les unes des autres les diverses parties du bréviaire. Il disait, avec raison, que plus on accumule la matière de cette récitation, plus celle-ci devient un travail et parfois une fatigue. Il n'insistait toutefois qu'avec une grande modération sur cet avis, parce qu'il savait que dans les centres considérables de population le ministère des prêtres est ordinairement si surchargé que le plus sage peut-être, dans ces circonstances, serait de réciter l'Office le plus tôt possible, dans la crainte de le dire fort mal en le disant trop tard. Il recommandait souvent aux prêtres de s'identifier avec Jésus-Christ pendant cette prière; « il est, disait-il, le Fils bien-aimé en qui le Père met toutes ses complaisances, et l'Église pour être exaucée de Dieu ne veut laisser entendre que la voix de son céleste Époux. »

Pour éviter autant que cela est possible les distractions dans l'Office, il conseillait beaucoup

de se proposer une intention particulière avant chaque heure, et il recommandait de lire ordinairement de cœur *Jésus*, chaque fois qu'on rencontrait, des yeux, le nom adorable de *Dieu*. « Tout alors devient lumineux et vivant, disait-il, parce que c'est en la lumière du Verbe que nous pouvons entendre et goûter Dieu. »

Enfin il prémunissait ses fils spirituels contre toute contention d'esprit sur l'obligation stricte de la récitation de l'Office. Peut-être parlait-il ainsi d'après une expérience personnelle : car nous lui avons entendu dire un jour qu'au séminaire il était arrivé à une telle fatigue nerveuse, qu'en ouvrant son bréviaire sa vue se brouillait absolument et que son directeur avait cru devoir lui en interdire toute récitation pour quelque temps. Cet avis est important, car s'il faut attacher un grand prix à ce saint exercice accompli par le Prêtre au nom du peuple chrétien tout entier, il est grandement à souhaiter que cette prière soit faite dans les sentiments d'une profonde piété, ce qui deviendrait impossible si l'on se préoccupait de l'obligation au lieu de se pénétrer vivement de ses propres besoins spirituels et des immenses besoins de la sainte Eglise.

Quant à la pratique du saint ministère, on peut réduire à trois chefs principaux les avis

que cet excellent Père spirituel donnait à ses fils prêtres. Il voulait d'abord qu'ils fussent des hommes fort instruits dans la science sacrée. Nous avons vu, en parlant des séminaires, combien il insistait sur ce point dans la préparation des jeunes clers au Sacerdoce; il y appuyait bien davantage, on le comprend, lorsqu'il s'adressait à des prêtres, chargés de transmettre intacts au peuple chrétien les saines et saintes doctrines de la foi. « Je te recommande, écrivait-il à l'un d'eux, qu'il avait dirigé depuis l'enfance, l'étude des vieux Pères de l'Eglise; mais je dis les vieux, c'est le contraire des habits : plus les habits sont vieux et moins ils valent; plus les Pères sont anciens, et plus ils sont splendides. Lis donc ainsi, la plume à la main, pour butiner comme une petite abeille tout ce qui nous reste des Pères apostoliques. Puis, si tu as le temps, pioche-moi saint Ambroise, le dernier Père d'enseignement théologique. Saint Irénée est admirable. Mon Dieu! que les théologiens étaient saints autrefois! On a beau dire, je crois que les *atqui* et les *ergo* qu'on a prodigués à la théologie afin d'en éclairer les démonstrations y ont fait un peu l'effet d'une quantité de cailloux jetés dans la terre de labour. La moisson n'y a pas gagné! »

1. Lettres, tome II, chez Bray et Retaux.

Mais, à raison de l'esprit de notre temps, Mgr de Ségur exigeait tout particulièrement chez les prêtres une doctrine précise et exacte sur tout ce qui concerne l'Église et le Saint-Siège. Le christianisme n'est pas un mythe, c'est une société dont Jésus-Christ est l'âme, dont le Pape est le chef, dont les fidèles sont les membres. Prétendre séparer, dans les principes ou dans l'application, Jésus-Christ de l'Église, le Pape des fidèles, c'est retirer au corps sa vie ; c'est retirer aux membres leur chef ; c'est ruiner toute l'économie providentielle de notre Rédemption. Plus souvent que les simples chrétiens, le prêtre peut courir le danger de s'égarer sur ce sujet dans des confusions de mots qui renferment parfois de graves erreurs. Et quelles n'en sont pas les conséquences funestes !

« Un prêtre catholique-libéral fait à lui seul plus de mal que cinq cents laïques, disait le pieux Prélat. En matière de doctrine, la parole d'un laïque a d'ordinaire peu de poids ; mais pour le prêtre, c'est tout autre chose. Dieu a dit, en effet : *« Les lèvres du prêtre garderont la science, et c'est de sa bouche qu'on apprendra à connaître la loi. »* Or, que fait le prêtre libéral ? A ceux qui lui demandent la vérité, il dispense l'erreur ; et quelle erreur ? Celle que le

Souverain Pontife déclare hautement être plus à redouter pour les catholiques de ce temps-ci que les blasphèmes révolutionnaires eux-mêmes. « Le plus grand malheur qui puisse arriver à un chrétien laïque, disait Pie IX à un de nos évêques, c'est d'avoir pour conseiller et pour ami un prêtre imbu de mauvaises doctrines. Un prêtre qui a de mauvaises mœurs, on le méprise, on le repousse; mais un prêtre qui a de mauvaises doctrines, il vous séduit d'autant plus facilement que ses opinions flattent les idées du jour. »

« Le petit nombre des hommes d'Église qui, emportés par la vanité et par l'esprit d'indépendance, ont le malheur de patronner le libéralisme catholique, sont ou des esprits de travers ou des ambitieux, qui peuvent avoir du brillant, mais qui n'ont ni la vraie science, ni le véritable esprit de l'Église. ¹ »

On comprend donc que Monseigneur se soit appliqué avec un soin extrême à enraciner profondément dans l'âme de ses fils prêtres les vraies doctrines catholiques romaines. Il ne manquait pas de leur faire subir à cet égard des examens précis et serrés; et lorsque, au cours de la conversation, ceux-ci laissaient entrevoir

1. Hommage aux jeunes catholiques-libéraux, p. 124. Un vol. in-18, chez Tolra.

quelque inexactitude de pensée; lorsqu'il surprenait sur leurs lèvres certaines expressions qui sentaient de loin un peu d'esprit d'insoumission envers la sainte Église, ou ces compromis dans lesquels la vérité est blessée et diminuée, il semblait oublier pour un instant la mansuétude habituelle de son caractère, il s'enflammait d'un zèle saint et il n'eût pas toléré la moindre obstination sur ce point.

Lorsque leur ministère les mettait dans la nécessité de se livrer à des études dangereuses pour la foi, ou d'entendre des blâmes indirects et plus ou moins inconscients contre le Pontife romain et ses prérogatives sacrées, il prenait un soin infini de leur indiquer les lectures où ils trouveraient la réponse à toutes ces attaques; il leur faisait lui-même un véritable résumé de théologie, pour qu'ils ne perdissent jamais rien de l'amour et de la soumission que l'on doit avoir pour l'Église et pour son auguste chef. Il ne tolérait pas que, sous prétexte d'improvisation, on présentât aux fidèles une doctrine ou peu claire ou insuffisante sur une si grave matière; il voulait qu'on fit passer au crible d'une sage critique les ouvrages que l'on composait sur ce sujet; et, confirmant par l'exemple ce qu'il conseillait aux autres, il ne faisait jamais paraître un traité de

ce genre sans l'avoir soumis au contrôle des meilleurs théologiens.

Quelques écrivains ont prétendu, pour le besoin de leur cause, que ce zèle de Mgr de Ségur pour l'Église romaine se confondait d'une manière trop absolue, dans sa pensée, avec un sentiment d'affection filiale, bien mérité d'ailleurs, pour la personne de Pie IX; on a même osé prédire que son amour pour Rome pourrait bien se démentir après la mort du grand Pape qui avait daigné se montrer son ami. C'était ignorer profondément l'esprit de foi qui l'animait. Le saint Prélat fit à ce reproche la réponse qui convenait. Il n'a pas assisté à la mort de Pie IX, mais il voulut être l'un des premiers à saluer son auguste successeur, Léon XIII¹; et, à son retour, tous ses fils prêtres retrouvèrent dans son langage l'expression du même ardent amour pour la sainte Église, du même dévouement pour le Pape.

Ces soins ne sont pas demeurés infructueux dans le cœur de ses fils spirituels, aujourd'hui les héritiers de son ministère apostolique. Ils ont gardé bien vivant cet amour pour l'Église

1. Mgr de Ségur aimait à raconter que Léon XIII lui avait continué la faveur de sa chapelle domestique, et que le Pape lui avait signé cette permission avant même son intronisation, c'est-à-dire avant le moment où il signe d'ordinaire aucun acte.

notre Mère, pour le Souverain Pontife, notre Père commun dans la foi; et la jeunesse qu'il leur a confiée en mourant se montre, comme lui et comme eux, profondément attachée aux doctrines romaines.

Un second point également important sur lequel Mgr de Ségur insistait fréquemment avec les prêtres ses pénitents, était la prédication. Il ne viendra à la pensée d'aucun de ceux qui ont fréquenté le pieux Prélat de le citer comme un modèle de haute éloquence. Son intelligence supérieure, l'extrême facilité avec laquelle il exprimait tous ses sentiments, le don, l'art vraiment surprenant qu'il avait de traiter tous les genres et de parler tous les styles, eussent fait de lui, pensons-nous, un habile prédicateur s'il s'était consacré d'une manière au moins principale au ministère de la chaire sacrée. Mais, d'une part, il ne trouva jamais le loisir d'étudier à fond les règles méthodiques de la haute prédication; d'autre part, il faut convenir qu'il s'en préoccupait beaucoup moins que d'obtenir le fruit immédiat de l'enseignement sacré : la conversion des pécheurs et le rapide accroissement des âmes chrétiennes dans l'amour de Dieu. Son unique ambition était de prêcher Jésus, si inconnu des païens modernes dont nos contrées soi-disant chrétiennes sont remplies; si méconnu

par une foule d'impies et d'ingrats qui font la guerre à celui qu'ils ont adoré ; si gravement délaissé par la masse des indifférents et des cœurs tièdes. Son but était, selon la belle définition de saint François de Sales, « la publication et déclaration de la volonté de Dieu, faite aux hommes par celui qu'il a légitimement envoyé, afin de les instruire et émouvoir à servir sa divine majesté en ce monde, pour être sauvés en l'autre ». Sa forme préférée était, pour emprunter encore le langage du même Docteur : « De parler affectionnément et dévotement, simplement et candidement, et avec confiance ; d'être bien épris de la doctrine qu'on enseigne et de ce qu'on persuade ». « Le souverain artifice, ajoute saint François de Sales, dans son traité de la prédication, est de n'avoir point d'artifice. Il faut que nos paroles soient enflammées, non pas par des cris et actions démesurés, mais par l'affection intérieure ; il faut qu'elles sortent du cœur plus que de la bouche. On a beau dire, mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles : « *Quantum vis ore dixerimus, sane cor cordi loquitur, lingua non nisi aures pulsat.* » Sur le sujet de la prédication, comme sur les autres, on retrouvait en Mgr de Ségur le parfait disciple du saint Évêque de Genève. Dans une lettre

adressée à de jeunes religieux, qui avaient été ses enfants spirituels, il les félicite de ne se promettre que de l'esprit surnaturel le succès de leur prédication : « Je vois avec bonheur, leur dit-il, que vous êtes toujours bien joyeux dans votre vocation, et que vous vous approchez d'un pas ferme et vraiment dominicain du divin sacerdoce. Si vous êtes des saints, vous serez de vrais frères prêcheurs, comme les entendait saint Dominique ; c'est-à-dire des hommes de Dieu qui donnent à leurs frères de leur plénitude, qui sont tout pleins de Jésus et de l'Esprit-Saint et qui en débordent, qui enseignent la foi « non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in doctrina spiritus » ; or, cela ne s'apprend pas dans les livres ; mais au dedans, aux pieds du Maître intérieur, qui est le livre vivant des vrais vivants. Autrement, vous ne serez que des frères bavards, des frères parleurs et vous rendrez compte de beaucoup de vos paroles parce qu'elles seront oiseuses¹. »

L'un de ces jeunes religieux lui avait soumis l'essai d'un sermon. « Ce petit sermon de l'Ascension, lui répond le pieux Prélat, est très bon et très bien fait : c'est fort clair, fort simple, rempli de bonnes pensées et de vérités utiles ; et je suis

¹ Lettres, tome II, chez Bray et Retaux.

convaincu que tu entres comme il faut dans ta belle vocation de Frère prêcheur. N'en sors pas : on en sort par la porte de la prédication trans-transcendante, de la prédication philosophico-politico-liberatico-catholique ; ou encore, de la prédication scientifique et métaphysique, inintelligible à la plupart des fidèles, inutile par conséquent, et que le Bon Dieu ne bénit pas, bien qu'on la larde de citations de saint Thomas, qui n'y peut mais... Il faut que votre prédication à tous soit humble, simple, bonne, populaire, il faut toujours parler pour les petites gens ; ce n'est qu'à cette condition que l'on se fait comprendre des gros et des grandes gens. Quand on parle grandement pour les grands esprits, ils ne comprennent pas, ni les petits non plus. Un prêtre en chaire doit être compris par tout son monde, comme jadis Notre-Seigneur et ses Apôtres¹. » Il revient avec insistance sur le conseil de la simplicité avec laquelle il faut présenter à tous la parole de Dieu. « Tiens-moi au courant de tes débuts dans la prédication, écrit-il au même jeune religieux ; par charité, ne prêche jamais longtemps : c'est le grand moyen d'attirer les gens et de faire un bien plus net. Pour les sermons ordinaires, une

1. Lettres, tome II, chez Bray et Retaux

demi-heure suffit largement, et pour les extraordinaires, trois petits quarts d'heure, quoi qu'on en dise.

« Sois très simple, très bon, très net dans ta parole; encourage toujours les gens, lorsque tu les as secoués; tâche de mêler toujours quelque petit trait pour servir de signe sensible à la doctrine, et pour la graver dans la tête des gens. La grosse affaire, après la prière et la préparation (qu'il faut soigner beaucoup), c'est de ne jamais chercher à dire de belles choses, ni à plaire aux gens d'esprit devant qui on parle, mais à qui on ne parle pas; ce sont de bonnes choses, d'utiles et saintes choses qu'il faut dire aux âmes, afin de leur faire mieux connaître, mieux servir, mieux aimer Notre-Seigneur et son Église. Suppose les gens meilleurs qu'ils ne sont : c'est le grand moyen de les améliorer. Pousse-les beaucoup, toujours, à la fréquentation des sacrements et à la confiance dans la Communion. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faut, aujourd'hui plus que jamais, faire revenir à tout propos l'amour de la Vierge Immaculée et le dévouement pratique au Saint-Siège¹. » « Oui, lui écrit-il encore, tu peux fouler aux pieds le septième commandement en ce qui me concerne;

1. Lettres, tome II, chez Bray et Retaux.

tu peux me voler, me revoler et me revoler encore. *Omnia mea tua sunt*, se disent mutuellement le Père et le Fils, là-haut; ici-bas, faisons-en autant. Mais prends bien garde à cette grande règle que je t'ai donnée, si je ne me trompe, de toujours parler aux âmes, et de ne jamais parler devant tes auditeurs. Sans cela, point de vie dans la parole, et dès lors point de fécondité. On parle toujours bien, c'est-à-dire utilement, quand l'esprit parle à l'esprit, le cœur au cœur, l'âme à l'âme. Avant, pendant, après ta prédication, unis-toi, identifie-toi le plus possible à ton adorable Maître : « qui loquitur in te, Christus ». Parle comme lui, avec lui, pour lui, de lui, et ne sors jamais de là quoi qu'on te dise ¹. »

Le dernier point de son enseignement quotidien était la nécessité pour le prêtre de se dévouer entièrement au service des âmes. Il n'a jamais compris qu'un prêtre se bornât à la jouissance égoïste de célébrer la sainte Messe et d'y puiser la vie de Jésus, sans la donner ensuite aux autres. Quel que fût l'attrait intime d'un prêtre dans la piété, quel que fût son ministère extérieur, il en faisait un apôtre. « Nous ne sommes pas prêtres pour nous, disait-il,

1. Lettres, tome II, chez Bray et Retaux.

nous le sommes pour nos frères ; et c'est à tous ses prêtres que le Sauveur a dit : « *Je vous ai choisis et placés pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure : Ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.*¹ » C'est à tous qu'il a dit : « *Recevez le Saint-Esprit..., enseignez toutes les nations. Accipite Spiritum Sanctum*² ..., *docete omnes gentes*³. » Et puisque le langage de Notre-Seigneur aux Apôtres revêt sans cesse la pensée du zèle, le prêtre, comme les Apôtres, demeure régulièrement chargé d'assurer le salut des âmes. Il est prêtre surtout pour cela ; de là cette grâce de paternité sacrée que Dieu donne toujours avec le Sacerdoce ; de là cette ambition de dévouement qui enflamme les bons prêtres et qui va souvent jusqu'à l'héroïsme.

Il n'abordait jamais avec ses fils spirituels ce grand sujet sans leur redire son mot de prédilection : *Être Jésus*. « Sois Jésus, écrit-il à l'un d'eux, sois Jésus en confessant, en sacrifiant, en causant, en faisant toutes choses... Sois très fidèlement Jésus pour tous et pour chacun : Jésus très saint, très bon, Jésus très miséricordieux,

1. Joann. xv. 16.

2. Ibid. xx. 22.

3. Matth. xxviii. 19.

Jésus vrai Sauveur et vrai principe de vie. 'Tout est là pour nous dans notre ministère, aussi bien que dans notre sanctification personnelle : Être Jésus¹. »

Pour qu'ils devinssent pleinement Jésus et qu'ils le donnassent pleinement aux âmes, il ne se bornait pas à leur recommander, ainsi que nous l'avons vu, de célébrer très pieusement le saint Sacrifice de la Messe; il souhaitait de les voir revenir sans cesse et attirer les chrétiens auprès du Très Saint Sacrement, faisant ainsi véritablement du Sauveur l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, le tout du ministère des âmes. « L'Eucharistie, disait-il dans une retraite, est le mystère sacerdotal, ecclésiastique et catholique par excellence. Comme Jésus, vivant en nous par sa grâce, y accomplit le mystère de la vie chrétienne, Jésus au Saint-Sacrement accomplit le mystère de la vie catholique. » Puis, gémissant sur la défaillance non pas de la foi, mais de l'esprit de foi au Saint-Sacrement, chez un grand nombre de prêtres, il rappelait que ce culte religieux est la pierre de touche de la sainteté du prêtre, ainsi que l'enseignent saint Philippe de Néri, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Mon-

1. Lettres, tome II, p. 166, 167, chez Bray et Retaux.

sieur Olier, le curé d'Ars et tous ceux qui se sont dévoués à la sanctification du clergé.

Voici en quels termes suppliants le pieux Prélat exhorte les prêtres à attirer au pied du Saint-Sacrement les âmes dont ils ont la charge : « Au nom et pour l'amour de Notre-Seigneur, pour la consolation de son Sacré-Cœur, pour la gloire de son Sacrement adorable et si peu adoré, pour l'amour des âmes qui sont confiées à leur sollicitude paternelle et pastorale, pour la résurrection religieuse de nos paroisses, enfin pour leur sanctification à eux-mêmes, je prie et supplie, mes vénérés frères, les prêtres de Jésus-Christ, de prendre en main cette grande cause de l'adoration du Saint-Sacrement.

« Pour y réussir, voici ce qu'il faudrait faire, ce me semble :

« 1^o Avant tout, il faudrait en donner plus ouvertement l'exemple aux fidèles. Le prêtre est de droit, et doit être de fait « *le modèle, l'exemplaire de son troupeau,* » selon la parole de l'Apôtre saint Paul. Il doit prêcher d'exemple, en même temps que de parole; et cela est vrai de l'adoration du Saint-Sacrement comme de tout le reste. S'il veut que les simples fidèles prennent l'habitude de visiter Notre-Seigneur, il faut de toute nécessité que, vaillant capitaine,

il marche à leur tête, et que le pasteur montre lui-même le chemin à ses brebis.

« Quand le curé d'Ars est entré dans son humble paroisse, l'église y était solitaire, comme ailleurs. Le premier, il s'est mis à adorer, à passer des heures et des heures au pied du bon Dieu. Peu à peu son exemple et ses prières ont attiré les âmes, et son désert a refleurì. C'est si beau, si touchant, de voir un prêtre en adoration ! Une bonne femme de la campagne le disait un jour dans la rusticité de son langage. Elle sortait de l'Église où elle avait trouvé et où elle laissait son curé, au pied du tabernacle : « Mon Dieu, mon Dieu, disait-elle en joignant les mains, c'est t'y beau de voir un prêtre prier comme ça le bon Dieu ! » Donnons donc très assidûment l'exemple de la visite au Saint-Sacrement et d'une fréquente adoration ; que l'on nous voie souvent et pieusement aux pieds du Maître de notre cœur ; suppléons de notre mieux à la solitude de notre église, à l'isolement du tabernacle ; et nous aurons une force inconcevable pour y attirer les gens. Je le sais : la plupart des prêtres ne manquent pas à ce beau devoir ; mais ils ne le font peut-être pas assez encore, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. J'ai vu des églises où Notre-Seigneur était absolument seul toute la journée, et ce-

pendant le presbytère n'en était séparé que par une petite rue.

« 2^o Dans nos catéchismes nous n'insistons pas assez auprès de nos petits enfants sur ce point. N'oublions pas que l'éducation religieuse de l'enfant commence dès l'âge de six ou sept ans. Tant qu'il ne va pas encore au catéchisme, c'est la mère, c'est la famille qui est chargée de lui donner de bonnes petites habitudes. Mais dès qu'il fréquente le catéchisme (et cela devrait commencer dès qu'il a l'âge de raison, c'est-à-dire dès l'âge de sept ans ou sept ans et demi), c'est au catéchiste qu'incombe le soin, ou pour mieux dire le devoir de former peu à peu son petit cœur à la piété, en même temps que d'ouvrir son intelligence naissante aux lumières de la foi.

« On ne saurait dire quelles conséquences pourrait avoir, sur toute la vie d'un enfant, la fidélité du prêtre qui lui rappellerait souvent que l'Enfant Jésus est là, présent dans le tabernacle, et que les bons petits enfants chrétiens doivent tâcher de venir l'y adorer et lui offrir leurs cœurs, soit en allant à l'école le matin, soit en s'en retournant à la maison le soir. Et à cette occasion, il y aurait mille petits conseils pratiques à donner à ces âmes toutes neuves, sur la manière de se bien tenir à l'église, sur

la manière de bien prier, de devenir pieuses.

« Que de péchés on épargnerait par là aux pauvres enfants ! Que de jeunes âmes on conserverait dans la fleur de leur innocence ! Que de germes de vocations, soit ecclésiastiques, soit religieuses, pourraient naître sous le regard du Dieu des enfants ! Et comme ces chères petites âmes se trouveraient mieux préparées à la grâce inappréciable de la confirmation et de la première communion !

« Que le bon Dieu inspire aux catéchistes la salutaire pensée de s'appliquer d'une manière un peu suivie à ces détails, si petits en apparence, si grands en réalité !

« 3^o Enfin, les confesseurs ne pourraient-ils pas très utilement donner souvent comme pénitence sacramentelle, et aussi comme direction spirituelle, à tous les fidèles qui s'adressent à eux, l'exactitude à faire chaque jour, autant que possible, une visite au Saint-Sacrement ?

« Et ce que je dis des catéchistes et des confesseurs, je le dis également de tous les bons curés qui, dans leurs prônes et dans leurs prédications, n'insistent peut-être pas assez sur ce point si important et si négligé.

« Je dépose dans le Sacré-Cœur de Jésus, réellement présent dans la Sainte Eucharistie, dit-il en terminant, cette triple prière que j'ose

adresser aux pères des âmes et aux gardiens-nés du Corps et du Sang de Jésus-Christ. Puisse ce divin Cœur enflammer de son zèle et de son amour tous les cœurs de ses prêtres, tous les cœurs des fidèles ! »

On comprend aisément combien, en effet, doit devenir fructueux le ministère du prêtre, lorsqu'il repose ainsi tout entier sur la grâce de Jésus animant sans cesse, du fond de son Tabernacle, et le pasteur et les âmes confiées à ses soins. L'union se fait vite et facile alors entre le prêtre et les fidèles. Ceux-ci sentent croître chaque jour en lui leur confiance; sa parole est mieux écoutée, ses conseils mieux reçus; dût-il adresser quelques salutaires reproches, on les verra sortir si directement du Cœur de Jésus, qu'ils convertiront sans blesser. Peu à peu, l'assistance aux offices deviendra plus nombreuse et plus régulière; le tribunal de la pénitence, la table de la Sainte Communion seront de nouveau fréquentés; la vie chrétienne et la ferveur même reparaitront dans des milieux d'où elles semblaient à jamais bannies. Sans doute, de tels résultats ne peuvent être le fruit que d'un dévouement sans bornes. « Mais aussi, disait « Mgr de Ségur, ne serait-ce pas folie de pré-

1. *Venez tous à moi!* Un vol. in-18, chez Tolra.

« tendre sauver les âmes ou les faire croître
« dans l'amour de Dieu, sans qu'il en coûtât
« beaucoup? »

Nous touchons ici à un point important et délicat. Le ministère des âmes, nul ne l'ignore, entraîne avec soi, quand on s'y livre généreusement, des fatigues considérables, souvent de grands épuisements, parfois une immolation complète. La vie des Saints est remplie de traits sublimes qui témoignent de ce que peut produire à cet égard une charité courageuse au service d'un vaillant esprit de foi. Mais tant d'ardeur pour le salut des âmes n'est-il point chez les Saints une grâce tout exceptionnelle, une conduite plus admirable qu'imitable, et le prêtre est-il tenu, sans compter atteindre à cette perfection, d'y tendre du moins de toutes ses forces? Pourvu qu'il instruisse les chrétiens touchant les préceptes de Dieu et de l'Église; qu'il ne se refuse pas au pécheur qui lui demande de le relever de son état misérable; qu'il se tienne, à des jours et heures déterminés, à la disposition des personnes pieuses; qu'il prépare bien ses malades à la mort, n'est-il pas en sûreté de conscience devant Dieu, et serait-on en droit de lui adresser des reproches? Que pensait, qu'enseignait à ce sujet Mgr de Ségur?

Nous ne l'avons jamais entendu discuter la

limite exacte du précepte sur ce point. Saint Alphonse de Liguori recommande au confesseur une extrême prudence lorsqu'il s'agit de taxer un acte ou une habitude de péché mortel. Sans doute, lorsque presque tous les docteurs s'accordent à voir une grave prévarication, on serait imprudent en ne se rangeant pas à leur suite ; mais là où les avis seraient partagés, où il y aurait des motifs sérieux de s'abstenir, il serait téméraire d'imposer son sentiment personnel. Or, dans le cas dont il s'agit, comment apprécier d'une manière générale la conduite d'un prêtre ? Tant de circonstances peuvent modifier ses responsabilités, les amoindrir ou les aggraver ! Aussi Mgr de Ségur évitait-il avec soin de se placer ici sur le terrain de la casuistique. Il estimait tous les bons prêtres, il louait beaucoup leur zèle partout où il en rencontrait les heureux effets, et il se faisait un honneur et une grande joie de les aider en tout ce qui était de son ressort. Mais en même temps qu'il se gardait de ces jugements inutiles, il formulait avec une grande netteté sa pensée sur l'exercice du saint ministère.

Son point de départ était celui-ci : Le prêtre se doit tout à Dieu et aux âmes. Le sacrement de l'Ordre, en lui conférant des pouvoirs divins, le constitue le continuateur de la mission de

Jésus pour le salut du monde. Il doit donc se pénétrer profondément, dans la méditation et surtout à la sainte Messe, du zèle dévorant qu'avait Notre-Seigneur pour la rédemption et la sanctification de tous. « Être la voix de Jésus-Christ, disait-il, et se taire, quelle honte ce serait pour le prêtre ! Tenir dans ses mains les clefs du pardon, et laisser le pécheur dans ses chaînes, quelle dureté ! Posséder dans le tabernacle la Manne du Ciel, avoir le droit de dresser la Table sainte et d'y convier les âmes, et négliger ce soin, n'allant pas appeler les infirmes sur les routes et sur les places publiques, ne pressant pas les indifférents de répondre à l'invitation du Roi, quel malheur et quel sujet d'amers regrets devant Dieu ! » Aussi le pieux Prélat ne comprenait-il pas les demi-moyens dans la pratique du zèle : « La mesure pour bien aimer Dieu, disait saint François de Sales, c'est de l'aimer sans mesure. » « La mesure pour bien servir les âmes, ajoutait Mgr de Ségur, est de se dévouer pour elles sans mesure ». Et, joignant l'exemple à la leçon, il appliquait ce qu'on a appelé chez lui « la théorie des excès. » Voici comment il s'en explique lui-même dans une lettre datée de 1874, à l'époque où les premiers symptômes alarmants se produisaient dans sa santé : « Depuis hier, je suis à peu près à flot, et

tout me fait espérer que, moyennant quelques précautions, je vais pouvoir recommencer mes excès. Ces excès sont chose sacrée. Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple, consigné en toutes lettres dans l'Évangile, et proclamé à deux chœurs de la manière la plus liturgique par Moïse et par Élie : « *Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.* » En ce monde, il est impossible de ne pas faire d'excès ; qui ne les fait point à gauche, les fait à droite, et qui ne les fait point à droite, risque bien fort d'y tomber à gauche. L'amour du Bon Dieu, quand il remplit bien un cœur, sort et éclate nécessairement avec une certaine dose de violence, ou pour mieux dire d'ardeur ; et voilà de suite un excès. Quel est le chrétien, quelque peu évangélique, et à plus forte raison quel est le prêtre et le religieux que l'on ne taxe pas « d'exagération », c'est-à-dire d'excès ? Donc, à la suite de notre très bon et très saint Maître, modèle et Seigneur, marchons joyeusement dans la bonne et raisonnable voie des bons excès, étant bien sûrs que le garde-fou de l'obéissance est plus que suffisant pour nous empêcher de faire des sottises. Les Saints se sont tous quelque peu tués ; et on peut dire de tous les bons serviteurs de Dieu que le service de leur Maître fatigue et use, ce qu'un médecin disait naguère

au pieux Mgr de la Bouillerie : « Tant que vous ferez votre religion avec cet acharnement, vous ne guérirez pas¹. » « Je m'en vais dix ans plus tôt que j'aurais pu ne le faire en me ménageant beaucoup, au sens du médecin, disait peu de mois avant sa mort le pieux Prélat ; mais je n'en ai nul regret : j'ai travaillé le plus que mes forces me l'ont permis, et j'ai duré néanmoins bien des années. Combien qui, tandis qu'ils se ménagent pour faire vie qui dure, gagnent une fluxion de poitrine et s'en vont plus vite et plus tôt ! J'ai fait l'œuvre que le Père céleste m'avait donnée à faire². J'ai achevé ma course, j'ai conservé ma foi³. Maintenant, j'attends de mon bon Maître la couronne de justice⁴. » Et il s'est éteint doucement, en bénissant « jusqu'à entière démolition » ses chers enfants spirituels. » Un tel maître avait grâce pour supplier ses fils prêtres de se dépenser tout entiers au service des âmes.

Est-ce à dire qu'il leur prêchât de véritables imprudences, des exagérations dans la pratique de la mortification, ou de l'indiscrétion dans l'usage de leurs forces ? Non, certes ; il eût même blâmé ces désordres comme très nuisibles.

1. Lettres, tome II, chez Bray et Retaux.

2. Joann. xvii. 4.

3. II Tim. iv. 7.

4. II Tim. iv. 8.

à la mission de dévouement qui incombe au prêtre dans l'exercice du ministère. « Il faut en toute chose, disait-il, de la pondération : *Oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*¹. Le prêtre est une lampe : *lux estis lux mundi*²; il doit être une lampe ardente et luisante : *lucerna ardens et lucens*³. Mettez donc de l'huile, si vous voulez qu'elle brûle ». « Soutenez la monture, ajoutait-il avec saint François de Sales, si vous voulez qu'elle porte le cavalier. » En conséquence, il veillait à ce que ses fils prêtres soutinssent leur santé autant que les circonstances le pouvaient permettre; et chaque fois qu'il fallait choisir entre l'observance des jeûnes, des abstinences et le dévouement sans trêve au salut des âmes, il n'hésitait pas à dire : Dieu préfère la conversion des pécheurs et la sanctification des justes à ces excellentes mortifications; si vous ne pouvez mener de front le jeûne et le ministère sacré, tempérez le jeûne et redoublez de zèle pour le service des âmes. « Ménagez votre santé, afin de pouvoir combattre vaillamment le bon combat apostolique et évangélique, écrivait-il à l'un de ses pénitents, afin de pouvoir convertir beaucoup de

1. Rom. xii. 3.

2. Matth. v. 14.

3. Joann. v. 35.

pécheurs, sanctifier beaucoup d'âmes, faire beaucoup connaître et aimer notre Sauveur, sa Mère son Vicaire, son Église, sa doctrine, ses beaux mystères¹. » — « Ne te fatigue pas trop dans les débuts de ton ministère, disait-il à un autre, afin de pouvoir faire feu qui dure et de ne pas être sur le flanc à trente ans, à l'âge où il faut être le plus sur la brèche. Les trois ou quatre premières années du saint ministère, toujours un peu fébriles d'ardeur, sont dangereuses à ce point de vue très important². »

Chose remarquable et qui dénote combien la sagesse évangélique tempérerait chez lui ce qui n'eût été qu'une ardeur humaine : il ne voulait même pas que ses fils spirituels s'exposassent inutilement au danger dans les persécutions. Nous vivons à une époque où l'espérance du martyre n'est pas chimérique ; le pieux Prélat a savouré pendant les dernières années de sa vie la pensée qu'il verserait peut-être son sang pour Jésus-Christ ; mais il a évité toute présomption, et il ne voulait cet honneur insigne qu'à la condition d'y être appelé par Dieu et d'être soutenu par la grâce pour ces saints combats. On sait, à cet égard, le langage de saint Athanase, le grand persécuté d'Alexan-

1. Lettres, tome II, chez Bray et Retaux.

2. Lettres, tome II, Bray et Reteux.

drie : « Il était commandé par la loi (mosaïque), dit cet illustre Docteur, qu'on établît des villes de refuge, afin que ceux qui se trouvaient poursuivis et en danger d'être tués pussent y trouver le salut. Or, à la consommation des siècles, quand vint en ce monde le Verbe même du Père, il renouvela le précepte que Moïse avait promulgué autrefois : « *Quand ils vous persécuteront dans une ville, dit Jésus-Christ, fuyez dans une autre.* » Et un peu plus loin le Sauveur avait ajouté : « *Quand vous verrez l'abomination de la désolation annoncée par le prophète Daniel, établie dans le lieu saint (que celui-là comprenne qui le lit), alors que ceux qui sont dans la Judée fuient sur les montagnes; et que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour emporter quelque chose de sa maison; et que celui qui est dans les champs ne revienne pas pour prendre sa tunique*¹. » Les Saints savaient cela et ils y ont conformé leur conduite : car le Sauveur n'a fait que répéter dans ces paroles l'enseignement qu'il avait fait donner à ses fidèles serviteurs avant sa venue en ce monde, et c'est par ce chemin que les hommes vont à la perfection. Qui niera que nous devons faire ce que Dieu a commandé ? Et voilà pourquoi

1. Matth. xxiv. 15-18.

le Verbe lui-même, qui s'est fait homme pour nous, n'a pas cru indigne de lui, quand on le cherchait, comme on le fait à notre égard, de se cacher, et quand il était serré de près par la persécution, de fuir et d'éviter les embûches : et au contraire, lorsque advint le temps qu'il avait librement fixé d'avance pour immoler en faveur de tous les hommes sa vie mortelle, il se livra lui-même à ceux qui lui tendaient des pièges. De même les vrais serviteurs de Dieu, instruits par cette conduite du Sauveur, fuyaient pour combattre plus sûrement les persécuteurs, et quand on les cherchait, ils se cachaient. Ne sachant pas quand les desseins de Dieu se couronneraient en eux, ils ne voulaient pas tomber par témérité dans les embûches qui leur étaient dressées ; mais, au contraire, se souvenant qu'il est écrit que *le sort des hommes est dans les mains de Dieu, et qu'il appartient à Dieu de donner et la mort et la vie*, ils persévéraient dans le travail jusqu'à la fin, allant, comme dit l'apôtre, çà et là sous des peaux de brebis et des peaux de chèvres, dans le besoin, dans l'angoisse, errant dans les déserts, se cachant dans les antres et les cavernes de la terre, jusqu'au temps fixé pour leur mort, ou pendant que Dieu les encourageait de sa parole et les tenait à l'abri des embûches, ou que, selon ses des-

seins, il les livrait par une volonté expresse aux persécuteurs¹. » Telle est exactement la doctrine que Mgr de Ségur prêchait à ses fils spirituels. Pendant la Commune de 1871, l'un d'eux, sommé de prendre les armes pour la cause du désordre, avait dû fuir et interrompre momentanément son ministère, et il était allé s'offrir comme aumônier dans l'armée régulière : « Béni soit Dieu, mon pauvre... , lui écrit le saint Prélat ; béni soit Dieu, qui, pour la sanctification de beaucoup d'âmes, t'a fait quitter Paris pour éviter de porter le fusil communard!.... Etant prêtres pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes, nous devons nous conserver au service de l'Église autant que cela dépend de nous ; et c'est le Sauveur lui-même qui a *ordonné* à ses apôtres de « fuir dans une autre ville, lorsqu'on les persécuterait ». Fuyons pour son amour ; soyons persécutés et arrêtés pour son amour ; souffrons et mourons pour lui, comme lui, avec lui. » Et comme ce prêtre avait exprimé à son cher père spirituel combien il lui avait été sensible d'apprendre que cette mesure inévitable suscitait des critiques malveillantes : « Ce qu'on a dit de toi, ajoute le pieux Prélat, je crains fort qu'on ne le dise aussi de moi ; mais tu sais ce

1. In *Apolog. de jugâ suâ*, ante medium.

que notre bon père saint François de Sales écrivait devant une calomnie : « Dieu sait la mesure de réputation qui m'est nécessaire pour faire un peu de bien; et je n'en veux pas d'autre. » Que pouvons-nous sur tous ces dires? Quand on nous en parle, disons la vérité, et quand on ne nous en parle pas, souffrons doucement et humblement cette pénible petite persécution des langues. »

La prudence se mêlait donc toujours au zèle dans les conseils que donnait aux prêtres Mgr de Ségur. Toutefois, il y a un terrain sur lequel ce bon Pasteur ne connaissait plus aucun tempérament; c'est lorsqu'il s'agissait des âmes en péril pour leur salut, ou quand il fallait gagner par l'immolation quelque cause grandement utile à la gloire de Dieu. On a rapporté dans les *Récits et souvenirs d'un frère* ce que lui avait inspiré le besoin de réparation pour un sacrilège affreux dont s'étaient rendu coupables quelques-uns de ses pénitents¹; ce qu'on n'a pas ajouté, c'est que l'immolation volontaire était au premier rang de ses intentions quotidiennes dans le but d'obtenir à toutes les âmes qui lui étaient confiées de grandes grâces de sanctification, et aux œuvres dont il avait la charge, des bénédictions

1. Tome II.

abondantes. Il faut le dire à l'honneur de ce grand serviteur de Dieu : sous les apparences d'une paix d'âme inaltérable et dans une vie extérieure dont la cécité paraissait être la seule croix considérable, il s'est offert en victime incessante, et l'on ne saura que dans l'éternité jusqu'à quel point Dieu a accepté cette généreuse immolation. On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'il ait osé parler aux prêtres un langage que ne comprendra jamais la nature. Le moins qu'il leur demandât était de ne rien refuser aux sollicitations ordinaires de la grâce divine et de ne se refuser en rien aux légitimes exigences des âmes dont ils avaient la conduite ; mais avec ceux qui entendaient d'une manière plus pressante au fond de leur cœur la voix du Sauveur crucifié : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*¹, il s'entretenait du bonheur de s'immoler, de la pratique parfaite du renoncement affectif, de la privation effective, en tant que la prudence la permet, et de l'amour de la souffrance.

Enfin, la recommandation la plus habituelle du saint Prélat à ses fils prêtres était de s'appliquer beaucoup au ministère de la confession. La prédication, disait-il, est indispensable.

1. Regarde, et fais selon l'exemple qui t'a été montré sur la montagne. (Exod. xxiv. 40.)

*Comment (les hommes) invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru? Ou comment croiront-ils à celui qu'ils n'ont pas entendu? Et comment entendront-ils, si personne ne les prêche¹? Mais la prédication, tout apostolique qu'elle soit, n'est que le cri du Précurseur : *Préparez la voie du Seigneur : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus*². La conversion pratique, la guérison de l'âme se fait dans le sacrement de Pénitence. Là, Notre-Seigneur, dans la personne du prêtre, traite avec chaque chrétien en particulier l'affaire capitale du salut; là se fait l'application personnelle des principes généraux; là, le pécheur révèle ses plaies morales, il expose les besoins de son âme, et il reçoit, avec le pardon de ses péchés, tous les avis nécessaires pour n'y plus retomber. Aussi Mgr de Ségur suppliait-il les prêtres de consacrer à ce ministère important leurs meilleurs soins; de venir souvent au confessionnal, d'y recevoir avec bonté tous ceux qui s'y présentent, de ne pas se borner à y remplir un rôle passif, surtout avec les chrétiens peu instruits et les âmes faibles, mais d'interroger, si cela est nécessaire, d'exhorter, d'encourager, de suggérer les moyens d'amendement, d'exciter dans les âmes*

1. Rom. x. 14.

2. Luc. vi, 5.

une vive contrition, de former en elles la vie de Jésus, et, dans ce but, de les amener peu à peu à la communion fréquente.

Ces sages directions de Mgr de Ségur ont produit des fruits consolants. Ses disciples se sont fait un devoir de mettre à profit les leçons d'un si bon maître; ils se sont voués presque tous d'une manière particulière au ministère de la confession. On en citerait bien peu qui n'aient pas aujourd'hui beaucoup de pénitents; plusieurs font preuve d'un dévouement admirable pour la conversion des pécheurs les plus obstinés; d'autres dirigent dans les voies de la perfection des âmes généreuses, affamées de justice et de sainteté; et ceux-là mêmes que la Providence a appelés à des fonctions d'un autre ordre ont tenu à se réserver, pour le saint tribunal, des heures relativement nombreuses. Combien d'œuvres de jeunesse doivent à ce zèle persévérant de voir s'élever une génération de solides chrétiens! Combien de paroisses lui doivent un ferment de piété et de charité qui fait sentir son influence au foyer de la famille! Combien de communautés religieuses lui doivent le secours précieux d'une direction éclairée et toute remplie de l'esprit de Notre-Seigneur! A leur tour, ces disciples de Mgr de Ségur envoient dans les séminaires des enfants bien choi-

sis; ils les aident à profiter de la bonne éducation sacerdotale qui leur y est donnée; au sortir du séminaire, ils les accueillent avec cette affection paternelle dont ils ont été eux-mêmes l'objet, et ils étendent ainsi l'action bénie commencée par le saint Prélat. Plaise à Dieu que ce mouvement croisse chaque jour! Mille et mille âmes y trouveront leur salut.





CONCLUSION

C'EST aux fruits qu'on doit juger de l'arbre. D'après ce principe, il est aisé de se prononcer sur la mission providentielle de Mgr de Ségur dans la sainte Église. En dehors de toutes les prévisions humaines, et par un concours de circonstances qui semblaient devoir le fixer dans le monde, Gaston parvient au Sacerdoce. A peine s'y est-il révélé un maître dans la conduite des âmes, que les honneurs ecclésiastiques menacent de le mettre à jamais dans l'impossibilité de se consacrer à cet humble ministère. La cécité renverse cet obstacle, mais elle en dresse un autre bien plus insurmontable, qui voue le pieux Prélat, selon toutes les probabilités, à un pénible isolement et à l'impuissance presque absolue de tout apostolat vraiment fructueux. Mais, dans le plan de Dieu, tous ces obstacles, nous l'avons vu, étaient

autant de moyens assurés et excellents de préparation au rôle considérable que Jésus-Christ réservait à son fidèle serviteur. Formé dès longtemps dans les voies de la plus solide piété, profondément instruit dans les sciences sacrées, mûri dans la sagesse des saints, à l'école de l'expérience et des épreuves, affranchi par son infirmité d'une foule de relations sociales, Mgr de Ségur se trouve dans les meilleures conditions pour se livrer utilement et exclusivement à la direction des âmes.

Toute sa vie se résume désormais dans l'exercice de cette sublime et délicate mission, et Dieu se plaît à lui prodiguer les grâces dont il a besoin pour la remplir avec succès. Aussi, nul mieux que ce saint prêtre n'a-t-il su vulgariser, de nos jours, le grand principe évangélique de la vie de Jésus en nous; nul n'a commenté d'une manière plus pratique les admirables enseignements de saint Paul sur ce *modus vivendi* du vrai chrétien. Nul n'a davantage travaillé à ramener dans les âmes l'habitude heureuse de la communion fervente et fréquente. Les contradictions soulevées par son zèle n'ont eu qu'un temps; ce qui demeure, à la gloire de cet apôtre de l'Eucharistie, c'est la faim et la soif qu'il a excités, dans une foule de chrétiens, pour la chair et le sang de Jésus-Christ; c'est

l'assiduité d'un grand nombre de fidèles aux pieds du Saint-Sacrement; c'est l'élan redonné à la piété chrétienne envers Jésus-Hostie, et qui a reçu son magnifique complément dans les Congrès Eucharistiques.

Son influence n'a pas été moins considérable sur les œuvres fondées pour ranimer dans les classes laborieuses, et en particulier chez les jeunes gens du peuple, la pratique sérieuse des devoirs religieux. Il ne s'est pas borné à encourager tous les efforts tentés dans ce but par des hommes intelligents et dévoués; il a développé dans ces Œuvres ce qu'on n'y trouvait que d'une manière trop élémentaire : l'esprit profondément chrétien, l'amour de l'Église et du Saint-Siège, la sanctification des devoirs d'état par l'union intime et incessante à Notre-Seigneur. Il a révélé à eux-mêmes ces braves cœurs d'ouvriers, si bien faits pour les nobles sentiments qu'inspire la Religion, mais trop souvent atrophiés par les soucis matériels de la vie, et bien plus encore par les doctrines odieuses de l'impiété. L'histoire si intéressante des Œuvres catholiques ouvrières atteste, à l'honneur du pieux Prélat, qu'il a marqué pour ainsi dire la transition entre la préparation et l'ébauche de ces belles œuvres, et ce qui leur a donné une vitalité puissante et

durable : la connaissance plus complète de Notre-Seigneur et la fréquentation plus grande des Sacrements.

Sa direction a obtenu en même temps les plus heureux résultats auprès des classes dirigeantes. Pendant que Pie IX, de vénérée mémoire, avec l'autorité suprême qui n'appartient qu'au Vicaire de Jésus-Christ, rappelait à l'intégrité des saines doctrines les chrétiens qui s'étaient laissé surprendre par les sophismes nés de la Révolution, l'humble Prélat, instruit à l'école même du Pape et confidant de ses paternelles sollicitudes, aidait à former cette vaillante jeunesse catholique, pleine de foi et de piété, qu'on trouve maintenant au service de toutes les saintes causes. D'ailleurs l'immense diffusion qu'ont eue tous ses ouvrages donnait à ses sages conseils une puissance particulière; les bénédictions et félicitations répétées du Souverain Pontife y ajoutaient une grâce précieuse et une grande efficacité. Aussi recourait-on de toutes parts à ses lumières dans les difficultés, pour en obtenir la solution la plus pratique; et un grand nombre de ses opuscules sont dus aux instances que lui adressaient dans ce but des hommes éclairés sur les besoins de notre époque. Ils demeurent comme l'une des sources les plus fécondes où doivent puiser

ceux qui consacrent leur vie au relèvement de la société moderne.

Quant à l'influence de Mgr de Ségur sur le clergé, elle n'est pas due seulement à la vénération attachée à son nom et que commandait l'exemple de ses éminentes vertus sacerdotales; elle vient, en grande partie, de la grâce de direction spirituelle qu'il avait reçue dans une mesure peu commune. Si les prêtres qui ont charge d'âmes ont recherché avec ardeur ses conseils, s'ils ont répandu à profusion ses traités de piété, c'est qu'ils ont trouvé en lui une connaissance merveilleuse du cœur humain et une habileté consommée pour le porter à Dieu; c'est que sa doctrine, comme celle de saint François de Sales, avait un don particulier de persuasion pour rendre aimables les plus graves préceptes et pour faire comprendre à toutes les âmes de bonne volonté combien le joug du Sauveur est doux et son fardeau léger; c'est que sa méthode rappelle admirablement le mot de saint Augustin: « Ama et fac quod vis. Aime bien Dieu, et alors fais ce que tu voudras », avec le principe du saint évêque de Genève : *Tout par amour, rien par Force!* De fait, ses Œuvres forment un ensemble si précieux de direction spirituelle, qu'on supposerait difficilement une sorte de personnes pour lesquelles un prêtre ne trouvât pas,

en les étudiant à fond, les avis les mieux appropriés. Et de quel prix est ce secours dans l'exercice du saint ministère ! Nul ne sent plus vivement qu'un vrai directeur des âmes la défiance de sa propre prudence : *Ne imitaris prudentiæ tuæ* ; nul n'éprouve plus souvent que lui la nécessité de recourir aux lumières d'un homme de jugement très sûr : *Consilium semper a sapiente perquirere*. Or, il est impossible de méditer les exemples et les leçons que nous a laissés Mgr de Ségur, sans reconnaître qu'il justifie admirablement la définition même de la sagesse, telle que la décrit le Saint-Esprit : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter*. Il s'est montré *fort* contre lui-même, en combattant vigoureusement sa nature et en s'offrant à Dieu comme une victime pour les âmes qu'il devait sauver ; *fort* contre les retours d'une vaine complaisance sur le bien qu'il opérait ; on peut dire que sa main gauche ignorait le bien que faisait sa main droite ; *fort* contre les lâches connivences avec les infirmités d'autrui : esquivant les cas de conscience, endormir les âmes par des solutions évasives, diminuer les vérités et les devoirs, mettre la sainteté comme au rabais, se faire l'écho des volontés variables et changeantes de ses dirigés, lui eût paru avec raison un crime contre Dieu et contre ses chers

filis spirituels. Il s'est montré *suave* de la suavité même de Jésus, témoignant, à l'exemple du Sauveur, une certaine prédilection envers les humbles, les malheureux, les faibles, les pécheurs, pour consolider le roseau cassé, et ranimer la mèche qui s'éteignait; *suave* dans l'expression même de son énergie : s'il a bataillé bravement contre les erreurs, il a toujours ouvert ses bras et son cœur aux égarés et aux repentants; sa *suavité* a été si puissante que, comme celle de saint François de Sales, dont il s'est montré toute sa vie le fidèle disciple, elle a triomphé mille fois des résistances les plus obstinées.

Tel fut le prêtre dont nous avons à retracer la mémoire à un point de vue tout particulier et très important. Plaise à Dieu que nous n'ayons pas rabaissé son rôle de directeur des âmes en l'exposant d'une manière trop imparfaite, et que l'intelligence et la piété de nos lecteurs aient suppléé à notre insuffisance ! Si le pieux Prélat avait vécu plus longtemps, nous aurions peut-être obtenu de lui, à force d'instances, qu'il composât un traité spécial de direction spirituelle ; mais, quand nous lui en avons parlé, il sentait déjà venir la fatigue : « Ce n'est plus à moi, nous dit-il, d'entreprendre ce travail, faites-le vous-même ; je vous le con-

seille, et, s'il le faut, je vous l'impose. » Nous ne nous doutions pas alors qu'il dût nous fournir lui-même les éléments de ce travail, et que nous trouverions dans l'étude de sa vie l'occasion de rappeler aux parents et aux maîtres chrétiens, et surtout à nos vénérés frères dans le Sacerdoce, ce que saint François de Sales appelle « l'avertissement des avertissements » : le caractère vrai, la nécessité et les avantages d'une sérieuse direction. Nous exprimons en terminant le vif désir de voir les Œuvres complètes de Mgr de Ségur, et dans la bibliothèque des familles, et dans celle des Communautés religieuses, et tout particulièrement entre les mains des prêtres qui se dévouent au ministère des âmes, parce qu'on y trouve traitées, sous une forme toujours agréable, avec un sens essentiellement pratique et dans la doctrine la plus exacte, toutes les questions qui intéressent au plus haut point l'éducation des enfants, celle, plus laborieuse encore, des jeunes gens, l'enseignement préventif contre les erreurs du jour ; et en même temps tout ce qui intéresse la vie chrétienne, depuis les préceptes, qui en sont la base, jusqu'à la perfection, qui en est le sommet. On peut dire que si la direction bien entendue est la voie la plus sûre pour former dans les chrétiens la vie de Jésus et l'y faire croître, la

méditation habituelle des Œuvres de ce saint Prélat est l'un des moyens les plus assurés d'atteindre à ce désirable résultat. « Ah ! si l'on montrait aux foules Jésus tel qu'il est, disait Mgr de Ségur, si on laissait sur ses lèvres divines la vérité telle qu'il l'a prêchée au monde ; si l'on redisait sans cesse aux âmes qu'il est le principe et la fin de toutes choses ; si comme saint Paul on ne prêchait que Jésus et Jésus crucifié, c'est-à-dire Jésus nous aimant autant qu'un ami peut aimer ses amis, jusqu'à la mort et la mort de la croix ; si l'on faisait des chrétiens d'autres Jésus, comme lui doux et humbles de cœur, comme lui oublieux de leur propre gloire pour ne songer qu'à la gloire du Père céleste, on aurait bientôt formé une nouvelle génération de saints, capables de réjouir le cœur de l'Église et de redonner au monde une vitalité qui s'épuise en ce moment d'une manière désolante. » Ce vœu de Mgr de Ségur voit en ce moment l'aurore de sa réalisation. Dans l'ombre, là où l'humilité prépare ses grandes œuvres, de vaillants chrétiens s'instruisent à fond sur *Jésus-Christ*, Dieu et Sauveur de nos âmes, sur *l'Église*, œuvre divine de Jésus, sur *le Pape*, Vicaire infallible de Jésus en ce monde ; sur les *notions fondamentales* de la vraie et solide piété ; ils s'exercent au *renon-*

cement ; ils méditent à satiété *la grâce et l'amour de Jésus*, ainsi que les *grandeurs* sublimes que puise l'âme fidèle dans son union au Sauveur. Ils se purifient fréquemment dans le bain salutaire de *la confession* ; ils se fortifient par l'usage fréquent de *la très sainte communion* ; ils s'arment ainsi pour *le bon combat de la foi* contre *les francs-maçons*, suppôts de l'enfer, et contre leur œuvre détestable entre toutes : *l'école sans Dieu* ; ils savent *la réponse à faire aux objections les plus répandues contre la religion* ; ils savent y opposer le ferme et digne langage de *la foi* devant l'orgueilleuse *science moderne* ; ils connaissent la notion vraie de *la liberté* des enfants de Dieu et l'esclavage que prétend nous imposer *la Révolution*. Quels sages avis des hommes formés par les leçons de ce saint Prélat ne sont-ils pas capables de donner *aux enfants*, à la classe laborieuse et si intéressante des *apprentis* et des *jeunes ouvriers*, à *ceux qui souffrent*, à tous ceux qui ont subi l'influence malheureuse des temps où nous vivons !

Dieu, qui lui a donné une mission si visible et si belle, ne laissera pas une telle œuvre inachevée ; son royaume souffre présentement tant de violence ; nous sommes si malheureux, qu'il regardera dans sa pitié son Église et les âmes ; il inspirera aux hommes de courage

le zèle et le dévouement que commandent ces circonstances ; il multipliera les saints directeurs et par eux il renouvellera la face de la terre. Ce fut l'objet des plus ardentes prières de Mgr de Ségur pendant les dernières années de son fécond apostolat ; c'est le désir le plus vif qu'on rencontre aujourd'hui dans les âmes. « Ames droites, dit Fénelon, c'est à vous que Dieu les donnera. Vous les ferez par vos prières. Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous. » Et c'est pourquoi le nom de Mgr de Ségur, si habile directeur des âmes, restera à jamais l'un des plus vénérés parmi ceux des grands serviteurs de Dieu.

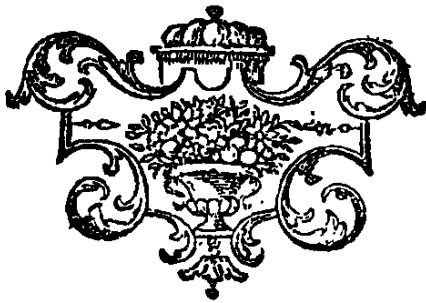




TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

TROISIÈME PARTIE

APPLICATION DE SA MÉTHODE

(*Suite*)



CHAPITRE III

De la direction des jeunes gens du monde.

Accord de l'humilité et de la dignité. — Exemple de Jésus-Christ; — de saint Charles Borromée. — Mgr de Ségur grand seigneur et illustre Prélat. — Comment il fit tourner ces titres au bien des âmes. — Importance de ses avis au sujet des usages du monde. — Les théâtres. — Les lectures. — Soins qu'il apporte à instruire ses dirigés. — Opuscules divers : *Je crois*. — *La liberté*. — *Hommage aux catholiques libéraux*. — *Le bon combat de la foi*. — *La foi devant la science moderne*. — Il leur recommande une piété suave et dilatée. — Fruits précieux de la direction qu'il a donnée aux jeunes gens du monde. . . . Page 3

CHAPITRE IV

De la direction des enfants du peuple.

Mgr de Ségur a toujours témoigné une affection spéciale aux enfants du peuple. — Sur quoi fondée? — Son opuscule intitulé: *Aux apprentis*. — Ses prédications. — Le livre qui

a pour titre : *la Passion*. — Ses confessions prolongées dans la nuit. — Procédé particulier pour supporter tant de fatigues. — Intérêt touchant qu'il prenait à tout ce qui concernait chacun de ses enfants spirituels. — Il entreprend pour les défendre une lutte contre la Franc-Maçonnerie. — L'opuscule intitulé : *les Francs-Maçons*. — Vengeances des sociétés secrètes. — Joie de Mgr de Ségur en souffrant cette persécution. — Son ouvrage : *Le Jeune Ouvrier chrétien*. — Fruits que peuvent retirer de ses exemples les prêtres et les directeurs d'œuvres de jeunes gens. Page 41

CHAPITRE V

De la direction des soldats.

L'ancien aumônier de prison militaire avait aimé les soldats même criminels; il devait les aimer, beaucoup plus encore, obéissants et hommes d'honneur. — Son apostolat auprès de l'armée d'occupation à Rome. — Son opuscule : *Quelques mots sur Rome*. — Combien il aide M. de Germainville dans son dévouement au milieu des casernes. — Les soldats rue du Bac. — Officiers supérieurs. — Sollicitude du pieux Prélat en face des bruits de guerre. — Pourquoi son ministère a été, à cet égard, tant béni de Dieu. Page 101

CHAPITRE VI

De la direction des personnes pieuses.

Connaissance que Mgr de Ségur avait de ces âmes. — Il n'ignorait rien de ce que le monde pense de leur piété. — Réponse de saint François de Sales à cet égard. — L'Eglise a toujours honoré les femmes vraiment pieuses. — Mgr de Ségur écrit, en partie pour elles, un certain nombre d'opuscules. — Exemple remarquable de direction d'une jeune fille. — Il enseigne les caractères que doit garder la direction de ces âmes. Importance particulière de ces conseils. Page 152

CHAPITRE VII

De la direction des parents chrétiens.

Constance du dévouement de Mgr de Ségur à l'égard de ses fils spirituels. — Comment il s'occupait de les marier. — Prudente différence dans sa méthode. — Conseils qu'il leur donnait pour fixer leur choix. — Opuscule sur le mariage. — Cérémonie du mariage : ses exhortations aux jeunes époux. — Un trait touchant de sa bonté. — Instructions à l'Œuvre de la Sainte-Famille : sur la sanctification des parents; — sur l'éducation chrétienne des enfants. — Reconnaissance du plus grand nombre des fils spirituels du pieux Prélat. — Comment il conquérait de nouveau ses fils prodigues. — Fruits que ces beaux exemples permettent d'espérer. Page 192

CHAPITRE VIII

De la direction des hommes du peuple.

De la grande affection de Mgr de Ségur pour le peuple. — Son zèle pour l'amener à Dieu. — Ouvrages qu'il a écrits dans ce but. : — *Réponses aux objections.* — *Les ennemis des curés.* — *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous?* — *Grosses vérités.* — *Les Pâques.* — *L'enfer.* — Caractère admirable de l'apostolat de Mgr de Ségur auprès du peuple. Page 339

CHAPITRE IX

De la direction des élèves des petits séminaires.

Du soin de Mgr de Ségur à chercher les vocations ecclésiastiques. — Injuste reproche qu'on lui a faits à cet égard. — Son zèle justifié par sa prudence et par ses résultats. — Comment il cultivait ces jeunes cœurs. — Intérêt paternel qu'il portait aux petits séminaristes. — Sa bonté. — Sa fermeté. — Ses rapports avec les maisons ecclésiastiques. — Correspondance. — Retraites : caractères qu'il donnait à ces pieux exercices. — Confiance des enfants à son égard. — Reconnaissance des maîtres. — Un mot sur les maisons mixtes et les petits séminaires proprement dits.

CHAPITRE X

De la direction des élèves des grands séminaires.

Combien Mgr de Ségur eût aimé à diriger son grand séminaire. — Son admiration pour M. Olier, — et spécialement pour l'établissement de ses séminaires. — Il souhaitait qu'on y formât les jeunes clercs aux œuvres apostoliques; — qu'on les initiât à la science de la conduite des âmes; qu'on y trouvât quelques praticiens du ministère paroissial. — Plusieurs évêques mettent à profit ses lumières. — Mgr de Ségur destine spécialement aux séminaires quelques-uns de ses écrits. — Fruits précieux qu'ils produisent. — Prédications dans les grands séminaires. — Conseils qu'il y donne par rapport à la vocation, aux études ecclésiastiques, à la sainteté sacerdotale. . . Page 431

CHAPITRE IX

De la direction des Prêtres.

Joie de Mgr de Ségur lorsqu'il procurait à l'Eglise un nouveau prêtre. — La couronne sacerdotale de ses noces d'argent. — Charme de ses entretiens intimes avec les prêtres. — Son zèle pour leur sanctification. — Il favorise une société sacerdotale. — Conseils aux prêtres pour l'oraison; — pour la fréquente confession; — pour la digne célébration de la sainte Messe; — pour la récitation pieuse de l'Office divin. — Autres avis relatifs à la pratique du saint Ministère : par rapport à la science sacrée; — à la prédication; — au service des âmes. — Être Jésus. — Les conduire à Jésus au Très Saint Sacrement. — Se dévouer pour elles. — La théorie des excès. — Alliance de cet enseignement avec la prudence des Saints. — De la conduite à tenir en temps de persécution. — L'immolation quotidienne pour les âmes. — Le zèle du confesseur. — Résultats admirables de ses conseils. . . . Page 455

Conclusion. Page 500

Paris. — J. FERSCH, 91, rue Denfert-Rochereau.
